

Madame Jeanne Marie Bouvieres
de la Mothe Guion Etat ..
Née le 13e. Avril 1648. Decedée le 9e. Juin 17..

Dunker. 1788



Madame Jeanne Marie Bouvieres
de la Mothe Guion Etat ..
Née le 13e. Avril 1648. Decedée le 9e. Juin 17..

Dunker. 1788

Guyon. (J. M.)

K

LETTRES CHRETIENNES ET SPIRITUELLES

SUR

divers Sujets qui regardent

LA VIE INTERIEURE,

OU L'ESPRIT

DU VRAI CHRISTIANISME.

NOUVELLE EDITION,

Enrichie de la Correſpondance ſecrette de

Mr. DE FENELON *avec l'Auteur.*

TOME PREMIER.



A LONDRES.

MDCCLXVII.

48.
7. 16.
548.



AVERTISSEMENT

Sur cette Seconde Edition.

TOus ceux ſur qui s'eſt recourbé le rayon de la Vérité éternelle ; tous ceux qui ont recu l'*onction du ſaint* & ce *ſens* qui fait connoitre *le Véritable* comme parle ſaint Jean, ſont d'accord ſur les divins ouvrages de Madame GUYON.

Un feu céleſte, un ſaint, vrai & non illuſoire enthouſiaſme, les tranſports d'un amour ſans bornes pour un DIEU qui le mérite ſi bien, les ſaillies d'un cœur qui ſe pâme dans l'adoration & le ſilence, l'édifice de la plus ſolide Religion élevé ſur la baze de la plus profonde humilité, toute la moëlle, la quinteſſence de l'Intérieur, des Directions complettes, uniques & qui

mènent l'ame par dégrés & de proche en proche, depuis ſa converſion, juſques dans les abîmes de la Divinité; Tous les périls montrés, les écueils des fauſſes voyes indiqués, la route ſeule ſûre élevée ſur leur ruïne; Le Précepte perſonifié & reduit à l'exemple par la plus belle vie. Telle a été cette femme, tels ſont ſes céleſtes écrits.

Il ſemble que ce ſoit un de ces Seraphins, qui brulant au Ciel du feu Immortel, eſt admis à la confidence du Très Haut; qui après avoir contemplé dans ſon ſein, ſoit venu converſer, parler, écrire par elle ſur la terre. Et nous ne croyons pas, qu'après les ſaintes Ecritures [qu'elle a expliquées par l'eſprit même qui les a dictées] il ait été fait à l'humanité de plus précieux préſens que ſes Ecrits.

Mais comme les rayons d'un même ſoleil ſont diverſement colorés;

l'Eſprit qui a parlé par elle a produit des ouvrages, qui, outre l'utilité commune à tous, ont chacun leur utilité particuliere. C'eſt la même lumiere qui toujours ſûre, toujours divine & toujours invariable, a réflechi toutefois des nuances diférentes.

Les lettres dont on donne aujourd'hui une Seconde Edition, ont le ſingulier avantage d'apropier ce ſemble la Direction d'une façon plus directe, & de la rendre en quelque ſorte plus ſaillante.

Je m'explique. Tous ces divins ouvrages parlent à l'eſprit, en même tems qu'ils échaufent & embraſent le cœur. Tous admirablement directoires, ils marquent tous les états & tous les dégrés avec les pratiques néceſſaires, de façon à ne point s'y méprendre. Tellement que toute ame déſireuſe & attentive ne peut manquer d'en tirer le fruit le

plus exquis. Mais en liſant on ne conſerve pas toujours une égale attention ; il vient des diſtractions, on baille quelque fois. Les perſonnes d'ailleurs qui ne ſont pas encore fort avancées dans l'Intérieur n'ont pas toujours la lumiere néceſſaire pour diſcerner, en liſant, des peintures d'états ſi divers, quel eſt le leur & quel eſt leur endroit dans ce qu'elles liſent. Quand même on donne d'une maniere claire & préciſe toutes les marques caractériſtiques, il en échape dans l'aplication toujours quelque choſe à l'inattention & à la légéreté. Enfin le préjugé & les principes accoutumés que la raiſon prend fauſſement pour indubitables peuvent faire une barriere malheureuſe. Ainſi ces divins Ecrits, quoique parfaits en eux-mêmes, ſouvent par la faute du Lecteur, lui deviennent moins utiles.

Que s'il eſt un remède à cette

légéreté & à cette ignorance d'autant plus dangéreuſe qu'elle croit voir & qu'on ne s'en défie point; Ce remède ſans conteſtation doit naturellement ſe trouver dans les lettres. Outre que la plûpart ſont courtes, on y trouve la Direction perſonifiée & jointe aux circonſtances qui l'occaſionnent. Le lecteur eſt bien aiſe de voir des ſituations qui lui rendent le Précepte comme fait pour lui & tout à la fois précis & vivant. Il eſt amorcé, appaté, il vient ſe prendre à cet heureux filet. Il eſt agréablement inſtruit & d'une maniere animée; il l'eſt même ſans danger de ſe méprendre; Il voit les occurrences qui ſont ou ne ſont pas les ſiennes; Il ſuit & s'aplique davantage les premieres, & il s'aplique en même tems, comme le regardant ſingulierement, les Directions rélatives. Il lui eſt facile de trier & de choiſir. Ce qui eſt

fait pour lui, coule doucement dans ſon cœur & en fait le tour, comme un beaume bienfaiſant qui l'anime. C'eſt une onction pénétrante & une roſée fertile qui le rafraichit & reſtaure ſon ame.

Comme la correſponndace de cette Aigle miſtique étoit fort étendue & qu'elle avoit à écrire à toutes ſortes de perſonnes, on trouve dans ſes lettres & même avec détail, tous les états & toutes les ſituations de la vie. Et chacun y peut reconnoitre la ſienne.

Il tirera même de toutes les lettres le ſuc le plus divin, encore que quelques unes ſemblent s'apliquer à des circonſtances diférentes, parceque nos ſituations peuvent varier & parce encore que l'Eſprit de DIEU toujours UN en lui-même, quoique divers en ſes applications, l'inſtruira par l'exemple des autres & les leçons qui leur ſont données.

Qu'il parcourre donc ce Parterre immortel émaillé des plus céleſtes fleurs; qu'il tire le ſuc de toutes, qu'il n'en néglige pas une, en même tems toutefois que ſemblable à l'abeille, après avoir voltigé, il s'acharnera pour ainſi dire ſur celles qui lui conviennent le plus; il en extraira l'odeur exquiſe & en fera filtrer la quinteſſence à ſon eſprit & à ſon cœur.

On ne trouve preſque plus chez les Libraires les ouvrages de Madame *Guyon*; & la ſeule Edition complette qui s'en ſoit faite (c'eſt en Hollande ſous le nom de Cologne, en 39. volumes) eſt épuiſée. Mais de tous ces précieux tréſors, ſes lettres ſont encore le plus rare. Et c'eſt par cette raiſon qu'on commence par elles l'Edition de ces divines œuvres projettées ſous le bon plaiſir de DIEU. Des perſonnes de piété font cette entrepriſe à leurs

fraix, & eſperent, ſi elles ſont ſecourues par le concours d'un plus grand nombre, pouvoir conduire heureuſement à ſa fin l'impreſſion de tous les écrits.

Cette Edition des lettres eſt belle & de tout point ſupérieure à celle de Hollande. On n'y a négligé ni ſoins ni dépenſes. On l'enrichira même d'un 5e. volume qui contiendra ſurtout ce qui n'a point paru de la Correſpondance ſecrette entre cette ſainte femme & ſon Enfant de grace FENELON. La Providence a permis que le manuſcript autentique nous ſoit tombé entre les mains; Elle y a même concouru par ce qu'on pourroit appeller un tiſſu de miracles.

On a fait enſuite bien des perquiſitions & écrit en divers endroits pour avoir des morceaux juſtifiés à faire entrer dans ce 5e. volume.

La plûpart des pieces qui le com-

poſeront n'a pas encore vu le jour. Ainſi on compte faire imprimer de ce 5e. volume, un nombre d'Exemplaires beaucoup plus grand que des 4 autres. Comme il n'eſt ici queſtion ni de rivalité d'Edition ni d'aucun intérêt quelconque, mais uniquement de ce qui peut être utile & de ſecours aux ames qui veulent tenir à DIEU par le bon bout; on fera imprimer ce nombre excedant en faveur de ceux qui, en poſſeſſion de l'édition de Hollande, aux 4 volumes quils ont, pourront ajouter ce 5e.

Comme cet ouvrage ſe diſtribuera gratis à tous ceux d'entre les *vrais Intérieurs* qui ſont pauvres, on aura ſoin d'en faire des dépots en diférens pays. Les riches ſeront en même tems plus à portée de ſe le procurer. Ainſi rien n'en défendra les approches, & les ſalutaires eaux de ce Fleuve venu du Ciel,

heureuſement diſtribuées par canaux, pourront fertiliſer tous les cœurs qui les déſirent, qui ſoupirent après elles & qui en ont ſoif.

Quoique ces Lettres ſoyent faites pour nourrir le cœur & non une curioſité vaine, on mettra peut-être à la fin une liſte de pluſieurs des perſonnes à qui elles ont été écrites. Catalogue qui ne s'étoit point vu encore & qui nous vient d'une main ſûre, d'une ſource non équivoque. Ceux qui s'intéreſſent à l'avancement du Règne de JESUS-CHRIST ſont bien aiſes de ſavoir ces particularités, & de connoitre les perſonnes qui ſont concentrées avec elles dans l'unité de l'Eſprit & de cet amour de DIEU qui eſt le *lien de la perfection*.

Que ne puis-je ici donner eſſort à mon cœur & en mettre à nud tous les mouvemens ! Que ne puis-je en peindre la ſaillie & le

tranſport ! Que ne puis-je crier de la voix la plus ſonore partout l'univers, à quiconque n'a pas abjuré toute vraye foi & tout véritable déſir d'être à DIEU ; Que ne puis-je faire retentir aux oreilles de tous ceux en qui eſt allumée une étincelle de la Grace, ces paroles : *Liſez Madame* GUYON ; Liſez, reliſez & reliſez encore ; Que ne puis-je faire paſſer ce conſeil dans tous les cœurs & l'y graver en inéfaçables caractères !

Que ne peuvent ces ſaints Ecrits qui expliquent l'Ecriture par l'Eſprit même qui l'a dictée, devenir le livre de tout le monde & leur langage le langage de tous les hommes. O mes amis qu'aucun préjugé, qu'aucune prévention ne vous en éloigne. Goutez avec un cœur pur, Goutez, vous dis-je, avec une ame ſimple, humble & enfantine ; ſavourez & vous verrez *la lu-*

miere dans la lumiere. Laiſſez cette céleſte roſée arroſer, fertiliſer votre cœur deſſéché; Laiſſez en faire ce *Jardin de l'Eternel où eſt le Germe de ſes plantes & dont les eaux ne defaillent point* (*). Laiſſez le feu Divin de ces Ecrits fondre & diſſoudre toutes vos glaces. Laiſſez ce médecin envoyé par JESUS-CHRIST comme un ouvrier dans ſa moiſſon, & un Canal de ſa grace, ſonder, nétoyer, bander notre playe invéterée & faire ſortir le pus afreux de l'ulcère qui nous ronge tous, malheureux enfans d'Adam. Laiſſez-vous inſtruire par la Céleſte lumiere de la profondeur de vos miſéres, & montrer que leur ſeul remède eſt la Croix. Laiſſez-vous tranſporter dans le Domaine, dans cet heureux Empire de l'amour ſeul éternel & qui ſubſiſtera lorſque tout ce qui n'eſt par lui ſera détruit.

(*) *Eſaye* 58.

O Hommes ! Quelle voix que celle qui vous parle par cette divine femme ; mais vous ne prenez garde à rien. La ſouveraine ſageſſe vous apprend par l'exemple de cette Aigle miſtique, comment en s'élevant par dégrés, on parvient enfin à comtempler fixement le Soleil éternel. Par elle, (†) *Elle ſe préſente ſur le ſommet des lieux élevés, ſur le chemin, aux Carrefours ; Elle crie à l'entrée de la ville & à l'avenue des portes, O vous ! hommes de qualité, je vous appelle & ma voix s'adreſſe auſſi aux gens du commun.*

C'eſt par cette divine femme qu'en nos jours, *Elle bâtit ſa maiſon, elle taille ſes Colomnes, Elle aprête ſa viande, Elle dreſſe ſa table.* O ſageſſe ! Vous avez envoyé votre ſervante pour réveiller l'Univers & pour l'inſtruire ; Venez

(†) *Proverbes* 8.

donc, mes amis ; *Mangez bûvez, faites bonne chere, mes bien aimés ; aſſemblez-vous pour le feſtin du Grand* DIEU ; *Bûvez le vin qui vous a été mixtionné, & le moût de ſon Grenadier.*

Mais c'eſt en vain qu'on en parle au Monde. Le Monde veut périr & refuſe le remède. Il s'obſtine dans ſes afreux préjugés, il s'obſtine dans ſa corruption. Il blaſphême l'Intérieur qu'il ignore & dont il ne veut point. Et les Livres qui en tritent, dictés par la Vérité éternelle, ne ſont que les objets de ſes dériſions ſacrilèges.

Ne le verrez-vous pas, ô mon DIEU ! & ne vengerez-vous pas enfin votre Grace de la contrainte où la mettent comme à l'envi l'eſprit du monde, tant de monſtres d'incrédulité, qui, ſortis de l'abîme, dreſſent audacieuſement l'étendart avant que d'y rentrer, & une

infinité de faux Docteurs qui ont la ſanction & les aplaudiſſemens du monde, mais qui ſont rejettés du trône de votre Vérité éternelle. Voyez, O mon DIEU ! le *troupeau de votre pâture* ou expoſé au ſouffle empeſté de la ſéduction, à la merci du vent deſtructeur, ou languiſſant faute d'eau. N'arracherez-vous pas enfin de votre main toute-puiſſante les impures & profondes racines du préjugé qui eſt preſque univerſel, contre les ſeuls livres dictés par votre Eſprit. Vous ſavez que je ne crains point d'oſer en appeller à votre Témoignage même, ô Seigneur ! ni de rougir ou d'en être démenti dans ce Jugement où tout paroitra. Levez donc l'enſeigne & l'étendart à votre tour. Qu'à votre approche vos ennemis ſe fondent comme de la cire & ſoyent diſſipés. Daignez montrer où eſt votre vérité, & quoique le Genre

humain n'en ſoit pas digne, rendez la victorieuſe. Il ſemble que vous le devez à votre Gloire, ô mon Dieu! & à votre Vérité elle-même. Confondez & le Monde & les faux Docteurs, & ſur les ruïnes des fauſſes Doctrines & du monde, élevez la Doctrine de l'Intérieur, la ſeule d'éternelle ſtructure, & qui plus ferme que les Cieux, durera ſur leurs débris, lorſqu'ils ſeront pliés & roulés. Voyez, ô Seigneur! le déſir de mon cœur. Voyez, & hatez-vous; Parlez à tous les cœurs, ô Prédicateur inviſible & ſeul efficace. Ha! mon cœur ſe pâme dans cette douce eſpérance, que malgré tous les efforts & la rage de l'ennemi & du monde, un jour vous éleverez le vrai Edifice. Alors une nation toute ſainte, toute obéiſſance & toute amour, vous ſervira, & tout genouil fléchi & ployé devant vous, viendra rendre hommage à Votre Majeste' Eternelle.

AVERTISSEMENT

Qui étoit à la tête de l'Edition de Hollande, ſous le nom de Cologne.

1. *LA vérité, qui eſt naturellement naïve, me fait prendre la liberté de dire ici d'abord & ſans déguiſement, qu'à mon avis les* LETTRES CHRE'TIENNES ET SPIRITUELLES *que l'on publie dans ce Volume & dans les ſuivans, ſeront agréables, & même cheres, à tous ceux qui déſirent de répondre véritablement au nom & à la qualité de Chrétiens. Ceux qui ſont de ce nombre par adherer de cœur & d'eſprit à Jéſus-Chriſt, entendront bien ici ſa véritable voix, fort diferente de celle des mercenaires & de tous étrangers, ſelon cette aſſertion de ſa bouche:* Mes brebis entendent ma voix; & elles ne connoiſſent point celle des étrangers: *ce qui fait dire à l'Apôtre S. Jean:* Voici comment nous diſcernons l'eſprit de vérité d'avec l'eſprit d'erreur.

Nous ſommes de Dieu : celui qui connoit Dieu nous *entend* & écoute : celui qui n'eſt point de Dieu ne nous écoute point & *ne nous entend pas. Tel eſt* l'homme animal, *qui comme dit S. Paul*, ne comprend point les choſes de l'Eſprit de Dieu, mais les tient pour folie, & *ne fait que s'en rire. Auſſi n'eſt-ce pas pour lui ni ſes ſemblables que ces Lettres ſont propres, à moins qu'ils n'aient deſſein de quiter leurs ténébres & leurs obliquités pour ne plus aſpirer qu'à répondre à la vocation de celui qui nous a apellés à* être conformes à l'image de ſon Fils, *duquel la voix eſt*, Suivez-moi : je vous ai donné exemple afin que vous faſſiez comme j'ai fait : Le diſciple eſt parfait lorſqu'il eſt ſemblable à ſon maître : Soyez donc parfaits, comme votre Pére céleſte eſt parfait.

2. *La dignité de* CHRETIEN, *à laquelle nous ſommes apellés, eſt ſi grande, qu'il n'y a rien de plus relevé dans le monde, & que toute autre choſe n'eſt que baſſeſſe en comparaiſon de celle-ci.* Etre Chrêtien *c'eſt renfermer ou poſſeder dans ſoi ce qu'il y a de plus grand*

& *de plus eſtimable non ſeulement ſur la terre, mais même dans le ciel : c'eſt avoir dans ſoi Jéſus-Chriſt & le S. Eſprit par la foi & par la charité : c'eſt y avoir auſſi le Pére, indiſſoluble d'avec le Fils & le S. Eſprit : c'eſt être le Temple vivant de la très-ſainte Trinité, laquelle on adore dans ſon cœur & dans ſon eſprit, qui ſont ce même Temple dans lequel on lui rend ce culte intérieur & d'eſprit qu'il déſire de nous, & où on le ſert en qualité de* Prêtres-rois, *comme parle S. Pierre : c'eſt enfin être une nouvelle créature, qui n'eſt plus & ne vit plus à elle-même, mais à Jéſus-Chriſt, l'Eſprit duquel la régit, & fait en elle ce qui eſt agréable à Dieu. Tout cela ſont autant de vérités que la parole de Dieu nous rend indubitables.*

3. *Mais s'il eſt ainſi, me dira-t-on, où ſera l'homme qui doive oſer y prétendre, ou qui puiſſe y atteindre ? Perſonne certes par ſes propres forces humaines ; auſſi l'Ecriture nous aprend-elle que nous devons être & que nous ſommes l'ouvrage de Dieu, que c'eſt Dieu qui veut nous façonner, faire & mettre dans*

nous tout le bien qui eſt néceſſaire pour nous rendre tels qu'il nous veut lui-même pour lui.

4. *Une ſeule choſe s'oppoſe à l'exécution de cela : C'eſt l'abus que l'homme fait de ſa liberté. Dieu ayant créé les hommes libres afin qu'ils le laiſſent operer librement au dedans d'eux, & ne voulant point les priver du don irrévocable de cette liberté, il arrive de là, que quand Dieu ſe préſente au cœur de l'homme pour y operer par les bonnes inſpirations & les bons mouvemens de ſon Eſprit, le Diable, le monde, la chair & la nature corrompue avec ſon propre amour s'y préſentent auſſi, & ſollicitent le conſentement de l'homme. Il lui eſt libre d'écouter l'un ou l'autre de ces deux partis-là, & de donner entrée & lieu à celui qu'il veut. S'il écoute le mauvais parti, il met dès là obſtacle à l'œuvre ſalutaire que Dieu étoit tout prêt d'operer dans ſon cœur. Mais s'il écoute Dieu, ſon bon Eſprit commencera dans lui ſon œuvre dès le moment, & le menera pas à pas à la perfection Chrêtienne moyennant la fidélité & la perſéverance de l'ame à écouter ſon Dieu.*

5. *Le grand & ordinaire inconvénient qui ſe préſente ici, eſt, que les hommes aiant premierement donné audience & lieu au parti de la corruption, leur eſprit en eſt devenu ſi obſcurci & ſi plein de ténébres, & leur goût ſi gâté, que bien qu'ils prennent enſuite la réſolution de revenir à écouter Dieu & de le ſuivre en toutes choſes, il y a cependant une infinité de rencontres où ils prennent ſouvent le bien pour le mal & le mal pour le bien par les artifices de l'ennemi & par les ruſes de la nature corrompue, qui ſavent donner au mal, aux inſtincts & aux ſuggeſtions de l'ennemi, l'aparence & le goût du bien; & joindre au bien les plus ſolide, aux inſpirations du bon Eſprit de Dieu, à la vérité la plus ſalutaire, le goût & l'aparence du mal & du menſonge. Mais que fait Dieu pour obvier à cet inconvénient, capable d'arrêter dans l'homme ſon ouvrage divin? Il prend pour* coöperateurs avec lui, *comme parle S. Paul, des perſonnes qui ont déja paſſé par toutes ces voies-là, & qui étant parvenues à la poſſeſſion du bien ſolide & de la véritable lumiere, ſavent avertir les*

* *

ames commençantes, & même celles dont les progrès ſont déja conſidérables, des ruſes de la nature & des artifices de l'ennemi, leur découvrent le véritable mal qui eſt déguiſé ſous les couleurs & ſous le goût trompeur du bien, & le bien ſolide caché ſous les aparences & les amertumes du mal; leur font connoître le vrai ſens de Dieu dans ſa pure vérité; leur expoſent la ſageſſe & la profondeur de ſes voies ſecrétes & intérieures, & les moiens d'y entrer, d'y demeurer fermes, & de s'y avancer; leur font entrevoir, ou même goûter, quelque choſe des opérations de Dieu, quelquesfois des plus ſublimes & des plus merveilleuſes de celles qu'il opére dans les ames qui aprochent de lui le plus près: afin que ces hommes de bonne volonté étant éclairés & animés de la ſorte par ces Organes de ſon Eſprit Saint, ils entreprennent avec confiance en ſon divin ſecours une voie dont ils ſont convaincus qu'elle ne les trompera point, & qu'en y marchant avec perſévérance ils ſe trouveront enfin réünis avec Dieu juſqu'au point de ne faire plus qu'un même Eſprit avec le Seigneur, ſelon l'aſſertion de S. Paul.

6. *Tel eſt en vérité l'uſage ſalutaire que l'on peut tirer de ces* Lettres Chrétiennes & Spirituelles, *où tout ce que l'on vient de dire ſe trouve parſemé, éclairci, inculqué ci & là d'une maniere auſſi vive & touchante, auſſi détaillée & aplicable à des ſujets exiſtans & réels, que le peut ſoufrir le caractère des Lettres, qui a cet avantage par deſſus celui des Livres compoſés de deſſein prémédité ſur des matieres de choix : c'eſt que ceux-ci, pour ſolides qu'ils puiſſent être, n'offrent, pour l'ordinaire que des généralités que l'on conſidére ſeulement comme de ſimples penſées & ſpéculations de l'écrivain expoſées comme en l'air à la conſidération de qui voudra, ſans que le plus ſouvent perſonne s'en faſſe ou ſache s'en faire des aplications particulieres & individuelles. Mais pour les Lettres, d'abord on y eſt frapé d'un objet réel & d'un état particulier & exiſtant qui en font le ſujet ; puis on y voit un écrivain qui découvre naïvement les vives & foncieres afections de ſon cœur & les lumieres les plus choiſies de ſon eſprit en faveur d'un ami chéri que l'on veut ſecourir, & lui faire choiſir & embraſſer entre une*

multitude de remédes ou de conſeils diférents, préciſément l'unique & le plus propre à ſon beſoin, le meilleur & le plus convenable à ſa conſtitution d'alors. Cet avantage, particulier aux Lettres, ne manque pas de ſe faire ſentir fort vivement à quiconque ſe trouve dans un état & dans des dificultés ſemblables quant au fond à ceux des perſonnes à qui l'on a écrit. On eſpére que plus d'un lecteur en fera dans ſoi l'expérience ſalutaire à l'ocaſion des Lettres qu'on lui préſente ici.

7. *On ne ſauroit dire à qui elles ont été écrites, puiſque les copies qui nous en ſont tombées entre les mains étoient ſans noms. Cependant ceux qui nous les ont fait tenir, & qui ne ſe ſont point nommé eux-mêmes, nous ont averti, qu'une bonne partie avoit été écrite à des perſonnes très-conſidérables, ſoit à la Cour, ſoit dans les dignités de l'Egliſe, à l'armée même, & dans d'autres emplois les plus éminens: & cela s'entrevoit aſſez clairement en pluſieurs endroits. Le nom de l'Auteur ne s'y trouvoit pas non plus: mais nous y avons remarqué une ſi entiere conformité de principes, de maximes, & même de ſtile & d'expreſſions avec les*

Explications & Réflexions ſur l'Ancien & ſur le Nouveau Teſtament *par rapport à* la Vie intérieure, *& avec les* Diſcours Chrétiens & Spirituels *de même caractère, publiés tous* (a) *depuis peu, qu'il nous paroit plus que vrai-ſemblable, que ces Lettres ſont venues d'une même plume que ces autres écrits-là, dans leſquels (pour en dire ce mot en paſſant) il ſe rencontre très-ſouvent des explications plus amples & plus prouvées par l'Ecriture ſur pluſieurs matieres très-importantes qui ne ſont touchées dans ces Lettres qu'en partie, & quelquesfois bien plus briévement qu'on ne le ſouhaiteroit. Au reſte, elles n'avoient point de dattes, excepté quelques unes, qui nous font conjecturer en général qu'elles ont été écrites quelques cinq ou ſix ans avant & après l'année quatre-vingt & neuviéme du dernier ſiécle.*

8. *Comme il y en avoit un trop grand nombre pour n'en faire qu'un ſeul Volume on les a partagées en pluſieurs : Et pour y obſerver quelque ſorte d'ordre, on a*

[a] *Les* Explications ſur la Bible *en XX. Tomes* 1713. - 1715. *&* *les* Diſcours Spirituels, *en* [illegible] *Tomes* 1716.

diviſé chaque Volume en trois Parties, à la premiere deſquelles on a rangé les Lettres dont les ſujets ont le plus de rapport à l'état des commençans ; à la ſeconde, celles qui regardent un état plus avancé ; & à la troiſiéme, les autres qui deſignent un progrès qui va encore plus loin. Les Indices de leur Abrégé mis au commencement de chaque Volume donneront une idée générale & de leur contenu & de leur ordre, autant que l'on a pû y en mettre entre des piéces ſéparées qui n'ont point de dépendance les unes d'avec les autres. Si le tems le permet, on fera mettre à la fin du dernier Volume une Table alphabetique par où l'on pourra trouver ſans peine les diferents endroits où il eſt traité d'une même matiere.

Dieu veuille acompagner cette lecture des éfets ſalutaires de ſa grace dans le cœur de tous Lecteurs, & les avancer par là vers la fin ſouveraine pour laquelle il nous a créés & rachetés par ſon ſang. Amen !

TA-

TABLE DES LETTRES DE CE VOLUME,

Selon les abregés ou les titres qui en ſont marqués au haut de toutes les pages.

[*Il y a des abregés plus détaillés de chaque lettre à la tête de chacune d'elles*]

PREMIERE PARTIE.

(1) Régles & avis généraux.

LETTRES

I. *AVis généraux pour la vie intérieure* Pag. 1.
II. *Avis de conduite pour l'extérieur & l'intérieur* 3
III. *Diverſes Régles de conduite.* 8
IV. *Obéiſſance : devoirs ; oraiſon* 13
V. *Remplir ſes devoirs dans la vue de Dieu.* 20
VI. *Divers avis de conduite.* 31

(2) Connoitre ſes defauts ; en aimer la correction : les amender.

VII. *Bonheur de connoitre ſes defauts.* 37
VIII. *Ne point haïr la correction.* 41
IX. *Sur le même ſujet* 43
X. *Uſage de la rigueur.* 46
XI. *Ne point conteſter : ſoufrir la correction.* 47

XII. Avis, correction, ſuport des defauts. 49
XIII. S'avancer nonobſtant ſes defauts. 51
XIV. Sur le même ſujet. 52

(3) Se mortifier; mourir à l'eſprit propre; à l'humeur; à la chair; au monde corrompu.

XV. Connoiſſance de ſoi-même, & ſes ſuites. 53
XVI. Se rompre en diverſes choſes pour Dieu. 54
XVII. Avis de ſe mortifier en diverſes choſes. 58
XVIII. Mort à l'eſprit propre, ſur tout à l'eſprit railleur. 61
Réponſe. Soumiſſion de l'eſprit. 64
XIX. Soumiſſion & impugnation de l'eſprit. 66
XX. Soumiſſion de l'eſprit: punitions purifiantes. 68
XXI. Périls du propre eſprit. 70
XXII. L'atachement à ſoi, grand obſtacle. 72
XXIII. La grace fait changer l'humeur. 75
XXIV. Surmonter les defauts d'humeur. 77
XXV. Comment ſurmonter la mélancolie. 82
XXVI. Combatre l'humeur prompte. 85
XXVII. Defauts découverts par charité 85
XXVIII. Moiens de vaincre les rebellions de la chair. 88
XXIX. Les égards au monde ſouillent l'ame. 93

XXX. Corruption du monde d'à-présent. 95
XXXI. Ne regarder qu'à Dieu avec confiance. 98
XXXII. Quiter pour Dieu l'égard aux créatures. 100
XXXIII. Utilité d'être contrarié &c. 103
XXXIV. Union des ames, néceſſaire. 105

[4] Oraiſon: interieur: retours à Dieu: cordialité.

XXXV. Oraiſon: mortification: droiture envers Dieu 107
XXXVI. S'expoſer ſouvent en ſilence devant Dieu. 111
XXXVII. Eſprit intérieur. Soufrir les croix. 116
XXXVIII. Cultiver l'intérieur: éviter le ſuperflu. 121
XXXIX. Solide fondement pour la vie intérieure. 124
XL. Oraiſon & humilité. 127
XLI. Détour de ſoi: retour à Dieu par le cœur. 130
XLII. Raiſonnement de l'eſprit, & touche du cœur: leur diférence. 134
XLIII. Manque de cœur ouvert, grand obſtacle. 138
XLIV. Devenir ſimple & petit pour Jéſu-Chriſt. 142
XLV. Simplicité de cœur, humilité, oubli de ſoi-même &c. 145
XLVI. Réſolutions & diſpoſitions ſinceres d'un vrai commençant. 151

[5] Voies de Dieu. Discernement divin.

XLVII. *Differentes voies & conduites de Dieu sur les ames.* 153
XLVIII. *Suivre les desseins & la voie de Dieu.* 155
XLIX. *Ne se former de propre vocation.* 161
L. *Sur l'independance de conduite.* 162
LI. *Choisir ou non la voie de l'aneantissement.* 167
LII. *Consolations dans la voie des croix* 172
LIII. *Avis pour une conduite paisible.* 173
LIV. *Ne point sortir trop tôt hors de soi.* 176
LV. *Voies mediates dont Dieu se sert.* 180
LVI. *Discernement de l'inspiration de Dieu.* 185
LVII. *Demeler la grace d'avec la nature* 188

[6] Suporter les foiblesses d'autrui & de soi-même.

LVIII. *Douceur envers les foibles.* 191
LIX. *Soufrir les defauts des imparfaits.* 192
LX. *Aller pas à pas avec les commençans.* 195
LXI. *Ne decourager ni desesperer les infirmes.* 197
LXII. *Suport des infirmes.* 199
LXIII. *Suports & devoirs mutuels.* 200
LXIV. *Comment suporter les defauts des autres.* 203
LXV. *Conduite & suport des foibles.* 205

* * *

LXVI. Condeſcendance & ſuport envers qui 207
LXVII. Suport & correction des defauts. 208
LXVIII. Suport des defauts, & de la correction. 214
LXIX Se combatre avec courage & perſévérance. 218
LXX. Ne point ſe décourager de ſes foibleſſes. 222
LXXI. S'acommoder aux foibles &c. 224
LXXII. S'humilier. S'ocuper de Dieu &c. 225
LXXIII. Ne ſe décourager pour ſes defauts. 229
LXXIV. Se combatre, s'humilier, eſpérer. 233

[7] Cooperer fidélement avec la grace.

LXXV. Cooperer avec courage & patience. 233
LXXVI. Diverſes vertus de l'ame cooperante. 237
LXXVII. Reculement des uns: avancement des autres. 240
LXXVIII. Fidélité à la grace & petiteſſe. 242
LXXIX. Compaſſion: fidélité en choſes petites. 244
LXXX. Ne déſirer d'être gueri à ſa maniere. 245

SECONDE PARTIE.

[8] Recueillement & paix de l'intérieur.

LXXXI. *Fidélité au recueillement intérieur.* 247
LXXXII. *Reprimer les activités.* 254
LXXXIII. *Ecouter Dieu pour ſurmonter les défauts.* 259
LXXXIV. *Ecouter la voix de Dieu à l'intérieur.* 262
LXXXV. *N'eſpérer qu'en Dieu avec paix.* 264
LXXXVI. *Eſpérer paiſiblement en Dieu.* 266
LXXXVII. *Egalité de l'intérieur dans la diverſité des accidens.* 267
LXXXVIII. *Ne s'inquiéter des ſugeſtions d'autrui.* 272
LXXXIX. *Ne regarder qu'à Dieu.* 273
XC. *Moyens pour avoir l'intérieur paiſible.* 274

[9] Obſtacles au régne de Dieu dans nous.

XCI. *Obſtacles au renouvellement du régne de Dieu.* 277
XCII. *Du Royaume de Jéſus-Chriſt, & de l'état de mort.* 280
XCIII. *Dieu veut dominer ſur le débris de la raiſon & de la volonté.* 283
XCIV. *Se laiſſer préparer & régir de Dieu.* 291
XCV. *Recherches ſecretes de la nature.* 296

XCVI. Ne point s'excuſer. 298
XCVII. Ne s'atacher à l'extraordinaire, mais au ſolide. 300

[10] Cooperation ſolide envers Dieu.

XCVIII. Inſtruction ſur la cooperation. 303
XCIX. Vrais moiens d'avancement ſelon Dieu. 306
C. Etre fidèle aux inſpirations de Dieu. 314
CI. Ne ſe laiſſer atirer par un plus foible. 315
CII. Laiſſer operer Dieu dans la perte des répugnances. 316
CIII. Des répugnances & peines intérieures. 330
CIV. Mouvemens divins, diſtingués ; & ce qu'ils exigent. 340
CV. Defauts à combatre & à éviter &c. 344

[11] Mourir à ſoi. Sacrifier le propre. Renoncer à toute atache de l'eſprit humain.

CVI. Mourir aux ſentimens naturels. 348
CVII. Se laiſſer détruire à Dieu. 349
CVIII. Correſpondre intérieurement & extérieurement à la grace. 352
CIX. Préparation au dépouillement ſpirituel. 355
CX. Mort, ſource de lumiere. 357
CXI. Néceſſité de mourir à ſoi-même. 358

CXII. Sacrifice & deſtruction du propre. 360
CXIII. S'oublier ſoi-même. 362
CXIV. Deſtruction de la proprieté. 363
CXV. Mourir à nous mêmes. 365
CXVI. Renoncer aux propres vûes & réflexions. 366
CXVII. Miſericorde juſte. Mort de la Raiſon. 371
CXVIII. Danger de s'arrêter à ſon propre ſens. 373
CXIX. Renoncement à ſoi ; retour à Dieu &c. 375
CXX. Renoncer au plaiſir de l'eſprit &c. 380
CXXI. Sageſſe humaine incompatible avec la divine 381
CXXII. Sageſſe humaine & ſageſſe divine incompatibles. 387
CXXIII. Ne plus s'emploier qu'à mourir à ſoi-même. 388

[12] Oraiſon perſéverante. Patience dans les peines, épreuves, afflictions : & leurs avantages.

CXXIV. Priere & confiance en Dieu : y continuer. 390
CXXV. Oraiſon ſans raiſonnemens. Support d'autrui. 394
CXXVI. S'expoſer ſouvent devant Dieu. 397
CXXVII. Soufrir avec ſoumiſſion & perſéverance. 401

CXXVIII. Soufrir les peines & les diſtractions en priant. 403
CXXIX. Suporter les ſechereſſes, diſtractions, imperfections &c. 407
CXXX. Porter les épreuves & les coups de Dieu. 411
CXXXI. Senſibilités, & leur uſage. 416
CXXXII. Peines d'eſprit : s'il faut y réſiſter. 417
CXXXIII. S'ocuper de Dieu plus que du reſte. 418
CXXXIV. Se laiſſer gouverner de Dieu. 420
CXXXV. S'unir à la juſtice de Dieu. 421
CXXXVI. Viciſſitudes dans les épreuves. 422
CXXXVII. Sur le même ſujet. 423
CXXXVIII. Viciſſitudes de foibleſſe & de force. 425
CXXXIX. Avantages des afflictions. 426
CXL. Uſage des peines. 427
CXLI. Avis pour le tems de ſéparations, &c. 428
CXLII. Croix, abandon, oraiſon &c. 432
CXLIII. Douleur : liberté : abandon. 435
CXLIV. Bon uſage des maladies. 436

[13] Simplicité : enfance : petiteſſe.

CXLV. Simplicité, petiteſſe, mourir à tout. 437
CXLVI. Se laiſſer conduire à Dieu en enfant. 439

CXLVII. Etre petit. 441
CXLVIII. Simplicité & droiture en tout. 443
CXLIX. Agir en ſimplicité & par abandon à Dieu. 446
CL. Perte dangereuſe de la franchiſe de cœur. 448
CLI. Rareté de la ſimplicité desintereſſée. 449

[14] Abandon à Dieu : cooperation ſolide.

CLII. Adherer fidélement à Dieu. 451
CLIII. Abandon général & ſes avantages. 452
CLIV. Abandon ſolide, oraiſon, petiteſſe. 453
CLV. Aquieſcer en Dieu par la foi. 456
CLVI. Ne s'atacher qu'à Dieu. Uſage des croix. 459
CLVII. Rien de ſoi : abandon à Dieu &c. 461
CLVIII. Apel à l'abandon abſolu. 464
CLIX. Neceſſité indiſpenſable de l'abandon. 468
CLX. Abandon à Dieu ſans retour ſur ſoi &c. 472
CLXI. Soumiſſion humble & paiſible à Dieu. 476
CLXII. Chercher Dieu ſans inquiétude. 478
CLXIII. Se laiſſer purifier & former à Dieu. 479

CLXIV. Indifference, mort, abandon enfantin &c. 480
CLXV. Correſpondre à la grace par l'abandon. 486
CLXVI. Détachement & oubli de ſoi. 488
CLXVII. Abandon, & ſes avantages &c. 490
CLXVIII. Recherche de Dieu. Uſage du moment préſent. 495
CLXIX. Momens divins. Oubli de ſoi, voye aſſurée. 497
CLXX. Abandon continuel à Dieu. 499

TROISIE'ME PARTIE.

[15] De l'abandon abſolu à Dieu.

CLXXI. L'abandon pur & nu à Dieu. 500
CLXXII. De l'abandon abſolu. 505
CLXXIII. Abandon à la volonté & vertu de Dieu. 507
CLXXIV. Abandon dans les revers & les ſoufrances. 511
CLXXV. Pureté & rareté de l'abandon. 513
CLXXVI. Abandon de ſoi à Dieu. 514
CLXXVII. Abandon au jugement de Dieu. 515
CLXXVIII. Se prêter à Dieu ſans attache. 516
CLXXIX. L'abandon ſe réitère ſans multiplicité. 517

[16] Perte de tout apui pour ſe perdre en Dieu.

CLXXX. Perte de tout ſans apui. 519
CLXXXI. Mourir à nous pour que J. Chriſt vive en nous. 520
CLXXXII. Perdre la ſageſſe humaine. 521
CLXXXIII. Détachement ſpirituel & ſimplicité. 526
CLXXXIV. Horreur de l'apui ſur ſoi &c. 530
CLXXXV. Perte des répugnances ſpirituelles. 531
CLXXXVI. Perdre l'atache à l'extraordinaire. 532
CLXXXVII. L'état du rien poſſéde Dieu. 535
CLXXXVIII. Sainte indiférence : pur amour. 537
CLXXXIX. Ataches : avancement, imperfection, perfection. 538
CXC. Ne tenir à rien pour ſe perdre en Dieu. 541
CXCI. Ne ſe point borner envers Dieu. 544

[17] Aller dans l'inconnu & l'immenſe de Dieu par l'eſprit d'anéantiſſement. Opérations & jugemens de Dieu, incompréhenſibles aux hommes.

CXCII. S'avancer du connu à l'inconnu de Dieu. 545

CXCIII. *Aller à Dieu par l'eſprit d'anéantiſſement.* 550
CXCIV. *Aller dans le ſimple general.* 553
CXCV. *Aller au delà du borné & du ſenſible.* 556
CXCVI. *Ne juger du ſpirituel par le ſenſible.* 558
CXCVII. *Manieres d'agir de Dieu opoſées à celles des hommes.* 560
CXCVIII. *Comment juger des choſes divines.* 564
CXCIX. *Opération de la préſence divine & ſecrette.* 567
CC. *Diverſes operations intimes de Dieu.* 571
CCI. *Faute de ſurpriſe. Perfection en Dieu.* 575
CCII. *Compaſſion des foibles. Jugemens de Dieu.* 577

[18] De la parfaite ſimplicité & enfance Chrétienne.

CCIII. *Humiliation & enfance, voye au Royaume de Dieu.* 583
CCIV. *Petiteſſe & enfance.* 584
Lettre à l'Auteur. *Simplicité, petiteſſe, abandon.* 586
CCV. *Réponſe à la précedente.* 587
CCVI. *Simplicité & conduite des enfans.* 589
CCVII. *Obéiſſance & abandon enfantin.* 592
CCVIII. *Agir en ſimplicité.* 594
CCIX. *Simplicité & pureté de cœur.* 596

CCX *Humilité & petiteſſe.* 599
CCXI. *Humilité, & eſpérance de l'humble.* 600
CCXII. *Connoître la volonté de Dieu. Enfance Chrétienne* 602
CCXIII. *Enfance, ſimplicité, ouverture de cœur.* 604
CCXIV. *Enfance Chrétienne néceſſaire &c.* 605
CCXV. *Ouverture de cœur. Enfance véritable.* 606

[19] Unions ſpirituelles.

CCXVI. *Union en charité. Se laiſſer conduire à Dieu.* 612
CCXVII. *S'entre-ſuporter, & tendre à l'union.* 616
CCXVIII *Unions ſpirituelles.* 617
CCXIX. *Union des ames en Dieu.* 618
CCXX *Unions ſpirituelles &c.* 623
CCXXI. *Se poſſeder en Dieu &c.* 625
CCXXII. *Raviſſement & union en Dieu.* 629
CCXXIII. *Union en Dieu invariable.* 631
CCXXIV. *Fondement de l'amitié & de l'union véritable.* 632
CCXXV. *Unité de volonté : motion divine : ſtabilité.* 637
CCXXVI *Unions, & motions ſpirituelles &c.* 639
CCXXVII. *L'amour fondé ſur Dieu ne périt point.* 644
CCXXVIII. *Adieu à un mourant dans l'union divine.* 646

CCXXIX. *Opérations de Dieu. Union des ames.* 648

[20] Dieu ſeul.

CCXXX. *Tout à Dieu. Rien à nous.* 651

CCXXXI. *Dieu ſeul.* 654

CCXXXII. *Etendue d'un cœur en Dieu.* 655

CCXXXIII. *N'avoir égard qu'à Dieu &c.* 657

CCXXXIV. *Suivre Dieu pour vivre de ſa vie.* 661

CCXXXV. *Nouveau jour. Tout en Dieu.* 663

CCXXXVI. *Etat d'une ame à qui Dieu eſt tout.* 667

CCXXXVII. *Le vrai Amour ne trompe point.* 674

CCXXXVIII. *Dieu ſeul. Néant du reſte.* 676

CCXXXIX. *Attendre les promeſſes en patience.* 679

CCXL. *L'intérieur inconnu & combatu.* 683

Addition : *Réponſe à la queſtion, d'où vient que preſque tous les Chrêtiens d'à-preſent ne goutent pas ce qui regarde l'*Intérieur. 685

PROVERBE XXXI. v. 26.

Elle a ouvert sa bouche avec sagesse, & la Loi de grace est sur sa langue.

LETTRES
CURIEUSES
ET
SPIRITUELLES

Sur divers sujets qui regardent la vie intérieure.

PREMIÈRE PARTIE

LETTRE I

Nous prévenons & prions de méditer la lecture de cette lettre pour une personne qui veut se rendre entièrement à Dieu.

Ma chère fille, Il y a déjà assez longtemps que vous me demandez de vous écrire quelque chose sur la manière dont vous devez vous conduire pour vous donner entièrement à Dieu, & pour arriver à la perfection de votre état. Je ne l'ai pas fait, parce que je ne me sentois pas assez de lumière pour vous donner des règles sûres sur un sujet si important. Mais enfin, comme vous me pressez toujours de vous satisfaire, je vais vous dire ce que je pense devant Dieu sur ce point, sans prétendre vous prescrire aucune règle, ni vous donner autre chose que mes sentimens particuliers, que je soumets à ceux de votre directeur, & à la lumière de l'Eglise.

LETTRES CHRETIENNES ET SPIRITUELLES

Sur divers ſujets qui regardent la vie Intérieure.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE I.

Avis generaux & Regles de conduite intérieure pour une perſonne qui veut ſe rendre entierement à Dieu.

J'Ai apris avec beaucoup de joye, Mademoiſelle, le deſſein que vous avez d'être à Dieu ſans reſerve : c'eſt l'unique choſe

qui ſoit néceſſaire, & qui peut rendre nôtre vie heureuſe. Donnez-vous donc à Dieu de tout vôtre cœur pour ne vous plus reprendre : regardez-vous comme une perſonne qui lui apartient ; aimez-le au deſſus de toutes choſes : tâchez que la volonté règle toutes vos actions : acoutumez-vous à vous recueillir au dedans de vous-même, où Dieu eſt toujours préſent : tâchez de conſerver cette divine préſence : rentrez ſouvent en vous-même pour parler à Dieu & pour l'écouter ; tenez-vous quelquefois comme Madeleine aux pieds de Jéſus-Chriſt. Dieu aime beaucoup plus le langage du cœur que celui de la bouche ou le raiſonnement de l'eſprit. Perſeverez dans la foi, dans l'humilité, dans la confiance en Dieu, & ſurtout dans la charité, & vous irez bien. Je prens beaucoup d'intérêt pour vôtre ame.

LETTRE II.

Avis & réglemens de conduite, tant pour l'extérieur que pour l'intérieur, par l'exercice de la lecture & de l'oraiſon, où il ne faut point ſe négliger.

1. JE n'ai jamais prétendu, que vous vous fiſſiez comme les Religieuſes, de ces règles qui ſont toujours les mêmes, & deſquelles on ne ſe diſpenſe jamais : mais il eſt certain que j'ai toujours déſiré que vous donnaſſiez un peu de nourriture à vôtre intérieur & par l'oraiſon & par une lecture qui réveille le recueillement : mais il faut commencer par l'extérieur dont vous me parlez.

2. Puiſque vous vous êtes miſe ſur le pied de ne pas faire de viſites, & qu'on y eſt fait, je crois que de vous remettre à en faire pour remplir des devoirs qui ne ſont pas eſſentiels, ſeroit un haut & bas : & il paroitroit que vous voudriez vous remettre dans le monde ; ce qui pourroit faire un

fort mauvais effet : d'ailleurs, comme vous ne le feriez que par une espèce de pratique, cela ne dureroit pas long-tems. Faites donc là-dessus ce qui convient à vôtre état, ni trop ni trop peu. Pour ce qui regarde d'aller à la Messe les jours ouvrables, je crois qu'il le faudroit faire ; non absolument tous les jours, mais assez souvent, ne vous en privant que par de justes raisons, & non par des choses amusantes, ou qui peuvent se remettre. Quelquefois on traîne en longueur des bagatelles qui pourroient être faites avec plus de diligence. On est obligé de donner un certain exemple à son domestique, & c'est un de nos devoirs. Je ne voudrois pas non plus me faire une loi indispensable, de n'y manquer jamais par scrupule : c'est ce qui ne vous arrivera point. Il faut quelquefois dans l'année aller à la Messe de Paroisse & ne pas manquer aux Vêpres les fêtes annuelles, comme Pâques, Noël &c. ; cela rempli, faites pour tout le reste ce qui vous conviendra le plus.

3. Pour vôtre intérieur, ne manquez (sans une nécessité indispensable)

aucun jour ſans faire oraiſon & un peu de lecture ; celui eſt eſſentiel. C'eſt ce qui peut ſeul amollir vôtre cœur, & lui ôter ſon inflexibilité. La cire la plus dure s'amollit au feu ; & le rayon du Soleil découvre mille atomes qu'on ne voyoit pas ſans lui ; & en les montrant, il les remue & les agite, & ce qui paroiſſoit pur, paroit plein de fétus & de pouſſiere. Ce n'eſt qu'en ſe repoſant fréquemment devant le Soleil de juſtice que nous voyons nos imperfections & nos défauts ; & cette vue eſt d'autant plus avantageuſe que celle que les créatures nous pourroient donner, qu'elle eſt éficace, & qu'elle détruit peu à peu ce qu'elle montre en gros ; ce que toutes les créatures ne ſauroient faire ni par leur lumiere, ni par leurs ſoins. Elles peuvent toucher deſſus ; mais non les ôter. C'eſt ce qui fait le beſoin de l'oraiſon en quelque état qu'on ſoit ; & c'eſt l'eſſentiel de la vie de grace.

4. Nôtre Seigneur ne s'eſt pas contenté de cette priere divine qu'il portoit toujours en lui comme Homme-Dieu ; mais il a paſſé non ſeulement

trente ans de ſa vie à prier, lors qu'il ne s'employoit pas encore extérieurement à la prédication ; mais même il a ſouvent quité cet emploi, ſi néceſſaire au ſalut des hommes, pour ſe retirer & prier. Il l'a fait ſans beſoin de ſa part, étant Dieu & homme ; mais il l'a fait & pour nous ſervir d'exemple, & pour être lui-même nôtre ſanctification. Il donnoit ce tems à ſon humanité pour la mettre dans le repos, afin que la Divinité redondât plus abondamment ſur ſon humanité ; & c'eſt de cette ſorte (*a*) *qu'il croiſſoit en grace devant Dieu & devant les hommes.* Cet accroiſſement ne pouvoit être que pour ſon humanité, qui donnoit lieu à la Divinité de la pénétrer davantage, & de la combler de grace : ce qui étoit d'un mérite infini pour nôtre ſalut. C'étoit dans ces momens de *la priere de Dieu*, comme parle l'Evangile (*b*), qu'il nous obtenoit la grace de l'intérieur, qui, après la Rédemption & le Chriſtianiſ-

(*a*) Luc II. *v.* 52.
(*b*) Luc VI. *v.* 12.

me, eſt la grace des graces. Il eſt certain que nous expoſant devant Dieu, nous participons à cette priere divine de Jéſus-Chriſt, qui influe dans nôtre ame; c'eſt pourquoi il nous eſt ſi néceſſaire de nous expoſer à ſes yeux divins.

5. Je n'ai jamais aprouvé ceux qui, ſous prétexte d'avancement, négligent l'oraiſon; & j'ai regardé cela comme une des ruſes de l'ennemi les plus dangereuſes. Je ne prétends pas qu'on ne s'en puiſſe diſpenſer pour des devoirs eſſentiels auxquels Dieu nous applique: mais quels ſont les devoirs eſſentiels qui ne nous laiſſent pas des momens pour nous repoſer en Dieu? Il n'en eſt point. C'eſt le défaut d'oraiſon qui fait que nous trainons une vie imparfaite, que nous ne ſommes ni pénétrés ni échauffés de cette lumiére divine, lumiére de vérité, lumiére Jéſus-Chriſt. Moins on fait d'oraiſon, moins on en veut faire; parce que ſe trouvant tout au dehors, on en contracte une habitude, & l'on ne peut preſque plus ſe tourner au dedans. Je vous conjure d'eſſayer de

ce que je vous dis, & vous vous en trouverez bien. Il eſt naturel de ſe laiſſer aller à un travail qui occupe & nous réjouit; & il n'importe à l'ennemi (qui n'eſt ſouvent que la nature,) par quoi il nous dérobe l'oraiſon, pourvû qu'il nous l'ôte. Recevez ceci comme le Prophète de la bouche de l'ânesſe, & ſoyez perſuadée que mes ténèbres & mes deffauts ſont plus grands que ceux de tous les freres: mais Dieu eſt toûjours Dieu; & cela me ſuffit.

LETTRE III.

Le goût de Dieu eſt donné non pour s'y amuſer, mais afin de fortifier l'ame & de lui faire remplir ſes devoirs. Triſteſſe contraire à la vraye dévotion. Actes, lecture, occupation extérieure, régles de conduite conſeillées.

1. JE ne ſai, Mademoiſelle, qui a pû inſpirer à Madame votre mére les diſpoſitions de chagrin qu'elle

vous paroit avoir contre vous. Elle me parut mal ſatisfaite lorſque j'eus l'honneur de la voir la derniere fois, & je fis ce que je pus pour la raſſurer contre ſes impreſſions. Je crois, Mademoiſelle, puiſque vous avez aſſez d'humilité pour vouloir bien que je vous diſe mon ſentiment, que vous devez faire votre principale application de la contenter. La dévotion qui ne ſe terminéroit qu'à quelques goûts de Dieu ne ſeroit point une véritable dévotion. Le goût de Dieu nous eſt donné pour nous faciliter le moyen de nous acquiter de nos devoirs, & non pour nous y arrêter ſeulement. Tâchez donc de faire uſage des miſéricordes de Dieu, de telle ſorte que l'on voye en votre extérieur quelque rejailliſſement de ce qui eſt au-dedans. Ce n'eſt point en parlant de Dieu que nous devons exprimer ce que nous ſentons de Dieu : car cela nous nuit au contraire; & ſi vous me croyez, durant un très long tems vous vous tairez de Dieu pour ne parler qu'à Dieu. Dieu veut du ſecret de tout ce qu'il opère en nous : & ſi nous de-

vons manifeſter ſon opération, il faut que ce ſoit par une conduite extérieure, toute douce, toute humble, toute ſoumiſe, toute cordiale & gaie.

2. M^e. votre mére eſt extrémement bleſſée, auſſi bien que tous vos amis, par la profonde mélancolie qui paroit ſur votre viſage. Au nom de Dieu, Mlle. tâchez de la combattre. Votre extérieur triſte ſeroit plus propre à éloigner de la pieté, qu'à en faire déſirer les aproches. Il faut ſervir Dieu avec une certaine joye qui faſſe comprendre qu'on le ſert avec plaiſir. Il faut de plus, faire ce que vous faites avec une ſorte d'ouverture qui puiſſe faire comprendre que le joug de l'obéiſſance ne vous eſt ni à charge ni incommode. Vous aurez même plus de facilité dans le ſervice de Dieu. La mélancolie deſſéche votre ame, étrécit le cœur, & le rend peu propre à recevoir les impreſſions de la grace. Vous devez travailler infatigablement à combattre cette humeur ſi vous voulez que Dieu ſoit content de vous.

3. Ne craignez point de faire des actes à l'oraiſon: au contraire, ſuivez

le mouvement que vous avez de les faire ; ils vous ſeront encore fort utiles : mais ſur tout, nourriſſez votre ame par quelque lecture. Accoutumez-vous à vous occuper extérieurement : vous le devez pour combattre votre langueur & votre mélancolie. Sur toutes choſes, perſuadez-vous une bonne fois qu'il n'y a point de ſolide vertu ni de véritable mortification, & par conſéquent de ſûre oraiſon, qu'en travaillant efficacement à ſurmonter ſon humeur & les inclinations de la nature, qu'en faiſant de néceſſité vertu ; recevant également tout ce qui nous arrive, vous contentant de ce que vous avez, ne ſouffrant en vous aucun déſir de ce que vous n'avez pas. Courage, ma chère Demoiſelle, Dieu ne vous a pas tant fait de miſéricorde pour vous laiſſer en ſi beau chemin : & vous ne ſauriez lui montrer votre reconnoiſſance qu'en vous laiſſant conduire par la providence & par les perſonnes qui vous ſont ſupérieures, qu'en vous laiſſant contrarier & renverſer par les divers événemens de la providence.

4. Vous ne devez point étendre votre vertu ſur les choſes éloignées de vous, & par leſquelles elle ne ſera peut-être jamais exercée : mais il la faut renfermer dans l'acceptation de tout ce qui nous arrive, doux ou amer ; dans l'application à notre devoir ; dans une complaiſance extraordinaire pour Madame votre mére ; enfin dans une mortification continuelle, qui peut fort bien ſe rencontrer dans tous les événemens de votre vie, ſans que vous vous en mêliez autrement que pour vous ſoumettre à Dieu ; je crois que vous feriez bien de vous expliquer avec Madame votre mére, pour ſavoir ce qui peut la bleſſer dans votre conduite, & lui promettre d'y faire plus d'attention à l'avenir. Je crois que vous ne doutez pas combien je ſuis à vous.

LETTRE IV.

Comment il faut régler tout par l'obéiſſance, remplir ſes devoirs, & faire oraiſon, en s'attendant à bien ſouffrir.

1. PUiſque l'on vous a permis de m'écrire, je vous répondrai ſimplement ce que le Seigneur me donnera. Il faut que tout ſoit réglé par l'obéiſſance: Dieu ne le béniroit pas ſans cela. Je crois même qu'afin que tout réuſſiſſe pour ſa gloire & ſon avantage, vous ne ſauriez mieux faire que de donner vos Lettres ouvertes à Mad. cela vous accoutumera de bonne heure à la ſimplicité, nourrira la confiance que vous avez en elle, & fera mille bons effets; par là vos lettres ſeront ſûres: elles ne paſſeront point par les mains de la Supérieure; & vous aurez ſur cela une certaine aiſance que la ſimplicité donne toujours.

2. Il n'eſt point néceſſaire d'écrire à

moins d'un beſoin véritable : & ce ſeroit très mal fait d'interrompre l'occupation de Dieu pour écrire ou pour parler de Dieu : il ne la faut faire céder qu'à nos emplois : car (comme j'ai déja pris la liberté de vous le dire) tout ce qui eſt ordre de Dieu ſur nous, doit être préferé à tout le reſte : non qu'il faille pour rien quitter la préſence de Dieu ; mais il eſt néceſſaire de ſavoir une fois pour toutes, que l'occupation de Dieu ne ſe perd, ni même ne s'affoiblit par aucune des actions qui ſont attachées à nôtre état : elle ne s'altère que par celles qui viendroient de notre propre choix ; parce qu'elles ſont un fruit de la propre volonté, entiérement oppoſée à la pure volonté de Dieu qui eſt marquée par l'obéïſſance & la providence.

3. Afin de mieux comprendre cela, il faut que vous ſoyez une fois convaincue qu'il y a l'occupation intime de Dieu, & qu'il y a le goût de cette occupation. Ce goût eſt comme le parfum dont il eſt parlé dans les Cantiques : c'eſt une preuve de la

préſence de l'Epoux ; mais ce n'eſt ni l'Epoux, ni ce qui fait cette même préſence. On perd aiſément l'odeur de ce parfum ; mais on ne perd pas pour cela la préſence intime de l'Epoux. Il en eſt de même de l'amour : il y a le ſentiment de l'amour, & il y a la vérité de ce même amour. Dieu donne le ſentiment de l'amour afin de ſéparer l'ame de tout autre amour ; mais il donne la vérité de l'amour lorſque ſurpaſſant tout ſentiment, l'ame tend par la foi à l'inconnu de Dieu, qu'elle ne s'arrête point au lait ſpirituel ; mais qu'elle ſuit l'Epoux dans tous les lieux où il la mène, ſans crainte de ſe ſalir en marchant par tout ce qui eſt attaché à l'emploi auquel il la deſtine. L'amour-enfant veut toujours jouir des careſſes de l'aimé : mais l'amour fort ne veut que ſouffrir pour l'aimé. Je ſai que c'eſt la douceur de l'amour, qui inſpire aux ames commençantes tous les déſirs de ſouffrir pour lui : plus il fait éprouver à l'ame ſes charmes, plus elle voudroit que l'amour la conſumât dans les plus étranges travaux ; mais elle ne

ſait pas alors ce qu'elle demande, parce qu'elle eſt revêtue d'une force divine que la ſuavité ſpirituelle lui communique : mais s'il lui faloit ſouffrir ſans ſoutien, elle ſe trouveroit environnée de crainte pour les mêmes choſes qu'elle paſſionne à préſent.

4. Il faut commencer par donner à Dieu des preuves de l'amour que vous lui portez, non en joüiſſant de ſes careſſes amoureuſes, mais en vous appliquant à vos devoirs. Il faut conſerver la préſence intime de Dieu dans tout ce que vous faites, & ne vous embaraſſer pas quand même vous perdriez le ſentiment de cette divine préſence, pourvû que vous en conſerviez la vérité. Lorſque vous avez ſatisfait à ce que vous devez aux autres & à l'obéïſſance, prenez le reſte du tems pour faire oraiſon : mais accoutumez-vous de bonne heure à une oraiſon forte & continuelle, & que tous vos emplois ne divertiſſent point. Si vous me croiez ſur ce point, comme j'en ai quelque expérience, vous verrez que Dieu ſe fera ſentir plus fortement à vous dans toutes les occupations qui

ſont d'ordre de Dieu, & non de choix propre, (car celles-là ne ſont pas de même) qu'à l'oraiſon : & dans la ſuite ſi vous quittiez vos emplois pour l'oraiſon, vous n'y trouveriez plus la même choſe, & vous en auriez du reproche intérieur.

5. Dieu vous a donné un très grand don d'oraiſon ; & c'eſt la marque qu'il vous appelle à beaucoup de morts & de renoncemens. Contez, Madame, que l'on ne meurt à ſoi-même que par ce qui nous vient de Dieu, & que ſa providence nous ménage. Les plus grandes pénitences, les humiliations les plus fortes que nous choiſirions, nous feroient vivre en nous-mêmes, loin de nous y faire mourir ; mais celles qui nous viennent de la providence, auxquelles nous ne nous attendons point, ſont celles qui ont le véritable caractère de nous faire mourir à nous-mêmes. Tout ce qui vient de Dieu même, excédant nôtre capacité naturelle, porte toujours avec ſoi paix & raſſaſiement. Le cœur de l'homme peut bien être ému & même attendri par les objets moindres que

Dieu : mais il ne peut être rempli, pacifié, ni éprouver ce raſſaſiement divin que Dieu fait goûter au cœur qu'il remplit avec ſurcroît. Si vous goûtez déja dans ces échantillons tant d'innocentes délices, que ſera-ce de la vérité éternelle lorſqu'elle ſe manifeſtera à vous ? mais ſoyez en même tems perſuadée que Dieu ne nous accable de plaiſirs inéfables, qu'afin de nous rendre propres à porter le poids de la Croix.

6. Il eſt vrai que la Croix n'eſt pas croix pour celui qui aime, & qui ne conte aucuns travaux pour l'amour : mais lorſque l'amour ſe cache, & qu'il le laiſſe ſurchargé du poids de la ſouffrance, il la trouve très lourde. Ne jugeons pas de nôtre courage dans le tems de la douceur de l'amour : il en faut juger dans celui de la rigueur de l'amour. Accoutumez-vous donc à un amour, fort & généreux, qui ne s'arrête ni par la douceur, ni par la douleur. Cet état met l'ame dans une *inaction apparente* pour le dedans, parce que l'action de Dieu abſorbe (pour ainſi parler) celle de l'ame : mais *elle*

agir très véritablement, ſe laiſſant mouvoir au S. Eſprit. Demeurez donc dans un profond ſilence, & comme dit l'Ecriture (*a*), *que toute chair ſe taiſe en la préſence du Seigneur.*

7. Encore une fois ne dérobez rien à vos emplois pour faire oraiſon; mais prenez tous les momens de reſte pour la faire, & ſurtout, faites-la dans tout ce que vous faites. C'eſt être martir du S. Eſprit que d'être tellement dévoué à la volonté de Dieu & à celle d'autrui, que l'on ne faſſe jamais ſa propre volonté en quoi que ce ſoit. Il y auroit bien des choſes à dire là-deſſus; mais ma fièvre ne me permet pas d'écrire plus au long. Dieu donne des déſirs, des mépris & des croix lorſqu'il veut faire paſſer une ame par les mépris & les croix, & non pas afin qu'elle faſſe rien par elle-même pour ſe faire mépriſer. Il faut recevoir avec plaiſir ce qui crucifie & humilie.

8. C'eſt répondre à votre lumière de *mourir aux choſes ſaintes*, que de vous attacher fortement à votre devoir,

(*a*) Zach. II. ℣. 13.

puiſque par-là même vous mourrez à l'inclination de la ſolitude ; inclination qui ne vous eſt pas alors donnée pour vous rendre ſolitaire, mais pour vous empêcher de vous diſſiper dans les occupations extérieures, d'y agir humainement & par humeur. Pour la perſonne qui eſt du monde, nôtre Seigneur vous l'ayant adreſſée, vous donnera ce qui lui ſera néceſſaire. Je ne refuſe pas lorſque je me porterai bien de vous envoyer quelque choſe ſi Dieu me le donne. C'eſt en lui que je ſuis toute à vous.

LETTRE V.

Pluſieurs avis ſalutaires pour les commencemens. Bon uſage du tems. Remplir ſes devoirs dans la vûë de Dieu & de ſa volonté, eſt la dévotion principale, & qui rend l'ame contente & heureuſe. Réglement de la priére & des manieres d'agir.

1. COmme vous avez déſiré de moi, ma très chere couſine,

que je vous écriviſſe ſur une partie des choſes que vous me dites dans la derniere converſation que nous avons eu enſemble, quoiqu'il me paroiſſe vous y avoir répondu alors aſſez amplement, je veux de tout mon cœur vous contenter autant que je pourrai, ou du moins, vous parler ſur les articles qui me reviendront le plus.

Le premier qui ſe préſente à mon eſprit, eſt le peu de tems que vous croiez avoir dans cette maiſon pour penſer à vous-même & vous occuper de Dieu. A cela, je vous dirai, que comme les Communautés ſont faites pour le général, & non pour le particulier, on doit en les établiſſant, regarder plus au bien général qu'au particulier. Or généralement parlant, il eſt de conſéquence qu'il y ait beaucoup d'occupation dans les Communautés. Cette occupation empêche l'ennui & la négligence, étourdit la tentation, & fait une infinité d'autres biens que je ne décris pas ici, parce qu'il ne s'agit pas du général de la Communauté, mais de vous ſeule.

Pour vous, je vous dis que vous aurez assez de tems si vous l'emploiez bien.

2. Pour le bien emploier, (car c'est du bon usage du tems que dépend tout le bonheur de la vie,) il faut retrancher le tems que vous demandez pour vous-même, puisque l'oubli de vous-même est l'un des points essentiels pour le bon emploi du tems. Si vous retranchez l'occupation de vous-même, alors vous emploierez pour Dieu le tems que vous avez; & c'est ce qui vous est absolument nécessaire.

Peut-être êtes-vous persuadée qu'il vous faut plus de tems que vous n'en avez pour satisfaire à ce que vous devez à Dieu; & c'est en quoi vous vous tromperiez beaucoup. Vous en aurez assez pour satisfaire à ce que vous devez à Dieu si vous vous renfermez dans les bornes de ce juste devoir, sans vous imposer un joug qu'il ne vous impose pas lui-même, & qui, suivant la régle de l'Evangile qui nous ordonne de nous renoncer nous-mêmes, vous nuiroit, puisqu'il vous fe-

roit vivre plus fortement dans votre activité naturelle, nourrissant votre vivacité, qu'il est d'une extrême conséquence de détruire, si vous voulez répondre en quelque maniere aux miséricordes que Dieu vous fait. Pour y réussir, retranchez donc autant que vous pourrez les œuvres de votre vivacité, qui vous sont peu utiles devant Dieu, pour ne pas dire qu'elles vous sont nuisibles; & laissez operer la grace, que vous étouffez souvent, ou du moins que vous empêchez de s'étendre; & vous aurez du tems de reste. Je vous parle avec ma franchise ordinaire, parce que vous le voulez de la sorte, & que l'amitié sincere que j'ai pour vous ne me permet pas d'en user autrement.

3° Soyez une fois persuadée, (sans quoi vous ne serez jamais heureuse,) que le point principal de la pieté est de s'atacher uniquement au devoir de son état en quelque condition que l'on soit, & de bien remplir ses devoirs; & non à une multitude innombrable de pratiques & de prieres que Dieu ne nous demande pas. Dieu ne vous

demandera pas si vous avez beaucoup lû, beaucoup recité de prières; mais si vous avez fait sa volonté, & si vous l'avez beaucoup aimé. Or *faire sa volonté*, même d'une maniere infaillible, c'est de *faire bien & avec perfection tout ce qui est renfermé dans l'état où il nous appelle*, & qui n'est point de nôtre propre choix; puisque nôtre volonté propre étant la source de toute corruption, tout ce qui nous dérobe à nôtre propre volonté nous est d'une extrême utilité. Les emplois que nous ne choisissons pas font cet effet. Ils nous sont donc très avantageux.

4. Contez, ma chere cousine, que pour seconder les mouvemens que Dieu a mis dans vous d'être à lui sans reserve, il faut que vous posiez pour fondement, que tout dépend du bon usage du tems, & de remplir vos devoirs avec perfection. Mais comme l'une de ces propositions se trouve renfermée dans l'autre, c'est vous apprendre à faire bon usage du tems que de vous faire connoître la maniere de faire vos devoirs avec perfection, & c'est

faire

faire vos devoirs avec perfection que de bien employer le tems. Commençons par le premier *devoir*, qui eſt celui de la priére.

5. Quand vous n'auriez qu'une demi heure par jour pour prier, ſi vous employez cette demi heure à vous occuper uniquement de Dieu, à l'aimer, à demeurer en ſa préſence, à vous ſacrifier à toutes ſes volontés ſouveraines, & que vous ſoyez perſuadée que cette demi heure vous eſt donnée pour poſer le fondement de tout ce que vous ferez durant le jour; n'eſt-il pas vrai que vous tâcherez de conſerver cet eſprit de priere en toutes vos actions? Ce qui vous fera *marcher en la préſence de Dieu*, qui eſt le plus aſſeuré moyen (*poſſédant votre ame dans la paix*, comme dit l'Ecriture,) de moderer cette grande vivacité, qui ſeroit la ruïne de la ſanté de votre ame & de votre corps. Votre eſprit & votre cœur, repoſés par ce goût intime de la préſence de Dieu, que vous avez nourri & cultivé dans la priere du matin, vous font faire avec perfection, par amour de Dieu, avec joye & tranquilité, ce que

vous feriez ſans cela avec agitation, dégoût, & plénitude de vous-même. Soyez une fois perſuadée que ce n'eſt point la multitude des actions qui nous ſauve; mais de faire avec amour & fidélité celles qu'on eſt obligé de faire.

6. Ce peu de tems que vous donnez à Dieu le matin, (ſi vous n'en avez pas davantage,) eſt comme l'eſſai d'un vin ou d'une viande délicieuſe, qui tient en apetit & en déſir de cette même viande: au lieu que ſi on en mange d'abord avec excès parce qu'on la trouve excellente, cet excès, malgré ſa bonté, ne laiſſe pas d'en raſſaſier. Une oraiſon trop longue, quoique pleine de goût, ne laiſſe pas d'émouſſer la pointe de ce même goût; au lieu qu'une oraiſon plus courte, & que l'on tâche de faire paſſer dans tous ſes emplois, conſerve l'ame dans l'apetit de la priére, & fait que toutes ſes actions ſe reſſentent de l'oraiſon, portant en elles un principe de vie.

L'autre maniere de prier eſt l'office. Si vous le dites avec les autres, (ce qui eſt le mieux lorſque la ſanté &

l'obéïſſance le permettent; parce que cette priere faite en commun a une certaine grace d'onction que Dieu attache à tous les emplois généraux des Communautés, la généralité étant incomparablement meilleure que la ſingularité:) lors, dis-je, que vous recitez l'office avec les autres, comme vous n'avez qu'un verſet à dire de deux, vous avez une très grande commodité pour conſerver le recueillement en le diſant. Si la néceſſité vous oblige à le dire ſeule; dites-le poſément, & tâchez de conſerver en le diſant le même recueillement. Cela vous ſervira beaucoup pour former votre intérieur, pour vous habituer à la préſence de Dieu, & ſurtout pour diminuer la véhémente précipitation de votre naturel.

7. Après la priére il y a les autres emplois de la journée. Attachez-vous ſur toutes choſes à bien faire ce que vous faites dans le moment préſent. Votre eſprit vif courra, ſans que vous le vouliez, à tout ce que vous aurez à faire enſuite de ce que vous faites, & il vous donnera une agitation pour vous précipiter, qui vous ſera extrê-

mement dommageable ſi vous ne vous accoutumez de bonne heure à arrêter cette impétuoſité. Vous pouvez & devez le faire en deux manieres ; l'une, en l'arrêtant tout d'un coup, & vous repoſant dans un ſimple recueillement d'un moment, qui tranquiliſera votre ame, & fera comme une eau trouble qu'on laiſſe raſſeoir : l'autre maniere eſt, de ne vous point occuper de l'avenir, & ne penſer qu'à faire ce que vous faites dans le tems que vous le faites. Cette pratique vous rendra toujours préſente, à ce que vous faites, & vous ôtera un certain défaut naturel, qui fait qu'étant preſque toujours préſente à ce que vous ne faites pas, (à moins que ce que vous faites actuellement n'ait ému toute votre vivacité,) vous n'êtes point où vous êtes, y étant d'une maniere ou abſtraite, ou exceſſivement vive. Je vous parle, ma chère Couſine, avec une extrême liberté ; parce que je vous connois entiérement. Je ſai que vous voulez être à Dieu ſans reſerve, & que c'eſt pour ſon ſeul amour que vous vous conſacrez à lui : de plus, c'eſt que je ſuis certaine que vous ferez

fort heureuſe ſi vous entrez dans ce que je vous dis ; (vous ne le ſauriez même être ſans cela ;) parce qu'en ne vous occupant point de l'avenir, vous détruiſez une infinité de tentations qui ne regardent que l'avenir ; & le laiſſant à Dieu par un abandon de tout vous-même, vous engagez ce même Dieu, dont la bonté eſt infinie, à vous protéger d'une maniere ſinguliere.

8. Il vous eſt encore infiniment avantageux, de mettre votre pieté dans l'attachement à vos devoirs en l'état où Dieu vous appelle : parce que les actions où il y a moins de propre volonté, ſont celles qui ſont les plus agréables à Dieu, & qui nous font véritablement renoncer à nous-mêmes ; car quel renoncement y a-t-il où nous faiſons toujours ce que nous voulons ? Quand on agit par obéiſſance, faiſant toujours ce qui eſt du devoir, on fait toujours la volonté de Dieu, & l'on aime toujours Dieu ſi l'on fait toujours ces mêmes choſes avec un ſincére déſir de lui plaire & de ſe renoncer inceſſamment. Sans cette pratique de préferer ce qui eſt du devoir à l'inclination en quelque état que l'on

ſoit, on n'établit point une vie heureuſe ni une pieté ſolide. Rien ne rend plus heureux que de faire agréablement ce que l'on fait néceſſairement : rien n'eſt plus ſolidement vertueux que de ſacrifier ſans ceſſe nôtre volonté à celle de Dieu dans tout ce qu'il ordonne, & même qu'il permet nous arriver.

9. Vous me répondrez, que cela eſt rude à une perſonne franche, qui ſemble n'être née que pour la liberté. A cela je vous dirai, qu'en quelque état qu'une perſonne qui aime la liberté ſe puiſſe trouver, elle ne peut jamais être libre, pour peu qu'elle ait de ſocieté, ſi elle ne ſe rend libre par les mêmes choſes qui ſembleroient la captiver.

Il faut donc qu'elle veuille bien faire tout ce qu'elle fait, & y mettre ſon plaiſir ; ſans quoi point de vrai plaiſir. Mettons donc, ma très chère Couſine, nôtre plaiſir dans le plaiſir de Dieu, nôtre volonté dans la volonté de Dieu, & nous ſerons toujours heureux & toujours contens. Je dis plus ; qu'avec ces diſpoſitions, les mêmes choſes qui vous gênent aujourd'hui, ne vous gêneront plus dans la ſuite.

10. Je vous conſeille de lire moins de choſes que vous n'en liſez ; & de lire celles que vous liſez avec plus de paix, liſant pour nourrir votre ame, & non pour remplir votre eſprit d'une multitude de choſes qui l'étouffent, & qui loin de vous tenir en haleine pour le bien, vous laſſent, comme une perſonne qui ayant trop couru, ou qui étant trop charchée, ne reſpire qu'avec peine. La nature eſt toujours active & empreſſée ; mais la grace eſt tranquile, repoſée, & exacte. Croyez-moi à vous plus que perſonne du monde.

LETTRE VI.

Divers avis de conduite, ſur le trop d'exactitude & d'occupation des choſes, ſur l'occupation de Dieu & de ſa préſence ; purifier l'amitié, vaincre nôtre humeur, ne juger d'autrui &c. ſur l'Oraiſon, la Communion & la Confeſſion.

1. POur ce qui vous regarde, il eſt bon d'avoir un peu d'atten-

tion pour ne rien faire qui puiſſe peiner les perſonnes avec qui on eſt obligé de vivre : mais vous pouſſez cela trop loin, & il ne faut s'occuper de rien. Remplir ſes devoirs, ou s'en faire une occupation, ſont deux choſes fort différentes. Il faut s'occuper de Dieu davantage : c'eſt lui qui vous fera remplir vos devoirs ſans vous en occuper, & il vous les fera remplir parfaitement, détruiſant peu à peu cette fourmillere de deffauts. Lorſque vous ſentez cette occupation de vous-même & des autres, tournez-vous au-dedans de vous-même pour vous appliquer à Dieu ; & vous verrez que tout tombera. On eſt occupé des choſes, parce qu'on en eſt plein ; & cependant Dieu demande un grand vuide, ſans quoi il ne peut nous remplir.

2. La plûpart de nos défauts viennent de ce qu'on ne fait pas aſſez d'*oraiſon*, & de ce qu'on ne ſe tient pas aſſez en la *préſence de Dieu*. C'eſt à lui à nous vuider de nous-mêmes, & à nous remplir de ſa grace. Il faut pour cela s'expoſer ſouvent devant lui : car croire en venir à bout autrement, c'eſt croire voler ſans aîles. Le tra-

vail qui ne va qu'à combattre directement nos défauts, eſt un travail autant infructueux que décourageant. Prenez donc le biais que je vous dis, & vous vous en trouverez bien.

3. Il eſt bien juſte que l'amitié faſſe faire les choſes, & c'eſt Dieu qui donne cette amitié dans ceux qu'il unit; mais il faut ſanctifier l'amitié. Ne nous flattons point; nous n'avons pas une vertu aſſez perſéverante & aſſez forte pour agir toujours par principe de vertu ſi le goût de l'amitié n'y étoit pas mêlé, & ſi nous n'avions que des répugnances. Une marque de cela, c'eſt que nous n'agiſſons point avec les gens qui ne nous reviennent pas & que nous n'aimons pas, comme avec ceux que nous aimons. Cependant une vertu ferme & conſtante devroit faire cette égalité, & produire cette même maniere d'agir.

4. Comme vous ſavez le principe qui me fait vous parler, qui eſt une très tendre amitié en Jéſus-Chriſt, je crois que vous recevrez de bon cœur ce que je vous dis: car pourquoi nous flatterions-nous les uns les autres, puiſque n'ayant pour but que

de plaire à Jéſus-Chriſt, nous n'aurions qu'une fauſſe charité ſi nous ne nous aidions pas à lui être agréables? Je vous dirai donc, que vous avez toujours eu le défaut pour ce qui regarde le manger; & la nature ſe couvre du prétexte de vouloir que rien ne manque aux autres. Il eſt bon d'être exact; mais il ne le faut pas être trop. Et pour vaincre votre humeur, il faut paſſer ſur bien de petites choſes qui choquent votre naturel. Pour le faire efficacement, il faut attendre que votre humeur ſoit paſſée pour répondre, & le faire avec application à Dieu: alors vous direz ſans gronder les mêmes choſes; & la repréhenſion fera plus d'effet.

5. Rien ne doit tant bleſſer un eſprit droit que la fauſſeté: mais comme Dieu ne nous a pas établi correcteurs du genre humain, & que la charité doit couvrir la multitude des défauts, je m'abſtiendrois de parler de ceux des autres: parce que ſi Dieu leur avoit fait les graces qu'il nous a faites, ils ſeroient beaucoup meilleurs que nous. D'ailleurs, tout ce que nous en diſons ne ſert qu'à nous faire,

ſans les purifier. Pour ce qui regarde vos ajuſtemens, je mépriſerois les choſes & les laiſſerois quelquefois moins exactement. Pour les Communions, je ne voudrois point me fixer à certains jours; mais prendre ceux où vous avez moins d'embarras. Aſſiſtez à la Meſſe le plus que vous pourrez. Lorſque vous croyez que vous avez dit ou fait certaines choſes qui peuvent ſcandaliſer vos domeſtiques de vous voir communier en ſuite, abſtenez-vous ces jours de la Communion; car nous ſommes redevables aux forts & aux foibles.

6. Je voudrois que vous fiſſiez tous les jours au moins une heure d'oraiſon, & plus ſi vous le pouvez. Lorſqu'il fait froid, on n'eſt pas échauffé d'être un moment devant le feu; mais c'eſt après y avoir été longtems qu'on commence à ſentir la chaleur. Que ſi tous les tems qui ne ſont pas abſolument néceſſaires à remplir nos devoirs, nous les employions à faire l'oraiſon; nous conſerverions cet eſprit d'oraiſon dans nos devoirs, & nous n'y commettrions pas tant de deffauts.

7. C'eſt un grand malheur que d'è-

tre obligé de traîner après soi tant de domestiques ; car il ne faut scandaliser personne : tout m'est permis, dit S. Paul ; mais tout n'est point expédient : Ainsi, quoique votre conscience ne vous reproche rien, présentez-vous au Prêtre pour en recevoir la bénédiction, sans vous gêner à chercher ce que vous ne trouvez pas ; & communiez ensuite. On a fait un si grand abus depuis quelque tems de la Confession qui est sacrement, où il faut de la matiere pour absoudre, qu'on n'ose communier sans aller à confesse, quoique cela soit contraire à l'ancienne pratique : car il faut, en se confessant, avoir regret d'avoir offensé Dieu, & la résolution ferme de ne plus retourner : ce qui ne se trouve pas lors qu'il n'y a que des imperfections de pure foiblesse. Il faut donc recevoir simplement la bénédiction, ou, pour l'absolution, vous confesser des péchés de votre vie passée.

LET-

LETTRE VII.

Uſage de la retraite, pour y reconnoitre nos deffauts, que Dieu manifeſte & continue à faire manifeſter par amour aux ames qui lui correſpondent fidèlement par une démiſſion de volonté & de cœur.

1. UNe des plus grandes graces que Dieu nous puiſſe faire, c'eſt de nous donner la connoiſſance de nos deffauts. C'eſt dans la retraite que cette connoiſſance nous eſt donnée; parce que l'ame étant plus tranquile, elle eſt comme une eau repoſée, où l'on voit mieux toutes les ſaletés. Mais pour profiter de cette retraite, il faut travailler ſans empreſſement, prendre & quitter l'ouvrage pour l'entremêler de ſilence, faire de fréquens retours au-dedans, car la retraite extérieure n'eſt rien ſans celle du dedans. Il y a des perſonnes qui par leur naturel ſont portées à l'inaction, & qui n'en ſont pas plus intérieures. Les mélancoliques ſont aſſez de ce nombre, &

les pareſſeux : mais lorſqu'on joint la retraite intérieure & l'application à Dieu à la retraite extérieure, tout va le mieux du monde. Votre naturel eſt vif & mélancolique ; doux, & cependant quelque choſe d'un peu aigre ; vous indiſpoſant facilement, & ne revenant pas de même ; exceſſive dans vos arrangemens, que vous appellez bon ordre ; facile à vous enjoüer des perſonnes, & à vous rebuter ; arrêtée à votre propre ſens, quoiqu'avec une démiſſion aparente, exceſſive dans ce que vous louez ou blâmez ; &, ſans même le vouloir, vous avez beaucoup d'art pour perſuader ce que vous voulez qu'on croie ; ce qui ne vient pas d'envie de tromper, mais de la force de votre imagination.

2. Vous voyez combien je vous aime, puis que je vous dis ainſi vos défauts & ne vous épargne pas. Une des plus grandes marques d'amour que Dieu puiſſe nous donner, c'eſt de nous faire connoître nos deffauts, & de nous montrer à nos yeux tels que nous ſommes : auſſi la plus grande preuve d'amitié que je puiſſe vous donner, eſt de vous faire connoître vos défauts.

Lorſque nous ne profitons pas de la lumiere que Dieu en donne, il ſe tait, & ne nous les fait plus connoitre. C'eſt un des plus grands malheurs qui nous puiſſe arriver. Il y a des perſonnes qui ſe jugent parfaites, parce que Dieu ne les éclaire pas à cauſe de leur infidélité, & que rien ne leur reproche. C'eſt l'eſprit qui eſt éteint en eux, comme dit St. Paul (*a*), & non pas que la ſource de leur deffauts ſoit tarie. Les deffauts paroiſſent moins au-dehors, parce qu'ils ſont plus enracinés au dedans.

3. Tenez-vous donc heureuſe de ce que Dieu vous fait connoitre les vôtres ou par lui-même ou par autrui; & prenez un nouveau courage pour vous pourſuivre vous-même. Ne ménagez rien avec Dieu dans un tems où il n'a rien ménagé pour vous. Ce n'eſt rien de nous dire les enfans de Jéſus-Chriſt ſi nous ne travaillons à l'imiter dans ſa vie cachée, petite, ſouffrante & humble.

Je vous conjure donc de vous renouveller dans ce ſaint tems pour être plus à Dieu, & mon ame aura une

(*a*) 1. Theſſ. 5. ℣. 19.

entiere correſpondance avec la vôtre. Il y a des perſonnes qui ſe perſuadent que je me préviens à leur égard, que je change pour elles ; elles ſe trompent : un jour elles verront à la lumiere de vérité où qu'elles ont été infidèles, ou qu'elles ont changé de conduite, & qu'elles ſe ſont éloignées elles-mêmes les premieres. Je reſte toujours en ma même place : ſi on s'écarte, on ſe trouve plus loin de moi ; ſi l'on ſe raproche, on me trouve comme j'étois auparavant. Combien de gens ſortent de leur ſphère ſous bon prétexte ? Combien de gens s'éloignent inſenſiblement de ce que Dieu demande d'eux, pour faire ce que Dieu ne demande pas ? Aimons ceux qui nous reprennent ; car ce ſont eux qui nous diſent la vérité. Craignons ceux qui nous flattent ou tolérent ; car la vérité n'eſt point en eux, quoiqu'ils aſſurent qu'ils diſent la vérité.

4. Pour ce que vous me dites, comment il faut faire quand vous avez cédé à M. votre mari, pour ne pas ſe perſuader que la raiſon eſt de votre côté ; il y a pluſieurs moyens de cela ; le plus eſſentiel eſt la parfaite humilité,

qui ne nous permet jamais de croire que nous ayons raiſon & les autres tort. Il eſt impoſſible d'avoir une parfaite démiſſion d'eſprit que par l'humilité : mais comme nous n'en ſommes pas là encore, (un autre moyen) c'eſt de laiſſer tomber toutes vos raiſons, ſans les entretenir volontairement un moment, ſans les comparer avec les autres, les redire pour ſe faire aprouver. C'eſt par cette diſpoſition journaliere, & par une démiſſion continuelle qu'on parvient à la pauvreté d'eſprit, qui eſt la mere de l'humilité. Prenez courage, & me croyez à vous du fond du cœur. Il ne tiendra jamais à moi que nous ne ſoyons fort unies.

LETTRE VIII.

Qui veut ſe donner à Dieu, doit ſe préparer à la repréhenſion.

1. VOus croyez donc qu'il n'y a qu'à ſe donner à moi tout-à-fait. Il faut voir ſi j'accepterai. La charge eſt plus forte que vous ne pen-

ſez. Vous êtes libéral, à ce que je vois, des choſes qui ſont avantageuſes à celui qui les donne, & onereuſes à celui qui les reçoit. Vous ne vous ſauriez livrer à moi ſans vous livrer à Jéſus-Chriſt. C'eſt la même choſe. Parlez juſqu'à-ce qu'il vous faſſe taire: parlez ſans que l'on vous réponde. Mais ce n'eſt pas tout que de parler; il faut faire. Juſques à quand conterez-vous pour quelque choſe les biens & les commodités de la terre? Prétexterez-vous toujours une avarice réelle d'un bon ordre & d'une néceſſité? Comment celui qui tient encore à l'argent, pourroit-il aimer Dieu purement ſi la moindre attache aux dons les plus ſpirituels empêche la pureté de cet amour?

2. Croyez-moi, le détachement vous eſt plus utile que tout le reſte. Défaites-vous de tout ce qui vous tient le plus au cœur. Ne craignez point de ne pouvoir payer vos dettes: vous les payerez toujours aſſez: votre premiere dette eſt envers Dieu. Vous avez deux maux tout contraires; l'amour de l'argent, & le déſir des plaiſirs. Vous les goûteriez tous volontiers s'il

ne vous en coutoit ni Dieu ni argent. Vous vous privez des choſes qui flattent votre goût lorſqu'elles coutent ; & vous ne vous en privez pas lorſqu'elles vous ſont préſentées ſans qu'il vous en coute rien. J'ai bien d'autres vérités à vous dire ; mais vous ne les pourriez porter. Voyez ſi au prix de les entendre vous voulez vous donner à moi. Je vous ai beaucoup écouté ; écoutez-moi à votre tour, & croyez, que qui voudra être épargné ne pourroit vivre avec moi. Auriez-vous bien le courage de montrer cette lettre à N?

LETTRE IX.

Sur le même ſujet ; & touchant les ſecrettes attaches que l'on a à ſoi-même.

1. VOus voulez que je vous diſe vos deffauts. Je le veux. S'ils vous peinent, prenez-vous en à vous : je ne vous dirai que ceux qu'il plaira au maître que je vous diſe. Je vous trouve pleine d'attention ſur vous-même, & de retours de délicateſſe cau-

ſée par une longue habitude (c'eſt une choſe qui ne ſe peut dire comme je le vois) tant pour les moindres incommodités auxquelles vous faites attention, que pour la maniere même dont vous les ſouffrez, pleine de petites recherches; faiſant remarquer que vous n'en avez point, que vous y êtes indifférente, & cependant ne l'étant point ſur votre coefure, ſur toute votre perſonne, étant bien aile d'être remarquée & d'être comptée pour quelque choſe devant Dieu & devant les hommes. Je remarque une impureté continuelle dans ce que vous dites & penſez de votre état, faiſant remarquer que vous avez peu d'apuis; même dans ce que vous dites, que vous le croyez mauvais; impureté continuelle devant Dieu! il faut l'oublier abſolument. Votre eſprit & votre raiſon agiſſent inceſſamment dans ce que vous écrivez à M**. impureté continuelle! Vous groſſiſſez vos peines en les lui diſant, comme voulant en être plainte & faire voir que vous ſouffrez.

2. Ce que je vous dis eſt exprimé groſſiérement: mais ce que je vois eſt ſi ſubtil, ſi étendu, & tant d'autres

choſes qui fourmillent & qui me ſont montrées, qu'il faut plûtôt me taire qu'en parler. Vous meſurez toujours le profit ſur ce que vous ſentez ou ne ſentez pas : vous avez un rapport continuel à vous : & dans les choſes mêmes où il paroit le plus de déſintéreſſement, il y en a un ſecret. Vous faites remarquer votre détachement & comment vous préferez les autres ; & votre vuë propre s'en fait une nourriture ſecrette. Remarquez qu'il y a des choſes que vous dites quelquefois avec ſimplicité ; & celles-là je les diſcerne par le goût du fonds : mais il y en a la plûpart qui ſe diſent par cette vûe ſecrette & cet amour enraciné d'être quelque choſe ; enſorte que cela même a eu part dans les ſacrifices que vous avez faits, auxquels vous ne vous ſeriez pas engagée ſi aiſément ſi vous n'aviez eſpéré votre perfection. Vous comparez votre état aux autres, & vous êtes ſi habituée aux retours, qu'ils vous ſont comme naturels & que vous ne les voyez plus comme retours, ſoit que Dieu vous exerce, ſoit qu'il vous donne quelque grace, ſéche ou dans l'abondance. Il y a chez vous une ra-

pine continuelle. Soyez perſuadée que cela eſt vrai. Si je vous diſois tout, je vous ferois frayeur. Cependant, entrez ſimplement & avec acquieſcement à tout ce que l'on vous dit, & Dieu, qui eſt le grand médecin, vous guérira lui-même. Gardez cette lettre : elle eſt vérité de Dieu.

LETTRE X.

Uſage de la rigueur. Miſère univerſelle.

1. VOus trouvez ſans doute, doux comme vous êtes, ma lettre trop forte : mais, cher N. je ne ſai point (*a*) *mettre des oreillers ſous tout coude* de la maiſon d'Iſraël. Si je ne lui dis pas la vérité, qui eſt-ce qui la lui dira ? pourquoi des ménagemens ſi la rigueur n'y fait rien ? Cher N. ne mettons point de lénitif où il faut du feu. Je ménage ceux qui ont beſoin de ménagement ; mais ceux qui ſe ſont eux-mêmes jettés dans le péril, & qui s'y plaiſent, pourquoi les

(*a*) Ezéch. 13. *v.* 18.

ménager ? J'avouë que je ſuis peut-être plus déſagréable à Dieu que lui : je ne m'en crois pas moins miſérable : combien de chirurgiens avec des playes plus dangereuſes en pancent-ils de moindres ? Je vous avouë que je n'aperçois plus de route à ſon cœur. Tout m'y paroit bouché. Si la faute vient de mon côté, je prie mon divin Maitre de vous le faire connoitre.

2. O miſère, miſère humaine ! que ſommes-nous & que ſerions-nous ſans mon Maitre ? Je vois que le meilleur de nous ne vaut rien du tout, du tout. Il n'y a de bon que ce qui eſt au Maitre ; encore le gâtons-nous. Il faut aller votre train, faiſant de votre mieux, & laiſſer gronder dame nature, qui veut tenir toujours quelque choſe pour s'amuſer. Il n'y a que le cœur parfait en Dieu qui ne s'attache à rien. Tout le reſte a ſes attaches.

LETTRE XI.

Ne point conteſter ; mais ſe ſoumettre à la correction, & demeurer en paix.

1. EST-il poſſible que vous ayez diſputé avec N. Il y a en cela

bien des fautes conſidérables, d'amour-propre, de préference de votre jugement. Quand la moindre perſonne du monde vous diroit que vous auriez tort, vous le devriez croire: car c'eſt une faute que de ſe juſtifier, une plus grande de le faire avec diſpute, mais c'eſt tout autre choſe de ne pas aquieſcer d'abord à N. qui vous tient la place de Dieu. Eſt-ce lui qui vous conduit, ou ſi vous le voulez conduire? Comment le croirez-vous ſur des fautes qu'il ne voit pas, ſi vous ne le croyez pas ſur celles qu'il voit? Par deſſus cela, vouloir donner un juge à votre juge naturel! quoi, un tiers, pour ſavoir qui a raiſon, de Dieu ou de vous! Car vous devez regarder N. comme Dieu, ou ne vous en pas ſervir. Qu'il ne vous arrive donc jamais de diſputer avec lui. C'eſt ce qui me paroit le plus de conſéquence: car cela eſt eſſentiel, & comme un orgueil dangereux.

2. Croyons toujours que nous avons tort dès que quelqu'un nous le ſuppoſe, & entrez dans la véritable petiteſſe, qui conſiſte à recevoir la correction comme un enfant. Du reſte, allez

allez vôtre chemin : ne vous inquietez pas de vos deffauts : dites bonnement ce qui vous vient au cœur, & laiſſez l'événement à la Providence. Prenez garde de ne rien écouter de ce qui a l'air de médiſance ; vous faites deux maux en cela ; l'un d'écouter, l'autre de faire dire. Mais quoiqu'il vous puiſſe être arrivé, je veux ſur toutes choſes que vous demeuriez en paix, ne vous occupant pas un moment de vous-même.

LETTRE XII.

Aveu des défauts ſans embaraſſement. La grace agit & conduit par le fonds. Ne s'indiſpoſer pour les défauts des freres.

1. LOrſque vous avez dit les deffauts ſimplement, ſans vous embaraſſer s'ils ſont vrais ou non, laiſſez tout tomber, & ne vous en embaraſſez plus. Les dire, c'eſt vôtre office : mais vouloir qu'on les croye & les corrige, cela n'eſt plus de vous. C'eſt à vous à demeurer en paix, laiſſant à Dieu d'exécuter lui-même ce

qu'il vous fait dire, ſi c'eſt lui qui le fait dire. Bon courage, douceur, petiteſſe, oubli de tout. Vous ſavez vôtre impuiſſance à vous corriger de vos deffauts, les autres peuvent avoir la même impuiſſance.

2. La grace agit par le fonds de la perſonne qui conduit, ſur le fonds de celui qui eſt conduit: (ce que j'apelle *fonds*, eſt l'intime de l'ame): enſorte que ce fonds de grace ne s'indiſpoſe point pour les deffauts extérieurs des autres, & moins ſur ceux qui nous regardent que ſur les autres. Quand nous nous ſentons refroidis & indiſpoſés ſur les deffauts de nos freres, ſur tout lorſque ces deffauts ont raport à nous, c'eſt une marque que c'eſt la nature qui agit, laquelle il ne faut point ſuivre: car la grace connoit le fonds de celui qui lui eſt adreſſé; enſorte que quoiqu'il ſoit d'un ordre fort inférieur à nous, cet éloignement ne nous indiſpoſe point, attendu que rempliſſant l'étendue de ſa grace, Dieu ne lui en demande pas davantage. Que s'il eſt infidele à ce fonds de grace que Dieu lui a donné, le fonds ſupérieur le diſcerne fort bien, mais ſans rebut

ni dégoût, avec une charité étendue pour le redreſſer. Tout ce qui rebute, éloigne, refroidit, eſt de la nature, & non de la grace. Au reſte, je vous aime : A Dieu.

LETTRE XIII.

Qu'il faut toujours s'avancer, nonobſtant toutes ſortes d'inconvéniens & d'opoſitions.

VOus ſavez que la plus forte preuve de l'amour eſt de ne rien ſouffrir à la perſonne que l'on aime. Je ne gronde que pour conſoler. Ne croyez pas que je ſois renouvellée pour N., point : mais j'ai eu mouvement de lui écrire cette lettre, vaille qui vaille. Ne doutez pas que vous n'ayez beaucoup d'amour propre : mais il faut paſſer à travers, ſans s'y arrêter ni l'écouter. Tout conſiſte à toujours marcher, ſans s'arrêter. On amaſſe de la crotte, on ſe déchire ; mais n'importe. Allez, allez, & n'arretez pas un moment. C'eſt tout le ſecret. Ne tournez jamais la tête. Un boiteux qui va ſans

s'arrêter, marche mal à la vérité; mais il arrive plûtôt que celui qui s'arrête. C'eſt bien fait que de vous laiſſer dévorer à la peine ſans réflexion; & Dieu vous fait faire tout ce qu'il faut pour marcher bien vite. Allez donc au nom du Seigneur, & me croyez tout à vous; mais de bon cœur.

LETTRE XIV.

Sur le même ſujet.

AYez bon courage, & laiſſez tomber tout ce vilain amour propre, qui empoiſonne toutes choſes. Ne vous en inquietez pas; mais ſervez-vous en comme d'un méchant cheval, pour continuer vôtre voyage. Plus vous connoîtrez & ſentirez ce que vous êtes, moins vous vous aimerez: & c'eſt tout ce que je ſouhaite. La ſcience gît dans l'eſprit, & dans quelque choſe de guindé & de grand: ſoyez bien petite. Fi de toute hauteur & de tout retour ſur ſoi!

LETTRE XV.

Connoiſſance & haine de ſoi-même, fondement de la mortification & du vrai amour de Dieu.

1. LA plus forte illuſion eſt, de ne pas ſe connoître. Qui eſt-ce qui n'a pas cette illuſion; & qui eſt-ce qui ſe croit tel qu'il eſt? C'eſt pourquoi S. Auguſtin diſoit; *Seigneur, que je vous connoiſſe & que je me connoiſſe!* O heureuſes afflictions, heureux décri, heureuſes misères, heureux rien, qui nous aprenez ce que nous ſommes en nous faiſant connoître à nous-mêmes; qui nous aprenez un peu ce que Dieu eſt, autant qu'une foible créature en peut avoir de notice ſecrette! C'eſt ce qui fait qu'on eſt perſuadé qu'il mérite tout, & qu'on lui doit tout; c'eſt ce qui opére le pur amour, qui veut tout pour Dieu & rien pour ſoi.

2. Tous les Saints ont prêché la ſainte haine de ſoi-même. Qu'eſt-ce que cette haine? Jéſus-Chriſt l'a enſeigné le premier (*a*); *celui qui hait ſon ame, la*

(*a*) Jean 12. ℣. 25.

ſauvera. Quand on hait véritablement, on ſouhaite du mal à ce qu'on hait, on lui en fait autant qu'on peut. Quand on aime, on fait du bien à la choſe aimée, on voudroit donner ſa vie & ce que l'on a pour elle. Il n'y a que Dieu qu'on puiſſe aimer de la ſorte. La charité nous permet de nous haïr de cette ſorte, & veut que nous aimions Dieu ſouverainement. Nôtre haine, pour être juſte, ne ſe doit étendre que ſur nous : mais hélas! qui aime & qui hait comme cela?

LETTRE XVI.

Avis de ſe mortifier, d'éviter le monde & les occaſions, les promptitudes & la mauvaiſe humeur : d'aprendre à s'humilier par ſouffrir des contradictions, & de donner par ces moyens des marques réelles de l'amour que l'on a pour Dieu.

1. VOus avez raiſon de croire que je vous gronderai. Eſt-il poſſible qu'après les miſéricordes que Dieu vous fait, vous ſoyez ſi vive & ſi ſenſible? Ne vous découragez pas néan-

moins ; car quoique la ſenſibilité ſoit une maladie, le découragement ſeroit la mort. Suportez donc vos misères, je vous en conjure ; mais auſſi employez la grace que Dieu vous donne, à vous combattre efficacement. Il faut vous répondre par ordre. Ne pourriez-vous point vous priver de ces fêtes ? Je ne crois point que cela vous convienne, ni que cela même ſoit néceſſaire pour remplir vôtre état. Ce ſont de ces choſes dont le retranchement dépendant abſolument de vous, vous êtes obligée de le faire pour marquer à Dieu vôtre amour & vôtre fidélité. Comment voulez-vous n'être point diſſipée dans des occaſions de diſſipations où vous vous expoſez ? Il faut une fois vous déclarer pour Dieu dans ces ſortes de choſes contre les goûts naturels. Si vous ne le faites, vous vous affoiblirez, & vous mériterez que Dieu retranche ſes bontés ſur vous. Voyez ſi cela eſt conforme à ce que Dieu mérite, & à ce qu'il doit attendre de vous ? Je vous conjure par ſon nom d'être plus ſévère à la nature. C'eſt un bon jeûne que celui-là.

2. J'ai cru vous devoir retrancher

celui du vendredi au ſortir du Carême, & l'été ; ce qui n'empêchera pas que dans la ſuite on ne le puiſſe reprendre ſi Dieu l'inſpire. Vous n'êtes pas encore digne de faire de ces ſortes de pénitences, vous, qui êtes ſi vive, que vous ne ſauriez ſouffrir un air ſec & mépriſant. Il falloit répondre ſimplement à N. que vous l'aviez quité par obéiſſance, que vous le reprendrez de même, & le tout avec douceur : mais vous vous hériſſez dès que l'on vous parle : c'eſt ce que je vous conjure au nom de Jéſus-Chriſt de ne plus faire. Je le prie qu'il vous en donne la force. Ne croyez pas, quoique je vous diſe cela, que j'aime que l'on ait un air ſec avec vous. Nullement. Peut-être n'y penſe-t-on pas : les choſes ſe font ſans deſſein, & Dieu le permet pour vous faire mourir à vous-même.

3. Ne ſoyez plus de mauvaiſe humeur lorſque vous aurez fait des fautes ; car le chagrin vous tient en une diſpoſition continuelle d'en commettre de nouvelles. Ayez cependant bon courage : Dieu eſt plus fort que vous n'êtes foible : il aura ſoin de vous. Vous éprouverez encore long-tems le combat

de la nature & de la grace. Tout ce que vous pouvez faire à préſent, c'eſt d'éviter tout ce que vous pouvez éviter d'occaſions de rentrer dans le monde, & de ſouffrir celles que vous ne pouvez éviter, tâchant de vous rappeler au dedans. Mais lorſque par vivacité vous avez commis des fautes, ſoyez-en humiliée, ſans en être chagrine. Ne laiſſez point éloigner vôtre cœur de N. : le Démon fera tout ce qu'il pourra pour cela. Comment exercerez-vous la patience & la modération ſi ce n'eſt envers elle? Vous n'en pouvez avoir d'occaſions dans vôtre famille; qui n'étant compoſée que d'enfans & de domeſtiques, vous n'y pouvez être contrariée. Cependant il faut ſe rapetiſſer. Vous êtes heureuſe que Dieu vous en fourniſſe les occaſions. Profitez-en, je vous prie, afin qu'elles ne ſoient pas rendues inutiles. Vous ne pouvez marquer l'amour que vous avez pour Dieu que par les effets : les paroles & les ſentimens nous trompent ſouvent. Croyez, s'il vous plait, que perſonne au monde ne vous aime plus que moi. Je prétends vous en donner des preuves en ne vous flattant pas.

Je ne laiſſe pas de conſerver dans mon cœur le reſpect que je vous dois.

LETTRE XVII.

Pluſieurs avis de petites mortifications en diverſes choſes pour une perſonne qui veut ſe donner à Dieu.

1. JE ſui le panchant qui m'eſt venu de vous écrire pour vous conjurer d'être à Dieu ſans réſerve, & de vous renoncer dans les petites choſes qu'il m'a fait vous dire. O que les petits ſacrifices attireront de miſéricordes! Vous aimez Dieu, témoignez-le lui en vous renonçant dans ce qui vous fait quelque plaiſir. Je vous aime véritablement, parce que Dieu vous aime, & qu'il vous a choiſie pour faire triompher ſa grace de l'impétuoſité de vôtre naturel & de la vivacité de vos ſentimens.

2. Vous êtes ſuffiſamment perſuadée que vous ne pouvez vous vaincre vous-même que par une occupation fréquente de la préſence de Dieu; que par le ſilence & la retraite ſelon vôtre

état. Ce n'eſt pas aſſez que cela, quoique ce ſoit beaucoup. Il faut vous renoncer dans toutes les choſes qui vous font quelque plaiſir, & auxquelles vous avez quelque attache. Retranchez la magnificence. Si vous n'aimez pas le monde, pourquoi porter ſes livrées avec plus d'attachement que ceux qui l'aiment le plus? Renoncez donc à tant de choſes ſuperflues; & ne croyez pas par là faire une action fort héroïque: vous ne ferez qu'un ſimple devoir de juſtice, auquel vous ne ſauriez manquer ſans péché: vous vous mettrez en état de payer peu à peu vos dettes. Ce que vous penſez ne s'accorde point avec ce que vous faites. Vous penſez comme vous devez penſer de Dieu, & vous êtes extérieurement comme ceux qui ne penſent rien de ce qu'ils doivent penſer. Il faut donc garder tout ce qui eſt de bienſéance, & retrancher le magnifique. Jouez peu, & petit jeu: le reſte ne vous convient point. Evitez les converſations dangereuſes en attendant que vous ſoyez aſſez forte pour éviter les inutiles.

3. Faites profeſſion d'être Chrétienne: vous le pouvez d'autant plus faci-

lement, qu'étant maitreſſe de vous-même vous ne devez rendre raiſon à qui que ce ſoit de ce que vous retrancherez pour l'amour de Dieu. Souffrez pour vous accoutumer à la patience, d'être quelquefois moins bien coëfée que vous ne voudriez. Souvent pour être un quart d'heure plûtôt à l'Egliſe, vous vous impatientez de la lenteur de vos filles: ne vaudroit-il pas mieux y être une demi heure plus tard? Dieu ne veut point de ces dévotions qui ſont le fruit de nos impatiences. Taiſez-vous tout à fait lorſque vôtre humeur eſt remuée; car il vous ſera plus facile de ne rien dire du tout, que de dire peu lorſque vous avez commencé à parler. Quand on eſt du naturel dont vous êtes, il ſe faut faire d'extrêmes violences pour ſe ſurmonter. J'eſpére que vous en viendrez à bout; car Dieu vous ayant choiſie comme il a fait, il ne manquera pas de vous aſſiſter d'une protection particuliere. Donnez-vous bien à lui, afin qu'il vous faſſe faire ce qu'il me fait vous dire.

LETTRE XVIII.

Néceſſité qu'il y a qu'on meure à ſon eſprit, ſur tout quand il eſt hautain & même railleur, & par là très oposé à Dieu & à ſes graces.

1. IL eſt très difficile de ſe deffaire ſoi-même de ſon eſprit lorſque l'on en a autant que vous en avez : mais il eſt aiſé de ne lui point donner d'aliment qui le faſſe revivre lorſque l'on ſait que cet eſprit eſt un obſtacle abſolu au domaine de Dieu en nous, & que cela bleſſe ſon cœur. J'ai tâché pluſieurs fois de vous écrire : mais en vain : le maître ne l'a pas permis, parce qu'il vouloit que j'écriviſſe la vérité, qui n'eſt que très rarement reçue & encore plus rarement goûtée.

2. On dit, je veux que mon eſprit meure ; mais je ne le puis tuer. Cependant, Dieu le condamne à la mort ; & le moyen le plus sûr eſt, de le priver de toutes ſortes de nourriture. Vous le nourriſſez pourtant avec le même ſoin qu'une choſe dont la vie ſeroit in-

finiment chère : car n'eſt-ce pas le nourrir, que de rejeter tout ce qui lui eſt contraire, & lui donner inceſſamment tout ce qu'il aime ? De faire même un choix de ce qu'il aime le mieux pour le lui donner ? On trouve des prétextes pour cela. N'eſt-ce pas le nourrir que de n'aimer que ce qui eſt haut, & fuir & dédaigner ce qui eſt petit ? D'avoir du mépris pour les dons de Dieu, parce qu'ils ſont renfermés dans un ſujet mépriſable ? De tourner en ridicule par une raillerie affectée ce qu'il y a de plus ſaint pour vous, puiſque c'eſt le ſacrement du Seigneur ? Rien n'eſt plus propre pour empêcher l'efficacité des paroles & des lettres que le tour ridicule qu'on leur donne. Rien n'eſt plus opoſé à Dieu qu'un eſprit hautain & railleur.

3. Les vertus que vous pouvez avoir ſont plus de la générosité naturelle & de la nobleſſe de l'ame, que du goût de Dieu. Qu'avez-vous qu'un Payen honnête homme ne puiſſe avoir ? Mais la petiteſſe, la docilité, laiſſer éteindre le brillant de l'eſprit, qui abſorbe en vous toute onction, & qui ſemblable aux épis de Pharaon dévore la nourriture graſſe & abondante que Dieu don-

ne au cœur docile, ce ſont les vertus que je viens de dire qui ſont les vertus de Jéſus-Chriſt, inconnues aux Payens & même aux Chrétiens ordinaires.

4. Votre eſprit prend à préſent le deſſus de tout, & vous avez trouvé le ſecret par le tour railleur que vous donnez aux choſes qu'on vous dit, d'empêcher le fruit de graces qu'elles aporteroient. Moquez-vous encore de ma lettre ſi vous voulez; contriſtez le S. Eſprit: ce n'eſt pas ma faute. Le Seigneur ſait que j'ai crié, que j'ai parlé, que j'ai ſouffert en me taiſant: ou plûtôt, il a fait tout cela en moi. Pour vous, au lieu de l'écouter lui-même, vous mépriſez l'organe de ſa parole: & ne voyant la vérité qu'au travers d'un objet plein de misères, vous vous arrêtez à l'écorce groſſiere & mépriſable qui la renferme, & vous mettez par là un fort grand obſtacle à l'écoulement de la grace. Lorſque vous êtes de la ſorte, mon ame eſt comme diviſée d'elle-même; au lieu de cette union pleine de douceur que j'éprouve lorſque vous voulez bien être aſſez petit & aſſez docile pour recevoir avec reſpect ce qui eſt de Dieu. Si vous ne le croyez pas de Dieu,

ne vous y amuſez pas davantage : rompez tout d'un coup. Si vous le croyez de Dieu, reſpectez-le.

REPONSE

De cette perſonne à la lettre qui précéde.

JE conſens, M., à tout ce que vous me mandez. Je reconnois la vérité de tout ce que vous me reprochez : je n'ai pas beſoin de foi pour le croire ; car je le ſens. Il n'eſt queſtion que de ſavoir préciſément en quoi je dois retrancher toute nourriture à mon eſprit. Mandez-moi ſimplement ſi je dois éviter les gens d'eſprit avec leſquels j'ai des liaiſons qui ne ſont pas de néceſſité : ou ſi je dois en les voyant, ſupprimer les converſations de vivacité, d'agrément, ou de ſcience, ou de connoiſſance des affaires du monde, qui entretiennent ce maudit goût de l'eſprit. Pour les gens qui n'en ont pas, je ne les évite guères de propos déliberé : je n'ai guères d'occaſions de les recevoir ni de les écarter. Quand il en vient quelqu'un, il eſt vrai qu'il m'ennuye ; & que quand le hazard m'en deffait, je me ſens débaraſſé. Je ſuis ſujet dé-

daigneux ; mais je tâche d'être honnête ; & je ſuis même ſincérement touché de la bonté que je vois en eux. Si je me croyois, il me paroitroit que je ſuis moins coupable par m'acommoder trop des gens d'eſprit, que par trop éviter les autres. Je ne laiſſe pourtant pas de reconnoître un fond de hauteur ſéche & dédaigneuſe. Pour vous, je ne vous regarde point par les talens naturels : je me ſoumets ſans raiſonner ; & je vous ſuis étroitement uni. Quand vous faites quelque raiſonnement qui me paroit mauvais, je le compte pour rien : & je vous regarde par un autre côté. Mes petites railleries ne ſont qu'un jeu qui ne diminue en rien ma ſoumiſſion & ma foi. Je crois pourtant que ce jeu nourrit ſecrettement un certain goût d'eſprit, & une hauteur ſecrette. Je veux donc bien, pour m'en corriger, parler toujours ſimplement & ſérieuſement. Dieu ſait combien je tiens à vous plus qu'à ma raiſon. Mandez-moi ce que je dois faire.

LETTRE XIX.

Soumettre & impugner l'eſprit, pendant que la lumiere Divine eſt préſente.

1. LE Maître eſt content de la docilité : il ſera fidèle aux occaſions comme on l'a été à la ſoumiſſion. Une fidélité inviolable à ſuivre Dieu : ne pas dire tout ce que l'on auroit envie : ſupprimer quelquefois un brillant extraordinaire : Dieu n'en veut qu'à l'eſprit, & il faut que ſa grace prenne le deſſus & le ſurmonte ; ſans quoi, il y auroit toute la vie un mélange monſtrueux de la grace & de l'eſprit. Le Maître veut être ſeul maître chez vous : il veut des ſacrifices de ce qui eſt le plus eſtimable. C'eſt le tems de ſéparer l'eſprit de ſa pure opération ; c'eſt pourquoi, point de quartier là deſſus. La choſe du monde la plus aiſée eſt de ſuivre l'eſprit ; & (ainſi) l'on s'écarte ſans s'en appercevoir. C'eſt comme une bréche à la levée d'une riviere rapide, à laquelle il faut remédier avec une extrême promtitude.

2. Dieu veut être tellement Maître de vous, qu'il n'y ait que ſa pure lumiere.

Vous avez un eſprit très-juſte, une raiſon extrêmement droite : rien n'eſt plus aiſé que de ſuivre cet eſprit & cette raiſon ſans s'en apercevoir, & que de le laiſſer paſſer pour un goût de grace. Dieu veut vôtre eſprit pur comme un Ange, & qu'il ſoit comme une ſimple intelligence. Vous êtes très-pur à l'égard de ne rien (vouloir) ajouter à l'opération intérieure ; mais vous n'êtes pas tel dans l'occaſion : l'eſprit agit ; & il doit mourir. Ne lui pardonnez donc rien durant ce tems qu'il plait au Seigneur de l'attaquer.

3. Je vous preſſe l'épée dans les reins ; parce que je ſai de quelle conſéquence cela eſt pour vous, & combien il eſt néceſſaire de profiter de la lumiere préſente & qui eſt tournée contre cet eſprit. Lorſque l'on ne profite pas de cette lumiere préſente, elle s'éteint peu à peu, & elle ne demande plus rien : & l'on ne voit plus le mélange. Que vous êtes cher à Dieu & à moi !

LETTRE XX.

Soumiſſion de l'eſprit. Punition divine pour la purification.

1. JE ſuis ſatisfaite, mon cher E. au-delà de tout ce que je vous puis dire, de vôtre acquieſcement & de vôtre ſoumiſſion. Je ne doute pas que Dieu ne l'ait très agréable. C'eſt à préſent vôtre eſprit qui eſt attaqué: & c'eſt lui pour lequel je ſouffre; car Dieu le veut purifier. Je vous conjure, mon cher E. d'être uni à moi; car il eſt tems que l'œuvre ſe conſomme. Que les lettres ſoient ſimples; & laiſſez éteindre l'eſprit, afin que l'onction de ſa grace prenne le deſſus: que vos diſcours ſoient de même; ne vous gênez en rien: mais auſſi, que l'art n'ait de part en rien. Vos deffauts ne ſeroient rien en un autre; ils ne ſont (tels), que parce que Dieu veut plus de vous que de nul autre.

2. Je vous aime infiniment: mais Dieu exerce ſur moi une terrible juſtice. Je ſuis contente de répondre pour vous. Il eſt terrible en ſes jugemens, & il eſt

ſans miſéricorde pour ce qu'il attaque. C'eſt donc votre eſprit qu'il veut attaquer. Je ne vous demande que cela. C'eſt le capital. Il eſt incroyable combien des bagatelles le bleſſent dans les ames qu'il chérit d'une maniere ſinguliere, comme vous. Vous lui êtes cher comme la prunelle de l'œil. Ce qu'il ne voit pas dans les autres, il le ſent en vous. J'ai ſouffert pour purifier l'imperfection du goût de l'eſprit : paſſe ! & je ſouffre pour la purification de ce même eſprit.

3. Soyez docile comme un petit enfant, & vous ſerez comme Dieu vous veut. Je n'ai nul raiſonnement juſte : ne me regardez jamais par cet endroit : ſi je l'avois, ce ſeroit un mal pour moi & pour vous. Ne m'épargnez jamais lorſque vous voudrez me faire aller. Je ne puis ſouffrir que vous regardiez le temporel. Dieu m'a frappé d'une étrange maniere cette fois : il y avoit plus d'un an que je n'avois ſouffert pour vous : la nature étoit comme dans la rage, ne pouvant ſupporter un ſi étrange tourment. Donnez-vous donc de nouveau à Dieu, afin qu'il exerce ſur vous ſon empire ſouverain : il faut qu'il l'exerce par la deſtruction de ce qui eſt naturel

& aquis. Je vous conjure, mon cher E. d'entrer abſolument en tout, comme vous le faites; & laiſſez toute la raiſon, pour vous ſoumettre aveuglement à une déraiſon apparente.

LETTRE XXI.

Suport des autres. Inconſtance & périls du propre ſentiment & du propre eſprit. Demeurer en ſimplicité dans la voye de Dieu.

1. JE ne ſuis point ſurpriſe de ce que vous me mandez de N. Ce qu'il fait eſt imparfait: mais il vous eſt abſolument néceſſaire pour vous détacher de toutes choſes. Ne vous inquietez pourtant point de ce qu'il penſe de vous: Dieu, qui vous a laiſſé votre vivacité, vous a voulu donner un contrepoids.

2. Pour lui, j'ai toujours remarqué qu'il ſuivoit beaucoup ſes gouts & ſes ſentimens. C'eſt ce qui fait une variation dans ſes principes, tantôt dehors, tantôt dedans, ſelon qu'il ſe

trouve diſpoſé. Ce qu'il y a à craindre, c'eſt que le goût des choſes divines venant à lui manquer, il ne quitte tout-à-fait la voye par laquelle Dieu l'a conduit: la ſéchereſſe de ſon naturel & Dieu lui ôtant certains appuis d'une tranquilité (qui quoique ſéche en apparence, ne laiſſe pas d'être ſavoureuſe,) le doute, l'héſitation ſoutenue du raiſonnement, éloignent inſenſiblement; de ſorte qu'on ſe trouve enfin dans une autre ſphère, où l'activité trouvant ſon compte, on reprend ſes premieres inclinations qu'on avoit quittées avec peine. Qu'il eſt difficile de plaire au monde & à Dieu! & que le partage entraine facilement dans le goût de la prudence charnelle, & éloigne de la ſimplicité évangelique!

3. Pour vous, demeurez dans vôtre ſimplicité: c'eſt ce que Dieu veut de vous. Cherchez-le où il vous a marqué qu'il étoit pour vous, & non ailleurs. Ne témoignez jamais à N. ce que je vous ai mandé de ſes manieres: j'en ai terriblement ſouffert: c'eſt un terrible naturel, qu'on cache avec tout l'art & l'artifice que ſon eſprit, qui lui pa-

roit infiniment ſupérieur à tout autre, lui fournit.

LETTRE XXII.

L'attachement à ſoi-même & au propre eſprit, empêche le renouvellement de l'homme.

1. VOus avez tant déſiré que M**. s'en retournât, qu'il eſt enfin parti. Je prie Dieu qu'il ne demande compte à perſonne du tort qu'on lui peut faire en le rappellant trop tôt.

Je ne ſerois point ſurpriſe quand les vérités qui regardent l'intérieur ne ſeroient point goutées. Bien de gens comprennent la mortification extérieure; mais peu veulent en venir à un renoncement parfait de leur propre eſprit, de leurs idées, de leurs raiſonnemens, de leurs préjugés, non plus que de leur propre volonté, pour entrer dans le petit ſentier de la foi, & ſuivre nuds & dépouillés de toutes ces choſes, Jéſus-Chriſt nud & dépouillé de tout, pour nôtre amour. Cependant on ne parviendra jamais à la mort du vieil-homme

(lequel

(lequel ſubſiſte en tout ce que je viens de dire) pour être revêtu & animé de l'homme nouveau, que par cette voye.

2. On parle aſſez de la régénération; mais nul n'y entre, parce qu'on ne prend pas le chemin pour y arriver. Il y a même peu d'écrits qui en enſeignent les moyens; & ceux que Dieu fait écrire (qui ſont les ſeuls vrais) ont peu d'effet, parce que l'homme eſt ſi amoureux de lui-même, de tout ce qui compoſe le *moi*, ſur-tout du propre eſprit, qu'il ne veut jamais entrer dans cette pauvreté ſpirituelle, ſi néceſſaire & ſi recommandée par Jéſus-Chriſt. L'homme veut toujours opérer, & être l'auteur de tout ce qu'il fait; il veut voir, connoître, & ſentir. C'eſt ce qui fait que Jéſus-Chriſt ne vit & n'opére point en lui. Jéſus-Chriſt ſe laſſe, pour ainſi parler, à chercher des cœurs dociles & des eſprits ſoûmis; mais, hélas! il n'en trouve point. Tous ſont comme les gens de Bethléem, qui lui refuſent un logement: il eſt obligé de ſe retirer dans une pauvre étable pour y naître, c'eſt-à-dire, dans un pauvre cœur ſimple, dégagé de tout, mépriſé & mépriſable: c'eſt ce qu'il cherche: mais qu'ils ſont rares! Il préfere

dans l'étable & dans le déſert la compagnie des bêtes à celle des hommes, tant leurs faux raiſonnemens & l'amour d'eux-mêmes lui ſont à dégoût & inſupportables.

3. La connoiſſance que j'ai du petit nombre de perſonnes qui veulent bien entrer dans cette mort entiere d'eux-mêmes, me cauſe une douleur profonde. Nous dérobons à Dieu une gloire qu'il attend de nous, & qu'il a droit d'en exiger, & que j'ôſe dire être la fin de nôtre création: nous nous privons nous-mêmes par nôtre entêtement du plus grand de tous les biens, nous contentant d'une ſorte de mort ou mortification, qui n'eſt qu'une ombre de la mort, & non pas la réalité. Je m'aſſure que ſi on vouloit lire les Réflexions ſur l'Ecriture avec un eſprit dégagé, & réſolu de perdre toutes choſes pour Dieu, on y trouveroit une manne cachée. C'eſt une moëlle enfermée dans une écorſe; mais il faut briſer l'écorſe, c'eſt-à-dire, nous défaire de nous-mêmes, pour en goûter la douceur & la ſuavité. Je prie Dieu qu'il ſe choiſiſſe des cœurs déterminés à être à lui à leurs propres dépens. C'eſt tout ce que je ſouhaite au monde, & ce

pour quoi je donnerois mille fois ma vie. Je vous ſalue & tous vos amis.

P.S. Si nous ne mourrons pas au propre eſprit & à la propre volonté, ainſi que je l'ai dit, nous ne ſerons jamais inveſtis ni remplis de la Raiſon éternelle & de la pure charité. Pour une raiſon bornée, on en a une immenſe; & pour un amour mêlangé d'amour propre, un pur & divin. Si nous quittons nôtre propre ſageſſe, nous aurons la Sageſſe Jéſus-Chriſt en partage. C'eſt à Dieu de nous illuminer: je le prie de le faire.

LETTRE XXIII.

Qu'on doit devenir par la grace toute autre que ce qu'on eſt par l'humeur.

1. JE vous conjure, ma très chère, par l'amour de Jéſus-Chriſt, qui n'eſt mort que pour nous unir tous en lui, de ſurmonter votre humeur à l'égard de N.: & pour cela il faut vous défaire des préventions. Rendez-vous complaiſante; car il faut devenir par grace toute autre que vous n'êtes par na-

turel. Quel gré Dieu vous ſaura-t-il d'une bonne volonté qu'il a lui-même miſe en vous, ſi vous ne l'employez à vous renoncer vous-même? & quelle eſpèce de renoncement vous convient mieux que celui-là; tant parce que ſon contraire altère l'union & la charité entre vous, que parce qu'il faut toujours s'attacher à l'endroit qui coûte le plus? C'eſt donc ce que je vous demande préſentement, de vous rendre à l'extérieur complaiſante à N.: ne la regardez pas perſonnellement; mais regardez Jéſus-Chriſt en elle, & que cette vuë adouciſſe votre cœur.

2. Il faut qu'il en coute pour être à Dieu: c'eſt un moyen de ſanctification que Dieu vous a choiſi. Aimez cette croix & la portez, vous convainquant même que vous avez le plus de tort, & qu'elle (cette croix) eſt plus dans votre imagination bleſſée que dans la réalité. Dieu ſait à quel point votre ame m'eſt chère: je donnerois ma vie pour elle; mais il faut qu'elle entre ſans héſiter dans une ſolide mortification de l'humeur.

LETTRE XXIV.

On ne doit point ſe décourager à cauſe de ſes deffauts d'humeur, mais rentrer en ſoi & recourir à Dieu, pour, par des actes oppoſés, bien que difficiles, acquerir une habitude contraire par le ſecours divin, moyennant ne rien garder ſur le cœur, & ſe condamner plûtôt que les autres, agiſſant en tout par eſprit de foi, & non ſelon les ſentimens.

1. NE vous découragez jamais quoique vous éprouviez des miſéres infinies; mais ſuportez-vous, & ſuportez les autres, perſuadée néanmoins qu'ils ne vous feroient nulle peine ſi vous étiez plus mortifiée & plus petite. Comme néanmoins vous n'étes pas maîtreſſe de ſentir ou ne ſentir pas les violentes agitations que vôtre naturel vif & ſenſible éprouve pour les moindres choſes, il faut alors s'armer de patience, & vous laiſſer calmer peu à peu: non avec effort, car vous n'en viendriez à bout de cette ſorte; mais en vous repoſant, & en ne permettant ni à vos geſ-

tes ni à vos paroles de montrer ce que vous avez au-dedans. Il faut de plus rentrer en vous-même cherchant auprès de Dieu la force que vous ne trouverez en nul autre endroit.

2. Mais, ce me dites vous, la chose m'eſt preſque impoſſible, l'extrême agitation où je ſuis ne me permettant pas de me retourner au dedans, & d'y chercher celui qui peut ſeul calmer la mer la plus agitée. Vous ne le pouvez à préſent, à cauſe de la longue habitude que votre ame a priſe de paſſer toute dans vos ſens : dès qu'ils ſont le moins du monde agités, vous ſortez, pour ainſi dire, de vous-même, mais d'une mauvaiſe ſorte. Tâchez de contracter une nouvelle habitude toute contraire. Rentrez au dedans de vous au lieu d'en ſortir par le trouble & la promptitude ; & votre ame en ſe recueillant, attirera vos ſens & les calmera ; au lieu que vos ſens attirant votre ame, lui cauſent un trouble & des ſaillies dont vous n'êtes plus maîtreſſe. Celui qui s'eſt donné le branle pour ſe précipiter d'un lieu élevé, ne peut plus retenir ſon corps, quoi qu'il le veuille ; il faut qu'il tombe malgré lui. Si vous étiez prompte à rentrer

en vous-même dès les premieres bourraſques, vous n'entreriez point dans ces fortes agitations, dont vous n'êtes plus la maîtreſſe.

3. Je vous dis que la choſe vous paroitra difficile dans le commencement; mais dans la ſuite elle deviendra la plus facile du monde: & il n'y a que l'habitude qui puiſſe vous rendre cette pratique aiſée. Or pour en prendre l'habitude, il en faut faire des actes fréquens: & ſi à cauſe de la difficulté que vous y trouvez d'abord, vous perdez courage, & n'entreprenez pas de le faire, comment en contracterez-vous l'habitude? Bon courage donc! où eſt le cœur qui ſe laiſſe abattre à la moindre difficulté? ſi vous aimiez un peu Dieu, tous les obſtacles que vous trouvez en vous-même loin de vous allarmer, animeroient votre courage pour les ſurmonter. Il ſe faut faire violence dans le commencement. Lorſque l'on veut tirer un navire du port, ſurtout s'il eſt peſant, il faut un travail infini; mais il n'eſt pas plûtôt en mer, qu'il vogue quaſi de lui-même. Le commencement vous ſera un peu difficile; mais quel bonheur, lorſque vous étant rendu cette

pratique aiſée par la fidélité, vous vous trouverez ſecouruë & ſoulagée par les abondantes eaux de la grace! Croyez-moi: Dieu mérite bien que l'on ſe faſſe un peu de violence; & ſi l'amour de Dieu ne vous touche pas aſſez pour vous obliger à vous combattre vous-même, (ce que je ne crois pas) faites-le pour votre propre repos.

4. Vous le ferez ſans doute; puiſque Dieu vous ayant appellée avec une bonté infinie, & vous ayant déja tant fait de graces, il n'y a pas d'apparence que vous ſoyez invincible, & qu'il ne ſurmonte pas par l'excès de ſa charité le feu impur de votre humeur bouillante. Je le prie de mettre lui-même la main à l'œuvre. Il le fera; je vous le promet de ſa part; mais je veux une condition de la vôtre, ſans quoi ma promeſſe ſeroit vaine, c'eſt une fidélité à ne rien garder ſur votre cœur, & à ne point réfléchir volontairement ſur vos peines, qui ne ſont vraiment telles que parce que votre imagination, agitée comme la mer, voit ſouvent comme une montagne, une vague, qui un moment après, meurt contre un grain de ſable. Soyez aſſez petite pour dire tout ce qui

vous fait peine. Plus la choſe vous ſemble difficile (parce que vos ſens trompés prennent l'ombre pour le corps,) plus vous devez le faire avec généroſité. Quoi! manqueriez-vous de courage dans des bagatelles, qui ſont pourtant eſſentielles pour vous, & qui doivent vous attirer mille graces?

5. Mais, direz-vous, on prendra mal ce que je dirai, on en tirera avantage. Je ne le crois pas: mais quand cela ſeroit, les deffauts d'autrui doivent-ils vous empêcher de faire votre devoir? & ſerez-vous cruelle à vous-même parce que l'on vous eſt un peu moins doux? quoique vous puiſſiez avoir à ſouffrir des autres, comme vous êtes & plus vive, & plus imparfaite, l'on a beaucoup plus à ſouffrir de vous, bien que vous ne le voyez pas. C'eſt une vérité dont il faut une fois vous convaincre. Mettez-vous toujours du parti des autres contre vous-même.

6. Pour en venir à bout, il faut que l'eſprit de foi vous faſſe agir. Ce ſera lui qui corrigera peu à peu vos ſentimens. La foi eſt la ſeule choſe certaine en cette vie. Tous les ſentimens ſont trompeurs. Ne jugez jamais ni de Dieu, ni des au-

tres, ni de vous-même par les ſentimens; mais par cet eſprit de foi. C'eſt ce même eſprit qui épure en nous la charité. Je prie celui qui deſcendit ſur les Apôtres, de remplir vôtre ame. Croyez-moi bien ſincérement à vous.

LETTRE XXV.

Avis pour ſurmonter la mélancolie & les troubles de l'eſprit.

1. JE vous aſſûre, ma très chère, que je ſouffre du moins autant que vous de ce que vous ſouffrez. Je partage toutes vos peines, je porte vos langueurs; mais je ne puis m'en étonner. Il eſt pourtant de la derniere conſéquence de vous tirer de la mélancolie, & de ne vous y pas laiſſer aller. C'eſt pour vous une dangereuſe tentation, qui étrécit le cœur, & l'empêche d'être léger vers Dieu & étendu pour recevoir ſes graces. Le diable ne vous tentera pas d'une maniere groſſiere: mais il tâchera en vous rendant mélancolique, d'éteindre la grace de l'intérieur, & de vous

dégouter de vôtre état en vous rendant insupportable à vous-même & aux autres.

2. Plusieurs choses contribuent à votre mélancolique ; vos vapeurs, le peu de consolation que vous avez au dehors, Dieu semant de l'amertume sur toutes choses afin que rien ne vous attache ; & c'est une marque qu'il vous veut pour lui seul & sans partage. Je crois toujours plus qu'il ne vous laissera point en repos qu'il ne vous oblige tout-à-fait de quitter la N. Mais le tems n'en est pas encore venu. Il faut que l'intérieur croisse, & que la privation de ce pays-là ne vous fasse point de peine.

3. Pour votre trouble, c'est une épreuve de Dieu, qui veut purifier votre fonds. Laissez-le faire : demeurez abandonnée sans reserve, & ne sondez pas davantage votre volonté ; car la force ou la foiblesse ne dépendent pas d'un sentiment anticipé de la volonté, mais d'être dans le moment actuel abandonnée à Dieu. Le même Dieu, qui vous a bien fait agir jusqu'à présent contre vos répugnances, le fera lors qu'il sera nécessaire.

4. Vous vous enfoncez dans votre

mélancolie comme dans un lieu qui vous convient ; & cela vous feroit tort : car la mélancolie nous rend tout insupportable, grossit les objets, & leur donne toute une autre couleur. J'aime mieux que vous vous divertissiez innocemment, que d'être mélancolique. Néanmoins si vous pouviez ne l'être point, ce vous feroit un bonheur infini que la conduite que Dieu tient sur vous. Il y a deux manieres de sevrer les enfans ; l'une est, en leur faisant gouter quelque chose d'un plus grand goût que la mamelle, de sorte qu'ils la quittent volontiers pour aller à cette liqueur plus exquise ; mais la plus commune maniere, c'est de mettre du chicotin sur la mamelle : & c'est ce que Dieu vous fait ; il sême de l'amertume sur tous les plaisirs, afin que vous les quittiez tous : & quoique vous ne sentiez pas une grace secourable, elle ne laisse pas d'être très forte, puisqu'elle est efficace dans la peine même.

LETTRE XXVI.

Vrai moyen de combattre l'humeur prompte.

IL y a de deux ſortes de travail ſur votre humeur, dont le premier eſt, de combattre avec force: cela ne ſerviroit qu'à s'irriter; & vous ne le pourriez faire: l'autre eſt, de rentrer en ſoi, & ſe tenir en la préſence de Dieu pour laiſſer calmer l'humeur: & pour celui-là, vous le devez toujours faire ſi-tôt que vous vous apercevez de votre humeur, vous arrêtant tout court, comme un cheval emporté qu'il faut arrêter tout-à-fait pour le retenir. En faiſant cela, ne vous mettez point en peine de vos miſéres. Faites un ſacrifice de tout vous-même à Dieu, & oubliez-vous du reſte.

LETTRE XXVII.

La charité éclairée fait connoître doucement & en tems les deffauts, afin qu'on s'en corrige humblement.

1. ON m'a dit de votre part, que vous aviez beaucoup de hau-

teur. Il y a longtems que je le connois & auſſi vôtre âpreté, ſous prétexte de bonnes choſes. Vous devez comprendre, que Dieu ne ſe ſert point de la hauteur & de l'âprêté pour corriger les deffauts d'autrui. Cela peut bien peiner les gens auxquels vous parlez : mais cela ne leur donne ni grace, ni force pour les tirer de leur état ; au contraire.

2. Juſques à préſent, je n'ai pas voulu vous écrire ſur tout cela, de peur que vous ne le puſſiez porter, eſpérant toujours que Dieu vous éclaireroit lui-même ; & qu'alors tout ce que je vous dirois, auroit plus d'éficacité. Vous avez un fonds qui ſecoüe naturellement tout joug, ſoit extérieur, ſoit intérieur, & qui aime à dominer. Croyez que le dénûment qu'on ſe procure eſt très dangereux ; & ce qui ſeroit une perfection à une ame plus avancée, ſera un grand deffaut pour vous. J'ai bien peur pour vous que des perſonnes fort avancées, qui n'auront pas le diſcernement de vôtre état, ne vous inſpirent leur propre voye ; ce qui vous conduiroit aſſurément dans le précipice. Le dommage ne ſe voit que tard : en agiſſant comme ces perſonnes qui ont grace pour ſuivre

leurs mouvemens, vous vous méprenez : car comme vous êtes fort vivante, preſque tous vos mouvemens ſont naturels, quoiqu'ils paroiſſent excellens à ceux qui n'ont pas ce diſcernement. Vous aimerez toujours plus ce qui a l'air d'avancement, que la ſolidité d'un édifice tout renfoncé au dedans. Le dommage ne paroit pas autant qu'il pourroit être grand dans les ſuites.

3. Je comprends que je vous mets d'abord à l'étroit en vous diſant ces vérités, & que les autres vous donnent une eſpèce de large en vous faiſant ſecouer un joug qui ſemble vous peſer. Mais, croyez-moi ; le poids de vous-même que cette prétendue liberté vous donne, ſera bien autre dans la ſuite que ce joug du Seigneur, qui devient léger en le portant, & qui enfin nous rend libres en nous défaiſant de nous-mêmes. Croyez-moi, allons toujours par le plus petit, le plus bas, le plus profond. On ſe pare même du pur amour : & il perd ſa réalité ſi tôt qu'il nous ſert de parade. Croyez que je vous aime très tendrement & très ſincérement en Nôtre Seigneur. Je le prie de tout mon cœur de mettre en vous l'éficacité de

ce qu'il me fait vous dire ; car vous me ſerez toujours chère, & d'autant plus, que plus vous ne ſerez rien.

LETTRE XXVIII.

Deux moyens de détruire les rebellions de la chair, l'Oraiſon du cœur ou de la volonté, & l'abandon à Dieu en humilité. Eviter les grandes auſtérités. Epreuves de deux ſortes. Solitude au milieu du monde.

1. LA lettre que vous avez pris la peine d'écrire pour me faire ſavoir vôtre état, m'a fait un grand plaiſir ; parce qu'elle me fait comprendre la miſéricorde que Dieu vous fait, & le déſir ſincère qu'il vous a donné de vouloir être tout à lui. Je ne crois pas que vous puiſſiez par vous-même & par vos auſterités détruire entierement les rebellions de la chair. Il y a deux moyens plus courts & plus efficaces : Le premier eſt, le recueillement intérieur & l'oraiſon : non, le recueillement qui ſe faſſe à force de tête, mais celui qui ſe fait par le doux panchant du cœur &

qui s'opère par l'amour, comme il eſt dit (*a*), *l'amour eſt mon poids* : c'eſt une tendance profonde du cœur vers Dieu, où la tête n'a point de part : & c'eſt auſſi dans le plus intime de l'ame que s'opère la véritable préſence de Dieu ; parce que tout conſiſte dans la volonté, & non dans l'eſprit, qui nous nuit infiniment plus qu'il ne nous ſert : mais la volonté ſe rendant par l'amour inſenſiblement conforme à celle de Dieu, nous y unit ; & c'eſt là le ſeul & unique moyen par lequel nous pouvons être faits un avec Dieu. Lorſque la volonté a commencé le chemin, la foi s'empare de l'eſprit, qui en le ſimplifiant, & lui ôtant tout ce qu'il y a de propre & de raiſonnemens, le rend aſſez pur pour être uni au pur Eſprit de Dieu : au lieu que dans les choſes extérieures c'eſt l'eſprit qui éclaire & meut la volonté ; dans les intérieures c'eſt la volonté qui atire & éclaire l'eſprit : c'eſt pourquoi il eſt dit (*b*), *goûtez & vous verrez.*

2. Le ſecond moyen de vaincre les tentations de la chair, c'eſt un grand abandon à Dieu pour les porter tant

(*a*) S. Auguſtin, Confeſſ. Liv. XIII. Ch. 9.
(*b*) Pſ. 33. *v.* 9.

qu'il lui plaira, ne contant point ſur nos forces, mais ſur ſa pure bonté & miſéricorde, s'humiliant beaucoup; car Dieu ne les laiſſe que pour cela. Si nous ne ſentions point nôtre propre corruption, nous croirions pouvoir quelque choſe; & nous aurions une ſecrette eſtime de nous-mêmes. Mais Dieu, qui veut régner ſeul en nous aux dépens de tout ce que nous ſommes, permet les tentations, afin que nous ayons une extrême horreur pour nous-mêmes, que nous nous en ſéparions comme d'une choſe qui ne peut que nous nuire, pour nous porter à nous jetter entre les bras de Dieu, afin qu'il nous purifie lui-même. Ainſi, ne penſez pas à faire de plus grandes auſtérités: cela ſeroit contraire aux deſſeins de Dieu ſur vous, qui veut faire lui-même l'ouvrage de vôtre ſanctification, afin qu'il en ait toute la gloire.

3. J'ai bien de la joye que Dieu vous a conduit par la voye de la foi nue: c'eſt la voye la plus sûre, & j'oſe dire la ſeule sûre: d'autant qu'elle eſt toujours accompagnée du pur amour, qui arrache tout à la créature pour reſtituer tout à Dieu. Nous voulons toujours

être quelque choſe, ſoit dans la nature, ſoit dans la grace : nous ne ſavons point nous contenter que Dieu ſoit ſeul en nous & pour nous, qu'il ſoit glorifié uniquement par nôtre deſtruction. C'eſt par là ſeulement que le viel homme eſt détruit, & que nous ſommes faits des nouvelles créatures en Jéſus-Chriſt.

4. Pour ce que vous dites de la tentation de l'ennemi par les opérations ſenſibles, cela n'arrive point aux ames conduites par la foi nue ; parce que les épreuves ſont conformes à l'état de l'ame : celles qui ſont conduites par des lumieres ou illuſtrations, le ſont par le miniſtère des Anges, & ils ont auſſi *un Ange de Satan qui les ſoufflette*, comme (*a*) dit St. Paul, *afin qu'ils ne s'élévent pas pour leurs révélations :* mais ceux qui ſont conduits par la foi nue, ont des tentations purement naturelles, comme ſont la ſimple rebellion de la chair &c. ces deux différens états ſont décrits dans S. Paul. Ayez donc courage, & vous abandonnez à Dieu, qui peut ſeul commander aux vents & à la mer, & qui fera faire calme chez vous lorſqu'il ſera tems, & que vous ſerez

(*a*) 2. Cor. 12. verſ. 7.

bien convaincu de vôtre propre misère & de ce que vous êtes. Une profonde humilité eſt un grand remède aux tentations; car ni le Diable, ni la chair, n'agiſſent plus ſur le néant. Donnez-vous donc réellement à Dieu, pour qu'il vous garde; & vous verrez que tout ira bien: il ſera lui-même vôtre fidélité.

5. Pour ce qui eſt de quitter le monde, il faut ſe quitter ſoi-même; parce qu'on ſe porte par tout. Si vous vous portez vous même dans la ſolitude, vous y ſerez beaucoup plus mal qu'où vous êtes: & ainſi, demeurez dans l'état de la vocation où Dieu vous a appelé: travaillez par le renoncement continuel de vous-même à vous en ſéparer, & vous vous trouverez auſſi ſolitaire au milieu de la Cour, qu'un ſolitaire dans un déſert. Toute la différence eſt, que vous avez plus de combats à ſoutenir. Je demanderai à Dieu qu'il vous faſſe remporter la victoire ſur vous-même & ſur tous les autres ennemis qui vous environnent. Prenez courage: aimez Dieu de tout vôtre cœur: tâchez de conſerver ſa divine préſence au fond de vous-même par un recueillement preſque

continuel ; non point en gênant vôtre extérieur, mais par une habitude de rentrer au dedans d'une maniere toute ſimple & toute naturelle. Donnez-vous à la force de Dieu, afin qu'elle vous ſoutienne dans vos foibleſſes : car celui qui s'apuye ſur ſes œuvres s'apuye ſur un roſeau briſé, qui le bleſſe ſans le ſoutenir. Je prie Nôtre Seigneur de vous faire comprendre ce que je vous dis : je le prie auſſi qu'il vous ſoit toutes choſes. Croyez-moi en lui toute à vous avec un véritable zele pour vôtre ame.

LETTRE XXIX.

Découverte de divers deffauts, venant de vouloir plaire au monde, ſur quoi l'on doit veiller avec fidelité à la lumiere & avec patience.

1. JE viens d'aprendre que N. eſt mal : J'en ſuis tres touchée ; mandez moi ce que c'eſt. Que puis-je vous dire du ſonge, ſinon qu'une pouſſiere offuſque l'eſprit, & empêche de connoître la verité & de la ſuivre. C'eſt une

choſe qui pourroit ſe défaire aiſément; mais à moins que Dieu n'éclaire, comment le fera-t-on? Je vous aſſure que je ſuis en peine de lui.

2. Les puérilités devroient être paſſées. Comment ne comprend-on pas que la véritable pieté conſiſte à remplir ſes devoirs? & comment n'a-t-on pas un ami fidelle qui hazarde de dire la vérité, & qui ôte le bandeau de deſſus les yeux. Il y a longtems que vôtre naturel & le goût de l'amitié (*a*) ſont un amuſement, même dangereux; une envie ſecrette de plaire & d'être aimé, avec cela un empreſſement naturel, une certaine craſſe que le commerce des créatures laiſſe, tout cela trouble l'œil de l'ame, & l'empêche de voir les objets tels qu'ils ſont. Cela tire de cette ſimplicité ingénuë qui ne montre que ce qu'elle ſont. Vous avez encore beaucoup de ſageſſe humaine: il faudroit un bon rabat, ou plûtôt un feu ſacré qui conſumât tout.

3. Il faut une patience infinie avec les autres & avec ſoi-même; mais il faut être fidèle à ſuivre la lumiere. Vous avez raiſon d'être perſuadé que

(*a*) Mondaine.

Dieu fait mieux que nous pour la correction de nos deffauts. Nous corrigeons ſouvent des deffauts médiocres par de plus grands, lorſque c'eſt nous qui nous en mêlons.

LETTRE XXX.

Déſordres, oppoſitions; corruptions déplorables du ſiécle où l'on vit; mais qu'on doit ſouffrir avec reſignation en Dieu & avec courage.

1. IL faut que Dieu mette la main à tout: tout en a beſoin. Pour moi, je dirois (*a*), *Heu mihi, quia incolatus meus* &c. (*b*), *Sitivit anima mea* — *In terra deſerta & invia* &c. Pour vous, M. ayez bon courage: n'avoir rien, vaut mieux que d'avoir beaucoup. Je ne doute point que Dieu ne récompenſe votre fidélité.

2. C'eſt une choſe bien difficile à pré-

(*a*) Pſ. CXIX. ℣. 5. *Hélas, que mon exil eſt long!*

(*b*) Pſ. LXII. ℣. 2, 3. *Mon ame a ſoif de vous — me trouvant dans une terre déſerte, ſans route & ſans eau.*

ſent que de trouver de la droiture : tout roule ſur la fourberie & la mauvaiſe foi. Je ne dis pas qu'on eſt comme la roſe au milieu des épines ; car ce ſeroit mal dit : mais comme une main priſe & embaraſſée dans un buiſſon d'épines qui preſſent de toutes parts, & qui bleſſent ſans-ceſſe & ſans pouvoir s'en délivrer : lorſque vous croyez en échaper une, vous en trouverez mille. On languit ; & la vie devient inſuportable. On ne voit que la mort, qui puiſſe finir tant de tourmens ; mais elle ne vient point. Dieu eſt-il ſeulement connu en ces quartiers ? On n'oſeroit le nommer : pas une ame, je dis une ſeule : tout eſt étranger ; & il faut vivre loin de ſa véritable patrie, loin de ſon élement, oublier en quelque ſorte ce qu'on ne voudroit jamais perdre de vue, voir & entendre ſans-ceſſe ce qu'on voudroit toujours ignorer ;

(a) *Félicité paſſée,*
Qui ne peut revenir ;
Tourment de ma penſée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le ſouvenir ?

(a) Vers de M. Bertaut.

3. J'ai

3. J'ai lû ces vers autrefois, mais ils viennent bien à propos. (a) *Croyez-vous que quand le Fils de l'homme reviendroit, il trouvât de la foi ſur la terre ?* Les cœurs ſe diſcernent ; & il y en a un de par le monde qui pourroit dire : Je ſuis ſeul & abandonné &c. Il faut apprendre à vivre dans un autre monde un langage nouveau & ignoré juſqu'alors, des manieres toutes différentes ; paſſer pour un oiſon bridé ; recevoir des inſtructions de gens qui ne ſavent pas les premieres lettres de l'alphabet ; pas une perſonne de confiance ; digerer le fer & l'acier ; tout eſt pierre & cailloux à votre égard : cependant tout cela eſt bon dans la volonté de Dieu, quoique plein d'amertume.

4. Pour vous, continuez à marcher ſans ſavoir où, & ſans le vouloir ſavoir, vous fiant à Dieu ſeul, qui ſaura vous mener en lui par des routes inconnues aux ſentimens & aux réflexions. Plus nous nous éloignons de nous, plus nous nous approchons de Dieu : plus ce *nous* eſt traverſé, piqué d'épines de toutes parts, plus nous le quittons. Dieu,

(a) Luc XVIII. ℣. 8.

qui ne veut point d'atache, ſéme du déplaiſir ſur tout, ſans quoi un bon cœur, qui eſt toujours liant, s'attacheroit par tout où il trouveroit de la correſpondance. Bon courage ſans courage! Adieu.

LETTRE XXXI.

Ne regarder au monde, mais à Dieu en tous événemens. Union d'ames. Craindre Dieu non avec effroi, mais en s'abandonnant à lui avec confiance.

1. JE ne ſuis point fâchée que les gens du monde qui juſqu'à lors vous avoient laiſſé en repos, commencent à vous faire la guerre. C'eſt une marque que Dieu vous aime. Il les faut laiſſer ſe divertir. Comme vous avez l'imagination fort vive, vos peines s'augmentent par l'impreſſion des préventions. Laiſſez tout tomber, je vous en prie, mais de tout le cœur; & tâchez de n'enviſager que Dieu dans ce qui nous arrive de la part des créatures. Vous aurez moins de peine à l'égard de N. Je crains que com-

me vôtre ſolitude eſt cauſée en partie par un peu d'humeur, elle ne vous laſſe & ne vous dégoute d'une autre ſolitude que Dieu produit. Tout ce qui vous eſt arrivé, quoique par le défaut de la créature, ne laiſſera pas de vous être fort utile pour vous détacher des créatures.

2. Je ne crois pas que Dieu permette jamais que la conduite qu'il me fera tenir avec vous, vous trouble. Elle pourra bien vous affliger, comme vous l'éprouvez; mais non pas vous troubler. Ne craignez point l'union que vous ſentez avoir pour moi: elle vous donnera Dieu, comme vous l'avez déja éprouvé. Ne faites point d'effort pour la retrouver; car lorſque Dieu vous ſera plus préſent, cette union vous ſera plus préſente. C'eſt un moyen que Dieu choiſit comme il lui plait ſans avoir égard à ce qu'il eſt par lui-même: il ſuffit que ce ſoit un pur inſtrument entre les mains de Dieu, pour qu'il s'en ſerve comme il lui plait. L'union ne laiſſe pas d'être la même quoiqu'elle ne ſoit pas toujours aperçuë.

3. Ne craignez point avec une trop violente gêne de déplaire à Dieu; mais

demeurez abandonnée à lui, & vous ſerez en paix. Il ne permettra pas que vous l'offenſiez le craignant comme vous faites. Si vous vous abandonnez en parlant, vous ferez moins de fautes. La prudence de la chair gâte tout ; mais la vraye prudence, qui eſt la confiance en Dieu, accommode tout, rend léger & paiſible pour ſervir Dieu ; au lieu que la crainte charge, embaraſſe, affoiblit, & fait tomber plus facilement. Il faut être abandonnée pour les autres comme pour vous-même. Croyez que je vous aime uniquement.

LETTRE XXXII.

Quitter le monde pour Dieu. Foibleſſes utiles. Aimer l'abandon ſans gout. Se faire effort pour ſuporter les deffauts d'un autre pour plaire à Dieu.

1. NE vous contraignez pas pour aller à la Cour : n'y allez que dans la néceſſité abſolue & de bienſéance indiſpenſable. Vous êtes attirée à faire la cour à Dieu, & non aux hom-

mes. Nôtre vie eſt bien courte, employons-la toute à le ſervir en ſa maniere, & non à la nôtre. Quoique la vie intérieure ſoit dure dans ſon commencement, on eſt recompenſé dès cette vie de ce qu'il faut ſouffrir.

2. Je vous aime infiniment, & je ne vous plains point du tout. Oui, je vous aime toujours plus, ma très chère, & je ſuis plus certaine que jamais des deſſeins de Dieu ſur vous. Ne vous étonnez point de vos miſères : elles vous ſont utiles, & je n'y crois point de volonté : j'en ſuis même comme aſſûrée. Ne voyez-vous pas que c'eſt le goût de l'abandon que vous cherchez, & non l'abandon ? Car l'abandon conſiſte à n'en avoir pas le goût, & à être abandonnée ſans ſentir jamais que vous l'êtes. O que Dieu vous aime, & que cette penſée vous raccommode ! Je le connois : je le ſens : tout eſt fait pour vous ; & vous ne trouverez de douceur qu'en Dieu ſeul, ſans ſentir de douceur, mais dans un abandon total.

3. Si l'affection que j'ai pour vous pouvoit être comptée pour quelque choſe, elle devoit vous conſoler ; car je ſens pour vous une tendreſſe qui ne

n'eſt pas ordinaire. Vivez à l'extérieur avec N. comme étant racommodée tout-à-fait ; & que votre cœur ſouffre ſes amertumes pour l'amour de celui qui a préferé la douleur aux plaiſirs : mais ne donnez point de contorſions à votre cœur pour lui donner un goût qu'il ne peut avoir. Que l'amour de Dieu vous faſſe tout faire. Regardez-la comme un moyen que Dieu vous donne pour lui montrer vôtre amour, en vous ſurmontant vous-même. Ne perdez pas cette couronne ; & que cela ſoit entre Dieu & vous de telle ſorte, qu'elle ne s'aperçoive pas de la violence que vous vous faites. N'examinez plus ſon froid, ſon chaud, ſon mépris &c. parce que ce n'eſt plus par rapport à cela que vous devez vous conduire. Vous devez avoir un motif bien plus relevé, Dieu ſeul & ſa gloire. Tout eſt également bon, & vous le trouverez de la ſorte quand vous ne regarderez plus la perſonne, mais Dieu en elle, qui vous demande cette marque de fidélité d'amour. C'eſt-là la vraye & ſolide mortification que Dieu veut à préſent de vous. Je ne vous l'ai pas demandée plûtôt, parce que Dieu ne me l'ordonnoit pas : à préſent qu'il m'en preſſe,

je ſuis certaine qu'il vous ſoutiendra, & que cela ſera d'un grand ſecours.

LETTRE XXXIII.

Ne ſe mettre en peine de ce que le monde penſe & dit de nous. Excellence de la vie contrariée. Commencer par le dedans.

1. LE pis qui puiſſe arriver eſt, que N. ait gagné dans l'eſprit de N. ſur vous, & que vous paſſiez pour une perſonne qui s'imagine. Cela étoit déja tel; & il faut ſouffrir cette humiliation. Comptez que vous ne perdez rien du côté de la créature, que vous ne le gagniez infiniment du côté de Dieu. Si vous pouviez une fois laiſſer tomber toutes choſes, & ne vous pas mettre en peine de ce qu'on penſe de vous, pourvû que Dieu fût content, oh, quelle paix ne goûteriez-vous pas! Je parle ſeulement ſur les choſes de providence, que vous faites, ſoit par obéiſſance, ſoit croyant bien faire: car pour celles qui ſeroient contre l'ordre de Dieu ou la bienſéance, cette maxime ne vaudroit rien.

2. Ayez bon courage : Dieu vous aime assûrément : & j'espére qu'il dira un jour à vôtre cœur ; (*a*) *je suis ton salut ;* & qu'il lui donnera sa paix. La vie contrariée & pénible que vous menez, est d'un excellent augure. Corrigeons le dehors, puisqu'on le désire : mais comment corriger ce dehors si le dedans est vuide ? Commençons toujours par loger Dieu dans nôtre cœur : s'il y est une fois ; il y alumera un si grand feu, que vous serez obligée de jetter tout dehors, comme vous voyez jetter tous les meubles d'une maison par les fenêtres lorsque le feu y est. Bon courage, je vous en prie. Tâchez de posseder vôtre ame en paix en toutes choses, & tout ira bien. Je vous conjure de jouer le moins que vous pourrez : faites ce sacrifice-là à Dieu : vous verrez qu'il saura bien recompenser ce tems-là. Donnez-lui autant que vous pourrez des marques de vôtre fidélité : il vous en donnera de son amour infini.

(*a*) Ps. XXXIV. ℣. 3.

LET-

LETTRE XXXIV.

Néceſſité que les ames foibles & commençantes s'uniſſent à de plus fortes. La perſécution du monde doit unir les ames. On doit quelquefois s'arracher l'œil pour ne point périr.

1. JE ſuis très mortifiée de ce que vous ſouffrez. Le bon Dieu ne laiſſe pas ſans ſouffrance ceux qui lui appartiennent. Je ne ſuis point ſurpriſe de tous les travers de M. ſur N. lorſqu'on eſt déroutée, & qu'on a pris un chemin contraire à celui qu'on tenoit, on fait en peu bien du chemin. Je ſuis ravie que *** ſoyent bien unis à vous, & je prie le Seigneur de tout mon cœur qu'il tourne le cœur de N. vers vous, de maniere qu'il y ait toujours une entiere correſpondance : toute ſa perfection conſiſte en cela ; car plus elle vous ſera unie, plus elle ſera bien pour Dieu : ſi elle ſe déſunit d'avec vous, elle quittera Dieu peu à peu, & s'égarera ſans fin. Comme tout dépend pour elle de cela, faites donc ce qui dépend de vous

pour l'unir à vous, & tout le reſte ira de pas égal. Dieu attache la perfection de certaines perſonnes à l'union qu'elles ont aux autres : ſi quelques conſidérations les en ſéparent, ou l'infidélité, elles ne ſont plus rien, & c'eſt encore beaucoup, ſi elles ne reculent pas & ne s'écartent pas tout-à-fait. Ce ſont de ces perſonnes dont Jéſus-Chriſt a parlé lorſqu'il a dit, que ceux qui ne s'attachoient pas à lui, bâtiſſoient ſur le ſable ; leur édifice eſt renverſé par la moindre perſécution, qui cependant devroit les affermir.

2. Car ſi nous comprenions bien que Jéſus-Chriſt n'a établi ſon Egliſe que par la perſécution & le renverſement, que par la calomnie, en diſant toute ſorte de mal contre ceux qui en étoient les principales pierres, nous comprendrions que la perfection des ames qui compoſent cette Hierarchie terreſtre, ne s'établit que par les perſécutions, les renverſemens, les calomnies &c. ainſi, c'eſt ce qui devroit les lier, comme les premiers Chrêtiens, qui s'uniſſoient dans la perſécution. Ceux qui en uſent autrement deviennent peu à peu des ſépulcres blanchis : il reſte au dehors une apparence

de vertu ; mais le dedans ſe corrompt chaque jour davantage : on continue de faire certaines actions extérieures ; mais le dedans n'eſt plus que menſonge. Vous en avez vû de beaux exemples. Contez donc que pour N. toute la ſuite de ſa perfection dépend de ce que je vous ai dit.

3. J'ai penſé devant Dieu à l'affaire de N. S'il ne peut ſe donner à Dieu ſans ſe défaire de ſa charge, il vaut mieux, ſelon l'Evangile, s'arracher un œil, que de ſe perdre.

LETTRE XXXV.

L'Oraiſon avec la mortification, recommandée pour fondement de l'édifice de la pieté ; & alors la ſechereſſe eſt utile. On ne doit chercher que de plaire à Dieu, & non aux hommes.

1. VOus ſerez ſans doute étonnée, M. que je m'ingere de moi-même à vous écrire. La bonté que vous m'avez témoignée me donne cette confiance. Comme vous êtes réſolue d'être à Dieu quoiqu'il vous en puiſſe couter,

& d'établir une pieté qui ſoit ſolide, vous n'y ſauriez donner de fondement trop ferme, puiſque c'eſt des fondemens que dépend la hauteur & la durée de l'édifice. Quantité de perſonnes commencent à bâtir la pieté : mais ce qui fait ou qu'ils n'y réuſſiſſent pas, ou qu'ils la quittent, c'eſt parce qu'ils l'ont fondée ſur du ſable, au lieu de l'établir ſur la pierre vive, Jéſus-Chriſt. Il faut tâcher d'éviter ces inconvéniens. Vous le pouvez, & je le déſire avec toute l'ardeur dont je ſuis capable, en ayant pour votre perfection autant que j'en puis avoir.

2. Vous n'avez rien à craindre ſi vous perſéverez avec fidélité dans l'oraiſon en la maniere que nous avons dite. Faites-vous une loi inviolable de n'y manquer jamais, & de ménager ſi bien vôtre tems, que vous en trouviez pour la faire. Ne conſultez jamais votre goût pour vous y mettre ni pour s'y arrêter ; mais bien la fidélité que vous devez à Dieu. Cela étant de la ſorte, la ſéchereſſe vous ſera plus utile que l'abondance, pourvû néanmoins que vôtre Oraiſon ſoit toujours accompagnée d'une véritable & ſolide mortification. Ne nous flattons pas, Poraiſon & la mortification ſont deux

ſœurs ſi eſſentiellement attachées l'une à l'autre, que l'une ne ſe perd pas plûtôt, qu'il en coute la vie à l'autre. Souvent les ſéchereſſes dans l'oraiſon ne ſont cauſées que par l'immortification. Dieu eſt jaloux : il punit nos infidélités & nos délicateſſes par ſes abſences : & l'abſence de Dieu cauſe le froid & la ſéchereſſe, à laquelle le dégoût de la pieté ſuccéde. Ne ſoyez jamais un jour ſans vous mortifier de quelque choſe. Faites tous les jours à Dieu ce double ſacrifice, de vous priver de ce qui vous plait le plus, & de faire ce qui répugne davantage à vos ſens. Jéſus-Chriſt, nôtre divin modéle, ne s'eſt pas contenté de ſe priver pour nous des plaiſirs ; il a de plus embraſſé les douleurs, ainſi qu'il eſt écrit (*a*), qu'il a *préferé* de porter *la croix à tous les plaiſirs*. Ne vous flattez point en cela.

3. Soyez ſincére avec Dieu : mais faites tout ce que vous faites tellement pour lui-même, que vous vous dérobiez autant que vous pourrez aux yeux des créatures, & que vous n'ayez que lui en vûe dans tout ce que vous faites. Dieu regarde autant, & plus, à l'intention

(*a*) Hébr. XII. ℣. 2.

qu'à l'action. Ceux qui cherchent l'eſtime des créatures dans ce qu'ils entreprennent pour Dieu, ne peuvent jamais perſéverer. Ce fondement ſablonneux s'écoule d'abord, & leur laiſſe la confuſion devant ceux-là même dont ils ont déſiré l'eſtime. Donnez-vous à Dieu, d'un cœur droit, ſincére, dégagé. Mortifiez-vous continuellement & vous renoncez. Plus on ſe mortifie, plus la mortification devient aiſée & familiere. Elle eſt farouche & âpre à ceux qui la craignent & la fuïent: elle eſt douce & aiſée à ceux qui la pratiquent. J'eſpére beaucoup de vôtre ame ſi vous marchez conſtamment par ce ſentier. Les miſéricordes dont Dieu vous a prévenuë vous y engagent ſi fort, que vous ne pourriez ſans une extrême ingratitude vous en retirer. Croyez M. que de tous ceux qui ſont à vous, perſonne n'y eſt avec plus de ſincérité & d'affection que moi.

LET-

LETTRE XXXVI.

Ne ſuivre le goût ſenſible ; mais s'expoſer ſouvent à nu & en ſilence devant Dieu pour en être éclairé & avancé, ſans s'arrêter aux créatures, dont on doit reconnoître les deffauts, afin d'adherer à Dieu ſeul. Moderer l'étude.

1. VOus ſavez bien par vos diſpoſitions que ce ſont vos goûts qui ſont votre lumiere & votre guide. Vos goûts vous font canoniſer les deffauts lors que vous en êtes content. Ce goût, qui fait vôtre diſcernement, empêche la vraye lumiere d'opérer dans votre ame. Tout va en amuſement, en occupations inutiles. Au nom de Dieu, commençons à mourir à nous-mêmes & à nous roidir contre nôtre amour propre. Ce ne ſeront ni les réponſes dures ni les gracieuſes qui feront quelque choſe à l'affaire ; mais de prendre du tems pour demeurer en ſilence devant Dieu. Expoſez-vous à ſes yeux : interrompez pour cela votre étude & votre travail. Vous êtes tout goût, & non toute lumiere.

Plût à Dieu, en un autre ſens, que vous fuſſiez tout goût ſans goût pour Dieu, & que vous marchaſſiez en foi & en abandon! Hélas! les avis ne manquent pas. La connoiſſance, même celle de nos deffauts, nous ſert de peu ſans ce fonds de mort & de démiſſion de nous-mêmes.

2. La différence de S. Jean à Jéſus-Chriſt eſt, que S. Jean ne parloit que de deffauts, que ſon batême n'étoit que d'eau pour laver les ſouillures (*a*) apparentes (*b*); mais celui de Jéſus-Chriſt étoit du *S. Eſprit dans le feu:* auſſi nôtre Seigneur parlant de S. Jean, diſoit, que c'étoit (*c*) *une lampe ardente & luiſante. Vous vous êtes réjoüis pour un tems à ſa lumiére.* Prenez garde, que pour vous réjoüir à la lumiére de S. Jean, vous ne quittiez Jéſus-Chriſt. Vous faites trop conſiſter dans les conſeils & dans le créé; ce qui vous empêche d'aller à Jéſus-Chriſt, de vous abîmer en lui dans ce ſilence profond & reſpectueux. Il vous portera ſur ſes épaules, ce bon Paſteur; & ſans marcher, vous avancerez plus en un mois

(*a*) Senſibles. (*b*) Matth. III. ℣. 11.
(*c*) Jean V. verſ. 35.

en ſuivant cette conduite, que vous n'avez fait juſques à préſent. Les moyens créés ſont bons pour un tems; mais d'en faire ſon capital, c'eſt ſe fixer, & n'avancer jamais.

3. J'ai encore un avis à vous donner tant pour vous que pour tous: c'eſt de nommer les choſes par leur nom. Vous vous êtes fait une idée ſi étonnante de la créature lorſque vous la croyez éclairée de Dieu, qu'il vous paroit qu'elle doit être impeccable: de ſorte que plein de la penſée qu'une perſonne qui eſt à Dieu ne doit point avoir de deffauts, vous vous reduiſez à l'une de ces deux extrémités; ou de la croire ſans deffauts, ou d'attribuer à Dieu ces mêmes deffauts: par exemple: une humeur haute, bruſque, dure, vous croyez que c'eſt Dieu qui donne cela pour détruire l'amour propre des autres. Cela n'eſt nullement vrai: car Dieu ne ſe ſert pas du naturel & de l'humain pour détruire l'humain & le naturel; mais il permet ces ſortes de deffauts pour humilier ceux qui les ont s'ils en font uſage, & pour nous faire comprendre qu'il n'y a que Dieu ſeul de ſaint: & c'eſt ce qui fait ma joye. Nommez donc deffaut ce qui eſt deffaut,

& vertu ce qui eſt vertu : par exemple, N. eſt droite, ſincére, dégagée d'elle-même &c. mais ſa hauteur, ſon âpreté, ſa bruſquerie ſont des deffauts &c. Tout cela fait voir ce que Dieu eſt, & ce que nous ſommes. Cela nous doit faire comprendre, que toutes les créatures les meilleures ſont des lampes ardentes & luiſantes auxquelles nous nous amuſons : mais allons fonciérement à nôtre bon Maître : c'eſt lui *qui* (*a*) *a les paroles de vie éternelle :* nous pouvons le montrer du doigt & dire (*b*), *Ecce Agnus Dei ;* mais il faut aller à lui.

4. Si vous vous amuſiez moins autour du créé, vous le connoitriez & goûteriez davantage. Commencez votre journée par vous appliquer & abîmer dans ce divin Tout par un ſilence d'amour & de reſpect. Prenez quelques heures tous les jours, comme deux heures, pour étudier, & pas davantage ; & donnez tous les jours du tems à l'amour divin, de reformer vôtre cœur : car d'étudier & d'interrompre de moment à autre vôtre étude pour demeurer en ſilence, que ſera-ce (engoué comme vous êtes de

(*a*) Jean VI. 69.
(*b*) Jean I. 36. *Voilà l'Agneau de Dieu.*

l'étude) qu'une continuation d'étude en ſilence? Votre tête pleine, vous diſtraira même dans le recueillement. Prenez donc un tems fixé pour vous tenir devant Dieu: vôtre ame n'eſt nullement en état de s'en paſſer: elle ſe deſſécheroit comme l'araignée: & même, en quelque degré qu'on ſoit, il eſt bon & néceſſaire de prendre du tems pour ſe recueillir & demeurer expoſé aux rayons divins, qui nous échaufferont & purifieront inſenſiblement. Jéſus-Chriſt, tout Dieu qu'il étoit, prenoit des tems pour cela: ce qui n'empêche pas néanmoins que lorſque vous étudiez, vous ne retourniez des momens vers Dieu.

5. Que nous ſerions heureux de n'étudier que la divine ſageſſe! Mais nôtre eſprit volage a beſoin d'amuſemens innocens. Ne quittez pas votre étude: faites-la comme je dis. Nourriſſez vôtre cœur plus que vôtre eſprit. Il eſt tems de quitter l'enfance pour entrer dans l'âge parfait. Cet âge eſt celui de Jéſus-Chriſt, qu'il communique à tous ceux qui veulent bien ſe laiſſer à lui ſans reſerve.

LET-

LETTRE XXXVII.

Rechercher l'Eſprit intérieur, qui eſt le vrai eſprit du Chriſtianiſme, en eſprit d'anéantiſſement, de paix, d'abandon à Dieu, & dans la ſolitude avec oraiſon, repos & ſouffrance des croix journalieres, qui ſont de grand uſage.

1. J'Ai bien de la joye, ma chère Sœur, que Dieu ait bien voulu ſe ſervir de ce méchant néant pour vôtre conſolation. Je déſire de tout mon cœur qu'il achève en vous l'ouvrage qu'il a commencé. Toutes les *graces* du Chriſtianiſme ſont des graces de mort, de croix, de renoncement; & je puis vous aſſurer, que l'*eſprit intérieur* eſt le vrai eſprit du Chrêtien.

2. D'où vient donc, me direz-vous, qu'il y a ſi peu de perſonnes intérieures? C'eſt qu'il n'y a preſque plus de vrais Chrêtiens; & qu'on fait conſiſter le Chriſtianiſme dans un certain extérieur deſtitué d'*eſprit* & de *vie*. L'eſprit fait la réſignation parfaite à toutes les volontés de Dieu; & la vie eſt un eſprit

vivant & vivifiant, qui anime tout le dedans, & rejaillit ſur les œuvres du dehors. Quand je dis *les œuvres*, je n'entens pas beaucoup de multiplicité, mais la croix, la mort à toutes choſes, qui eſt le ſeul moyen d'arriver à l'unité que Dieu veut de nous. Les Chrêtiens loin de ſuivre cet eſprit que S. Paul leur (*a*) conſeille, & que Jéſus-Chriſt (*b*) leur demande, ne s'attachent qu'à un certain extérieur deſtitué de vie, qui eſt plûtôt le fantôme du Chriſtianiſme, que le Chriſtianiſme même.

3. Tenez-vous donc heureuſe (malgré l'état fâcheux où vous vous trouvez,) d'avoir découvert ce germe de la vérité; & ne vous embaraſſez point de ce que font les autres, pourvû que vous ſoyez fidelle à ſuivre vôtre voye, & à demeurer anéantie ſous la puiſſante main de Dieu. Que voudriez-vous faire, & que pourriez-vous faire de mieux, que de demeurer dans vôtre néant, dans vôtre impuiſſance, dans vôtre incapacité à tout bien? Mais il y faut demeurer en paix: vous y en trouveriez une parfaite, quoique ſéche, ſi vous vous con-

(*a*) Gal. V. 16. (*b*) Jean IV. 23, 24.

tentiez de ce que vous avez, ſans rien déſirer. Vous me dites, que vous n'avez rien : contentez-vous de n'avoir rien, & tout ira bien. Laiſſez-vous comme un enfant entre les bras de la Providence ; c'eſt elle qui vous portera. Vous ne verrez pas vôtre marcher, il eſt vrai : mais ſoyez ſûre qu'elle vous conduira bien. Nous ne ſavons point nous abandonner comme il faut : c'eſt ce qui fait toutes nos peines.

4. J'eſpére que Dieu ne vous donnera de la ſanté qu'autant qu'il vous en faudra pour demeurer dans votre ſolitude, & non aſſez pour vous multiplier en quantité d'exercices qui ſeroient au-deſſus de vos forces. Quand vôtre ame ſera plus avancée, l'action la plus multipliée ne vous multipliera point : mais en attendant, demeurez en repos & en ſolitude le plus que vous pourrez. Voyez ce que font les enfans ; teter & dormir, c'eſt ce qui les fait croître. L'Oraiſon eſt le lait ſpirituel qui nourrit l'ame, & le repos de la ſolitude donne lieu à l'ame de s'engraiſſer de cette bonne nourriture que Dieu lui préſente. L'Ecriture dit (*a*); *Recevez cette bonne nourriture* que je

(*a*) Iſaïe LV. 2.

vous préſente, & *vôtre ame étant engraiſſée ſera dans la joye :* Le deffaut de nourriture intérieure & d'oraiſon cauſe un deſſéchement & une triſteſſe dans toute l'ame. Quand vous ne feriez autre choſe à l'oraiſon que de vous tenir auprès de Dieu, ſans autre mouvement de votre part, vous trouveriez qu'inſenſiblement vôtre ame changeroit de ſituation, & ſe renouvelleroit comme l'aigle.

5. Nous devons ſouffrir tout ce qui nous vient de la part de Dieu, des hommes & de nous-mêmes : de celle de Dieu, les ſéchereſſes, les ſouſtractions, les impuiſſances ; de la part des hommes, les contrarietés, les humeurs diverſes, & tout ce qu'il y auroit en eux de déſagréable pour nôtre nature ; de nous-mêmes, nos pauvretés & nos misères. Il faut pour cela une patience infatigable, qui ne ſe laſſe jamais ; & c'eſt la croix de tous les (*a*) jours que Dieu nous commande de porter. Il faut donc bien ſe donner de garde de ſalir la beauté de la croix par nos murmures. Les perſonnes qui nous aprochent ſont des inſtrumens choiſis de Dieu pour nous crucifier ; ainſi nous les devons regarder

(*a*) Luc IX. 23.

avec reſpect. On honore, on reſpecte la vraye croix avec raiſon ; mais ces inſtrumens que la Providence nous fournit, ſont la vraye croix pour nous : portons-les avec le même reſpect que nous porterions un morceau de la vraye croix à nôtre cou, & demeurez également abandonnée pour toutes ſortes de croix. Nos misères ſervent beaucoup à détruire l'amour propre & l'amour de la propre excellence. Nous avons un admirable modèle en Jéſus-Chriſt. Il n'a pû porter cette derniere croix ; mais il s'eſt chargé de nos langueurs. Il a porté l'abandon de ſon Pére, & les outrages de tous les hommes.

6. J'eſpére beaucoup de vôtre ame ſi vous êtes fidelle à porter en mort tout ce qui vous arrive, de quelque part que ce ſoit : mais prenez garde de ne donner aucune vie à la nature par vos plaintes, vos murmures, & vos réflexions. Il ne faut pas croire que tout d'un coup vous veniez à porter la croix avec toute la perfection requiſe. Lorſqu'il vous ſera échappé quelques paroles, ne vous en troublez pas. Humiliez vous-en beaucoup devant Dieu, & tâchez d'adoucir la peine que vous aurez pû faire à vos

ſœurs

ſœurs par quelque honnêteté dans l'occaſion, & édifiez-les par vôtre patience. C'eſt par cette patience que vous trouverez la vraye liberté des enfans de Dieu. Je finis par ce paſſage de David (*a*); *Je ſuis fait comme une bête devant vous; & cependant je demeure toujours attachée à vous.*

LETTRE XXXVIII.

On doit principalement fonder l'intérieur: puis ſe défaire de toute ſuperfluité ſans affectation, mais pour plaire à Dieu.

1. JE prends beaucoup de part à la perte que N. N. ont fait de N. C'étoit une excellente fille: elle trouve à preſent la récompenſe de ſes travaux & de ſes ſouffrances. Vous avez raiſon de dire qu'on ne trouve point de ces tréſors de grace. Ils ſont plus rares qu'on ne peut dire; & comment ne le ſeroient-ils pas, puiſque parmi cette foule de directeurs & de dirigés, nul ne s'atache au fonds & à la vérité, mais ſeulement

(*a*) Pſ. 72. verſ. 23.

à l'écorce ? On dore les dehors de l'arche, quoique Dieu eut commandé à Moïse de commencer par le dedans, d'orner le dedans de plaques d'or, & qu'il acommoderoit après le dehors. C'étoit la figure du fonds de l'ame, que Dieu prépare par le dedans, & au lieu d'obliger l'ame à s'occuper de ſon fonds, on laiſſe le fonds vuide & on ne s'aplique qu'au dehors ; on eſſuye le dehors du plat, & on laiſſe le dedans plein d'ordures de l'amour propre, de la propre volonté, du propre eſprit, & de l'amour de nous-mêmes !

2. Pourquoi faites-vous difficulté de me parler de vos ajuſtemens ? ne faut-il pas tout dire ? Vous avez bien fait de retrancher le ſuperflu : Je vous prie de ne le plus reprendre : je ſuis même sûre que ſi vous écoutiez vôtre fonds, vous en trouveriez encore à ôter. Quoi qu'il ne faille pas faire ſon capital de ce retranchement, il eſt pourtant néceſſaire : & je ſuis sûre que dans la diſpoſition où eſt à préſent M**. vous lui plairez autant ſans ces ajuſtemens qu'avec ces mêmes ajuſtemens. Mais la nature veut trouver des prétextes pour conſerver des choſes qui lui plaiſent : cependant,

un petit ſacrifice que vous en ferez à Dieu, vous atirera ſouvent beaucoup de graces; & Dieu, qui récompenſe juſqu'à un verre d'eau donné pour ſon amour, récompenſera bien davantage ce renoncement que vous ferez d'un petit ajuſtement. Je dis même que cela atirera les bénédictions du ciel ſur M**. il faut qu'une femme Chrétienne ſe diſtingue des autres, non par un extérieur affecté, ni par la malpropreté; mais par un extérieur propre & modeſte. Vous pouvez porter des habits & du linge ſelon vôtre qualité; mais je voudrois ôter tous ces rubans ſuperflus: & je ſuis sûre que vous n'en ſerez pas moins bien aux yeux de vôtre époux, & que vous ſerez beaucoup mieux à ceux de celui auquel vous voulez plaire uniquement.

3. Ne faites jamais de difficulté de me mander les choſes ſimplement. Ne craignez point que cela diminue l'eſtime que j'ai pour vous. Cela fait un effet tout contraire; puiſque cela m'aprend que vous voulez véritablement être à Dieu, & que Dieu veut vous conduire puiſqu'il vous fait faire ces petites attentions, qui marquent qu'il remue le fonds de vôtre cœur. Soyez lui fidele,

je vous en conjure, & vous trouverez mille fois plus de satisfaction à l'écouter au dedans, & à suivre ses inspirations, qu'à toutes les bagatelles du monde, qui n'en peuvent jamais donner de véritable.

LETTRE XXXIX.

Ne point commencer & ne faire commencer la recherche de la vie intérieure ni par s'atacher à qui Dieu ne veut pas, ni par le principe de la crainte ou du goût; ni par la réprehension des deffauts faits avec une espece de domination: mais en adressant les ames à Jesus-Christ pour le suivre, tant intérieurement, en l'écoutant avec silence & paix, qu'extérieurement par le renoncement, la petitesse &c. sans quoi on ne peut avancer.

1. JE vois bien par tout ce que vous me mandez que vous avez pris le change, & qu'ayant la source à laquelle Dieu vous atache par son ordre divin, vous vous êtes ataché à un foible ruisseau, qui n'avoit pas la force de

vous désalterer. Deux raisons ont empêché que vous n'ayez profité sous N. La principale est, qu'il n'étoit pas de l'ordre de Dieu sur vous qu'elle vous conduisit : la seconde, qu'elle n'avoit pas pour vous ce qu'il falloit. La crainte & le goût naturel vous ont conduit : il ne faut néanmoins ni l'un ni l'autre. Dans l'ordre de la conduite, la crainte resserre le cœur, qui doit être dilaté pour recevoir l'impression de la grace. Le goût naturel éteint l'esprit de grace.

2. C'est un intérieur en peinture qu'un intérieur sans silence & sans occupation de Dieu. Recommencez sur nouveaux frais, suivant le conseil de celui que Dieu vous a donné. Quand vous ne deviendriez intérieur qu'une heure avant mourir, ce seroit une grace très grande. On ne l'est point sans mourir réellement à soi-même. Toute l'occupation a été sur des deffauts sans force pour s'en défaire ; mais point assez de fond de mort, que la conduite intime de Dieu doit opérer, comme elle le fait sans doute en celui qui y donne lieu par l'écouter avec paix & silence, & la suivre avec une fidélité inviolable. Avons-nous rien fait de tout cela ? Nous som-

mes devenus ſenſuels & humains : nous avons perdu cette chère & aimable petiteſſe, qui fait le fondement de la vie de grace. Comment ſerions-nous devenus petits en ne voyant que de grandes gens, qui font ſi grande peur ? Un enfant plait, parce qu'il n'impoſe point, il ne donne aucune crainte, on eſt au large avec lui, on eſt ſans ménagement à ſon égard : mais les grandes gens font tout le contraire. Quoique nôtre Seigneur nous ait dit (*a*) ; *ſi vous ne devenez comme des enfans, vous n'entrerez point au Royaume des cieux*, tous ſe défendent de la petiteſſe, tous courent après la fauſſe ſageſſe. Jéſus-Chriſt eſt (*b*) *venu pour ſervir* & non pour commander, & nous voulons dominer ſur tout !

3. Jéſus-Chriſt ne donna jamais un pouvoir tirannique : que ſommes-nous que des (*c*) chiens morts ? Si Dieu veut ſe ſervir de nous, il ne faut point s'attacher avec empire les ames ; mais les conduire à Jéſus, le montrer, comme St. Jean le montra (*d*) ; *C'eſt là l'agneau*

(*a*) Matth. 18. ℣. 3. (*b*) Matth. 20. ℣. 28.
(*c*) 1. Reg. 24. ℣. 15. (*d*) Jean 1. verſ. 29.

de Dieu qui ôte les péchés du monde. Croyons-nous pouvoir perfectionner les autres en leur faiſant voir ſans-ceſſe leurs deffauts ? Non : nous ne pouvons les guérir. Aprenons-leur à ſuivre Jéſus-Chriſt, il les guérira.

4. Les Apôtres avoient tant de deffauts : Jéſus-Chriſt ne les leur reproche point ; il ſe contente de ſe faire ſuivre par eux. Suivons Jéſus-Chriſt : marchons à ſa ſuite ; nous deviendrons parfaits. Nous pouvons le ſuivre au-dedans par le recueillement & par l'attention à ſa voix, qui ne ſe fait plus entendre, parce que nous avons perdu l'habitude de l'écouter. Suivons-le auſſi extérieurement par le renoncement, la petiteſſe, la pauvreté d'eſprit, l'amour de ſa volonté, & la fidélité à la ſuivre. Ne nous trompons point ; nous n'avons pas avancé, parce que nous avons voulu marcher par nos propres forces, au lieu de nous laiſſer porter à Jéſus-Chriſt.

LETTRE XL.

La fidélité à l'oraiſon & la vraye humilité.

1. VOus avez trop de bonté, ma très-chére mére, de penſer à

moi, & je ne ferai point fachée que vous vous en ſouveniez quelquefois, puiſque j'eſpére que cela vous fera penſer à Dieu, & réveillera le déſir que vous avez d'être toute à lui, mourant ſérieuſement à vous-même & à vos inclinations, au panchant de la nature, & à l'entrainement de la vivacité naturelle. Je crois que le moyen le plus éficace pour le faire eſt l'atention continuelle à Dieu; parce que par elle on poſſéde ſon ame dans la paix.

2. La ſource de nos maux vient de ce que nous ſommes beaucoup occupés de nous-mêmes, & que nous admettons des raiſonnemens. Pour y remédier, il faut beaucoup s'occuper de Dieu intérieurement: car il eſt impoſſible de nous déſocuper de nous-mêmes que par une occupation plus forte de Dieu. Il faut que l'une efface l'autre. Si-tôt que l'on s'aperçoit qu'on raiſonne ſur ſoi-même, & ſur quelque autre choſe, il faut laiſſer tomber ce raiſonnement: cela éteint peu à peu une certaine vie ſecrette, & un amour de ſoi extraordinaire.

3. O accoutumons-nous de bonne heure à ne faire aucun cas de nous-mêmes! JESUS-CHRIST s'eſt fait le plus

petit de tous les hommes ; il s'eſt rendu le ſerviteur de ſes propres eſclaves. La véritable humilité ne conſiſte pas à faire certains actes extérieurs, qui, quoique bons, ne ſont pas l'eſſentiel de l'humilité ; mais c'eſt dans les bas ſentimens de nous-mêmes, dans la préférence réelle que nous faiſons des autres à nous, dans la connoiſſance de nos misères, de nôtre rien & du tout de Dieu, dans l'amour de la baſſeſſe & de n'être comptés pour rien. Ne faiſons jamais aucune action pour être eſtimés ; mais en faiſant avec fidélité ce qui eſt de nôtre devoir, ſoyons contens d'être dans le dernier mépris : ſans cela point de ſolide vertu.

4. Ma chére mére, Dieu nous a tant fait de miſéricordes : il mérite bien que par reconnoiſſance & par amour nous travaillions ſolidement au renoncement de nous-mêmes. Il y a un ſi bel endroit dans le Livre de l'Imitation (*a*) : *Aimez d'être inconnu.* Il faut être inconnu aux autres & à nous-mêmes. Cela ſe fait en deux manieres ; l'une, en ne faiſant aucune action pour être eſtimé ou aimé des autres ; & l'autre, en ne s'ocupant

(*a*) *Imit. de* Jéſus-Chriſt Liv. I. Ch. II. *v.* 3.

jamais de ſoi-même. C'eſt le moyen de vivre dans cette ignorance de ce que l'on eſt. Demeurons dans nôtre néant. Nous aimons à être occupés de nous-mêmes ſous de bons prétextes, & que les autres en ſoient occupés. Mourons à tout ſans réſerve. Cela n'eſt facile que par *l'exercice de la préſence de Dieu*, qui *habite dans nos cœurs*, comme dit (*a*) l'Ecriture. Toute à vous ſans réſerve.

LETTRE XLI.

Avis ſur l'examen des tentations paſſées : qu'il ne faut point ſe rétrécir le cœur ; mais l'étendre vers la bonté paternelle de Dieu, revenant ſouvent à lui plus par amour que par crainte, & s'accoutumant au ſilence & à l'oraiſon, ſur tout à celle de foi & d'abandon, en ſimplicité & oubli de ſoi-même.

1. JE vous aſſure que vous ne m'êtes pas inconnue : & il y a long-tems que je prends beaucoup d'interêt à tout ce qui vous regarde. N. le ſait bien :

(*a*) Epheſ. 4. ℣. 6.

Dieu vous a gravé dans mon cœur depuis long-tems. J'ai ſenti une partie de vos peines, j'aurois bien voulu les diminuer ; mais je n'ai pû en ce tems là. Je ſuis ravie que vous vous abandonniez un peu à Dieu, & tout ce qui vous concerne. C'eſt ce qui vous fera trouver la paix, & non les retours & les réflexions. Dès que vous n'êtes pas sûre d'avoir conſenti aux penſées qui vous traverſent, vous ne l'avez pas fait aſſurément : car ſi cela étoit, vous n'en douteriez pas. Mais c'eſt une choſe que vous ne devez pas même trop examiner ; car l'examen des mauvaiſes penſées en fait renaître. Mépriſez tout cela.

2. Défiez-vous de tout ce qui vous étrécit le cœur & vous entortille en vous même. La voye qui conduit à Dieu, eſt étroite en aparence, parce qu'elle retranche au ſentiment ; mais elle étend & dilate le cœur. Fuyez comme la mort ce qui peut retrécir vôtre cœur. Dieu eſt immenſe, & il veut un cœur vaſte.

3. C'eſt un père qui porte les foibleſſes de ſes enfans lorſqu'elles ne ſont pas malicieuſes, & qui eſſuye la boue qu'ils ont contractée en marchant. Le plus grand tort qu'on lui puiſſe faire, c'eſt

de douter de ſa bonté. Ce n'eſt pas un Procureur accoutumé à chicaner ſur tout : il ne regarde que la droiture & la ſimplicité du cœur, une volonté ſincère d'être à lui ſans réſerve.

4. Faites vôtre principale application de vôtre oraiſon, du recueillement & de la préſence de Dieu durant le jour. Lorſque vous vous ſentez trop diſſipée par les affaires ou le commerce du monde, rappelez vous autour de vôtre cœur, où Dieu habite. Ce retour ne ſe doit pas faire avec effort ; mais ſimplement, avec une confiance filiale. Accoutumez-vous à aller à Dieu plus par l'amour & la confiance que par la crainte. Il eſt vrai qu'il faut avoir une grande défiance de nous-mêmes ; & l'expérience que nous avons de nos miſères & de nos foibleſſes, nous convainct aſſez du peu que nous valons, & de nôtre impuiſſance : mais il ne faut pas nous arrêter là : cela nous décourageroit, mais il faut nous confier d'autant plus en Dieu, & attendre d'autant plus tout de lui, que nous eſpérons moins de nous.

5. Accoutumez-vous au ſilence intérieur & à l'oraiſon, ne vous forçant point à méditer. Lorſqu'une ſeule vé-

rité enviſagée vous recueille, demeurez-en là; & ſoyez une fois perſuadée que Dieu agit dans ce moment, & qu'une ſeule action qui vient de lui vaut mieux que tout ce que vous pourrez faire. Lorſque vous n'éprouvez point de recueillement, ſervez-vous doucement de vôtre vérité, mais ſans effort & ſans atache, enſorte que vous la laiſſiez lorſque Dieu vous rapelle au dedans.

6. Il ne faut pas vous mettre en peine de n'avoir pas cette confiance ſenſible, & les autres diſpoſitions conſolantes. Il faut vous accoutumer à marcher par la foi & l'abandon. Cette voye n'eſt pas ſi ſatisfaiſante; mais elle eſt très-sûre.

N. a bien raiſon de vous conſeiller de ne vous faire point de violence pour dire vos diſpoſitions. Le grand ſoin de dire vos penſées & tout ce qui ſe paſſe en vous, ne fait que vous occuper de vous-même, vous rétrécir & vous entortiller: il vaut mieux vous oublier vous-même, & ne dire dans l'occaſion que ce qui vous vient à dire naturellement, ſans effort, ſans étude & ſans ſcrupule. J'eſpére beaucoup de vôtre ame, & je déſire fort que nous ſoyons unies, pour

marcher enſemble, non ſelon nos vuës, mais ſelon la volonté de Dieu.

LETTRE XLII.

Le raiſonnement convainct l'eſprit ; mais l'onction touche le cœur. Cette touche quand elle eſt inſenſible, donne accaſion à aimer Dieu généreuſement.

1. JE ferois volontiers, Mad^lle. ce que vous m'ordonnez ſi je croyois y pouvoir réuſſir. *Convaincre l'eſprit*, ou *toucher le cœur*, ſont deux choſes ſi différentes, à ce qu'il me paroit, que Dieu donne ces deux différens dons à deux ſortes de perſonnes. Il faut des raiſonnemens & de la ſcience pour convaincre l'eſprit ; & preſque tous les Livres ſont remplis de cela : mais pour toucher le cœur, il n'y a que l'onction de la grace qui le puiſſe faire ; & Dieu donne cette onction à qui il lui plaît, ſans avoir acception de perſonne. L'onction réſide dans le cœur, & ſe répand auſſi dans les autres cœurs : mais le raiſonnement & la ſcience réſident dans l'eſprit, c'eſt pourquoi ils n'ont de pou-

voir que ſur l'eſprit. Qui eſt-ce qui n'eſt pas convaincu dans l'eſprit qu'il ne faut pas ſe contenter d'éviter le mal, mais qu'il faut pratiquer le bien ? Qu'il y a des fautes d'œuvres, ou qui ſe commettent : & qu'il y en a d'autres d'omiſſion ? Le Catéchiſme l'enſeigne aux petits enfans ; & nôtre Seigneur l'a dit (*a*) : *Tout arbre qui ne portera pas de bon fruit ſera coupé & jetté au feu.* Il eſt donc clair que celui qui ne fait point de bien, & qui ne pratique pas les œuvres du Chrétien, quoiqu'il ne commette pas les grands maux, doit craindre pour ſon ſalut ; car c'eſt un mal véritable que de ne point faire de bien. Le ſerviteur qui ſe contenteroit de ne point faire de mal à ſon maître, ſans rien faire de ce qu'il ordonne, ſeroit-il un bon ſerviteur ? Non aſſurément. Vous voyez donc, Mademoiſelle, qu'il eſt aiſé de convaincre l'eſprit, & qu'il n'y a perſonne tant ſoit peu inſtruit de ſa Religion qui ne ſache à quoi la qualité de Chrétien nous engage. Mais que c'eſt peu de choſe que l'eſprit connoiſſe, ſi le cœur n'eſt pas touché, & ſi la vo-

(*a*) Matth. 7. verſ. 19.

lonté n'eſt abſolument déterminée de ſuivre les ſentiers de la juſtice !

2. Il n'eſt pas toujours néceſſaire de ſentir cette touche : il ſuffit que malgré l'inſenſibilité on ſoit réſolu de ſervir Dieu à ſes propres dépens : & cette ſeule diſpoſition eſt celle qu'il faut pour recevoir l'impreſſion de la grace & ſon onction. La volonté d'aimer Dieu & de quitter les amuſemens du ſiécle, eſt un amour de Dieu, & une converſion véritablement commencée. Ce ſont de ces ames dont Dieu (*a*) *exauce la préparation du cœur.* Comment l'exauce-t-il ? C'eſt qu'après avoir éprouvé par ſa rigueur la fidélité de leur cœur, il leur donne des preuves ſenſibles de ſon amour. Lorſque Dieu nous fait ſentir la douceur de ſon amour, il nous donne des preuves de ce même amour : mais lorſque nous le ſervons malgré les répugnances de la nature, nous lui donnons des marques du nôtre. Un bon cœur aime mieux donner que recevoir.

3. Ordinairement, Dieu uſe de quelque ſévérité envers nous au commencement : & n'eſt-il pas trop juſte qu'après nous avoir appellé ſi long-tems,

(*a*) Pſ. 9. verſ. 17.

& que nous avons réſiſté à ſa grace, il ne nous faſſe pas ſentir ſa douceur auſſitôt que la crainte de nous perdre nous fait retourner à lui? Mais quoiqu'il ne donne aucune preuve ſenſible de l'amour qu'il nous porte, il ne laiſſe pas d'être infiniment content du cœur qui ſe donne à lui, & d'autant plus content, que ce cœur le fait avec plus de généroſité. Rien n'eſt plus généreux que de ſervir Dieu malgré toutes les répugnances de la nature, & lorſque les plaiſirs nous atirent d'un côté, & que la grace ne nous fait pas ſentir d'autres plaiſirs plus doux & plus forts pour contrebalancer le goût des plaiſirs du ſiécle.

4. Celui qui perſévère dans le ſervice de Dieu de cette ſorte, lui donne les plus fortes preuves qu'il lui puiſſe donner d'une bonne volonté & d'un amour véritable. Ce ſont ces *ames de bonne volonté* qui goûteront *la paix* que Jéſus-Chriſt eſt venu aporter en naiſſant. Il ne la leur refuſera point. Il faut avoir une grande patience avec Dieu & avec nous-mêmes: mais celui qui atend le Seigneur ne ſera point confus. J'eſpére que l'exemple de Mad. ſera plus ſur l'eſprit des perſonnes dont vous me

parlez que toutes les paroles. Il faut atendre le moment du bon Dieu : il vient quand il lui plait. Je vous assure qu'on ne peut avoir plus d'estime pour Mad. ni être plus persuadé qu'elle sera véritablement à Dieu. Je prie ce Dieu de paix de vous combler toutes deux de cette paix, qui surpasse toute la paix des hommes. C'est en lui que je suis tout ce que je vous dois être.

LETTRE XLIII.

Que le manquement d'ouverture de cœur est un obstacle à l'édification de l'ame.

1. JE vous ai répondu aux choses principales de vos lettres ; ainsi je n'ai pas beaucoup à vous dire, si-non de vous prier de ne rien témoigner à qui vous savez, de peur de le décourager. Il m'a paru un peu mieux sur la fin, & il a besoin d'être soutenu pour ne pas se laisser abatre ; car sous prétexte de combatre son cœur, c'est un contre-coup qui le renfonce toujours dans sa malheureuse occupation, & qui l'y entre-

tient. Il n'y a que l'éloignement & l'oubli qui puiſſent remédier à ſes maux. C'eſt à quoi je le ſollicite tant que je puis : Mais (*a*) *c'eſt en vain que nous travaillons & que nous nous levons avant le jour, ſi Dieu ne travaille lui-même : c'eſt en vain que nous gardons la cité, ſi le Seigneur ne la garde.* Je ſens l'étrange obſtacle qui eſt en lui : C'eſt à Dieu de le détruire peu à peu. Il eſt ſi ſerré, qu'il faudroit lui tirer les paroles avec un tire-bourre. Il n'a point cette ouverture ſi ſimple & ſi ſalutaire, qui eſt néceſſaire : mais il eſt enfoncé en lui-même. Il faut prier. S'il étoit plus ouvert, le remède ſeroit plus facile à apliquer, & la playe plus aiſée à guérir. (*b*) *Mes playes ſe ſont envieillies, parce que je me ſuis tû.*

2. Je prie Dieu qu'il remette ſi bien tous les enfans en voye, qu'ils courent à grands pas vers lui. Mais hélas ! leurs pieds ſont appeſantis, parce que leurs cœurs le ſont : & comment le ſont-ils devenus ? C'eſt que le même cœur eſt engraiſſé. Je vous prie de ne donner pas ſitôt la lettre à N. & de vous ſouvenir qu'il faut mourir avec Jéſus pour

(*a*) Pſ. 126. verſ. 1, 2. (*b*) Pſ. 31. verſ. 3.

reſſuſciter avec lui. J'avois écrit ce billet pour le donner à N. mais je n'ai pas jugé à propos de le faire, crainte de l'affliger, & le faire trop enfoncer en lui-même.

[*Ce qui ſuit, eſt le billet en queſtion.*]

„ Il faut, mon cher N. que je vous diſe ſimplement ma penſée; vous me „ paroiſſez comme étranger à mon égard. „ Qu'eſt devenue cette douce correſpon- „ dance du fonds, qui faiſoit cette liai- „ ſon intime dont Dieu étoit l'auteur? „ Je ne crois pas que la peine que vous „ prenez de venir ici vous ſoit d'aucune „ utilité. Certaines raiſons vous y font „ venir: mais ſouvenez-vous de ce que „ dit le Prophête: *Mes playes ſe ſont en-* „ *vieillies, parce que je me ſuis tû.* Il „ ſeroit donc inutile d'y venir dorena- „ vant, & je crois bien que ce ſera la „ derniere fois ſi les choſes ne changent. „ Je ne prétends pas me ſéparer de vous „ pour cela; mais je me regarde à vô- „ tre égard comme un inſtrument inutile „ dont Dieu s'eſt ſervi, & qu'il a remis „ dans la boutique. Je ne ſai ſi vous ſe- „ riez bien aiſe de guérir? Vous me

„ direz que oui, parce que vous le croyez
„ de la ſorte : & moi je vous dirai que
„ non, parce que votre mal vous plait.
„ Vous êtes plein de conſiſtence en
„ vous-même, ſerré, enfoncé en vous-
„ même, point d'ouverture. Je crois
„ que vous ſentez comme moi que je ne
„ vous ſuis plus bonne à rien ; & je ne
„ déſire pas être bonne à quelque cho-
„ ſe. La ſageſſe humaine fait de grands
„ progrès chez vous : vous n'êtes ici que
„ de corps. Il y a des perſonnes parmi
„ les enfans qui vous ſeront peut-être
„ plus utiles, & à qui vous aurez peut-
„ être plus de confiance. Que rien ne
„ vous retienne. Ce n'eſt pas une rai-
„ ſon, que parce que Dieu s'eſt ſervi
„ de moi pour vous, il veuille encore
„ s'en ſervir. Que nulle conſidération
„ ne vous arrête. Je n'en parlerai à
„ perſonne ; car je ne veux uniquement
„ que le bien de votre ame. Je ne ceſ-
„ ſerai de prier le Seigneur pour vous.
„ C'eſt peut-être ma faute, & je ne vous
„ aſſurerai pas du contraire, ma pau-
„ vreté & ma miſère étant plus grandes
„ que je ne puis l'exprimer.

LETTRE XLIV.

Les ſages & les grands doivent devenir ſimples & petits pour plaire à Jéſus-Chriſt.

1. N'Attendez pas de moi des complimens ; je vous plains de ceux que l'on vous fait, loin de vous en faire. Tout celui que je vous fais, c'eſt de vous dire, qu'il faut toujours plus renoncer à toute ſageſſe humaine, qui eſt folie, pour entrer dans la folie de Jéſus-Chriſt, qui eſt la véritable ſageſſe. Il faut qu'il n'y ait plus chez vous que cette ſeule ſageſſe, JESUS-CHRIST, qui eſt *petiteſſe & enfance.*

Vous êtes ſage, même juſques dans votre abandon : car l'autre jour que je dis à N. *il faut même que vos ſens ſoyent en paix ;* lui, qui y alloit acquieſcer bonnement comme un bon petit enfant, Dame ſageſſe dans l'abandon dit ; *qu'importe qu'ils ſoyent en paix ou non !* & ce *qu'importe* fit rengainer le limaçon dans ſa coquille : mais mon divin petit Maître (Jéſus) veut qu'on prenne tout pour

argent comptant ; que l'on acquieſce à tout. Chez lui il n'y a point de fauſſe monoye : les folies (*a*) ſont monoye de bon alloi : toute votre indifférence & les *qu'importe*, ſont très bons pour les événemens de la providence ; mais ils ne valent rien pour les moindres choſes que mon divin petit Maitre fait dire. La vraye richeſſe que je trouve en vous, c'eſt votre pauvreté d'eſprit & votre docilité. Le vrai honneur eſt d'être à Jéſus-Chriſt : ſans cela, je vous tiendrois pour la plus miſérable du monde ; & fuſſiez-vous Reine, je ceſſerois de vous aimer & de vous voir, ſi vous ceſſiez d'être petite. Je veux que la balance chez vous faſſe toujours le contrepoids : que plus il vous éléve, plus vous ſoyez petite ; plus il vous enrichit, plus vous entriez dans un dépouillement réel.

2. Retranchez tout ce que vous pourrez retrancher avec bien-ſéance : Dieu veut que contre votre naturel & votre rang vous ſoyez un exemple de modération : vous ne l'avez pas été ; il s'en faut quelque choſe : mais que cela s'étende par tout, ſans exception. N'allez pas dire, comme vous dites toujours, je

(*a*) 1. Cor. I. ℣. 25.

ne puis rien ; car cela me déſeſpére : mais acquieſcez, & entrez réellement dans la pratique ſans pratique du retranchement dans ce qui vous ſera marqué par l'Eſprit de Dieu aux occaſions où vous voudrez bien aller tête baiſſée ſans vous flater. Je porte la vérité dans mon cœur, & j'eſpére qu'il ne ſortira que vérité de ma bouche ni de ma plume. Plus je vous la dirai avec liberté, plus je vous aimerai.

3. Ne jugez point du profit par ce que vous ſentez ou atteignez par votre raiſon : il y en a pour vous dans les plus petites choſes, & dans celles-là plus que dans les autres. Ce ſeroit bien accommoder un naturel élevé comme le vôtre que de le conduire par des choſes ſolides, élevées, où la raiſon & la délicateſſe de l'eſprit trouve toujours ſon compte ! Non, non ; la vérité eſt nue, elle eſt ſans ajuſtement, elle eſt amère à l'eſprit quoique pleine de douceurs en elle-même. Dieu ſera toujours caché pour vous dans des riens, ſans quoi vous auriez été une jolie perſonne. Soyez plus petite que jamais. Ecoutez juſqu'au moindre de vos domeſtiques, vous dont la hauteur naturelle ne pourroit ſouffrir

que

que l'on vous parlât. Que l'on ne vous reconnoiſſe plus. Ce ſera alors que vous ſerez ſelon mon cœur, qui eſt le cœur de mon petit Jéſus. Amen.

LETTRE XLV.

De la ſimplicité & de l'humilité, qu'on doit acquerir en ſe quittant ſoi-même pour ſe perdre en Dieu ſans plus ſe recourber ni réfléchir ſur ſoi: Ce qui remédie à bien des deffauts, &c.

1. JE ne vous fais point de compliment, & je ſuis perſuadée que vous n'en attendez pas de moi, mais la ſimplicité d'une Chrètienne. C'eſt cette *ſimplicité* qui me porte à vous dire ſans réflexion ce qu'il plaira au Seigneur de m'inſpirer. Vous manquez de cette vertu, & les retours fréquens que vous faites ſur vous-même, qui vous perſuadent de votre indignité, quoiqu'il paroiſſe une eſpèce d'humilité en cela, ſont pourtant l'effet d'un amour propre rafiné, qui vous occupe autour de vous-même, qui vous fait craindre de ne pas

bien dire, d'ennuyer &c. La véritable humilité n'a point d'yeux pour se regarder soi-même, parce qu'étant mére de la parfaite simplicité, elle agit sans retour, sans penser si elle plaît ou déplaît, si elle parle juste ou d'une maniere basse & commune. Comme elle ne veut plaire qu'à Dieu, elle est aussi contente de dire des pauvretés, que les plus belles choses du monde, c'est ce qui la rend paisible & contente, ravie que ses mauvaises expressions la ravalent dans l'esprit des autres. Ne nous trompons point, quelque miséricorde que Dieu nous fasse, nous n'y correspondons point avec fidélité que nous n'en soyons venus là. Si vous croyez être quelque chose, dit le Livre de l'Imitation de Jésus-Christ, apprenez à devenir rien.

2. Tous sentimens inquiétans ne sont point de Dieu, mais de l'amour propre, quelque apparence de vertu qu'ils semblent avoir. Le deffaut de simplicité est la source de toutes vos peines, c'est ce qui vous fixe en vous-même. Allez où vous voudrez: si vous restez en vous-même, vous porterez par tout vos peines & vos inquiétudes: elles ne sont point dans les autres, mais en vous.

Pour quitter ces mêmes peines, il faut vous quitter vous-même pour vous perdre dans ce Bien infini & inalterable : mais vous ne pouvez vous perdre en Dieu qu'en vous quittant vous-même, & perdant cette propre conſiſtance qui vous fixant en vous-même par la propre réflexion, vous empêche de vous écouler dans votre être original. C'eſt pourtant ce à quoi vous êtes appellée, & ce que Dieu demande de vous. Vous voulez lui donner ce qu'il ne vous demande pas, & ne lui pas donner la ſeule choſe qu'il exige de vous. Quittez-vous vous-même, & vous trouverez le véritable repos, que vous ne trouverez ſans cela dans aucun lieu du monde.

3. La peine que vous avez à l'égard de N. vient de la même ſource. C'eſt vous qui la cauſez, & non lui. Vos réflexions vous gênent & le gênent auſſi ; le deffaut de ſimplicité qui eſt en vous, ſuſpend en lui la grace qui lui eſt donnée pour vous. Votre agir étant humain & naturel, & lui pour le fond étant fort éloigné de cela, il paroit ſec. Vous fermez la bonde aux graces : ouvrez-la par votre petiteſſe, par une ſimplicité ſans retour, & la grace coulera en abondan-

ce ; vous éprouverez une correſpondance qui vous a été inconnue juſqu'alors à cauſe de la barriere de votre amour propre. Hélas ! le tems eſt ſi court : pourquoi l'employer autour de nous-mêmes ? Rien n'eſt plus contraire à l'abandon & à l'amour pur que cet état recourbé ſur ſoi-même. L'œil ſimple n'a qu'une vue directe, il n'enviſage que ſon objet ſans ſe recourber ſur ſoi-même. Vous faites comme une perſonne qui étant appellée auprès du Roi, au lieu de correſpondre à ſon amour & à ſes bienfaits, ſeroit occupée d'une bagatelle qui manque à ſa parure, & perdroit par-là un tems ſi précieux. Dieu veut vous déranger : il aime mieux un ornement *ſimple* qu'une parure affectée ; & vous voulez toujours ranger ce qu'il détruit !

4. Il y a encore une ſource de vos peines, c'eſt que vous regardez trop N. du côté de l'humain & des dons naturels : & c'eſt la moindre partie de lui-même. Regardez-le comme l'homme de Dieu pour vous : pénétrez Dieu en lui : ſans vous amuſer au dehors qui le couvre : obéiſſez aveuglement : ne vous donnez pas la liberté de raiſonner ſur ce qu'on vous dit & ordonne. Si Jéſus-

Christ étoit sur terre & qu'il vous parlât lui-même, le seul moyen d'empêcher le fruit & l'effet de ses paroles, seroit de raisonner dessus, ou de s'occuper de soi-même dans ces momens, sous prétexte de voir son indignité. Vous remarquerez, que ces vûes recourbées loin de vous rendre plus humble, augmentent votre amour propre: l'effet en paroit par la rage, le désespoir &c. au lieu que l'oubli de vous-même vous changeroit en peu de tems. Je sai qu'il est difficile qu'un esprit accoutumé depuis longtems à la réflexion, s'en défasse si promptement: mais travaillez-y, sans effort pourtant; car il ne s'agit pas de beaucoup faire, mais de laisser tomber ce que vous tenez. Le Démon est moins à craindre pour vous, que vos propres réflexions.

5. Ce que je vous ai dit jusqu'à présent est la source de vos jalousies. La jalousie n'en est que l'effet: ainsi ce n'est pas de ce côté là que doit être vôtre travail, mais à ce que je viens de vous dire: au contraire, il faut porter cette jalousie en esprit de mort, demeurant en silence auprès de Dieu pour vous en laisser écraser: car en la combattant, vous

l'irriteriez ; au lieu que demeurant ſans vous remuer ſous la main de Dieu, portant le poids de ſa juſtice dans la violence de cette paſſion, & vous abandonnant à Dieu pour porter cette peine tant qu'il lui plaira, elle s'adoucira peu à peu. Rien ne peut vous changer qu'un procédé ſur-humain, ſi éloigné de celui que vous avez ſuivi.

6. Pour ce qui eſt de la Religion, vous n'êtes nullement en état dans ce tems brouillé de faire un choix. Je crains bien que le Démon, ſous prétexte de bien ne veuille vous tirer de la conduite de Dieu, pour vous donner une conduite humaine ſelon votre arrangement. (a) *Vos voyes ne ſont pas mes voyes*, dit le Seigneur : & *autant que le ciel eſt élevé au-deſſus de la terre, autant les penſées du Seigneur ſont-elles au-deſſus des nôtres.* Je le prie de mettre dans votre cœur ce que je viens de vous dire ; car je crois que c'eſt la vérité. C'eſt en lui que je vous ſuis entiérement acquiſe & unie en charité.

7. Que vôtre état de peine ne vous empêche pas de ſervir votre amie ; Dieu

(a) Iſaïe LV. ℣. 8.

vous l'ayant donnée, vous demanderoit un terrible compte si vous cessiez de lui aider, & si cedant à vos peines vous l'abandonniez ; car il faut que vous sachiez, qu'il y a une Hierarchie sur terre comme au ciel, & que quelquefois la perfection d'une personne est attachée à celle de l'autre. Il y a des unions de grace, bien plus fortes que celles de la nature. On manqueroit plûtôt à cette derniere qu'à l'autre. Je vous souhaite à l'une & à l'autre la plénitude de cette (a) *charité que les grandes eaux ne peuvent éteindre*, ni les plus grands travaux diminuer.

LETTRE XLVI.

Se préparer à la perte comme Dieu voudra, sans reserve, ni dissimulation, ni s'occuper de l'avenir, avec fidélité, patience & abandon.

1. JE ne puis avoir aucune peine de celle que je vous ai faite ; au contraire, elle a servi à me certifier à vôtre

(a) Cant. VIII. 7.

égard. Faites ſi bien que vous voudrez ; il faudra toujours la perte totale en la maniere que Dieu connoit, & que lui ſeul a deſtinée. Oui, je veux toujours me charger de vous ; mais je ne veux ni bornes, ni conditions, ni reſerves. Je ne ſerai jamais importunée de vos lettres ; mais il faut vous réſoudre de quelque maniere que j'en uſe à vôtre égard, de garder toujours la même fidélité que vous avez eue pour dire tout ce que vous penſez : c'eſt à quoi Dieu donnera bénédiction, & à quoi vous n'êtes pas encore entiérement ſouple. Quelque choſe qui en puiſſe arriver, allez toujours vôtre train, & ſoyez fidèle de vôtre côté.

2. Puis que vous le voulez, je vous ferai marcher (quelque peine que vous ayez) ſans écouter ni vôtre nature ni vôtre raiſon ; mais aſſurez-vous que Dieu ne fera rien au-deſſus de vos forces. Déſocupez-vous de l'avenir, non par effort, mais en n'entretenant point de penſées volontaires : s'il vous en vient, ſouffrez-les, & les peines ; mais que l'abandon ſans abandon dévore tout. Ce que vous dites dans vôtre lettre fait voir que vôtre fond eſt dans l'état de la

volonté de Dieu ; & qu'il n'y a que le détail des choſes qui vous peine. Vous voulez cette volonté en général, Dieu vous la fera vouloir dans tout ce qu'il voudra de vous.

LETTRE XLVII.

Dieu a des voyes & conduites différentes ſur les ames ; & l'on ne doit pas prendre l'une pour l'autre.

1. PUis que vous voulez bien que je vous diſe mon ſentiment, ſans prétendre ni vous gêner ni être crue ; (car Dieu m'eſt témoin que j'ai ſi peu d'attache à mes lumiéres, que je ſuis prête à les ſoumettre à tout autre ;) la confiance que vous avez eue en moi, & l'affection que j'ai pour vous, m'obligent de vous dire, que la conduite ne doit pas être la même en toutes les ames ; qu'il ne s'agit pas de les conduire par notre propre voye, mais par celle que Dieu leur a choiſie, chacune dans leur état. Il ne ſe faut pas lever avant le jour ; & celui qui précéde le flambeau

qui l'éclaire, eſt auſſi bien en ténébres que celui qui le ſuit de trop loin.

2. Vous devez remplir les devoirs d'une mére de famille ; & il y a bien de la différence de vous à une particuliere. Je ne voudrois pas me faire une loi exacte de ne pas perdre Vêpres, ni la grande Meſſe ; mais auſſi je me garderois bien de ſecouer le joug. Mettez-vous en devoir d'y aller toujours, & n'y allez point certains jours que vous y trouverez trop de répugnance. Nous voyons dans les communautés des ames de grace éminente, à qui Dieu fait remplir tous leurs devoirs, parce qu'elles ſont Supérieures. Croyez-moi ; ſi vous ſuivez tout conſeil, vous vous égarerez. Il y a des ames qui ont de la grace qui ſe communique : mais le don de conduite n'eſt pas toujours donné ; & avec bon zéle on gâte bien de l'ouvrage. Jéſus-Chriſt a conduit peu à peu ſes Apôtres, & leur a dit lui-même, (*a*) qu'il y avoit des choſes qu'ils ne pouvoient pas porter.

(*a*) Jean XVI. 12.

LET-

LETTRE XLVIII.

Qu'il faut ſuivre les deſſeins de Dieu ſur chacun de nous, & la voye qu'il nous choiſit, ſans s'y oppoſer par l'activité & les réflexions propres, auxquelles il ne faut point avoir égard, mais s'abandonner à Dieu en enfant, content d'être conduit & traité comme on l'eſt.

1. PErmettez-moi, ma très chère, de vous parler à cœur ouvert, ſous l'approbation de N. mais je vous demande que cette lettre ne ſoit vûe que de vous & de lui. S'il l'improuve, n'y faites aucune attention: s'il l'aprouve, lui qui vous connoit, croyez que Dieu m'a fait vous l'écrire.

C'eſt devant ſes yeux & en ſa préſence que je vous proteſte que vôtre état a été & eſt de lui. Si vous vous étiez abandonnée à ſa conduite purement & ſimplement, les choſes auroient eu un autre effet.

2. Il y a de la tentation dans vôtre état, & cette tentation eſt fortifiée par vôtre naturel & par vos réflexions. Dieu

vous veut à lui par *la foi*, par la *paix* & le *ſilence*: vôtre eſprit vif & aprofondiſſant s'eſt toujours opoſé à cette foi ſimple & nuë, qui ne veut rien voir ni rien connoitre, qui ſe laiſſe conduire comme un enfant, ſans retour, ſans ſoin de ſoi. Vos réflexions d'amour propre, quoiqu'elles paroiſſent humbles & fondées ſur vôtre indignité & ſur les bas ſentimens de vous-mêmes, vous ont ôté la paix; parce qu'elles ſont contraires au paiſible *rien*, qui ne méritant rien, ne penſe pas même ni à mérite ni à démérite; mais qui eſt content & paiſible dans ſon rien: j'oſe dire même ſans craindre de trop oſer, que cette humilité eſt un amour propre rafiné, qui ne peut donner la paix, parce qu'elle vient par l'effort de l'imagination & le combat de l'eſprit propre: de ſorte qu'elle ne peut avoir de ſtabilité. Celui qui demeure dans ſon rien, ſans rien enviſager, y demeure affermi: & quoi qu'il arrive, il demeure à l'abri de tous les vents, qui ne peuvent le renverſer ni mettre plus bas qu'il eſt.

3. Le ſilence n'a garde de ſubſiſter: car comme vous voulez toujours quelque choſe, cela fait chez vous un cer-

tain tumulte qui l'interrompt. Vous voulez avoir de la vertu par effort ; ce qui vous ſera toujours impoſſible, attendu le deſſein de Dieu ſur vous. Vous voulez entrer dans un combat nouveau & actif contre vous-même ; & Dieu ne demande de vous qu'un acquieſcement humble & ſimple, un abandon total pour porter vos misères & vos peines comme il lui plaira, & auſſi longtems qu'il le voudra : de ſorte qu'en croyant combattre contre vous-même, vous combattez contre Dieu, vous lui réſiſtez. (*a*) *Qui a pû réſiſter à Dieu, & vivre en paix ?*

4. Si vous portiez vos tentations & vos peines ſans vous regarder vous-même, vous auriez la paix au milieu de ce qu'elles ont de plus terrible & de plus affligeant ; car vous les porteriez comme Dieu le veut. Comptez, que l'état où vous êtes eſt le meilleur pour vous, & le plus glorieux à Dieu. Cependant loin de vous y ſoumettre par un humble acquieſcement, vous le combattez de toutes vos forces. Ce n'eſt point là *la voye de Dieu* ſur vous, ni ce qu'il vous demande. Allez où vous voudrez, conſul-

(*a*) Job IX. 4.

tez qui il vous plaira : ſi vous ne vous quittez vous-même, vous n'aurez pas une véritable paix.

5. La nature & l'amour propre trouvent leur compte à changer de route, cherchent des apuis par tout ; & c'eſt ce qu'on apelle une très grande infidélité. Dieu vous a donné du goût pour N. c'eſt un moyen imparfait dont il s'eſt ſervi pour vous porter à ſuivre ſes conſeils ; mais vous laiſſez ſes conſeils à cauſe de ce goût imparfait. Suivez ſes conſeils, & ce goût tombera peu à peu. Mais Dieu, qui vouloit, comme je vous le dis, ſe ſervir de ce goût pour vous porter à ſuivre ſes conſeils, n'a pas réuſſi ; & le Démon au contraire a réuſſi à merveilles, vous faiſant abandonner ces conſeils par la crainte du goût ; & c'eſt préciſément ce qu'il ne falloit pas faire : car cette crainte a augmenté le goût, & ôté la fidélité à ſuivre les conſeils avec une humble & ſincère obéiſſance. De ſorte que vous avez craint de vous abandonner à Dieu, & vous avez ſuivi ſans le vouloir les deſſeins de l'ennemi : ce qui vous a fait éprouver des états ſi violens, qu'ils alloient à la fureur.

Qu'a prétendu par là le Démon ? Vous jetter dans le deſeſpoir, ou du moins, vous faire abandonner toute voye ; vous rendre ſuſpecte la voye par laquelle Dieu vouloit que vous marchaſſiez, afin de vous égaren dans des ſentiers qui vous paroiſſent plus commodes, où plus de gens marchent, mais qui ne ſont pas ce que Dieu demande de vous.

6. Rentrez dans vôtre voye par un humble abandon, contente de porter la ſéchereſſe & la peine tant qu'il plaira à Dieu. Vous la méritez, pour n'avoir pas voulu vous fier à lui. Au reſte, vous avez très mal fait de parler à ce Confeſſeur de cette atache prétenduë. Comme il ne vous connoit pas, qu'il ignore vôtre voye auſſi bien que les deſſeins de Dieu ſur vous, il n'avoit garde de vous donner un conſeil qui vous fut utile, quoiqu'il vous paroiſſe l'être dans l'envie que vous avez d'agir, de voir vôtre travail, & de vous dérober à Dieu. Quand je dis *l'envie*, je n'entends pas une envie déliberée de vous arracher à Dieu ; mais une envie de la nature couverte du prétexte du bien.

7. O ſi vous pouviez prendre ſur

vous d'aller ſimplement comme un enfant, de faire à la lettre ce qu'on vous dit, ſans écouter ce que vous ſentez ou ne ſentez pas, vous feriez des merveilles! Remarquez que cette perſuaſion que vous vous donnez, que vous n'êtes rien, que vous ne méritez rien, afin d'excuſer les autres en vous acuſant d'une maniere vertueuſe; loin de vous donner la paix, l'ôte entierement. N'acuſez ni vous, ni perſonne: laiſſez ce que vous êtes & n'êtes pas: ne ſongez à rien faire; mais ſoyez ainſi que le Prophète, (*a*) *comme une bête devant Dieu:* & demeurez néanmoins *atachée à lui.* Je prie celui qui me fait vous écrire, qu'il ouvre vôtre cœur, & que ce même cœur comprenne ce que l'eſprit ne comprendra jamais. Croyez-moi à vous ſans reſerve. Vous vous cauſez bien des peines faute d'abandon: mais j'eſpére que Dieu s'en ſervira pour vous faire rentrer dans vôtre voye. Tant de coups de fouet vous font voir qu'il n'y a qu'un ſentier pour vous: toute autre voye, quoique bonne en elle-même, ne l'eſt pas pour vous de qui Dieu demande autre choſe.

(*a*) Pſ. 72. verſ. 23.

LETTRE XLIX.

Ne point ſe former de propre vocation.

PUiſque vous voulez que je vous diſe mon ſentiment, ma très chère, je ne croi point que les ſentimens de Mademoiſelle vôtre fille ayent été une vraye vocation. Nourrie qu'elle a été dans la religion, à entendre relever l'état religieux fort au-deſſus de celui du mariage, elle s'eſt imprimé cela dans ſon cœur. Comme ſon cœur eſt bon, elle a voulu ſe former un état parfait, que Dieu n'a point aprouvé par les terribles oppoſitions qu'il lui a données. Le fonds mélancolique & d'humeur noire que cette penſée lui donne, n'eſt point de Dieu. Sitôt qu'elle n'y a plus penſé, ſon eſprit & ſon cœur s'eſt dévelopé; ainſi entrant dans le mariage, conſervant la crainte de Dieu & la liberté de l'eſprit, elle ſera plus propre à ce que Dieu veut d'elle, & plus en état d'être tournée du côté de l'intérieur.

LETTRE L.

S'il convient d'être indépendant de tout autre dans la voye & conduite ſpirituelle. Diſtinction du fond d'avec le goût ſuave, ſur lequel on ne doit point ſe confier.

1. PUiſque vous m'ordonnez, Monſieur, de vous dire ſimplement ma penſée, je le ferai pour vous obéir. S'il peut y avoir une indépendance qui vient de Dieu, vous me permettrez de vous dire, qu'il y auroit une infinité de circonſtances à l'indépendance qui vient de Dieu qui ne ſont point dans la vôtre : la vôtre au contraire leur eſt opoſée : je vous en dirai quelques unes. La premiere, que l'indépendance qui doit venir de Dieu ne doit pas être de nôtre choix & de nôtre entêtement ; mais de l'avis de quelque autre qui veuille cela comme Dieu le veut : au lieu que la vôtre ne vient que d'un amour ſecret de vôtre propre excellence : celle-là ne vient par nulle cauſe extérieure, comme la vôtre eſt venuë : &

loin qu'elle dût retirer de l'union des perſonnes qui ſont tout à Dieu, elle y unit davantage, parce que cette indépendance (qui ne peut venir que d'un état très avancé) n'eſt jamais ſi entiere, que Dieu pour exercer la ſoupleſſe de l'ame ne faſſe demander ſouvent avis; & l'on eſt toujours prêt à le faire, bien loin de ſe croire dans un état où l'on n'eſt pas, & même où l'on ne peut pas être lorſque les perſonnes qui ont la lumiere divine nous aſſurent du contraire. Ce ſeul entêtement à vouloir malgré les avis de N. & les ſentimens des autres, être indépendant, marque que vous ne le pouvez être par l'ordre de Dieu: il faut que des mépriſes & que des humiliations vous en convainquent.

2. Comment agirez-vous par le pur *fond* lorſque vous ne poſſedez pas même encore ce fond pur? Car tant qu'il reſte du ſenſible, & même de l'aperçu, l'on ne peut diſtinguer ce que Dieu veut ou ne veut pas. Car vous vous tromperiez beaucoup ſi vous preniez le fond pour un certain *goût ſuave* qui vous porte aux choſes. Ce n'eſt nullement cela: & quiconque le ſuit, va parce qu'il ſent ou ne ſent pas, & n'entre jamais dans la

pure foi ni la mort totale, où ſe diſcerne le fond, qui eſt ſi ſimple, ſi éloigné de ce goût aperçu (qui fait ſouvent votre plénitude & votre recueillement,) que rien n'eſt plus opoſé (quoiqu'il ſoit bon;) car l'un empêche la manifeſtation de l'autre. Suivant cela, vous ferez toujours des mépriſes; vous n'aurez jamais un vrai diſcernement des eſprits; & ſous prétexte de communiquer à un peu de grace ſenſible, vous demeureriez toute vôtre vie arrêté. Ce goût, que vous appellez *intime*, & que je nomme *aperçu*, ne diſcerne jamais juſte: & le fond ſimple deſtitué de ſentimens ſenſibles, diſcerne ſans mépriſe; parce que l'homme mort ne tient à rien, & qu'un grain de bled remue & emporte le poids. Vous tenez à vôtre indépendance; & cet arrêt eſt très conſidérable. Vous avez des gens qui ont beaucoup de graces & de lumiéres qui ne vous arrêteront pas. Ce n'eſt pas à nous de nous ôter les apuis; c'eſt à Dieu: mais je vous dis plus; les gens éclairés de ſa pure lumiére ne s'en (*a*) ſervent pas.

3. Je crois que vous auriez pû mon-

(*a*) *A ſavoir*, d'apuis.

trer vôtre lettre à M**, par petiteſſe avant de la donner. Vous dites que vous n'avez point de reproche (en vous) d'avoir fait cela; & vous concluez de-là, que vous avez fait la volonté de Dieu. Cela même eſt (que je crois) une mépriſe: car il y a des fautes que Dieu ne nous reproche pas, à cauſe de la ſimplicité de nôtre intention. Ce deffaut de reproche n'eſt pas toujours une marque que l'on a fait la volonté de Dieu; puiſque vous ſavez vous-même qu'il y a des fautes inconteſtables que Dieu ne reproche point: & qui voudroit ſe fonder là-deſſus pour s'aſſurer de faire la volonté de Dieu, ſe tromperoit. L'aſſurance ſi forte où vous êtes de la faire, eſt même une tromperie. Si vous êtes sûr d'avoir écrit cette lettre par la volonté de Dieu, pourquoi deux jours après aller vous jetter aux pieds de M. N. & faire des baſſeſſes non ſeulement indignes de vôtre grace, mais même de vôtre caractère? Ces haut & bas, & je ne ſai quoi qui mollit, qui abandonne tout d'abord, qui rejette le fardeau, qui ne voudroit dans la cure que le doux & l'utile & non ce qu'il y a de pénible, n'eſt-il pas un effet de la

nature ſpiritualiſée ? Car je vous aſſure en préſence de mon Dieu, pour lequel ſeul je plaide contre l'amour propre, parce que vous le voulez, que vous êtes encore fort vivant dans la nature quoique vous ne le voyez pas. Quel gain & quel profit ai-je à être cruel ? Que cherche-je que vôtre bien ? Quoique je viſſe tout cela, & bien d'autres choſes, comme (*a*) les vies extrêmes que vous avez dans tout ce que Dieu fait par vous, je ne vous en euſſe rien dit ; car je ne m'ingere de rien par moi-même : mais j'ai crû devoir cela à nôtre amitié & à l'humilité que vous faites paroitre en me demandant ma penſée ſur la réſolution où vous êtes de vivre indépendant.

4. Les ames de vraye lumiére, comme M. N. ne tirent point les autres de la pure dépendance de Dieu, comme (le font) ceux qui n'y ſont pas ; & c'eſt en quoi vous vous tromperiez. S'ils ſont fidéles, ils n'agiſſent que comme Dieu les fait agir ; autrement leur grace ne ſeroit pas pure. Dès que ces perſonnes, qui ſont aſſurément toutes à Dieu, vous diſent que vous avez be-

(*a*) *c. à d.* quand on prend vie & complaiſance en tout ce qu'on fait.

ſoin d'une conduite ; vous devez croire que Dieu le leur fait dire ; & c'eſt la nature en vous qui la rejette, & non la grace. Ces perſonnes, quoique pleines de grace, vous déplaiſent, à ce que vous dites, elles qui plaiſent pourtant ſi fort à Dieu : d'où vient cela en vous, qui êtes vivant ? C'eſt que vôtre goût n'eſt pas le goût de Dieu : car ſi vous aviez le goût de Dieu, vous ne pourriez que vous ne goûtaſſiez ce qui eſt purement à lui.

Vous voyez que je vous dis la vérité de tout mon cœur : vous ſavez ce que je vous ai déja écrit ſur vôtre lettre : ceci fait, je ne vous le dirai plus, eſpérant que par une expérience de confuſion Dieu vous le ſera connoître un jour ; & alors vous vous y rendrez. Je ſuis cependant toute à vous en Nôtre Seigneur.

LETTRE LI.

Difficulté de la voye de deſtruction & de mort, à laquelle on a le choix de ſe réſoudre ou non.

1. EST-il poſſible, Me... que vous preniez pour un refroidiſſement

d'amitié ce qui en est la plus forte preuve? Il y a bien de la différence de nous aimer pour Dieu ou de nous aimer pour nous-mêmes. Je vous l'avois toujours bien dit M. qu'il n'étoit pas bien aisé de suivre une conduite si destruisante & si contraire au plan que l'on se fait de conduite. Il y a des abandons & des sacrifices qui plaisent infiniment à Dieu: mais il y en a d'autres qui ne lui peuvent être agréables. Il veut se choisir lui-même les victimes, & l'on est étonné souvent de celles qu'il rejette. Le chemin de la mort est bien long: & si vous avez peine d'entrer dans les prémices de cette mort qui n'est qu'une ombre, comment entrerez-vous dans ses agonies? La mort est douce à qui ne la porte pas dans son sein: mais elle est affreuse lorsqu'elle paroit. Les pas de ceux qui annoncent la paix, sont beaux, dit l'Ecriture (*a*): mais ceux qui apportent la guerre ne sont pas tels. Cependant le même Jesus-Christ, qui est né pour apporter la paix sur terre, y a apporté (*b*) le glaive & le feu. Tout courage sera détruit, parce que c'est l'ouvrage du

(*a*) Rom. X. ℣. 15.
(*b*) Matth. X. ℣. 34. Luc XII. ℣. 49.

du cœur humain. S'il plaiſoit à Dieu de remuer, vôtre cœur ſeroit bien autre choſe que ce qui en paroit.

2. Si Dieu ſe contente de vôtre abandon, pourquoi n'en ſerois-je pas ſatisfaite? Et qu'ai-je à démêler avec vous ſi ce n'eſt pour lui? Croyez-vous qu'il vous reçoive ſi je vous rejette? Et pourrois-je vous rejetter s'il vous recevoit? Vous vous trompez beaucoup. Il ne s'agit pas de porter la juſtice de Dieu: mais il s'agit de donner lieu à cette même juſtice de détruire en vous ce qui lui eſt opoſé.

3. Je ſai, Me. ce que vous êtes & ce que je ſuis, le ménagement que je devrois avoir pour vous, à parler humainement: mais à parler ſelon Dieu, je me ſoucie de vôtre rang, de tous vos avantages, comme d'une paille: d'être bien ou mal-voulue de vous, m'eſt comme rien: je ne me ſoucie que de vous voir remplir les deſſeins de Dieu. Si vous n'entrez pas abſolument, non par condeſcendance, mais par une croyance ſi entiére, que vous ne doutiez pas un moment que ce qui vous paroit blanc eſt noir, vous me ſeriez arrachée. Alors je vous conterois comme le reſte des

personnes de qualité, pour lesquelles on garde des respects aparens, mais pour lesquelles on n'a pas la moindre liaison. Il n'en est pas de même, M. des unions que Dieu fait, que de celles que nôtre humeur fabrique; sur tout lorsqu'il y a une subordination de graces. On ne les secoüe pas comme un manteau, & l'on ne sauroit les rompre sans s'éloigner de Dieu. L'exemple de Loth dans l'Ecriture en est une preuve assez forte. Vous en userez comme il vous plaira. Je ne vous ai point celé la vérité. On peut avec les autres conserver une amitié fondée sur le raport d'esprit & de manieres: mais avec moi, il n'y a que Dieu seul. Aussi n'ai-je rien que de rebutant, rien qui flatte ni qui plaise: il n'y a nul assaisonnement ni pour l'esprit, ni pour le cœur à ce que je dis. Mais il me faut prendre de cette sorte, ou me laisser en chemin; & c'est ce qui arrive d'ordinaire lorsque je montre toute ma laideur. Bien d'autres l'ont fait ainsi: vous ne ferez point la planche aux autres. Peu restent; parce que les paroles de mort & les effets sont durs: On ne trouve personne qui puisse servir d'exemple ni d'apui, la voye des

autres n'étant point pour nous. Souvenez-vous que de cinq mille personnes qui suivirent Jésus-Christ dans le désert lorsqu'il les nourrissoit, aucuns ne restérent à sa mort.

4. Le chemin est long: la conduite de Dieu paroit bisarre: il veut dans un tems une chose, & dans un autre tems il en veut de toutes contraires. Vous êtes encore sur vos pieds. La (*a*) mort & la vie vous sont offertes, & Dieu vous en laisse le choix; mais si vous choisissez la mort, il faut mourir à la mode de Dieu, & non à la vôtre. Si vous choisissez la vie, je vous fais la révérence, & n'ai plus rien à vous dire. C'est un chemin que je ne connois plus, où le divin petit maître ne se trouve point comme petit maître. Je ne vous dis pas que l'on ne s'y sauve pas: c'est le chemin de tous les dévots, & même des personnes intérieures d'un certain rang: mais pour le chemin de la mort, il est désert: on n'y trouve personne, & il a des précipices continuels; non de ces précipices qui exercent le courage, & dont on se fait des idées: mais de

(*a*) *c. à d.* La voye de mort mistique, ou de vie en foi & en lumiere.

ces précipices auxquels on ne s'atend pas, & qui ne paroiſſent pas tels. Choiſiſſez donc M. ce qu'il vous plaira ! Les tems de ménagemens ſont paſſés : & ſi vous êtes deux nuits ſans dormir, j'en ai été bien d'autres pour vous.

LETTRE LII.

Dieu mélange ſes douceurs & ſa force dans la voye des croix.

JE vous conjure, Madame, d'être perſuadée que perſonne ne prend plus de part que moi à vôtre affliction. Je l'ai regardée comme une ſuite de ces croix dont la divine Providence ſemble vous accabler depuis quelque tems, & ne vous faire ſortir des unes que pour vous acabler d'une autre : mais comme vous regardez toutes ces choſes d'un œil Chrétien, je ſuis perſuadée, Madame, qu'au travers de la juſte douleur qu'elles vous cauſent, vous y découvrez les caractères de l'amour & de la bonté de Dieu, qui en vous rendant conforme à ſon Fils, verſe dans vôtre ame une force ſecrette & une réſigna-

tion entiere pour toutes ſes divines volontés, une impreſſion profonde qui adoucit les plus étranges amertumes, & qui fait concevoir qu'il n'y a que Dieu qui puiſſe mélanger tant d'amertumes avec de véritables douceurs. Dieu même ſera vôtre force, Madame: & en vous donnant moins de mal que vous n'avez, (ce ſemble) ſujet d'en craindre, Dieu vous fera voir avec quel ſoin il tempére les douleurs de ceux qui les reçoivent avec ſoumiſſion. Ces ſortes d'accidens ſervent à augmenter la pieté de ceux qui les ſouffrent, & de ceux qui les partagent par le ſang & l'amitié.

LETTRE LIII.

Ne rien déſirer hors de la volonté de Dieu, qu'il faut atendre en paix, ſans s'inquiéter des deffauts involontaires, ſans tant de réflexions ſur ſoi, ſouffrant les viciſſitudes & demeurant fidéle à ſon état, ſans vouloir rien précipiter.

1. JE vous écris ſans en ſavoir la raiſon. Pourquoi cherchez-vous

quelque choſe hors de l'ordre & de la volonté de Dieu ſur vous? Dieu ſe communique à nous non pas ſelon nos vues ni nos inclinations, mais ſelon ſon deſſein ſur nous, ſelon ce qui nous eſt le plus convenable. Il ſuffit que nous tendions à quelque choſe, pour ne le point avoir. Tout vient dans le tems que Dieu l'a deſtiné. Pour vouloir trop bien faire, l'on ne fait rien. Laiſſez-vous comme une terre ſans mouvement, expoſée à la roſée céleſte, & cette roſée vous pénétrera & vous fera porter du fruit. Je ſuis toute à vous.

2. Si vos humeurs ſont en mouvement, je ſuis perſuadée que cela vous vient en partie du jeûne. Prenez quelque orge ou gruau le matin pour vous rafraîchir, & le ſoir faites une bonne collation : du reſte, tâchez de jeûner de vos paſſions. Dieu permettra de ſemblables changemens en vous, afin de vous faire voir qu'il eſt le maître chez vous. S'il amortit votre vivacité, ne croyez pas que cela ſoit naturel, puiſque lorſqu'il vous laiſſe à vous-même, vous vous retrouvez la même. Dieu ne laiſſe pas d'être avec vous quoique vous

sentiez vos sens si vifs : soyez donc en paix : pourquoi n'obéissez-vous pas?

3. Je vous conjure, ma très chère, de ne vous inquiéter point pour vos défauts, quels qu'ils soient : il faut en être contente dès qu'ils ne sont pas volontaires. Il ne faut faire aucune faute volontaire pour en être humiliée ; mais il faut être contente de celles que le naturel fait commettre par sa précipitation & sa vivacité. Oubliez-vous vous-même, & ne réfléchissez point volontairement sur vous-même. Ne vous étonnez pas même de ne pouvoir empêcher les réflexions. Il y a des saisons dans la vie spirituelle comme il y en a dans la nature : l'hyver suit l'automne, le printems n'est pas toujours printems ; & ces saisons sont nécessaires à nous faire sentir ce que nous sommes, & qu'il n'y a point d'état où nous puissions nous soutenir par nous-mêmes. Tous états sont bons dans la volonté de Dieu. Laissez tout tomber, & ne vous arrêtez à rien : soyez seulement fidelle à vôtre oraison quelque séche qu'elle vous paroisse. Laissez aller les autres par leur voye, suivez la vôtre avec petitesse & simplicité.

4. Ne quittez point N. sous prétexte d'avancer : souvent (sous un tel prétexte) on recule, & on se perd sans ressource. Les fruits prématurés ne font point de garde. La nature toujours empressée veut faire tout d'un coup l'ouvrage de la perfection ; mais l'Esprit de Dieu est longanime. Les hommes font leurs bâtimens à fleur de terre, parce qu'ils ne se soucient pas de l'avenir, pourvû qu'on aperçoive leur travail ; aussi le moindre vent abat le travail de l'homme : mais Dieu fait jetter de profondes racines par une longue mort à soi-mêmes. S'il n'y avoit point d'hyver, les arbres ne prendroient point racine. Soyez bonne fille, ne songez plus à vous, & soyez en paix.

LETTRE LIV.

Ne point aller contre l'ordre de Dieu en suivant une voye propre, & sortant de soi pour aider ou corriger les autres ; au lieu d'oublier & autrui, & les propres inclinations qu'on a.

1. VOus savez, Madame, l'affection tendre & sincère que j'ai

toujours eue pour vous, ce que j'ai souffert pour vôtre ame, & ce que je voudrois encore souffrir pour son avancement selon la volonté de mon Dieu : ainsi, ce que je vous dirai, ne vous doit pas être suspect, puisque personne ne vous aimera jamais ni plus purement, ni plus fortement que je vous aime. Ce n'est point le dementi public que vous avez donné par vôtre long séjour à la Cour à la conduite que Dieu m'avoit fait tenir avec vous, qui me fait parler ; car si je m'arrêtois à ces choses, je serois indigne de Dieu : c'est la vérité seule. Je vous assure qu'il n'est nullement de l'ordre de Dieu ni de sa volonté sur vous que vous demeuriez à la Cour. L'ordre de Dieu est, que vous restiez dans vôtre famille à remplir les devoirs de vôtre état.

2. Toute autre conduite, quoi que vous y trouviez plus d'aisance & plus de liberté, vous conduiroit dans le précipice. Je vous assure que c'est un artifice du diable afin de vous faire prendre le change : parce que plus Dieu a de desseins sur vôtre ame, plus le diable s'efforcera d'une maniere couverte à vous tromper. N'allez pas, je vous

prie, prendre sur ce que je vous dis un abandon à contre-sens, comme fit N: car par là vous boucheriez toutes les avenues par où la vérité pourroit aller à vous: ce seroit un mauvais abandon que celui qui, sous prétexte de (vouloir bien) vous abandonner à être trompée du diable, vous porteroit à mépriser ce que je vous dis. Croyez à mon expérience, je vous en prie: & si ma lettre vous rétrécit & vous ôte une certaine liberté aparente, c'est pour vous procurer dans la suite une liberté réelle.

3. N'allez pas vous imaginer que vous êtes utile aux autres: ce seroit le comble du malheur: car vous vous tromperiez; & en aidant aux autres vous vous perdriez la premiere, & les égareriez. Les lumieres qui vous sont données dans l'état où vous êtes, ne vous sont données que pour vous-même, & l'occupation que vous auriez des autres empêcheroit tout l'effet pour lequel Dieu vous les donne. De plus, cela ne porte nulle grace aux autres. Quoique ce que vous diriez remue, & paroisse éclairer pour des momens, cela a peu d'effet: Vos paroles étant destituées de (vrai) principe, demeurent

ſans force & ſans vigueur. N. n'a nul beſoin de vous, ſa grace étant infiniment ſupérieure à la vôtre ; & ce ne ſera pas même en lui diſant ſes deffauts que vous lui ſervirez. Cela a été bon pour un tems, & dans ce tems Dieu n'a pas permis que je lui en aye caché aucun. A préſent ſon ame eſt dans un état que cette aide extérieure lui nuiroit. Il faut que Dieu lui-même par des coups de marteau achéve ſon ouvrage en lui ; non en l'éclairant, mais en l'aſſommant. Croyez-moi donc, s'il vous plait ; & je vous conjure de la part de Dieu de ne plus parler à aucuns de leurs deffauts. Ceci eſt eſſentiel pour vous.

4. Si vous y entrez, Dieu ſera content. Si vous rejettez mes avis, mon ame ne pourroit plus avoir de correſpondance avec la vôtre ; & je vous regarderois comme faiſant bande à part. Mais je n'ai pas cela à craindre de vous, que je crois, vous ayant toujours vû & ſi ſouple & ſi docile à l'eſprit de Dieu, que cette docilité vous a ſans doute atiré beaucoup de graces. Je ne vous ai pas écrit d'abord du tort que vous vous faiſiez en parlant aux autres ; parce que j'ai cru que vous aviez alors beſoin de

cela pour vous tirer d'un certain enfoncement en vous-même, Dieu se servant souvent de l'amour propre pour rendre plus léger : mais ce dessein de Dieu ayant eu son effet, & vous, ayant été par delà de beaucoup, oubliez-vous, & oubliez tout le reste.

5. Ne croyez pas que vous vous soyez oubliée, parce que la légéreté de vôtre état vous tient comme en l'air nullement. Ce n'est pas là oubli : l'occupation des autres empêche qu'on ne pense à soi. Entrez donc dans ce que je vous dis, qui est capital pour vous. J'ai souffert, de ne pouvoir vous écrire plûtôt là dessus, parce que je craignois, qu'en vous écrivant & vous n'y entrant pas, j'augmenterois le mal, loin de le guérir. Dieu sait combien je vous aime.

LETTRE LV.

Entremise d'une ame pour une autre envers Dieu. Différences de certitudes dans ce que disent les ames unies à Dieu. Subordination que Dieu exige de quelques uns envers elles.

1. DEpuis hier au matin que je me suis donné l'honneur de vous

écrire, sur tout cette nuit, que j'ai passé sans presque dormir, j'ai été si fort apliquée à Dieu pour vous, & la suis encore, qu'il me semble que mon ame se consume devant lui pour vous. Vous m'êtes très uni, & mon cœur se répand dans le vôtre sans peine. La sécheresse ne paroit moindre : il me semble que Dieu verse dans ce cœur tout ce qui vous est nécessaire pour soutenir vôtre emploi ; & que plus il vous éléve d'un côté, plus il vous abaisse de l'autre, voulant que ses graces passent par un si misérable canal. Mais je me sens depuis ce tems très renouvellée dans l'aplication à Dieu pour vous ; de maniere que Dieu me presse encore plus que devant, me tenant sans cesse dans sa présence pour vous avec bien de la force & de la douceur. Je ne puis douter que ce ne soit pour vous : car mon ame est apliquée par Dieu même à la vôtre de telle sorte, qu'il n'y a que l'expérience qui le puisse faire concevoir.

2. Je suis toujours plus certaine de ce que je vous ai mandé. Dieu me donne les choses de telle sorte, qu'elles me viennent comme des pensées purement naturelles. Dans le moment, je

ſai que cela eſt, & je le dis ou l'écris ſans ſavoir pourquoi je le dis : cependant tout ſe vérifie à la ſuite ; & Dieu ne m'a point encore trompée ; parce que je n'ai point ces ſortes de choſes par des lumieres évidentes, mais comme ſi je les ſavois déjà. Elles ſe trouvent en moi de cette ſorte. Mais comme mon état eſt très nud, & fort pur, & qu'il ne reſte rien, (rien ne cauſant eſpèces & tout étant comme devenu naturel), lorſque l'on m'en reparle, je ne ſai pourquoi j'ai dit cela, & je ne ſai que répondre. Cependant, Dieu vérifie ce qu'il a fait dire. Les lumieres ou paroles intérieures que reçoivent quelques uns, ont ſouvent des ſignifications différentes de ce qu'ils s'imaginent, parce que les expreſſions diſtinctes & les lumieres portent cela avec elles. Mais ceci eſt tout différent. C'eſt comme une choſe qui eſt, ſans ſavoir qui l'a apriſe, ni pourquoi on la dit. Il y a de ces ſortes de choſes, certaines qui portent avec elles une certitude avec une onction : & celles-là ſont aſſez infaillibles. Il y en a d'autres qui ſe diſent tout naturellement & ſans y penſer ; elles viennent cependant du fonds ; & celles-là

ſont immanquables. Mais il y a de ſimples penſées que la converſation ou le raiſonnement font venir ; & celles-là n'ont rien de fixe ni d'aſſuré : & qui voudroit que parce qu'une perſonne eſt à Dieu au point d'avoir cette ſcience ſimple, qui eſt le fruit d'une extrême mort, que tout ce qu'elle dit par ſon eſprit ou raiſonnement naturel ſur les choſes qu'on lui propoſe, eut le même caractère, ſe tromperoit beaucoup ; ainſi cela doit faire une grande différence.

3. Il y a des ames qui ne m'apartiennent point, auxquelles je ne dis rien de tout cela : mais celles qui me ſont données, comme la vôtre, Dieu en me les apliquant très intimément, me fait auſſi connoitre ce qui leur eſt propre, & le deſſein qu'il a ſur elles. Je l'ai connu, & vous l'ai écrit dès le commencement dans le tems même que je n'avois point de commerce de lettre avec vous ; & Dieu l'a voulu de la ſorte afin de vous faire voir que ſon eſprit eſt vérité : & à meſure que dans pluſieurs années d'ici le reſte ſe vérifiera, ce vous ſera un témoignage qu'il a voulu ſe ſervir de ce méchant néant pour vous communiquer ſes miſéricordes & pour l'accompliſſe-

ment de ſes deſſeins ſur vous, afin de vous ſervir de contrepoids. C'eſt donc un moyen d'avancement & de communication intérieure pour vous, quoique de loin, & qui ne peut être interrompu par la diſtance des lieux. Il ne le pourroit être que par le deffaut de correſpondance de vôtre part, qui jugeant cela inutile, & même croyant par indifférence qu'il eſt mieux de ne point vouloir ſon avancement, ſe tromperoit. Car Dieu veut aſſurément cette docilité de vous pour un tems, juſqu'à ce qu'il vous ait entierement perdu en lui: alors ce ne ſera plus une communication pareille à celle d'une fontaine ſupérieure qui ſe déchargera dans une autre; mais comme deux rivieres portées l'une dans l'autre à la mer ne font plus qu'un ſeul lit égal, qui n'eſt plus qu'une même eau: Je ne ſai ſi je m'explique bien. Recevez donc ce pauvre cœur, puiſque Dieu le veut de la ſorte; & ſoyez aſſez petit pour agréer ce moyen, qui glorifie d'autant plus Dieu qu'il eſt plus bas & miſérable. C'eſt aſſurément, (oui, aſſurément); dans cette union que Dieu vous donnera ce qui vous ſera néceſſaire pour tout. Je crois que vous ſerez aſſez

abandonné pour être content de manquer à tout : mais vous devez vouloir cela parce que Dieu le veut. On ne peut être plus unie à vous que je la suis. J'y trouve même assez de correspondance.

LETTRE LVI.

Sur le discernement de l'inspiration de Dieu.

1. LA bonté que vous m'avez témoignée me fait prendre la liberté de vous écrire pour vous assurer que j'ai pris toute la part que je dois à votre maladie & aux miséricordes que Dieu vous y a faites. Vous êtes heureuse, Mademoiselle, de savoir faire l'usage que l'on doit faire des croix de la Providence ; & j'espére que vous la ferez toujours plus si vous êtes fidelle à suivre la voix de Dieu.

2. Vous savez mieux que moi que pour suivre cette voix il faut l'entendre ; & comment l'entendre si on ne l'écoute pas ? & comment l'écoutera-t-on si le cœur n'est entierement vuide ?

La voix du Seigneur n'eſt autre que ſon inſpiration. Il faut néceſſairement qu'afin que l'inſpiration puiſſe ſe connoître dans ſon extrême délicateſſe, le cœur ſoit vuide de toute prévention, ſans quoi, c'eſt la prévention qui nous détermine dans les choſes les plus eſſentielles, & non l'inſpiration.

3. Tous les Saints nous ont avertis de l'extrême délicateſſe de l'inſpiration, afin que nous la puiſſions diſtinguer des inclinations que l'amour propre & la cupidité pourroient nous inſpirer. Nôtre Seigneur nous l'explique en peu de mots lorſqu'il nous aſſure, que le (a) *Paſteur vient par la porte*, & que *le larron vient par ailleurs*, par la fenêtre. Qu'eſt-ce que cela veut dire ſi non que l'inſpiration ſort du fond de nôtre cœur, s'y trouve toute placée ſans que l'on ſache comme elle y eſt venue? Mais la prévention entre par les ſens. Pour qu'une choſe ſoit inſpiration, il faut qu'elle ne nous ait été ſuggerée par perſonne, qu'elle n'ait nul motif ni égard humain, que ce qui eſt inſpiré ne flatte point nos panchans ni nos inclinations. Vous voyez donc,

(a) Jean 10. ℣. 1.

Mademoiſelle, que pour être en état de recevoir l'inſpiration, il ne faut être prévenu en faveur de quoi que ce ſoit, ni être en garde contre rien. Si nous ſommes en garde, nous empêchons la pénétration de l'inſpiration, mettant comme un bouclier au-devant: ſi nous ſommes prévenus, nous ne donnerons point de lieu à l'inſpiration.

4. Il faut donc un cœur vuide, réſolu de ne ſe déterminer par aucun choix qui lui ſoit propre, mais de ſe laiſſer déterminer à Dieu. Une choſe qui eſt dans un parfait équilibre, & qui ne panche d'aucun côté, eſt remuée & emportée d'un ſeul grain: mais une choſe fixée par un poids a beſoin de beaucoup de charge & de violence pour être remiſe dans ſon équilibre. J'inſiſte-là deſſus, Mademoiſelle, parce que je ſai que c'eſt le point eſſentiel où le ſalut, la vocation, & la conduite intérieure ſont atachés. Je crois que vous prendrez ceci comme l'effet d'un zèle & d'une affection ſincère, & que vous ſerez perſuadée du reſpect avec lequel je ſuis &c.

LETTRE LII.

La vérité se dit par amour : elle ôte tout à la créature bien que la nature en souffre. Les dispositions surnaturelles & de grace viennent de Dieu : auquel, pour les recevoir, on doit s'abandonner avec humilité & simplicité, comme un enfant.

1. JE crois, ma chère N. que c'étoit une tentation du démon qui vous faisoit garder en vous-même les choses qui vous faisoient peine. Rien n'est plus contraire à la simplicité. C'est ce qui vous faisoit croire aussi que les choses que vous me mandiez, tournoient contre vous. Car j'avois un désir sincère de vous dire la vérité, & jamais vous n'avez été plus chère à mon cœur que lorsque je vous l'ai dite sans ménagement. Je vous ai cru capable de l'entendre, ou plûtôt, Dieu vous en vouloit rendre capable. Je ne la dis pas à tous : il ne m'en vient pas même la pensée. Si vous connoissiez mon cœur, vous verriez que c'est la plus forte preuve d'amitié

que je puiſſe vous donner. Dieu, à cauſe de vôtre humeur naturelle, qui eſt haute & ſéche, a voulu vous tirer d'une certaine domination ; parce que le naturel ſe mêloit avec la grace. Il vous a ôté par une bonté infinie tout ce qui pouvoit vous accrocher, pour vous rendre petite & ſouple.

2. La nature ſouffre étrangement de cela ; & lors qu'on lui ôte d'un côté, elle tâche à ſe dédommager de l'autre. Mais lorſque Dieu aime une ame, & qu'il la choiſit pour être à lui d'une maniere particuliere, il la pourſuit dans tous ſes retranchemens : de ſorte que la nature effarouchée ne ſait à qui s'en prendre : mais c'eſt alors que nous devons avoir plus de courage. La nature nous fait voir le tort des autres, & nous cache le nôtre : la grace fait tout le contraire ; elle ne nous laiſſe voir que nôtre tort à l'égard des autres, & nous fait croire que ces autres ont raiſon. La nature veut être écoutée, eſt bien aiſe de donner conſeil, & que ſon ſentiment ſoit préferé à celui d'autrui. La grace au contraire eſt ravie de n'être bonne à rien, & de n'être comptée pour rien. Ceci ne ſe fait ni par penſée, ni par ré-

flexion, ni par ſe vouloir humilier ; mais la bonté de Dieu, qui chaſſe la nature, met cela dans nôtre fonds ſans que nous le cherchions : on eſt plûtôt étonné, que les autres s'adreſſent à nous : il nous paroit que c'eſt qu'ils ne connoiſſent pas nôtre misère ; qu'ils ſont trompés ſur nous, quoique nous ne voulions pas les tromper : & ce qu'on nous dit à nôtre avantage nous paroit un ſonge.

3. Pour en venir là, il faut nous laiſſer en la main de Dieu, afin qu'il nous mène à ſa mode par des chemins rompus & inacceſſibles. Comme ce que je vous dis eſt un travail efficace de Dieu, qui ne veut que la correſpondance de la créature par un total abandon, vous ferez bien de fauſſes démarches en voulant aller droit ; mais ces fauſſes démarches mêmes vous ſeront utiles pour vous faire connoître la dépendance où vous devez être de la grace : car lors qu'il faut devenir par grace tout autre qu'on eſt par nature, c'eſt un chemin long & raboteux. Au lieu de nous décourager, il faut au contraire être remplie de joye de ce que Dieu veut bien travailler lui-même à l'ouvrage de nôtre ſalut.

4. Livrons-nous entre ſes mains quoi qu'il nous en puiſſe couter : & lors que nous ſentons les vivacités & les délicateſſes de la nature, diſons à Dieu de cœur ; *Voilà ce que je ſuis !* s'il y a du bien, de la lumiére, ou quelque correction, diſons-lui auſſi dans nôtre ſilence ; *Voilà ce que vous êtes !* Tout bien eſt Dieu ; tout mal eſt nous. Soyons donc bien petites, ma très chère, bien ſimples, bien ſouples. Vous voulez (*a*) garder vos peines comme les grandes perſonnes ; & Dieu veut que vous vous plaigniez comme les enfans, qui apportent à leurs méres leurs petites mains qu'ils ont ſalies en tombant. J'eſpére que tout ira très bien dans la ſuite ; & que Dieu en vous ôtant vos yeux, vous donnera les ſiens. Je vous embraſſe en Nôtre Seigneur.

LETTRE LVIII.

Uſer de douceur envers les foibles.

VOila les réponſes, & celle pour M. Sa lettre me paroit ſimple & vraye,

(*a*) *Ou cacher.*

je vous l'envoye. Vous êtes trop âpre, & vous n'avez pas une certaine douceur & compassion que Dieu donne pour les ames, que je le prie de vous donner pour celle-là. Il ne la faut pas pousser à bout: de crainte que ne trouvant que de l'amertume dans la piété, elle ne se laisse aller entiérement au goût du monde. Ménagez-la, & *n'éteignez pas*, comme il est dit dans (a) l'Ecriture, *la lampe qui fume encore*. Il y a en elle plus de foiblesse que de malice: elle a besoin d'être ménagée avec douceur.

LETTRE LIX.

Souffrir les deffauts des imparfaits, tant pour la correction des nôtres, que par l'espérance de leur amandement.

1. JE vous plains, M. mais je ne désespére pas de N. & je suis persuadée que lors qu'elle aura servi à vous faire mourir à vous-même, ou Dieu l'ôtera du monde, ou il se fera jour dans son cœur. Il est vrai que vous avez deux

(a) Matth. XII. *v.* 20.

deux qualités qui auront toujours de la peine à compatir avec un pareil naturel ; la premiere c'eſt vôtre droiture, qui ne ſauroit ſouffrir le déguiſement & la fauſſeté ; l'autre qualité eſt deffectueuſe, c'eſt que vous êtes vive & âpre ; & il faut eſpérer que Dieu la détruira peu à peu. Je dis donc, que je voudrois prendre N. avec douceur, ne lui pas tailler tant d'ouvrage comme ſeroit la correction de ſes deffauts. Plus ils ſont en grand nombre, & ſon naturel mauvais, moins il y a d'apparence qu'elle s'en puiſſe défaire par ſes ſoins. Ce que je voudrois donc faire à préſent, ce ſeroit de cultiver le fonds de grace qui ſe démêle quelque fois, & que le mauvais naturel étouffe.

2. C'eſt un germe léger, qu'il faut peu à peu développer ; ce qui ne ſera que par la confiance que vous lui donnerez en vous. Louez le peu de bien que vous y verrez ; mais il n'eſt pas tems de lui laiſſer voir toutes ſes miſeres ; vous la décourageriez, & ce ſeroit un faiſceau d'épines qu'elle abandonneroit, ſentant de toutes parts les piquûres. Nôtre Seigneur en uſoit de même avec ſes diſciples. Il avoit bien des choſes à leur

dire ; mais ils n'étoient pas en état de les porter. Regardez ſes lumieres, pour petites qu'elles ſoyent ; mais ne les prévenez pas : que tout vôtre ſoin ſoit de cultiver ſon fonds. Je vous en conjure au Nom de Jéſus-Chriſt ; & vous verrez qu'elle fera mieux. Ce que je vous demande encore, c'eſt de tâcher que ſon M. ne s'en dégoûte pas. Faites lui en voir les bons endroits ; car de ces dégoûts, on n'en revient jamais. Si une fois elle ſe rebute, elle quittera tout. Attirez ſa confiance ; car quelque deffaut qu'elle ait, ce ne ſera rien ſi elle eſt fidéle à vous les dire. J'ai connu une perſonne d'un naturel comme le ſien laquelle n'a pas laiſſé de devenir très intérieure, & tout s'eſt corrigé peu à peu.

3. Je prie nôtre divin Maître de vous faire concevoir que je vous dis la vérité. Je ſai que vous avez à ſouffrir avec elle, & qu'il vous faudra une patience infinie ; mais cela ne ſera rien. Je vous dis encore, que ſi elle eſt infidéle, elle vivra peu, mais il faut vous attendre à des haut & bas.

LETTRE LX.

Aller pas à pas avec les commençans & les imparfaits.

1. POur N. il faut beaucoup la ménager. C'eſt tout ce que vous pouvez ſouhaiter à préſent que l'ouverture qu'elle a pour vous. Il ne faut encore lui demander qu'une perfection conforme à ſes lumiéres, & non aux vôtres; & ſuivre Dieu pas à pas, la ſoutenant, & lui donnant des avis avec bonté, juſques à ce que Dieu lui découvre lui-même le mauvais fonds dans toute ſon étendue. Vous ſavez de qui elle peut tenir. Faites lui lire *les Inſtitutions de Taulere:* c'eſt un excellent livre pour cela: il pourra lui être très utile. La grace va lentement dans ſes ouvrages. La fidélité, à ne vous rien cacher, fera peu à peu ſon ouvrage. Il faut voir long-tems de grands deffauts avant que de les tous dire, ſinon à meſure que vous y êtes pouſſé par l'ouverture que l'on vous donne. Vous ſavez que N. n'a rompu avec moi que pour lui avoir fait

connoitre les ſiens. Nôtre cher Maitre diſoit à ſes diſciples ; (a) *J'ai encore beaucoup de choſes à vous dire : mais vous n'êtes pas en état de les porter.* J'eſpére que Dieu vous en donnera de la ſatisfaction. Le P. m'a-t'il auſſi renoncée ?

2. Plût à Dieu qu'il ne fût ici queſtion que du plus ou du moins de perfection ! mais c'eſt bien autre choſe. Si Dieu veut que j'y reſte, ſa ſainte volonté ſoit faite ! Ce ſont tous les jours choſes nouvelles, ſans pouvoir avoir un moment de repos que celui qui eſt immuable dans le fonds. Pour vous, ayez bon courage : Dieu eſt en vous, & vous conduit, quoique d'une maniere inconnuë, & mon cœur vous eſt très uni.

3. Je ne puis trop vous prier de ménager N. Il faut une patience infinie avec ces ſortes de naturels. Il faut appuyer ſur les deffauts qu'elle avoue, mais en lui témoignant qu'elle ne doit point ſe décourager ; que celles qui en ont le plus, ſont celles qui avancent davantage pourvû qu'elles travaillent doucement à les ſurmonter ; qu'un mal découvert eſt à moitié guéri ; enfin, ſui-

(a) Jean XVI. ℣. 12.

vez Dieu en tout à ſon égard, ſans écouter la réflexion ; car Dieu ſaura bien tout racommoder en ſon tems. La grace ne détruit les deffauts que peu à peu, au lieu que l'amour propre ſemble les eſſuyer tout d'un coup : mais loin de les détruire, il les enfonce ; & cette ſageſſe apparente, nourrit la propre eſtime. Je plains ces ſortes de naturels.

LETTRE LXI.

Avis pour ne point décourager les infirmes, ni les faire déſeſpérer par les trop pouſſer.

1. JE ſuis très affligée, ma très chère, de la peine que N. vous fait : je ne doute point que cela ne contribue beaucoup à vôtre indiſpoſition. Cependant il ne doit pas prétendre de ſe corriger tout d'un coup : il le faut ménager avec douceur : le découragement ſeroit pis que tout le reſte.

2. Les peines amères & les déſeſpoirs ne viennent que de nôtre amour propre. Dieu donne une douleur paiſible :

& plus nôtre foibleſſe nous donne lieu de déſeſpérer de nous, plus nous avons d'eſpérance en Dieu. Ne le preſſez pas trop : mais faites comme Dieu, qui a une patience longanime pour les pécheurs & les imparfaits. L'orſqu'un homme ſent ſon impuiſſance & qu'on le pouſſe trop, ne ſentant nul moyen en ſoi de faire ce qu'on lui demande, cela lui cauſe une peine qui va juſqu'au déſeſpoir : il fait (alors) comme le ſcorpion qu'on entoure d'un cercle de feu : comme de quelque côté qu'il ſe tourne il ne trouve point d'iſſuë, cela fait que de déſeſpoir il ſe pique lui-même de ſon aiguillon, & ſe tuë. Ainſi les déſeſpoirs viennent d'une nature peinée qui ne trouve point d'iſſue pour ſortir de ce qui l'incommode ; & qui ne peut non plus ſe livrer à ce qui lui plait, parce que la crainte de Dieu la retient : elle ſe pique elle-même d'ennuis cuiſants, ſe décourage, & ſouvent quitte tout. Priez ; ſoyez en ſilence : c'eſt tout ce que vous pouvez faire de plus efficace pour N., & qui vous donnera le plus de repos à vous-même.

LETTRE LXII.

Il faut supporter les infirmes, attendant le tems de Dieu, sans empressement.

JE comprends fort bien qu'un mal connu est moins dangereux que celui qui est caché, pourvû qu'on veuille bien en guérir ; car une playe intérieure peut devenir très fâcheuse. Il est de grande conséquence de ne point décourager N., Dieu ne l'éclairant pas sur ces choses-là, voit mieux que nous qu'il faut attendre le tems qu'il ouvre lui-même la porte. J'espére qu'il le fera. Ne vous en occupez pas trop, cher N. : cela vous nuiroit à vous-même, sans lui être utile. Priez pour elle, consolez-la dans ses peines si vous en avez le pouvoir ; & s'il arrive quelque chose d'extraordinaire, mandez-le moi. Laissez tomber tout le reste. Il n'importe par qui nous soyons occupés & distraits, pourvû que nous le soyons. Profitons des fautes d'autrui, afin de mourir à nous-mêmes. Le tems est court, il faut l'employer.

LETTRE LXIII.

Suport & devoirs que des perſonnes qui vivent enſemble ſe doivent mutuellement par raport à leur humeur.

1. JE ne puis qu'aprouver vôtre conduite ſur vôtre chère épouſe. Souffrez que dans la même lettre je réponde à deux. Pour ce qui la regarde, je ne ſuis point ſurpriſe qu'elle ait de l'humeur, des foibleſſes paſſageres; mais ce qui m'étonne, c'eſt la durée: le Soleil devroit-il ſe coucher là-deſſus? Ne voyez-vous pas que c'eſt la nature qui veut raiſons ſur raiſons, & qu'on vous parle dans ces occaſions afin qu'elle ſe puiſſe évaporer? Vous voyez vous-même que les ſoins ne ramènent pas. Cela ne fait qu'une fécondité de paroles ſans effet; & c'eſt la nature toute pure, qui dans les peines veut parler, uſer de raiſons, ſe juſtifier. La même nature qui fait évaporer en paroles, eſt auſſi taciturne, tenace, boudeuſe. Je voudrois donc, (ô que vous vous en trouveriez bien!) que ſitôt que vous ſentez les avancou-

reurs de l'humeur ; ou qu'elle vient vous assaillir, sans lui ouvrir la bonde, dire d'abord à N. : Je sens mon humeur qui me veut gagner ; & cela, comme un enfant. Dieu vous feroit la grace que l'humeur resteroit à la porte : car dès que la bonde est levée, il faut que l'humeur comme l'eau, ait son cours. Il est plus aisé de ne s'y pas laisser aller que de l'arrêter. Vous êtes trop heureuse que Dieu vous ait donné un mari comme celui que vous avez. Soyez persuadée qu'il ne fait rien pour vous déplaire : & lorsque par hazard quelque chose vous choque, ou qu'il vous paroit sec, dites le lui bonnement : vivez comme un enfant avec lui. On peut avoir de petits momens de chagrin ; mais il ne faut pas que cela dure. Je suis garante qu'il vous aime, qu'il supporte les misères que d'autres ne supporteroient pas : je sai que vous l'aimez ; comment ne le croyez-vous pas au premier mot ? Mon cœur sent d'ici qu'il est simple & candide. Je veux qu'il soit quelquefois sec, qu'il ait même des deffauts ; qui n'en a pas ? S'il porte vos foiblesses, compatissez avec lui, & songez qu'il est homme.

2. Pour vous, mon cher N. dites-lui

en badinant, lorſque vous voyez que l'humeur la ſaiſit, qu'elle lui ferme la porte : car tout ce que vous direz enſuite, lorſque cette vilaine bête ſera entrée dans la maiſon, ne ſerviroit qu'à la fortifier, ou entaſſer deffauts ſur deffauts. Mépriſez tous deux cette humeur. Agiſſez comme ſi de rien n'étoit, & comme vous faites lorſqu'elle n'y eſt pas ; & qu'elle même ne l'écoute point du tout : elle lui fournira mille raiſonnemens, elle fourmillera en réflexions, elle s'entortillera. Rien ne fait plus de chagrin à une perſonne en humeur, que de ne point donner de lieu à cette humeur. Maris, ſuportez les foibleſſes de vos femmes. Femmes, ſoyez ſoumiſes à vos maris, parce que le mari eſt le chef. Or cette ſoumiſſion ne s'étend pas ſeulement pour vous ſur les choſes extérieures ; mais Dieu vous l'ayant donné pour vous aider pour vôtre ſalut, agiſſez avec lui en eſprit de foi. Dites-lui d'abord vos peines ſans attendre qu'il vous les demande, & ne leur ſouffrez aucun progrès ; vous en ſerez ſoulagée. Que les fautes, que vous y ferez, ſervent à vous humilier, & non à vous décourager. Quand vous retomberiez

cent & cent fois, relevez-vous avec confiance, & ne vous laiſſez point abattre. Ne vous fâchez pas de vous être fâchée.

LETTRE LXIV.

Comment ſe comporter ſelon Dieu envers les autres par raport à leurs deffauts.

1. JE vous prie de dire à N. qu'elle prenne bien garde de ne point ſuivre ſon apreté ni ſa trop grande vuë ſur les deffauts; qu'elle ſoit comme Jéſus-Chriſt, pleine de douceur & de charité pour les pécheurs. Jéſus-Chriſt eſt venu raſſembler & réunir ce qui étoit diſperſé; qu'elle le raſſemble & uniſſe, & qu'elle ne le diſperſe point. Pour le raſſembler, il faut faire comme Jéſus-Chriſt, qui étant la pureté eſſentielle, ſouffrit les publicains & les pécheurs. Si je pouvois faire gliſſer en ſon cœur cette charité immenſe de Jéſus-Chriſt, elle verroit ſes entrailles étenduës pour le prochain: & comme elle a des deffauts qu'elle ne peut corriger, les autres en

ont de même. Elle doit croire, & il eſt vrai, que lors qu'elle eſt roide & retrécie pour quelqu'un, cela fait le même effet de roideur & de retréciſſement pour les autres; en ſorte que cette grace douce, ſuave & longanime, n'a point de lieu dans le cœur des uns & des autres, quoi qu'elle ſoit abſolument néceſſaire pour la correction des deffauts.

2. L'Eſprit de Dieu n'eſt point turbulent & âpre; il attend en patience; il eſt longanime; il tempére tout; il eſpére, il croit, il ſouffre les misères des autres, & toutes ces vertus ſont renfermées dans la pure charité. Combien Dieu nous donne-t'il de vuës, auxquelles nous ne pouvons atteindre, afin de nous faire voir nôtre impuiſſance? En ne nous attachant qu'aux deffauts, nous rendrions extérieurs & multipliés ceux que Dieu veut intérieurs & réünis. Nous devons donc travailler à être intimement à Dieu, nous occuper de lui: il fera le reſte peu à peu & en ſon tems. Nous prendrions ſous prétexte de perfection le change. Je prie Dieu de faire entrer en ce que je dis: cela eſt de conſéquence.

3. Je vous prie de ne point retrécir N. par la vuë de ſes deffauts, il n'eſt

que trop fixé & trop borné : faites-lui voir ceux qui ſont eſſentiels à ſon état, comme ſon arrangement, ſa timidité, &c. Je vous conjure par la douceur de Jéſus-Chriſt : de mener les enfans doucement, afin qu'ils aillent ſans perdre haleine. Jéſus & le diſciple de l'amour ont tout ſurpaſſé en douceur, charité & patience. Je prie Nôtre Seigneur qu'il vous donne un cœur vaſte, pour les contenir avec tous leurs deffauts. Il ne faut pas vouloir les choſes trop parfaites. Craignez la roideur. C'eſt une bonne choſe que d'éclairer ; mais c'eſt plus de porter dans ſon ſein par la charité de Jéſus-Chriſt. Je vous aime ; & vous ne ſauriez croire combien je déſire que vôtre cœur ſoit étendu.

LETTRE LXV.

Divers avis pour la conduite & le ſuport des ames foibles & commençantes.

I. APres avoir examiné vôtre lettre, je vous dirai, que vous devez faire tous vos efforts adroitement & ſans

affectation aparente pour empêcher les tête-à-tête dont vous me parlez. C'eſt aſſurément un coup de partie : car des diſcours perdroient cette jeune perſonne. Une pieté commençante ſubſiſte dans des momens de goût ; mais qu'il eſt dangereux que le goût étant paſſé, un pareil eſprit ne l'entraine, & ne la perde ſans reſſource !

2. Elle eſt fort à ménager. Suivez le panchant que Dieu vous donne pour ſa conduite, la pouſſant doucement. Lorſque l'on quitte le chemin que Dieu nous marque, on fait bien plus de chemin à reculer qu'à avancer. Il faut la ſoutenir & la conſoler dans ſa douleur ; lui faire plus attendre de Dieu que d'elle pour la correction de ſes deffauts, mais ne pas laiſſer de la faire travailler à les combattre ; lui faire voir de quelle conſéquence il eſt pour elle de ſuivre à préſent la lumiére de Dieu, parce que l'infidélité la fait évanouir, & on ne la retrouve plus. A meſure que ſa ſanté reviendra, une certaine vigueur ſpirituelle lui ſera plus ſenſible. L'abattement du corps en cauſe à l'eſprit. Je crois qu'il faut l'accoutumer à voir N. & quelque autre

comme cela avec vous lorſqu'elle ſe portera bien, afin qu'elle ſe faſſe un peu.

LETTRE LXVI.

Condeſcendance envers les foibles, dont on doit tâcher d'élargir le cœur. Suport de ſoi-même comme des autres.

1. CEs perſonnes qui ſont jeunes & peu expérimentées, ont beſoin (qu'on ſe ſerve) d'une grande douceur pour les attirer. Il ne faut pas penſer à mille choſes qui vous paroiſſent de groſſes imperfections, & qui ne leur paroiſſent pas telles: parce que la lumiére ne leur en eſt pas encore donnée. Jéſus-Chriſt voyoit les foibleſſes des Apôtres; & il les ſouffroit: parce qu'il étoit plus néceſſaire de leur élargir le cœur, que de le leur reſſerrer par des vûës anticipées. La largeur du cœur corrige plus que toutes les attentions: c'eſt ce qui faiſoit dire à David: (a) *Lorſque vous aurez étendu mon cœur, je courrai dans la voye de vos préceptes.*

(a) Pſ. CXVIII. ℣. 32.

2. Ce qui vous indiſpoſe ſi fort, ce ſont les idées de perfection que vous vous faites, & que vous ne trouvez peut-être pas. Mais n'attendez rien : priez ; & vous trouverez. Dieu ne ſe ſert point de l'humeur pour corriger.

3 Cependant ne vous étonnez pas de ſouffrir encore de vôtre humeur: portez en le poids en paix & en ſilence ; & ſoyez perſuadée que les ſujets qui ſont plus foibles que vous, en ſouffrent plus que vous n'en pouvez ſouffrir. C'eſt pourquoi il faut, comme il eſt dit (*a*) *porter les fardeaux les uns des autres ; & que les forts portent les foibles.*

LETTRE LXVII.

Divers avis ſur le ſuport & la correction des deffauts des ames foibles.

1. JE ſai que vôtre indiſpoſition eſt très pénible, ſoit à vôtre égard, ſoit à l'égard des fréres : mais que vous dirai-je, ſinon qu'il faut vous ſupporter vous-même, & cependant aller avec

(*a*) Gal. VI. ℣. 2. & Rom. XV. ℣. 1.

courage contre le fil de l'eau? Vôtre humeur s'eſt fortifiée, dites-vous, & vôtre foibleſſe eſt augmentée. C'eſt vôtre même humeur, que vous avez toujours eue; mais comme dans les commencemens vous ne vous êtes point roidie contr'elle, elle ne s'eſt point affoiblie; d'ailleurs la complaiſance des frères faiſoit que vous l'aperceviez moins: mais Dieu, qui vous aime, vous la découvre, vous en fait ſentir le poids, & c'eſt le meilleur pour vous. J'eſpére que le ſentiment accablant que vous en avez, ſervira à la corriger.

2. Jéſus-Chriſt a dit; (*a*) *Apprenez de moi que je ſuis doux & humble de cœur.* La vraye douceur de cœur ſupporte tout, auſſi bien que la vraye humilité. Y avoit-il au monde des gens plus groſſiers & plus remplis d'amour propre avant la venue du St. Eſprit que les Apôtres? Cependant Jéſus-Chriſt les ſupporte tous avec une patience infinie. Il ſupporta même Judas qui devoit le trahir, ſans aigreur, ſans amertume, & même ſans froideur. Car la véritable charité eſt de cette nature.

(*a*) Matth. XI. 29.

3. Jéſus-Chriſt ne ſe ſert jamais de l'humeur & du naturel pour corriger les autres. Une ſeule parole dite par ſon Eſprit avec petiteſſe & douceur, fera plus d'effet, que cent mille corrections hors de cet eſprit. La raiſon en eſt, que lorſque l'humeur ſe mêle avec la correction, quoiqu'on diſe la vérité, Jéſus-Chriſt ne concourt pas avec nous. C'eſt ce qui fait qu'on ne ſe corrige pas de ce que vous dites; qu'on s'indiſpoſe même contre la correction: car à meſure que Jéſus-Chriſt parle par nous ſans nous, comme ſa parole ne tombe point en vain, il tourne lui-même le cœur de celui à qui on parle, pour la faire recevoir. Je ſai qu'il y a des gens qui réſiſtent ſciemment à la parole; mais l'humeur ne les corrige pas.

4. Il faut attendre le moment de Dieu; & alors, ces gens ou quittent tout-à-fait, ou reviennent à la fin. D'ailleurs, on voit des deffauts qui ſont réels dans les ames; mais ces ames ne ſont pas encore en état de profiter de la déclaration qu'on leur en feroit. Il ne faut pas leur en dire plus qu'elles n'en peuvent porter; c'eſt ce que j'appelle, *préceder la lumiére*; enſorte que le flambeau

va ſi loin devant la perſonne, qu'il ne peut l'éclairer. Nôtre Seigneur diſoit à ſes Apôtres ; (*a*) *j'ai encore beaucoup de choſes à vous dire ; mais vous n'êtes pas encore en état de les porter.* Jéſus-Chriſt avoit-il une parole infructueuſe ? ou ne pouvoit-il pas rendre ſes Apôtres parfaits tout d'un coup ? Il le pouvoit ſans doute : mais deux raiſons l'empêcherent de le faire : La premiere & la principale eſt, qu'il vouloit donner à tous ceux qui conduiſent les ames un exemple de la patience qu'on doit avoir avec elles pour les ſupporter, & attendre le moment de la lumiére efficace : la ſeconde eſt, qu'il reſpectoit le libre arbitre. Qui n'admirera *la patience & la longue attente de Dieu*, comme parle S. Paul : j'ajoûte, (toute indigne que j'en ſuis,) de ceux même qui l'admirent, qui eſt-ce qui l'imite ?

5. Le changement des Apôtres après la deſcente du S. Eſprit, eſt une preuve bien claire qu'il faut que le S. Eſprit ſoit deſcendu pour avoir cette patience longanime. S. Jean l'Evangeliſte, le plus doux des Apôtres, & qui a pouſſé

(*a*) Jean XVI. 12.

la douceur plus loin qu'aucun, dont la charité étoit ſi parfaite, étoit auparavant plein d'un zèle âpre & véhément, juſqu'à vouloir (*a*) *faire deſcendre le feu du ciel* pour conſumer une ville qui n'avoit pas reçu Jéſus-Chriſt. C'eſt ce qui obligea mon cher Maître de lui dire, qu'il ne ſavoit pas de quel eſprit il étoit pouſſé. (*b*) S. Paul porte, dit-il, ſes enfans dans ſon ſein, il les engendre tous les jours à Jéſus-Chriſt. Le Prophète dit (*c*), que Dieu les porte comme une nourrice entre ſes bras. Une nourrice voudroit bien que ſon enfant marchât ſeul; mais elle attend en patience le tems. Faiſons en de même, ma très chère, & ne nous rebutons jamais. S. Paul dit à Timothée (*d*), Enſeignez d'exemple & de parole. Les deffauts ne ſe corrigent que par leurs contraires. Soyez bien petite & bien rien; & vous imprimerez cela dans les autres; car je ſai qu'ils ont beaucoup d'amour propre: il s'eſt acrû, parce qu'ils ſe ſont retirés de la petiteſſe: ils ont

(*a*) Luc IX. 54, 55.
(*b*) 1. Theſſ. II. 7. Gal. IV. 19.
(*c*) Deut. I. 31.
(*d*) 1. Tim. IV. 11, 12.

ſuivi le goût naturel plûtôt que la grace ; mais il faut faire comme le bon Paſteur qui ramène ſur ſes épaules, la brebi égarée : s'il la châtioit, elle s'écarteroit encore plus. Je parlerai à N. mais recevez-le de bon cœur. Il vaut encore mieux qu'il ſoit dans la voye, borgne & eſtropié, que de n'y être point: ſa volonté eſt bonne, ſon génie & ſa capacité petite. Si vous ſaviez ce que les ames coutent, vous verriez qu'elles vous coutent encore peu, ne coutant qu'un renoncement à vôtre humeur, à vos ſentimens à ſupporter ce qui les contrarie. Jugez en par l'exemple de Jéſus-Chriſt nôtre cher Maître. Ne dites point les deffauts lors que l'humeur vous domine ; mais lorſqu'elle vous donne quelque relâche : d'ailleurs, dites-les tête à tête, autant que vous pourrez ; parce qu'on a peine à ſouffrir un témoin de la correction. Il ne faut (*a*) pas *arracher le bon grain avec l'yvraie.* Dieu ſoit avec vous.

(*a*) Matth. XIII. 29.

LETTRE LXVIII.

Sentiment & réalité, différent. Il faut ſupporter & les autres & ſoi-même avec paix & élargiſſement de cœur. Mal inſigne de ne vouloir ſouffrir la repréhenſion, laquelle pourtant il ne faut pas omettre quand le devoir le veut.

1. O Qu'il y a de différence, d'avoir le ſentiment de la préſence de Dieu, ou d'avoir Dieu! ſouvent le premier fortifie l'amour de ſoi-même, & rafine l'amour propre: au lieu que l'autre le détruit entiérement. Mais ſi vous voyiez juſques où va la corruption générale! Ceux qui paroiſſent des Saints me ſemblent ſi pleins d'eux-mêmes, que j'en gemis devant Dieu.

2. Il ne faut pas attendre de N. une perfection de mort: il faut la ſupporter; & c'eſt beaucoup qu'elle ne s'éloigne pas. Etendez vôtre cœur, ma chère N. étendez-le pour dévorer tout: car c'eſt ce que Dieu demande à préſent de vous. Laiſſez vôtre humeur autant que

vous le pourrez : mais ſi Dieu permet que vous en ſentiez le poids, portez-le avec petiteſſe, abandon, & même avec étenduë de cœur ; car il faut porter même ſa propre misère avec un cœur dilaté, contents que Dieu ſeul ſoit ſaint & parfait : car la vraye charité fait que nous nous ſupportons & les autres. Soyez perſuadée, que vous ſupporter vous-même & les fréres, eſt un moyen de mort que Dieu vous a choiſi. Entrez-y à voiles déployées.

3. Ce ne ſont pas les deffauts extérieurs que j'aprehende, ni que mon divin Maitre hait le plus, mais l'amour de ſoi-même, la délicateſſe ſur ſoi. Dévorez donc tout, je vous en conjure. Si-tôt que vous voyez vôtre humeur paroitre, laiſſez-la tomber, & tâchez d'avoir plus de largeur & d'ouverture. Lorſque le contraire vous ſera arrivé par inadvertence, ne vous en tourmentez pas ; mais allez toujours avec un cœur étendu, ſans vous retrécir par rien. Dieu eſt ſi immenſe, qu'il faut un cœur bien étendu pour le recevoir.

4. Je trouve une injuſtice horrible en nos fréres, de s'indiſpoſer & s'éloigner de vous pour vos humeurs. Ils peuvent

& doivent vous les dire bonnement : mais s'éloigner, s'indiſpoſer pour cela, y regarder de trop près, ne vouloir pas qu'on leur diſe leurs deffauts, ſe cantonner, c'eſt ce qui ne ſe doit pas. O Seigneur, répandez dans leur cœur cet eſprit uniſſant! Comment ſeront-ils de nouvelles créatures en Jéſus-Chriſt, s'ils veulent toujours conſerver la vie d'Adam? Comment ſeront-ils (*a*) de *nouvelles pâtes*, s'ils conſervent *le vieux levain?* Que ne puis-je aux dépends de mon ſang & de ma vie les rendre petits! car s'ils étoient petits, ils ſeroient dociles; ils ne ſe fatigueroient & ne ſe dégoûteroient de rien: ils entreroient à cœur ouvert dans ce qu'on leur diroit? Combien ai-je dit, que lors qu'on ſe cantonne & s'indiſpoſe pour ſes deffauts, c'eſt une marque d'amour propre, & que ces deffauts-là ſont bien réels? Combien ai-je dit, qu'il falloit s'accuſer ſans préambule, ſans adouciſſement, mais dire bonnement les choſes comme Jéſus-Chriſt les fait connoître? Seigneur, (*b*) *envoyez* d'enhaut *vôtre S. Eſprit, & toute la face de la terre ſera renouvellée!*

5. Ne

(*a*) 1. Cor. V. 7. (*b*) Pſ. CIII. 30.

5. Ne vous découragez donc point; mais allez à Dieu avec un cœur étendu ſans vous regarder vous-même, vous faiſant toute à tous pour les gagner tous, comme un chifon qui ſe laiſſe plier, chiffonner, ſans bruit & ſans réſiſtance.

Il faut vous dire comme S. Paul; (*a*) *Reprenez en tems oportun ou importun.* Si on le reçoit mal en un tems, on le recevra bien en un autre; & ne vous indiſpoſez pas vous-même. Si on le reçoit mal, ne vous arrêtez pas pour cela; & dites en un autre tems ce que vous avez dit. Il faut une patience infinie avec vous & avec les autres: ne jamais ſe rebuter: nôtre amour propre voudroit voir du fruit de ſes peines. Que nôtre travail ſoit ſans fruit, qu'importe? arroſons, labourons; Dieu donnera du fruit en ſon tems. Il vous ſera difficile d'élargir le cœur des autres ſi le vôtre eſt reſſerré.

(*a*) 2. Tim. IV. ℣. 2.

LETTRE LXIX.

Docilité, & défiance de soi-même, combien utiles. Se combattre sans ennui en suivant Jésus-Christ & sans perdre courage, sans se faire peine pour la vue de ses foiblesses, & sans se relâcher.

1. ON ne peut être plus contente que je la suis de vôtre docilité; & j'espere que Dieu y donnera une telle bénédiction, qu'il vous fera voir l'utilité d'un conseil qui quoique rude en apparence, a pourtant beaucoup de douceur, à cause de la paix qu'il prépare & qu'il donne dans la suite. Ne vous gênez pas néanmoins pour parler devant N.: il faut avec beaucoup de fidélité conserver une liberté simple; & vous verrez dans la suite, que cette conduite adoucira vôtre cœur, aigri par un état violent.

2. Vous me feriez beaucoup de compassion si je n'étois persuadée que cet état vous est extrêmement utile, tant pour vous faire sentir ce que vous êtes, & l'extrême dépendance où vous devez

être de la grace, que pour vous porter à un abandon entier entre les mains de Dieu ; car celui qui ſe défie beaucoup de ſoi-même, ne fait fonds ſur rien que ſur Dieu. On fuit ordinairement les perſonnes pour leſquelles on a de la défiance, on les hait même ; c'eſt donc le moyen de vous haïr & de vous quiter vous-même que d'avoir cette défiance ; & par un contraire effet, vous ſerez obligée de vous confier en Dieu, de l'aimer par conſéquent, & de vous approcher d'autant plus de lui que vous vous éloignerez plus de vous-même.

3. Ne vous pardonnez rien. C'eſt à préſent le tems de combat : plus il ſera violent, plus la victoire ſera glorieuſe : mais combattez gayement. Les ſerviteurs de Jéſus-Chriſt ne doivent point ſe laiſſer aller à l'ennui ni au découragement ; parce qu'ils ne combattent pas de leurs propres armes, avec leſquelles ils ſeroient bien-tôt vaincus ; mais avec celles de Jéſus-Chriſt, qui étant leur Capitaine, a le premier monté à l'aſſaut. Sa vie n'a été que croix, que contradictions, & que ſoumiſſion de ſa part : il faut que la vôtre ſoit de même, c'eſt paſſer par des défilés ; car aſſûrément

l'on ne trouve que peu de compagnie dans un chemin ſi étroit & ſi plein de ronces : mais ſi la voye qui conduit à la vie eſt étroite, combien cette même vie donne-t-elle de largeur & d'étenduë lorſqu'on l'a trouvée ? La voye des pécheurs eſt large ; mais la fin eſt mort & déſolation : celle du Seigneur eſt étroite dans ſes commencemens ; mais la fin eſt pleine d'étenduë & de plaiſir ; auſſi le même Jéſus-Chriſt qui nous invite tous à paſſer par la porte étroite, nous aſſure que nous trouverons là (*a*) des pâturages gras & fertiles, que (*b*) nous entrerons & ſortirons ſans peine ; parce que rien ne borne un cœur qui aime Dieu & qui a bien voulu ſe faire quelque violence dans les commencemens.

4. Ne vous laiſſez donc point abattre, & tenez-vous plus heureuſe de ce que vos playes jettent au dehors tout le pus qui pourroit les corrompre, & qui les corromproit infailliblement s'il ne ſortoit pas. Lorſque nous les ſentons avec douleur, nous courrons promptement au remede : mais lorſqu'elles

(*a*) Ezéch. XXXIV. 14. (*b*) Jean X. 9.

deviennent inſenſibles, elles deviennent peu à peu incurables; l'on n'y ſonge preſque plus, la corruption eſt renfermée au-dedans, elle attaque peu à peu les parties nobles, & elles ne guériſſent plus. Je crains plus mille fois une perſonne qui ne connoiſſant pas ſon mal ſe croit ſaine, qu'une qui ſeroit à l'extrêmité à cauſe que ſa douleur eſt véhémente.

5. Conſolez-vous donc, mais conſolez-vous ſans ceſſer de vous pourſuivre vous-même, faiſant avec généroſité ce qui vous coute le plus. C'eſt trop peu donner à Dieu que de lui donner les choſes qui ne coutent preſque rien. Il faut lui faire des ſacrifices magnifiques de ce qui vous coute le plus. C'eſt une conduite néceſſaire dans la voye du pur amour. Ce n'eſt point aimer que de ne ſe pas faire toutes ſortes de violences pour faire la volonté de Dieu. Mais n'ayez point de peine de vôtre foibleſſe; car, comme dit S. Paul, (a) *l'eſprit nous aide dans nos foibleſſes.* Plus vous vous trouvez foible en vous-même, plus vous éprouverez le ſecours de Dieu,

(a) Rom. VIII. *v.* 26.

pourvû que vous ne demeuriez point lâche dans vos répugnances. Allez donc contre toutes celles qui vous font le plus de peine, & croyez que c'eſt vous perdre que de vous flater le moins du monde ſur cela.

LETTRE LXX.

On ne doit point ſe décourager de ſes foibleſſes, Dieu s'en ſervant pour diminuer la vie à l'eſtime habituelle de ſoi-même.

1. J'Ai toujours bien cru, Monſieur, que la trempe de vôtre cœur jointe aux foibleſſes ſeroit le moyen dont Dieu ſe ſerviroit pour commencer à vous faire mourir à vous-même. Au nom de Dieu, ſecondez ſes deſſeins, vous ſervant des foibleſſes que vous découvrirez en vous avec d'autant plus de peines, qu'ordinairement celles par leſquelles nous ſommes exercés ſont celles que nous avons le plus condamnées dans les autres, & que nous nous avons sû meilleur gré de ne pas avoir.

2. Perſonne ne ſe figure (*d*) la mort comme elle eſt. On la regarde comme quelque choſe d'extraordinaire, qui ſe doit déſigner à un chacun qui s'en fait une figure à ſa mode, & qui ſe dit toujours ; ce n'eſt point là la mort, s'il ne la voit conforme à ſes idées. Cette mort dure autant que nôtre vie, & coupe tous les jours quelque trame, ſans jamais la finir que très tard. Mais ſoyez perſuadé qu'elle ſe cache ſi bien, que l'on ne la connoit jamais que lorſqu'elle n'eſt plus. O trop heureuſes foibleſſes qui diminuent peu à peu la force de nôtre propre vie !

3. Il faut continuer à dire vos miſères à N. & les divers mouvemens de vôtre cœur à ſon égard, ſans jamais vous ennuyer, quoique ce ſoit répéter la même choſe, & que vous ne voyez en cela nulle utilité. On ne peut être plus à vous que j'y ſuis en nôtre Seigneur ; l'ingénuité avec laquelle je vous écris en eſt une preuve. Ayez la bonté de me renvoyer l'écrit de la converſion.

(*d*) La mort qui fait mourir à ſoi-même.

LETTRE LXXI.

S'accomoder aux foibles : faire bon uſage de nos propres foibleſſes.

JE ſuis tout à fait fachée de ce que vous me mandez de N. Il faut prendre les gens ſelon leur portée ; & c'eſt beaucoup pour elle de mener une vie réglée. Le peu de lumiere & le peu de correſpondance font tout le mal. Il y a mille choſes qu'on voit, & qu'on ne découvre pas à ces ames : elles ne pourroient les porter. Souvenez-vous de ces paroles de Jéſus-Chriſt à ſes Apôtres.

Pour vous, je vous plains ; car vous êtes en déſert au milieu du monde. Ne vous étonnez pas de vos vivacités : lorſque vous en apercevez, reſtez court. Il eſt bon que nous ayons des deffauts & des misères : c'eſt la bonne ſource de l'humiliation ; & la vertu ſe perfectionne dans l'infirmité. Ceux qui ſe ſcandaliſent ne connoiſſent guères Dieu & la créature. Dieu ſeul ſaint ; nous, misère, foibleſſe & péché. C'eſt cette ombre qui rehauſſe l'éclat de la ſainteté de

Dieu ſeul. Lorſqu'on ne s'aime plus, on aime la misère : non pourtant qu'il la faille entretenir. Sitôt qu'on aperçoit le naturel, il faut reſter court comme un cheval trop vite, qu'on arrête doucement.

LETTRE LXXII.

Qu'il faut qu'on s'humilie de ſes misères : qu'on ſe déſocupe des inutilités & de ce qui regarde le monde, pour s'occuper de Dieu par l'oraiſon, l'abandon de ſoi-même à Dieu, & ne pas agir contre ſes lumieres.

1. NOus fait une grande compaſſion, & d'autant plus, que ſi elle s'abaiſſoit, comme dit S. Pierre (*a*), ſous la puiſſante main de Dieu, ſes peines ſe changeroient en une parfaite tranquilité. C'eſt une étrange choſe que de ne vouloir pas ſe ſoumettre à Dieu pour ſouffrir toutes les peines, les misères, les pauvretés, auxquelles il permet que nous ſoyons livrés : elle veut combatre

(*a*) 1. Pier. V. verſ. 6.

avec force une jalousie, que Dieu permet pour lui ſervir de contrepoids ; & au lieu d'en être humiliée, ſelon le deſſein de Dieu, elle ſe revolte à l'encontre ; & entre dans un déſeſpoir éfroyable. Une humble patience, un abandon entre les mains de Dieu, qui peut ſeul la guérir, la délivreroit bientôt, ou du moins, adouciroit toutes ſes peines.

2. Ce qui eſt, je crois, la cauſe du mal de N. & de beaucoup d'autres, c'eſt qu'on paſſe trop le tems à des inutilités, & qu'on ne fait pas aſſez d'oraiſon. Deux ſortes de perſonnes doivent en faire beaucoup : ceux qui ont le cœur tendre & porté à l'amitié ; afin que s'atachant beaucoup à Dieu, il fixe leurs cœurs en lui par ſes amabilités divines, & qu'il les déprenne de toute autre atache. Ne nous trompons point : il faut bien que nôtre cœur tienne à quelque choſe : c'eſt pourquoi s'il ne s'atache pas fortement à Dieu, il s'atachera fortement à la créature, ou du moins ſera comme un papillon qui vole de fleur en fleur pour prendre de la nourriture, qui le ſatisfait ſi peu, qu'il faut une grande multitude d'objets pour le remplir. L'oraiſon ſeule peut le fixer, &

lui faire trouver en Dieu ce qu'il ne trouve pas dans le créé. Les autres qui ont encore beaucoup beſoin d'oraiſon, ſont les naturels hauts, âpres, durs, peu flexibles : il faut qu'ils s'aprochent ſouvent du Soleil de juſtice, afin qu'il les refonde & les faſſe changer de forme.

3. Plus on fait oraiſon, plus on la veut faire, & plus on a de facilité : moins on la fait, moins on veut la faire, & moins peut-on la faire. Si nous donnions à Dieu autant de tems que nous en donnons aux créatures, quel gré ne nous en ſauroit-il pas ; & quelle force ne trouverions-nous pas en lui contre nos foibleſſes ? L'oraiſon fait deux effets : elle vuide les cœurs pleins, & remplit les cœurs vuides. Je vous le répète encore, comment N. ſe connoîtroit-elle, ne faiſant pas d'oraiſon ? Ce n'eſt pas ma faute : je lui en ai écrit pluſieurs fois, & lui ai dit poſitivement d'en faire. Je crois que le Démon nous porte à ne point faire d'oraiſon, ou d'en faire très peu, pour nous perdre, voyant qu'il ne le peut faire par d'autres voyes.

4. Comme N. ne m'écrit point ſur ſes deffauts, elle ne me met pas à por-

tée de lui en écrire : je le fais seulement dans l'occasion, mais très succinctement, ses lettres n'étant pleines que des affaires du tems ou de celles de sa famille. Je disois autrefois, malheur à ceux qui étoient toujours occupés d'eux-mêmes : mais je dis à cette heure, malheur à ceux qui sont occupés de tout le monde & ne pensent point à eux ; ou plûtôt, à ceux qui étant désocupés de Dieu, sont occupés de tout le reste ! Il ne faut pas que vous vous étonniez si vous avez pitié de tout ce qu'elle a fait en ce pays-là : si le divin Maître ne remonte l'horloge, il est bien à craindre qu'elle ne se détraque de plus en plus. Comment la remontera-t-il si l'on ne la lui présente point ? Comment éclairera-t-il si l'on ne se présente pas à sa lumiere ? Comment soutiendra-t-il si l'on ne voit point sa foiblesse & si l'on ne cherche point de la force en lui seul ?

5. Pour vous, vous faites trop de réflexions ; lorsque vous m'en parlez, vous avez peur d'en trop dire : vous cherchez même à vous excuser : vous craignez que cela ne diminue mon amitié pour elle ; & au contraire, cela re-

double ma charité. Ainſi, mandez-moi toutes choſes ſimplement. Quand vous vous trouvez à portée de lui dire quelque petit mot ſans lui faire de peine ni la bleſſer, dites le lui; mais après cela, ne vous en occupez plus; car cette occupation pourroit vous nuire. Pour vos deffauts, je ne ſai point d'autres remèdes qu'Oraiſon & Abandon, & éviter toutes les viſites qui ne ſont pas d'une néceſſité de bienſéance. Pour cette ſageſſe dont vous me parlez, je crois qu'il faut entrer dans une véritable petiteſſe, & ne point agir volontairement dès que vous avez la lumiere (qu'il ne vous faut point agir). Il faut laiſſer tomber cette vilaine ſageſſe, qui eſt reprouvée de Dieu.

LETTRE LXXIII.

Ne point ſe décourager pour ſes deffauts, foibleſſes & inclinations égarées, Dieu ſachant tourner tout en bien.

VOus ſavez combien je m'intéreſſe à tout ce qui vous regarde; ainſi vous ne doutez pas que je n'aye partagé

toutes vos peines. Dieu fait tout ce qu'il fait pour ſa gloire & nôtre avantage : vous le ſavez mieux que moi : il ſait convertir le poiſon en antidote, & faire tourner toutes choſes pour le bien de ceux qui ſont à lui. Il eſt vrai qu'il ne peut ſouffrir que le cœur ſe partage, & que rien n'atire tant ſa colère ; mais d'un autre côté, il connoit nôtre foibleſſe & nôtre misère. Qui ſait mieux la profondeur du cœur de l'homme que celui qui l'a formé ? & ſa bonté eſt ſi grande qu'il ſe ſert de nôtre égarement pour nous crucifier, nous dégoûter du monde & nous remettre en nôtre chemin.

Il eſt difficile d'arrêter un cheval fougueux qui a pris la pente d'une vallée : il eſt difficile d'arrêter la pente du cœur dans les commencemens. Il n'y a que Dieu qui puiſſe le barrer dans ſon penchant. J'eſpère que tout tournera à bien, que Dieu eſſuyera vos larmes, & que vôtre douleur ſera recompenſée. Il y a des enfans que l'on enfante à deux fois & davantage : l'enfantement du cœur coûte encore plus que le premier. Soyons toujours unis en celui

qui a lié nos cœurs pour ſon amour & pour ſa gloire.

LETTRE LXXIV.

Ne ſe décourager de ce qu'on n'eſt pas ſi tôt maître de ſes paſſions ; mais s'en humilier, avoir recours à la grace de Jéſus-Chriſt, & les combattre. Servir le monde eſt plus pénible que ſervir Dieu.

QUe vous dirai-je ? Je vous plains plus que je ne vous le puis exprimer. Vous me feriez tort ſi vous doutiez de l'afection ſincère que j'ai pour vôtre avancement. Je ne m'étonne nullement de l'âpreté de vôtre humeur. Comment voulez-vous que des paſſions qui ont toujours été flatées, loin d'être ſurmontées & aſſujetties, ne vous faſſent pas une étrange guerre ? Ce ſont des tirans, qu'il faut tâcher de ſurmonter & de les rendre eſclaves. Ce travail ſeroit impoſſible ſi nous préſumions d'en venir à bout par nous-mêmes ; mais il ſera aiſé dans la ſuite par la grace de Jéſus-Chriſt.

2. J'eſpére que ce voyage vous ſera fort utile ; s'il ne vous ſert à avancer vôtre Oraiſon, à vous faciliter le recueillement & la priere, il vous ſervira pour vous donner plus d'averſion du monde & des manieres de la Cour, qui ne vous conviennent plus guères. Qu'il eſt bien plus aiſé de ſervir à Dieu qu'au monde ! Je vous aſſure que toutes les rigueurs que mon Dieu exerce ſur ceux qui ſont à lui, ne ſont rien au prix de la tirannie que le monde exerce ſur les ſiens. C'eſt un eſclavage plein de trouble & de confuſion, au lieu que l'eſclavage de Jéſus-Chriſt eſt plein de paix & de liberté. Ce voyage vous aprendra encore plus à vous connoitre, & le peu de fonds que vous devez faire ſur vous-même.

3. Toutes ſortes d'occaſions vous ſont & vous ſeront toujours pernicieuſes. Ne vous découragez point néanmoins, je vous en conjure. Soyez humiliée, & non abatue : lorſqu'il vous échappe quelque choſe contre N N. demandez leur excuſe pour vous ſurmonter : il faut vous combattre efficacement en ſurmontant les répugnances que vous auriez là-deſſus. Je vous conjure de retourner

doucement à nôtre Seigneur : eſperez qu'il calmera l'orage ; je l'en prie, & que cette petite lettre, qui n'eſt rien, améne le calme dans vôtre ame. Je ſuis mille fois plus à vous que je ne vous le puis dire.

LETTRE LXXV.

Qu'il faut cooperer avec la grace de Dieu, ſans ſe décourager, & avec patience.

1. DIeu vous ayant appelé, Madame, dans un tems où vous ne penſiez pas à lui, & ayant arrêté le rapide cours de l'amour du monde lorſqu'il ſembloit que vous vous y précipitiez avec plus d'entrainement & de volonté ; c'eſt une marque qu'il veut avoir vôtre ame, qu'elle eſt dans ſon décret éternel ; mais, Madame, il eſt très juſte que vous payez cet amour gratuit par un amour de reconnoiſſance, & que cette reconnoiſſance vous engage du moins à faire quelque choſe pour Dieu, ou plûtôt, pour vous-même. Dieu aſſiege vôtre cœur, il attaque

les dehors de la place, il prétend ſe l'aſſujettir un jour: c'eſt pourquoi il lui retranche mille choſes qui empêcheroient la conquête qu'il en veut faire.

2. Ne vous étonnez pas, Madame, des répugnances que vous ſentez. Il y a des places qui ſe rendent d'elles mêmes; mais il y en a d'autres que l'on ne gâgne que par le fer & le feu: c'eſt beaucoup pour vous, que vous ayez la réſolution de laiſſer faire Dieu malgré vos répugnances. Il vous aime, Madame, & il ne s'étonne pas ſi, comme un enfant qui ne fait que de naître, vous ne ſauriez preſque marcher, ni même vous ſoutenir. Il porte vos langueurs: ayez donc bon courage, & ſouffrez vous vous-même: Dieu vous ſouffre bien. L'habitude que la nature a priſe à goûter les plaiſirs eſt ſi forte, qu'elle eſt comme paîtrie là dedans: tous vos ſentimens ſont vifs: ne vous en étonnez pas, s'il vous plait, & ne jugez jamais de vous-même par ce que vous ſentez ou ne ſentez pas; mais par le déſir ſincère que vous avez d'être à Dieu. Croyez, s'il vous plait, que vôtre ame lui eſt chère: elle me l'eſt à un point que je ne vous puis dire: je ne

puis me répentir cependant de vous avoir affligée ; car j'eſpére que vôtre triſteſſe ſera changée en joye. Puiſque vous êtes réſolue de vous en aller à vos terres, prenez ce tems, que la Providence vous envoye, pour travailler doucement à vous occuper de Dieu, & à vous corriger de vos deffauts.

3. Il faut tâcher de conſerver le plus que vous pourrez *la préſence de Dieu.* Mais en réveillant ſouvent l'aſſoupiſſement de vôtre cœur, il faut prendre garde de ne point ſurcharger vôtre eſprit, qui n'eſt point capable d'une ſi forte aplication, à cauſe de ſa vivacité. Il faut faire vos oraiſons fréquentes, mais non aſſez longues pour vous accabler. Ramenez vôtre cœur toutes les fois qu'il ſe diſſipe trop : mais ayez une grande patience avec vous-même. Ce doit être vôtre principale vertu que la patience. Vous la pouvez exercer envers Dieu en ſouffrant ſes abſences, les ſechereſſes dans l'oraiſon, le peu de correſpondance que vous éprouvez au dedans ; envers les autres, ſouffrant mille choſes qui vous choquent & vous déplaiſent, qui ne vont pas comme vous le voulez. Et pour réuſſir dans l'aquiſi-

tion de cette patience, lorſque quelque choſe vous émeut, rentrez en vous-même, & tenez-vous ferme auprès de Dieu juſqu'à-ce que la tempête qui s'eſt élevée en vous ſe tranquiliſe. Dites avec St. Pierre; (*a*) *Seigneur, ſauvez moi*, ſinon je péris; car je ſuccomberai.

La préſence de Dieu eſt le meilleur remède contre la promptitude: tâchez de la réveiller par de fréquens retours au dedans, & impoſez-vous quelque pénitence lorſque vous y manquez, comme de vous priver de quelque plaiſir, ou de donner quelque aumône. Il faut auſſi exercer la patience envers vous-même, vous ſuportant dans vos foibleſſes & vos rechutes, ne vous décourageant point, vous relevant avec le ſecours de la grace lorſque vous êtes tombée. Donnez-vous à Dieu, Madame, pour qu'il faſſe en vous ce que vous ne pouvez faire; & croyez moi ſans reſerve avec reſpect, toute à vous.

(*a*) Matth. 14 *v.* 30.

LET-

LETTRE LXXVI.

Avis ſur le contentement d'eſprit : ſur ce qu'on doit être compatiſſant, patient, détaché, animé de charité divine, humble & petit.

1. Dieu ne regarde pas la fortune temporelle ; au contraire, il ſemble renverſer celle de ceux qui ſont à lui, afin d'être leur partage pour jamais : & cet héritage le plus fortuné de tous, vaut mieux que l'empire de toute la terre.

Le propre de l'abandon à Dieu eſt, de mettre l'ame dans une certaine indifference, qui fait qu'elle veut tout & ne veut rien. Elle eſt ſur un pivot où on la remue & fait tourner du côté que l'on veut. Plus l'ame avance, plus elle ſe trouve de la ſorte. C'eſt ce qui la rend contente ſans contentement dans les événemens de la vie les plus fâcheux : ce qui n'empêche pas pourtant qu'on n'en ſente la peine.

2. Pour ce qui regarde vôtre famille, il faut peu à peu parvenir à y mou-

rir entierement, comme s'ils vous étoient étrangers, leur donnant néanmoins des marques de cordialité. Ce n'eſt point par les ſorties âpres qu'on les corrige: au contraire, celu les rebute, les aigrit, les mal-édifie, vous nuit à vous-même, à vôtre corps & à vôtre ame. Si vous vous apercevez que l'humeur & le vif ſe mèle dans ce que vous faites ou dites, laiſſez-le tomber: lorſque cela eſt arrivé ſans vous en apercevoir, ſuportez-vous en patience, & tâchez de reparer par vôtre douceur l'impreſſion de peine que vous pouvez avoir faite. C'eſt un très grand deffaut que de vouloir les choſes trop parfaites dans ceux qui n'en ſont pas capables: il faut ſouffrir en patience le mal qu'on ne peut empêcher: Dieu nous ſuporte dans nos misères quoiqu'il puiſſe nous les ôter tout d'un coup. Le mal vous paroit trop mal dans les autres. Abandonnez vôtre famille à Dieu, priez pour elle en vôtre maniere, & Dieu y remédiera davantage que vous. Il faut que nos familles nous crucifient; ſans quoi, on s'y atacheroit, & ils ne nous feroient pas comme le reſte du genre humain: car ſi nous étions bien morts,

nous ſerions auſſi contens que Dieu donnât la vertu, la ſainteté, à d'autres qu'à nous-mêmes; & par conſéquent, qu'à ceux qui nous apartiennent. Il faut dire avec Jéſus-Chriſt; mes enfans, (*a*) *mes freres &c. ſont ceux qui font la volonté de mon Pére.*

3. Ah que Dieu demande une grande mort de ceux qu'il conduit par la voye de l'abandon! Mourons donc & par nos propres deffauts, & par ceux des autres! Il faut eſperer que Dieu fera en vous ce qu'il a promis par le Prophète: (*b*) *Je vous ôterai*, dit-il, *le cœur de pierre; & vous en donnerai un de chair.* Cela viendra peu à peu; & cette charité douce & compatiſſante, condeſcendante, ſuportante, c'eſt la vertu de Jéſus-Chriſt. Ce fut celle qu'il communiqua à ſon diſciple bien-aimé, lorſqu'il repoſoit ſur ſon ſein: c'eſt cette vertu que le cœur communique au cœur; premierement le cœur de Jéſus à celui qui l'aime, & le cœur qui aime aux autres qui lui ont été unis. C'eſt cette admirable Hierarchie terreſtre, qui ſe contretire, en quelque ſorte, ſur la Hierarchie céleſte. Ne vous mettez

(a) Matth. 12. ℣. 50. (*b*) Ezéch. 36. ℣. 26.

pas en peine des dégoûts & répugnances : ſouffrez-les comme le reſte : tout cela eſt néceſſaire pour nous avancer dans la mort & le rien.

4. Le reſte de vos diſpoſitions, quoique ſéches, me plait aſſez. Demeurez ſous la main de Dieu comme un enfant, & tâchez avec ſa grace de devenir ſi petite, qu'on ne vous aperçoive plus. Je ſuis à vous dans le cœur & par le cœur de Jéſus, patient, humble, petit, compatiſſant.

LETTRE LXXVII.

On va facilement en arriere, difficilement en avant. Suivre Dieu aveuglement & avec dénuëment.

1. JE ne ſuis point ſurpriſe de ce que vous me mandez de N. Lorſque l'on eſt rentré une fois dans la poſſeſſion de ſoi-même, la nature y trouve ſi fort ſon compte, qu'on n'a plus envie d'en ſortir ; & on fait en peu de tems un grand chemin, parce qu'on n'a qu'à ſuivre le penchant de la nature comme le

le fil de l'eau : au lieu que c'eſt comme remonter à la ſource que de ſe quiter ſoi-même ; ce qui ne ſe fait qu'avec bien de la peine, & ſans voir ſon avancement. Il ſeroit bien facheux pour elle qu'elle ſe démentit : car pour vous ce vous ſeroit une croix bien purifiante. Tant que la grace la ſoutiendra, elle reviendra ; mais qu'il y a peu de perſonnes qui veulent ſuivre Dieu aveuglement dans la peine & l'obſcurité !

2. C'eſt néanmoins le meilleur état. C'eſt le vôtre. Dieu eſt toute lumiere en lui-même : mais à nôtre égard ce n'eſt qu'obſcurité : & plus la lumiere eſt pure, plus elle nous paroit ténèbres ; parce que rien ne la termine. Je crois que vous m'entendez aſſez. La plus grande marque que le cœur eſt bien, c'eſt cette ſéparation entiere & générale : car le cœur n'eſt point fait pour être vuide & ſéparé ; & dès qu'il l'eſt de tout, il eſt certainement dans ſon centre, ou du moins, uni à ſon centre.

Celui qui ne ſe poſſéde plus, ne ſe commande plus ; c'eſt pourquoi il a tant de peine à ſe précautionner contre certains deffauts purement extérieurs, qui paroiſſent davantage à cauſe de l'im-

puiſſance où l'on eſt, & que vous exprimez très bien.

LETTRE LXXVIII.

Ne point être infidelle aux mouvemens de la grace. Devenir petits comme des enfans.

1. JE ſuis très fachée de vôtre infidélité : elle eſt de conſéquence. Dieu vous fait voir par là ce que c'eſt que de ſuivre les mouvemens de ſon cœur ou d'y réſiſter. Il faut une choſe auſſi marquée que celle-là pour vous y faire entrer. Plus on eſt fidelle aux mouvemens de la grace, plus on a de lumiere pour les découvrir : mais lorſque vous ne les ſuivez pas, ſoit par reſpect humain, ſoit autrement, ils ſe perdent, & s'éfacent peu à peu. C'eſt ce que S. Paul veut dire, lorſqu'il nous dit : (*a*) *N'éteignez pas l'Eſprit.* On ne comprend jamais ſans expérience ce que cela veut dire ; chacun l'explique à ſa mode : mais c'en eſt là le vrai ſens,

(*a*) 1. Theſſ. 5. ℣. 19.

Entrez donc avec fidélité à l'avenir dans les mouvemens de la grace, puiſque vous avez fait une ſi funeſte expérience de vôtre infidélité. Lorſque nos infidélités ne regardent que nous, c'eſt peu de choſe : mais pour l'ordinaire elles font tort aux autres. Voilà aſſez ſur cette matiere.

2. Vous me direz que je ne prêche que la petiteſſe. Eſt-il rien de meilleur ? Mon Maître a dit, (*a*) *Si vous ne devenez petits comme des enfans, vous n'entrerez point au Royaume des Cieux.* Il y a pourtant des grands qui croyent que le ciel leur eſt dû : mais ils n'entreront point dans le Royaume intérieur, s'ils ne ſont petits : & même pour aller au ciel quels feux pour les reduire en cendres ? Laiſſons donc la ſageſſe humaine, pour nous revêtir de la ſageſſe de Jéſus-Chriſt, le plus anéanti de tous les hommes. Ce n'eſt pas la graiſſe du corps qui nuit, mais l'enflûre de l'eſprit. Tout tend à être quelque choſe, & il faut n'être rien.

(*a*) Matth. 18. *v.* 3.

LETTRE LXXIX.

Compatir aux peines, quoique juſtes, de ceux qui nous ont été peu favorables. La fidélité en de petites choſes, eſt autant difficile qu'importante.

1. IL eſt juſte que Dieu faſſe payer à N. dès cette vie la peine de ſon élevation. On dit cent choſes ſur ſon ſujet, que j'ai peine à croire. Il vous paroitra étonnant, qu'ayant beaucoup ſouffert par les mauvaiſes impreſſions qu'on lui avoit données de moi, cependant perſonne ne la juſtifie plus que moi, & ne prend plus de part à ſes peines : & ſi elle manquoit de refuge, & que je puſſe lui en donner aux dépends de tout ce que jai, je le ferois. Ce ſont les diſpoſitions de mon cœur. Je voudrois lui procurer autant de bien qu'elle m'a cauſé de peine. Je ſuis perſuadée qu'elle n'a jamais eu de mauvaiſes intentions, ou bien qu'elles lui étoient cachées.

2. Ce que vous dites eſt vrai, qu'il eſt plus aiſé d'être fidèle dans les gran-

des choſes que dans les petites: parce que les petites ſont des tracaſſeries journalieres, qui importunent; de plus, les grandes ſont rares & les autres ſont fréquentes. Les grands coups aſſomment, & les petites choſes irritent la nature: mais vous ſavez que nôtre Seigneur nous demande la fidélité dans les petites choſes: & c'eſt cette même fidélité qui atire ſon ſecours dans les grandes. Vous ſavez, qu'il s'agit de mourir réellement à ſoi-même; & que rien ne fait tant mourir que les tracaſſeries journalieres. Quand vous ſentez vôtre vivacité s'émouvoir, laiſſez la tomber avant que de parler & d'agir; recueillez-vous un moment pour vous tranquiliſer; alors vous ferez les choſes beaucoup mieux ſelon Dieu, & même pour les hommes. Ce que vous direz aura plus d'effet. Travaillez donc à cela avec courage. C'eſt ce que Dieu veut de vous.

LETTRE LXXX.

Il ne faut point désirer d'être traité à sa maniere ; mais à celle de Dieu, qui ; quand la volonté supérieure est sincére & ferme, sait aporter remede malgré les répugnances de l'inférieure.

TOut ce que Dieu fait, est toujours pour le mieux : nous en verrons peut-être les motifs dans la suite. ..... Comme vous m'aviez paru souhaiter ma demeure à N., j'ai pensé que c'étoit assez du chagrin de voir la chose manquée sans le croître encore par vous faire faire attention à autre chose. Pesperois toujours que cette forte inclination qui vous occupe, diminueroit, & que vôtre cœur étant vuide, il seroit en état de recevoir ce que Dieu vous donneroit. Cependant, j'aperçois que vous craignez tous les remédes qui peuvent diminuer vôtre mal, parce que le mal vous plait plus que le remede, que vôtre bleſſure vous fait plaiſir, & que loin de la diminuer, vous ne songez qu'à l'acroitre, ou du moins à la conſerver.

Que faut-il donc faire? Il faut attendre en paix l'événement de la maladie. Dieu jaloux de vôtre cœur, voyant vôtre foiblesse à suivre ses penchans, se servira peut-être de remèdes plus forts & plus décisifs, que ceux qu'on vous avoit proposés, il le faut laisser faire. Il a une bonne lancette & de bons rasoirs. Ne vous découragez point cependant. Priez, espérez: que vôtre volonté supérieure désire sincérement être guérie malgré les répugnances de l'inférieure.

SECONDE PARTIE.

LETTRE LXXXI.

Quand Dieu apelle une ame au recueillement intérieur, il faut lui correspondre avec fidélité & patience, non-obstant les combats du Démon, & les distractions de l'imagination, desquelles on doit éviter les unes, & suporter les autres, puisque Dieu même s'en sert pour nôtre bien & l'avancement de ses divines opérations en nous.

1. JE bénis Dieu, de la miſéricorde qu'il vous a faite, d'être tourné à lui après les égaremens de la jeuneſſe. C'eſt ſouvent (a) *où le péché a abondé que la grace ſurabonde.* Vous êtes beaucoup obligé à Dieu de ce qu'il vous donne un eſprit de recueillement, qui eſt ſi néceſſaire. Cet eſprit eſt comme l'étoile des Mages, qui leur enſeignoit où J. Chriſt étoit né. Le recueillement nous aprend où Dieu veut être cherché, qui eſt dans le plus intime de nous-mêmes. La plûpart des hommes paſſent leur vie à le chercher au dehors; & ils ne le trouvent point, parce qu'il veut leur aprendre que *ſon* (b) *règne eſt au dedans de nous.* S. Auguſtin diſoit: (c) „ Je vous cherchois par tout, ô mon „ Dieu, & je ne vous trouvois point: „ je ne vous ai pas plûtôt cherché au „ dedans, que je vous ai trouvé ". Suivez donc cette étoile ſalutaire, qui vous conduira infailliblement. Allez par la foi & par l'amour; & vous irez bien.

2. Le Démon fait tous ſes efforts pour empêcher le recueillement inté-

(a) Rom. 5. ℣. 20. (b) Luc 17. ℣. 21.
(c) Conf. Liv. X. Ch. 6. & 27.

rieur, parce que c'eſt par là que nous découvrons l'abandon à Dieu, qui le met hors d'état de pouvoir nous nuire. Il n'attaque point, ou que très rarement, ceux qui marchent par d'autres voyes. Il ſe contente de leur tendre au dehors des pieges où ils entrent d'eux-mêmes: mais pour les perſonnes qui veulent être à Dieu par l'intérieur, il tâche de les détourner de cela, ou par beaucoup d'occupations inutiles, ou par le goût des choſes de la terre. Il n'en ſera pas ainſi de vous: car j'eſpére que vous ſuivrez Dieu par une donation entiere que vous lui ferez de vous-même & de vôtre liberté. Alors il prendra ſoin de vous; il vous conduira lui-même, & il étendra vôtre cœur par amour, & vous direz avec le Prophète; (*a*) *j'ai couru dans les voyes de vos préceptes ſi tôt que vous avez étendu mon cœur.*

3. Vous ne devez point craindre, que ce ſoit par pareſſe que vous aimez ce chemin; car Dieu y apelle tout le monde, & vous particulierement. Je vous dis & vous repéte que c'eſt la véritable voye, ſans laquelle on ne ſau-

(*a*) Pſ. 118. ℣. 32.

roit véritablement trouver Dieu ni être uni à lui. Ne craignez donc point, & marchez, quoique dans l'obscurité. Vous irez surement, parce que Jésus-Christ sera lui-même vôtre conducteur. La nature, toujours empressée veut agir, & voir son opération, empêchant par là l'opération de la grace. Une œuvre ne peut être plus parfaite que le principe dont elle part. Si Dieu agit en nous, quoique d'une maniere imperceptible, il fera des œuvres parfaites : mais si nous agissons nous-mêmes, sous de bons prétextes nous ferons des actions souvent très imparfaites, & même mauvaises ; puisque nous empêchons le bien que Dieu veut faire en nous. Demeurez donc en paix & en silence auprès de Dieu. Tout ce qui vous est permis est un retour simple au dedans de vous à Dieu, qui y habite quoique d'une maniere cachée ; quelque petit réveil d'une tendance amoureuse vers lui, mais sans actes multipliés, qui vous arrêteroient absolument dans vôtre état, & qui vous feroient faire un circuit continuel sans jamais avancer.

4. Puisqu'il faut mourir à vôtre activité propre, tout ce qui vous fait mou-

tir plus vîte eſt le mieux pour vous. Or cet état nud le fait promptement : il y a un feu caché, qui, quoique couvert de cendres, conſume les imperfections de la créature peu à peu, & bien mieux qu'elle ne pourra faire par elle-même. Voyez la différence d'une perſonne qui couperoit au dehors un morceau de bois pour en ôter les deffauts, & d'un autre qui fond un métail pour le purifier : le travail de la créature eſt pour couper le bois ; mais le travail de Dieu fond & diſſout tout ce qui eſt en nous, afin de nous faire changer de forme. Tenez vous ferme à ce conſeil : car vôtre propre raiſon vous perſuadera ſouvent que vous ne faites rien, que vous reculez même au lieu d'avancer. Il faut une double patience & pour laiſſer agir Dieu, & pour nous ſupporter nous-mêmes.

5. Quant aux diſtractions dont vous vous plaignez : comme l'opération de Dieu ſe fait ordinairement dans le centre de l'ame d'une maniere nuë & cachée, les ſens intérieurs n'en étant pas capables, ils ſont comme des enfans qui courrent ça & là, n'ayant rien qui les arrête. Il faut bien ſe donner de garde de ſortir du recueillement intérieur pour

s'amuſer à regarder ce qui ſe paſſe dans la fantaiſie & l'imagination : ce ſeroit comme une épouſe qui quiteroit ſon époux pour aller regarder par la fenêtre ce qui ſe paſſe dans la ruë.

6. Il y a deux ſortes de diſtractions ; celles qui viennent de l'atache à quelque objet, quel qu'il ſoit, & qui nous repréſentent ſouvent ces mêmes objets, comme affaires, ou autres choſes : celles-là ſeulement peuvent nuire : c'eſt pourquoi il faut ſe détacher de toutes choſes, & ne point écouter ce qui vient ſoit pour affaires, ſoit pour autres choſes, dans la priére ; & celles-là ne ſe guériſſent que par le détachement du cœur. Il y a auſſi des diſtractions vagues, qui ne ſont que paſſer, & qui ne viennent que de la folie de l'imagination ! Il ne faut point vous inquiéter de celles-là : elles ſervent même ſouvent à nous cacher à nous-mêmes ce qui ſe paſſe dans nôtre cœur.

7. Car la créature a tant d'amour propre, qu'elle veut prendre ſa part à tout ce qu'elle connoit que Dieu opére en elle : c'eſt ce qui fait que Dieu lui cache ſon opération afin qu'elle ne la faliſſe pas par une vûë propre & recourbée ſur el-

le même. Dieu eſt ſi pur, que tout ce qui n'eſt pas lui, ou de lui, quelque bon qu'il paroiſſe, redevient impur par le mélange de la créature. Lorſque l'eau vient du ciel, elle eſt toute pure : elle n'eſt pas plûtôt tombée ſur la terre, qu'elle ſe ſalit par l'impureté de la terre & de la pouſſiere. C'eſt ce qui fait que Dieu nous dérobe avec ſoin tout ce qu'il veut bien faire en nous, & nous ne le connoiſſons que lorſque l'ouvrage eſt achevé. Lorſque la fleur n'eſt encore qu'en bouton, nous ne la voyons point : mais à meſure qu'elle ſe déploye & que le ſoleil lui donne ſon brillant, on la voit dans toute ſa beauté. Il en eſt ainſi de l'œuvre de Dieu en nous : Tant qu'elle eſt cachée au dedans & n'eſt qu'en bouton, nous ne connoiſſons pas ce que Dieu fait en nous : mais un jour viendra que nous verrons l'admirable travail qu'il y a fait, & nous ſerons charmés de ſa beauté. Il ne faut que du courage, de la fidélité, de la perſéverance, & une mort générale à toute ſorte d'activité. Je vous envoye la bénédiction du Pére, du Fils, & du S. Eſprit.

LET-

LETTRE LXXXII.

Que pour bien cultiver l'intérieur il faut reprimer les activités & les réflexions dans l'oraiſon, dans les lectures, dans les revûes ſur ſoi à la Communion, afin de laiſſer agir & parler Dieu dans nous. Quelle eſt cette divine parole.

1. JE vous ai promis, Madame, de vous écrire ſur certains articles: mais je vous avouerai ſimplement que je ſuis ſi peu maitreſſe de moi-même, que j'oublie très ſouvent ce que j'avois le plus envie de ne point oublier. Il y a déja quelque tems que je m'aperçois, que vous avez en vous-même un germe d'intérieur que vous ne connoiſſez point. J'ai tâché autant que j'ai pû depuis quelque tems de vous le montrer, afin que vous euſſiez ſoin de le laiſſer croitre & ſe fortifier, comme le germe d'une fleur, qui ne paroit point encore, & que l'on pourroit aiſément étouffer ſi l'on ne marquoit l'endroit où elle eſt. C'eſt un principe de vie, qui ſubſiſte dans l'hyver de la ſéchereſſe, & qui de-

meure caché. Il eſt, Madame, dans l'intime de vôtre ame : il eſt dans vôtre cœur. C'eſt ce je ne ſai-quoi qui vous rappelle lorſque vous êtes dans le monde, qui vous fait faire malgré vos inclinations tout ce qu'il lui plait : c'eſt ce qui ſe réveille & par la lecture & par l'oraiſon ; & c'eſt enfin ce qui vous feroit devenir fort intérieure, qui vous rendroit l'oraiſon facile, la préſence de Dieu plus fréquente, la ſolitude moins ennuieuſe, s'il étoit cultivé.

2. Mais pour vouloir trop bien faire, vous l'étouffez toujours. Vous faites comme un laboureur qui après avoir enſemencé ſa terre, la laboureroit inceſſamment, & empêcheroit par ſon travail hors de ſaiſon que le grain ne germât & ne portât du fruit. Dieu a ſemé dans vôtre cœur le grain de ſon pur amour, qui produit l'intérieur. Au lieu de le laiſſer pouſſer en repos, vous faites tout le contraire : parce que vous ne le voyez pas d'abord pouſſer au dehors, vous fouillez inceſſamment pour voir s'il y eſt ; & en remuant de la ſorte, vous empêchez qu'il ne prenne racine. Lorſque vous priez, ſi ſans vous ſoucier de vôtre imagination vous demeu-

riez attentive au dedans de vous-même, ſans vouloir examiner ce qui ſe paſſe dans vôtre cœur (que vous diſcernez facilement lorſque l'on vous met le doigt deſſus,) ſi vous demeuriez, dis-je, attentive à cela ſeul, vous verriez que ce qui ſemble caché dans vôtre intérieur augmenteroit peu à peu, & vous donneroit une paix que vous ne pouvez jamais avoir d'une autre maniere.

3. Ne travaillez donc plus vôtre eſprit pour l'obliger de penſer, & pour voir s'il penſe bien : mais contentez-vous de nourrir vôtre cœur de cette ſubſtance dont nous avons tant de fois parlé. Il en eſt de même pour vos lectures lorſqu'elles vous recueillent par quelque choſe de fort prompt, demeurez ſimplement dans ce recueillement, ſans vouloir vous appliquer ce que vous avez lû, ni en pénétrer le ſens : car ce détail que vous voulez faire avec Dieu, vous ôte l'onction ſimple que vous goûtez. Laiſſez remplir vôtre cœur de cette liqueur divine : & lorſqu'elle y ſera une fois, vous aurez un tréſor en vous-même dont vous pourrez vous ſervir dans le beſoin. Mais ſi lorſque Dieu vous la donne, au lieu d'en laiſſer rem-

plir vôtre cœur vous vous amuſez à vouloir examiner de quelle couleur elle eſt, quel eſt ſon goût & ſon odeur, vous la perdrez infailliblement.

Ce que je vous dis eſt d'une telle conſéquence pour vous, que vous n'avancerez qu'à meſure qu'étant perſuadée que vous devez laiſſer à Dieu le ſoin d'emplir vôtre cœur, vous vous contenterez de demeurer attentive à lui ſeul, ſans vouloir entrer en mille détails avec lui, qui l'empêchent d'opérer en vous ſelon ſes deſſeins. Laiſſez donc tomber toutes ces activités naturelles, qui viennent de la vivacité de vôtre tempérament, qui voudroit voir la beſogne faite en un jour. Un travail efficace eſt long.

4. Quand il faut ſe combattre ſoi-même & laiſſer Dieu le maitre du terrein, cela ne ſe fait pas en un jour: il y faut bien des années. Laiſſez croître vôtre intérieur, & par-là vous remédierez à tous vos autres maux. Vôtre promptitude, par le ſoin que vous aurez de rentrer en vous-même & d'arrêter tout d'un coup la vapeur lorſqu'elle veut monter en haut, diminuera peu à peu. Il faut une patience infinie avec

vous-même ; ſans cela vous ne feriez rien. Ne vous découragez jamais : ne vous ennuyez point de la longueur du chemin : ne vous étonnez point de vos deffauts ; mais ſupportez-vous vous-même comme Dieu vous ſupporte. Vous vous gênez trop, & la gêne de vôtre eſprit empêche la liberté de l'onction de vôtre cœur.

5. Portez à la communion une diſpoſition ſimple d'humilité, d'amour & de ſilence : Priez Dieu qu'il prépare lui-même le lieu dans lequel il veut venir : & lorſqu'il y ſera venu, laiſſez-le parler, & lui dites ſimplement, (comme Samuel) (*a*) *parlez, Seigneur ; vôtre ſerviteur écoute.* Dites-vous enſuite à vous-même ; (*b*) *j'écouterai ce que le Seigneur mon Dieu me dira au-dedans de moi :* & n'allez point vous imaginer que cette parole ſe faſſe entendre comme celle d'un homme : cela n'eſt pas. Cette parole eſt une certaine opération véritable, mais délicate ; dont le cœur s'aperçoit fort bien quoique la bouche ne le puiſſe exprimer : c'eſt, avoir la ſubſtance des choſes, quoique l'on n'en

(*a*) I. Reg. III. 10. (*b*) Pſ. LXXXIV. 9.

ait pas la figure ; & c'eſt la maniere d'agir avec Dieu qui convient ſeule à Dieu à cauſe de ſa ſimplicité qui ne s'accommode pas de la multiplicité de nos raiſonnemens. Vous accoutumant à être attentive à Dieu, vous vous ferez une habitude de retourner ſouvent en vous-même d'une maniere ſimple, mais efficace, qui vous affermira inſenſiblement contre les occaſions de vous diſſiper & de vous mettre en colère. Accoutumez-vous d'aller de cette ſorte, ſans examiner ce que vous ſentez ou ne ſentez pas, & vous irez bien ; car vous irez comme Dieu le veut.

LETTRE LXXXIII.

Deffauts à corriger par donner lieu en paix & ſilence dans ſon intérieur aux impreſſions de l'eſprit de Dieu, ſans leur réſiſter, ou ne les recevoir que ſuperficiellement. On ne doit point préceder la lumiére de Dieu pour conduire les autres.

1. LE travail que vous faites ne laiſſe pas de deſſécher, & il faut hu-

mecter par l'onction de la grace, puiſée dans des ſilences fréquents & courts; car c'eſt ce travail ſans travail que Dieu demande le plus de vous : le reſte deſſéche par trop : c'eſt une viciſſitude de la nature, qu'il eſt bon pourtant que vous ſentiez. Le plus grand homme eſt le plus foible lorſque Dieu ne le ſoutient pas. Il vous abaiſſe comme un couſſin de bonne plume : vous vous relevez tout d'un coup. J'ai peine à croire qu'il y ait à tout cela rien de volontaire, mais le naturel, l'irréflexion, qui le laiſſe paroître à nud. Je ne vois pas non plus qu'on ſoit obligé de faire voir ſes deffauts à tout le monde pourvû qu'on n'ait pas trop d'art pour les cacher, & qu'on ſoit content qu'ils paroiſſent lorſque Dieu les montre. Ce qui vous eſt donc le plus néceſſaire eſt, de poſſeder vôtre fond en paix. Mais comment le poſſederez-vous ſi Dieu ne le poſſéde lui-même? Et comment le poſſédera-t-il ſi vous ne donnez lieu à ſon Eſprit?

2. Rien n'eſt plus aiſé que d'éteindre l'eſprit. Il s'éteint par une action volontaire, comme le feu s'éteint par l'eau; il s'éteint auſſi faute d'aliment, comme

le feu faute de bois ; & je crois que c'eſt de cette derniere maniere qu'il peut s'éteindre en vous. Vos deffauts ſont d'une nature que le *ſilence & l'onction* eſt leur ſeul remede, & l'unique que vous y puiſſiez aporter dans l'état où eſt vôtre ame. Vous voulez peu de choſes ; & ce que vous voulez, vous le voulez légérement : c'eſt ce qui cauſe la diverſité de vos ſentimens. Evitez la réflexion volontaire. Dieu donne quelque fois des lueurs qui ne ſont pas des réflexions ; mais elles ſont peu d'impreſſion ; ou ſi elles en font, elles ſont momentanées, ſemblables à la ſurface de l'eau remuée, qui revient peu à peu comme elle étoit auparavant. Dieu nous fait voir ce que nous ſommes, une autre vie &c. mais il n'y a que la ſurface de l'ame qui en reçoive l'impreſſion ; c'eſt pourquoi elle n'eſt ni profonde, ni de durée.

3. Pour N. il y a longtems que j'ai de la peine ſur ſon compte. Elle eſt, comme vous dites, ſi bien, comme la loi qui montre & cenſure les deffauts ſans donner rien pour les ôter : mais il ſemble que la lumiere ne lui ſoit pas donnée ; & je n'en ſuis pas ſurpriſe :

elle a précedé le flambeau qui la devoit éclairer. Il eſt ſi loin derriere elle, qu'elle ne peut plus voir ſon chemin : elle aperçoit les montagnes & les abîmes de loin ; cela fait qu'elle croit tout, montagnes & précipices. Je vous dis cela, parce qu'elle a fait des mépriſes étranges faute de lumiére, attribuant une grande grace à l'artifice & à la tromperie, & décourageant les ames droites à force de les pouſſer, ſur-tout, ceux qui n'ayant pas la même lumiére qu'elle ſur eux-mêmes, étoient découragés, & nullement ſoutenus. D'ailleurs il y a des ames à qui il eſt dangereux de trop dire leurs défauts pour mille raiſons.

LETTRE LXXXIV.

Ecouter intérieurement la voix de Dieu. Efficacité de la parole dans la bouche des ames anéanties.

1. MOn divin Maître m'oblige encore de vous demander de ſa part, ſi vous ne diſtinguez pas ſa voix, vous, à qui il eſt donné de la porter par tout ſans ſortir de vôtre place. Il

dit que le larron vient par la fenêtre, & lui par la porte : que ſa voix vient du dedans ; & quoiqu'elle ſoit d'une délicateſſe infinie, il m'aſſure qu'elle ne ſe laiſſe ignorer que de ceux qui veulent la méconnoitre. Vous la connoitrez bien-tôt : laiſſez-le faire, & ſuivez celle qui vous paroit de lui quoique ſans certitude ; mais elle ſe préſente comme de lui. O qu'il vous aime, & qu'il ne vous laiſſera pas égarer.

2. Il m'aſſûre de plus, ce cher petit & divin Maître, ſans me rien dire de particulier, que plus vous ſerez miſérable, plus vos paroles auront l'efficacité divine : car quoique tous les hommes courrent après un certain ſon de parole, qui n'eſt qu'une timbale, qui reſonne, (parce que c'eſt la parole de l'homme,) & quoique leur eſprit en ſoit flatté, ils demeurent toujours affamés & vuides ; parce qu'ils ne ſont pas ſuſtentés. Mais l'homme anéanti par la vertu divine dans l'expérience des plus extrêmes misères, n'étant qu'un ſimple inſtrument, la vertu divine parle en lui & porte une efficacité admirable, qui n'eſt point attachée à l'art de parler, mais qui ayant un goût de ſubſtance,

communique aux autres cœurs un je ne ſai quoi, qui n'eſt point dans la choſe dite, mais dans la ſubſtance même de la parole: en ſorte que les mêmes choſes dites par des perſonnes pleines de leur propre vie n'auroient point cette efficacité. Mon cher petit & divin Maître me dit encore, qu'il vous expérimentera par lui-même de tout ce que je vous dis, & qu'il mettra en vous une parole de confirmation.

LETTRE LXXXV.

Voir ſes propres deffauts en paix, & en eſpérant d'autant plus de Dieu, que plus on a ſujet de déſeſpérer de ſoi-même.

Dieu ne demande point que vous vous donniez des mouvemens extraordinaires pour vous corriger des deffauts qu'on vous mande; mais l'aquieſcement humble & ſimple fait toute choſe. Dieu ne vous fait voir à vous-même que pour vous corriger lui-même, & vous faire participante de cette douceur & de cette manſuetude qu'il

nous

nous prêche tant. Vous ferez bien de donner liberté à tout le monde de vous dire ſa penſée. Acquieſcez ; & c'eſt tout. Oui, ma très chère, j'eſpére que Jéſus-Chriſt vous donnera cette charité immenſe qui embraſſe tout, qui ne ſe rebute de rien. Loin d'aprehender, redoublez vôtre confiance : attendez d'autant plus de Dieu, que vous n'avez rien à eſpérer de vous-même. C'eſt ce déſeſpoir de nous-mêmes, qui en nous arrachant tout appui, nous fait tomber dans le rien, & nous diſpoſe par là à ſervir aux deſſeins de Dieu ſans y rien mêler du nôtre. C'eſt ce qui nous rend purs, & qui fait que les autres profitent : car tout ce qui eſt de nous & à nous, ne vaut rien : il n'y a que ce qui eſt à Dieu & de Dieu, qui ſoit bon. Je ſuis bien aiſe qu'il ſe ſoit ſervi de moi pour vous mortifier, afin qu'il vous vivifie. Il faut attendre : Dieu fera en ſon tems ce qu'il voudra.

LETTRE LXXXVI.

Eviter l'abus de la défiance de nous-mêmes, en nous fiant d'autant plus en Dieu, qui fera tout, mais peu à peu. Eviter l'humeur du naturel.

JE ne vous écris que quelques mots pour vous dire que la défiance de vous-même eſt bonne : mais il ne faut pas qu'elle vous affoibliſſe ; au contraire, qu'elle redouble plûtôt vôtre confiance & vôtre aſſurance. Ce ſera Dieu qui ſera vôtre force & vôtre charité. Dieu vous corrigera de tout en ſon lieu. Dieu ne corrige que peu à peu. Cela ſe fait par la démiſſion de nos propres lumiéres, la petiteſſe à ſuivre celles d'autrui, & l'abandon total. Vous verrez qu'avec le tems ce qui étoit éloigné reviendra.

Vous ſavez bien que Dieu ne ſe ſert pas du naturel pour corriger ; mais bien de la grace qui eſt oppoſée au naturel. Faites l'œuvre du Seigneur en mourant inceſſamment : mais dites ſimplement les deffauts que vous connoiſſez. For-

ce, douceur ; mais point d'humeur. Ce qui ne profite pas dans un tems, profite dans l'autre. Renouvellons-nous en Jésus-Christ pour marcher à sa suite, sans nous regarder non plus que des chiffons. On ne sert pas aux ames sans qu'il en coute beaucoup de morts.

LETTRE LXXXVII.

Vicissitude de sentimens. Ennui, & dégoût des conversations & de divers évènemens, lesquels cependant on doit recevoir & porter avec égalité & mort; aussi bien que la privation de la présence perceptible de Dieu.

1. LA personne pour laquelle Nôtre Seigneur me donne toujours plus de correspondance intérieure, éprouvera souvent de semblables vicissitudes de sécheresses & de distractions. Quoique les occupations extérieures y contribuent un peu, ce n'en est pas la premiere cause ; mais bien le dessein de Dieu, qui est, d'épurer sa foi, & d'affermir la volonté par le dessèchement de l'esprit.

2. L'ennui & méſaiſe fréquent que l'on éprouve dans les occupations extérieures, l'aproche des amis, & des converſations qui paroiſſent inutiles, viennent d'une bonne & d'une mauvaiſe cauſe. La premiere eſt, que le cœur qui eſt attiré de Dieu, & qui eſt deſtiné pour le poſſeder lui-même, ne peut trouver hors de Dieu rien qui le contente : & paſſionné qu'il eſt de ſon Divin Objet, il n'a que du dégoût pour tout ce qui interrompt ou empêche ſa jouïſſance. Si cela eſt un effet de l'amour, c'eſt en même tems une marque de l'imperfection de l'amour, & que l'ame eſt encore bien vivante en elle-même. Celui qui aime parfaitement, n'aime parfaitement que parce qu'il eſt entiérement mort à lui-même : étant parfaitement mort, il eſt paſſé dans ſa fin : & étant dans une union eſſentielle, il eſt dans une poſſeſſion qui ne peut être interrompue par l'embarras des créatures, ni diſtraite par toutes les affaires poſſibles ; parce que l'ame eſt au-deſſus des moyens, & conſommée dans ſa fin.

3. Mais comme il ne s'agit pas à préſent de cela, je n'en dirai pas davantage.

Je dirai ſeulement, que cette perſonne doit mourir à ſoi-même ſur cet article, & recevoir avec égalité & mort toutes les différentes choſes qui l'arrachent comme malgré lui à ſa chère ſolitude, ne voulant uniquement pour ſoi que ce qu'il a, quel qu'il ſoit. On croit ſouvent n'avoir plus de penchans quoique l'on en ſoit tout plein. On n'a plus de penchans aperçus lorſque l'on n'eſt pas contrarié dans ſes penchans; mais on en découvre facilement ſi-tôt qu'ils ſont contrariés.

4. Ce que je viens de dire, fait que l'ame tend continuellement au recueillement & à la retraite: & plus ſon attrait eſt violenté, plus il ſe réveille avec force, Dieu le faiſant de la ſorte afin que l'ame ne ſe laiſſe pas épancher dans les occupations, & qu'elle tende toujours à lui comme à ſa fin: mais ſi-tôt qu'elle peut ſe recueillir, tout cela s'évanouit; tant parce qu'il n'eſt plus alors néceſſaire, & que la foi nuë prend la place, que parce que le déſir de ſe recueillir étoit un effet de la bonne volonté, à laquelle même Dieu veut que cette perſonne meure. C'eſt une conduite qu'elle éprouvera encore quantité de fois. La

peine cuisante que l'on ressent lorsque l'on perd la présence de Dieu aperçue, marque que l'on n'est pas parfaitement indifférent, & que l'on tient au don de Dieu : car cette présence aperçue est un don créé.

5. Que faut-il conclure de-là ? qu'il ne faut pas laisser de goûter Dieu en repos autant qu'il vous en donne le moyen ; qu'il ne faut point se surcharger par soi-même d'occupations contre l'ordre de Dieu ; mais cela supposé, il faut laisser Dieu aller & venir comme il lui plait, étant égal dans toutes les dispositions, & portant en mort les incommodités quasi continuelles que causent toutes les créatures par leur peu de raison & leur inutilité ; ce qui n'est pas une mort médiocre lorsque l'on y est fidéle ; car il y en a des sujets continuels. J'enverrai le Livre si-tôt qu'il sera achevé. L'on soumet tout aux lumiéres de la personne à laquelle l'on écrit simplement pour obéir.

§.

Vous m'arrachez ma solitude
M'accablant de soins superflus ;

Mon cœur languiſſant ne peut plus
Suporter un état & ſi dur & ſi rude.

§.

Loin d'avoir pitié de mes peines,
Vous ajoutez inceſſamment
A mon mal un nouveau tourment;
Vous riez de mes cris, & mes larmes ſont vaines.

§.

Vôtre cœur, plus dur qu'une roche,
Loin de s'attendrir à mes pleurs,
S'aigriſſant contre mes douleurs
Me fait le plus ſouvent quelque ſanglant reproche.

§.

Celui qu'en ſecret je revére,
Et qui ſeul connoit ma douleur,
Voyant mon extrême langueur,
Sera de mes deſirs un juge moins ſévére.

§.

Il fera de mon cœur un temple,
Où malgré l'orage & le bruit
J'aurai le calme de la nuit,
Et rien n'empêchera que je ne le contemple.

LETTRE LXXXVIII.

Ne point s'inquiéter des ſuggeſtions d'autrui.

1. NE vous inquiétez pas de ce que vous dit C. elle n'a rien pour vous. Allez vôtre chemin ; je ne crois pas que Dieu permette que vous vous égariez. J'eſpére de la bonté de mon divin Maitre qu'à cauſe de vôtre ſimplicité mon cœur ne vous trompera pas. Je crois que ſi la conduite coûtoit autant que Dieu me la fait acheter, le métier ne plairoit pas tant. Je vous prie de laiſſer dire, & d'aller vôtre chemin.

2. Pour ce qui regarde vos deffauts, recevez ſur cela les avis de tout le monde, quand ce ſeroit d'un enfant ; mais acquieſcez ſimplement, & ne vous mettez pas en peine, & demeurez abandonnée. Je penſai vous mander au ſujet de N. ce que dit Jéſus-Chriſt, (*a*) *Qui n'eſt pas contre nous, eſt pour nous.* Il faut pardonner bien des deffauts aux ames commençantes, & ne les pas pouſſer trop fort. Cultivez ſa bonne volonté :

(*a*) Marc IX. 39.

dites-lui ſimplement ce que vous trouvez en lui de défectueux, & allez vôtre train.

LETTRE LXXXIX.

Ne regarder qu'à Dieu pour être toujours en paix.

J'Ai de la joye, que Dieu ſe ſerve de l'hiſtoire qu'il m'a fait écrire, pour vous faire du bien. Quand il ne ſe ſerviroit d'elle que pour cela ſeul, je croirois ma peine bien employée. Il faut vous attendre à une infinité de viciſſitudes qui n'altérent pas le fonds, quoiqu'elles paroiſſent quelquefois l'alterer. Dieu eſt toujours le même indépendamment de tout le reſte. Accoutumons-nous à ne nous point regarder, ni ce qui ſe paſſe en nous; & tout ira le mieux du monde. L'intérêt de Dieu ſe trouve par tout & en tout. Lorſque nous n'en avons plus, il y a en nous un contentement achevé, parce que tout tourne toujours fort bien, puiſqu'il eſt comme Dieu veut.

LETTRE XC.

Moyens pour avoir l'intérieur paiſible.

1. J'Aurois une grande joye de vous voir, ma très chère : ſi Dieu le permettoit ce printems, ce ſeroit à vous à prendre vos meſures avec le mari & la femme : ſi c'eſt la volonté de Dieu, il ajuſtera toutes choſes ; ſi ce n'eſt pas ſa volonté, nous ne le devons pas vouloir : ainſi, on demeure en repos pour tout. C'eſt un grand bien que de tout abandonner à Dieu, & ne vouloir que ſa volonté : c'eſt ce qui donne une paix invariable à l'ame ; car tous nos troubles & toutes nos peines viennent de ce que nous voulons quelque choſe que nous n'avons pas, ou de ce que nous ne voudrions pas ce que nous avons.

2. Celui qui ne veut que la volonté de Dieu & ce qu'il nous donne à chaque inſtant, tel qu'il ſoit, eſt heureux, content & paiſible : c'eſt un Paradis anticipé, & c'eſt là le véritable intérieur. Ne nous trompons point : nous n'aimons qu'autant que nous ſommes de la

sorte : celui qui aime véritablement, trouve tout bon de la part de celui qu'il aime : tout ce qu'il fait, lui plait ; il ne voudroit pas que cela fût autrement : un cachot avec lui, lui seroit plus agréable qu'un palais sans lui : il ne se soucie point du reste des hommes ; il ne s'embaraſſe ni de leurs paroles, ni de leurs actions : pourvû que ce qu'il aime soit content, il n'eſt point touché de tout le reſte : il n'y fait pas même attention : cela ne le regarde plus : il eſt content dans la volonté de l'objet qui l'a charmé ; tout ce qu'on fait au monde n'atire pas son attention & ne peut le détourner ni de la vue, ni de la penſée de son objet : s'il veut quelques égards des hommes, c'eſt qu'il s'aime ; & cela déplait à son Bien-aimé.

3. Je vous assûre, ma chère fille, que vous n'aurez jamais un parfait repos que vous n'en veniez là. Dieu, qui voit que vous ne vous contentez pas de lui seul, que vous voulez les égards & les attentions des créatures, ne se communique pas à vous, & il vous laisse dans la langueur & la séchereſſe. Si toutes les créatures vous abandonnoient, vous trouveriez Dieu mê-

me, qui ſeroit leur remplacement; mais comme cela n'eſt pas, il faut faire uſage de tout ce qui paroit, vous négliger, vous manquer d'égards, & le reſte, que l'amour propre groſſit: & lorſque vous croyez voir ces choſes, ſans vous amuſer à y réflechir ni à vouloir vous ſacrifier, & mille autres choſes, tournez-vous à Dieu, laiſſez tomber tout & retirer les créatures & leur confiance, ſans vouloir rien que Dieu; vous verrez alors que vôtre intérieur changera de ſituation.

4. N'allez pas non plus vous en faire une occupation d'humilité, diſant, *Je mérite qu'on m'abandonne*, & vous occupant amérement des choſes que vous croyez qu'on vous fait: cela vous entretient dans l'occupation des créatures, vous retrécit & deſſéche le cœur, & vous le remplit d'amertume. Ne regardez rien; mais laiſſez tout tomber, & vous ſerez comme une perſonne à qui on ôte un poids de deſſus les épaules, qui ſe trouve plus légére & ſoulagée: elle ne s'embaraſſe pas (à penſer) qui, ni comment on lui a ôté ce poids; elle pourſuit ſon chemin avec joye & avec viteſſe: ſi on ne lui de-

charge que peu à peu, elle trouve que la liberté & le large & la légéreté ne lui viennent que peu à peu : plus on lui ôte & plus elle est soulagée. Si nous étions bien persuadées que toutes les créatures ne nous servent que d'empêchement, nous les recevrions de la Providence comme un poids, & nous les laisserions aller comme une décharge avec actions de graces. Recevez, ma très chère, de la part de Dieu ce qui est venu au bout de la plume.

LETTRE XCI.

Ecrite le premier jour de l'an.

Obstacles au renouvellement du règne de Dieu, même dans les meilleurs.

1. Il y a longtems, mes chers enfans, que je soupire après le règne de Dieu, & que je dis de tout mon cœur, *Adveniat regnum tuum !* J'espérois du moins qu'il régneroit dans mes enfans ; mais helas ! que je me trouve loin de mon compte ! car Jésus-

Chriſt ne règne que ſur la deſtruction de l'amour propre, l'extinction du *moi*; qui eſt ce vieil-homme qui doit être détruit afin que l'homme nouveau nous anime, & nous ſerve de vêtement. Nous ſommes entourrés de ce lion rugiſſant, qui eſt l'amour de nous mêmes; nous ſommes vuides de l'Eſprit de Jéſus-Chriſt, comment régneroit-il en nous, lui qui ne veut qu'une vie humble & renoncée, que la ſimplicité enfantine? Nous nous eſtimons, nous croyons être quelque choſe, & nous ne ſommes rien: nous nous diſons enfans de Jéſus-Chriſt, ſuivons-nous ſes exemples & ſes maximes?

2. Renouvellons-nous, chers enfans, dans l'amour de Jéſus-Chriſt & dans la haine de nous-mêmes, & nous ſerons ſelon ſon cœur & vous ſerez comme je vous déſire. Il y a longtems que je vous parle, & vous ne m'entendez pas; parce que l'amour de vous-mêmes vous apeſantit le cœur, & vous endurcit les oreilles. Il eſt toujours tems de commencer; mais comment commenceront ceux qui ſe croient ſi loin du commencement, quoiqu'ils en ſoient ſi proche? Il y a longtems que nous

marchons, me direz-vous : Oui ; mais pour n'avoir pas pris le droit chemin, qui eſt la *petiteſſe*, le *renoncement* de vous-mêmes, *l'amour ſans interêt*, une *foi ſincère*, vous n'avez fait que décrire un grand cercle & tourner autour ; enſorte que vous vous retrouvez après bien des années au même endroit, & que vous êtes comme ces pivots, qui tournent ſans ceſſe ſans quiter leur place. Cette place eſt l'atachement à vous-même : tous les autres atachemens naiſſent de celui-là.

3. Je prie Dieu fait Enfant, de vous éclairer & vous rendre dociles pour l'écouter. Mais la nature ſe ſouléve contre toute vérité, & n'admet que le menſonge & la flaterie. O ſaint Enfant! que j'ai de douleur que vous ayez ſi peu d'enfans. Faites-vous-en, je vous en conjure!

LET-

LETTRE XCII.

Précautions ſur les prédictions du règne de Jéſus-Chriſt, ſi déſiré: & ſur ce que dans la voye de mort on ne doit point chercher de conſolations humaines, puis qu'il n'y en a point à trouver.

1. POur la Prophétie, il y a là quelque choſe d'aſſez ſurprenant. Cependant le tems fixé me paroit contraire à l'Evangile où Nôtre Seigneur dit, (*a*) que ce jour n'eſt connu de perſonne, pas même du Fils de l'homme. Cet endroit où il eſt dit, que Jéſus-Chriſt ſera connu par tout, m'a remplie de joye. Je ne doute pas que cela ne ſoit un jour. J'aurois voulu dans ce moment vivre juſqu'en 1713. pour avoir ce plaiſir: mais comme l'Evangile eſt ma règle, je verrois tous les miracles & tout le merveilleux du monde que je ne m'y arrêterois pas. *Il viendra*, dit (*b*) Jéſus-Chriſt, *de faux Prophètes & de faux Chriſts qui feront de ſi grandes merveilles que les élus*

(*a*) Marc XIII. verſ. 32. (*b*) Ibid. ℣. 22.

même en ſeroient ſéduits ſi cela étoit poſſible. Si cela ſert à convertir, à la bonne heure ! & ſi mon Seigneur Jéſus-Chriſt étoit connu, aimé, goûté, je ſerois au comble de ma joye, & ne me ſoucierois nullement de mon ſort. S. Paul a dit, (*a*) qu'il *ſouhaitoit d'être anatême pour ſes fréres:* N'oſerois-je point trop ſi je diſois la même choſe afin que mon Maître régnât dans les cœurs ?

2. Mais plus je paſſionne ce règne, plus je vois que perſonne ne lui donne entrée ; & que ceux même qui en connoiſſent la néceſſité, l'éloignent. (*b*) *O portes éternelles, ouvrez-vous ; & le Roi de gloire y entrera ! quel eſt ce Roi de gloire ?* c'eſt le pauvre & humble JESUS, qui s'eſt fait ſi petit, afin de trouver place dans nos cœurs. O Amour, vous y pouvez entrer quoique les portes en ſoient fermées ! Entrez-y donc, je vous en prie ! Régnez, prenez poſſeſſion de vôtre Royaume & du domaine que vous vous êtes acquis au péril de vôtre vie, aux dépens de vô-

(*a*) Rom. IX. ℣. 3.
(*b*) Pſ. XXIII. ℣. 7. 10.

tre gloire même, & par l'éfuſion de tout vôtre ſang.

3. N. m'aflige. Il ſemble, comme vous dites, qu'on cherche à ſe dédommager, on cherche ce qu'on ne trouvera jamais. C'eſt ce que Dieu a tant fait écrire pour précautionner, que dans le tems du vuide il eſt de grande conſéquence de ne point chercher des conſolations humaines. Cette perſuaſion (qu'on a), que tout ce qui eſt dit, n'eſt que pour faire mourir à ſoi, eſt bien éloignée du ſentiment (*a*) de ceux qui ont paſſé par le dénuëment: car tout ce qu'on leur diſoit d'eux, ils le croyoient & en connoiſſoient beaucoup plus: enſorte qu'accablés de confuſion, il n'oſoient

(*a*) Il ſemble qu'il s'agiſſe ici d'une perſonne qui croyoit être dans l'état ou dans la voye de la mort ou du dénuëment miſtique, mais qui pour y trouver de la conſolation, ſe perſuadoit que ce qu'on lui diſoit de ſes deffauts, n'étoit que pour la mortifier ou l'avancer dans cet état de dénuëment & de mort, & non pas qu'en effet ces deffauts là fuſſent en elle. A quoi l'on répond pour la détromper, qu'un tel ſentiment eſt bien éloigné de celui qu'ont les perſonnes qui véritablement ſont dans l'état du dénuëment ſpirituel, leſquelles au contraire, en ont de tout oppoſés, & de tels qu'on les repréſente ici: d'où s'enſuit, que l'état de la perſonne dont il s'agit eſt encore bien différent de l'état de dénuëment & de mort véritable.

lever les yeux. Ceux qui les aſſuroient dans leur état, étoient ceux en qui ils avoient moins de créance ; ils croyoient qu'ils ne les connoiſſoient pas ; ils s'en défioient. Ainſi la choſe eſt bien diférente.

LETTRE XCIII.

Comment Dieu pour uſer de ſon droit de Créateur & de Rédempteur envers l'homme, veut dominer en lui par la Foi & par la Charité ſur le débris de ſa raiſon & de ſa volonté.

1. JE vous plaindrois extrêmement, M. ayant autant d'eſprit naturel que vous en avez, ſi je n'étois perſuadée de vôtre amour pour Dieu, & du deſſein que vous avez de mourir à tout pour être à lui ſans reſerve. C'eſt un droit qu'il s'eſt acquis ſur la créature au prix de ſon ſang, quoiqu'il lui apartint déja ; afin que ſa domination (ſur l'ame) fut d'autant plus glorieuſe, qu'elle eſt plus volontaire, & que le pouvoir de gouverner abſolument une volonté toute libre eſt élevé au deſſus

de toute autre domination. C'eſt donc cette volonté de l'homme qui fait toute la jalouſie d'un Dieu, & c'eſt ce qu'il prétend par toute la conduite de ſa Providence ſur nous, que de voir une volonté toute libre lui être ſi fort aſſujettie qu'elle perde tout pouvoir d'uſer de ſa liberté, ſans laiſſer d'être infiniment libre.

2. Dieu pour venir à bout de ſon deſſein, ſe ſert des vertus théologales. Il nous en donne le principe & l'habitude dès nôtre Batême, pour nous faire voir, que ſitôt qu'il ſe conſacre un homme, il l'atire à la filiation, & que le titre de Chrétien nous met dans un engagement indiſpenſable d'être aſſujettis à Jéſus-Chriſt. Cet aſſujettiſſement conſiſte à le faire régner abſolument en nous: & ce règne s'étend ſur une volonté libre, que l'on aſſujettit librement, & qui s'eſt rendu plus libre par ce qui paroit la captiver davantage. Et lorſque nôtre volonté eſt ſi parfaitement aſſujettie à Dieu qu'elle diſparoit abſolument, & qu'il ne paroit plus chez nous d'autre volonté que celle de Dieu, qui fait en l'homme ſans nulle réſiſtance ni répugnance ce qui lui plait, cela s'a-

pelle *être arrivé dans ſa fin* & au but que Dieu s'eſt propoſé en nous créant & en nous rachetant. C'eſt donc là le droit du Créateur & du Rédempteur.

3. Dieu met dans l'homme trois vertus, qui lui ſont infuſes par le Batême. Ces vertus ſont communes à tous les Chrétiens ; mais elles n'ont une activité vrayement efficace pour mettre l'homme dans le deſſein de ſa création que ſur ceux qui ſavent s'abandonner à Dieu, & qui comprennent la néceſſité qu'il y a de lui céder le pouvoir que nous avons ſur nous-mêmes, ou plûtôt, le droit d'uſer de nous-mêmes. Tous les hommes Chrétiens ont donc les trois vertus Théologales en infuſion ; elles ſont dans la plûpart comme mortes & ſans action : mais dans preſque tous les hommes vertueux elles ont une habitude, qui quoiqu'acompagnée d'actes diſtincts, n'a pourtant preſque point d'activité ; parce qu'il ſe trouve ſoit dans la raiſon de l'homme, ſoit dans ſa volonté, une opoſition preſque continuelle, qui s'augmente même tous les jours. On n'agit que par la raiſon & par une bonne volonté proprietaire, qui ſe fortifie d'autant plus, que ſes

productions paroiſſent meilleures à l'Eſprit; ce qui, quoique bon en apparence, eſt cependant opoſé au domaine de Jéſus-Chriſt. De ſorte qu'il n'y a que les ames, qui ſont aſſez heureuſes que de comprendre ce ſecret, ſur leſquelles Jéſus-Chriſt puiſſe régner abſolument.

4. C'eſt ce qui l'a obligé de ſe faire homme; puiſqu'il n'eſt venu que pour être Roi. Nous ne devons pas douter du deſſein de Jéſus-Chriſt là deſſus; il s'en eſt trop fortement expliqué. Nous ne pouvons pas douter non plus que la perfection de l'homme ne gît en rien de particulier, mais à entrer dans la fin de ſa création & de ſa rédemption.

5. Jéſus-Chriſt eſt toujours aſſis à la droite de ſon Pére: il n'exerce point ſon empire ſur l'homme que lorſque le Pére a réduit dans ce même homme tous les ennemis de Jéſus-Chriſt à être l'eſcabeau de ſes pieds. Qui ſont ces ennemis? c'eſt la *raiſon*, & la *propre volonté*, qui doivent être aſſujetties à Jéſus-Chriſt. Et comment lui ſont-elles aſſujetties? par les vertus Théologales non ſeulement comme elles ſont dans le commun des Chrétiens, mais par

une activité d'autant plus forte, que l'homme par ſa ſoumiſſion leur donne plus de lieu de faire leur ouvrage, qui n'eſt autre, que de ſurmonter les puiſſances de l'ame, & de ſe ſubſtituer en la place.

6. Ce que fait donc *la foi*, eſt, premierement de s'élever ſur le débris de nôtre raiſon. Elle combat ſouvent, & très longtems : quelquefois la raiſon paroit la ſurmonter ; d'autres fois tout eſt balancé : & cela arrive ſouvent, & dure longtems. La peine alors de l'homme, & de l'homme raiſonnable, qui avoit ajuſté toutes choſes dans la même raiſon, qui s'étoit conduit longtems par une raiſon autant juſte qu'éclairée, eſt de ſentir peu à peu que cette raiſon claire & ferme le quite, & ne le quite pas pour lui donner une lumiere de révélation divine, certaine & brillante ; mais pour le mettre dans l'obſcurité & dans l'incertitude. Cela eſt toujours plus de cette ſorte, juſqu'à ce que la foi par ſon obſcurité ſéche & pénible ait réduit l'ame dans un ſi grand aveuglement, qu'elle ne va plus qu'à tâtons : & enſuite ne pouvant plus marcher, elle eſt contrainte de s'abandonner ſans

reſerve à un guide inconnu, qui ne lui dit pas où il la mène ; mais qui veut qu'elle s'en fie à lui lorſqu'il paroit l'égarer & la mener par des routes entierement opoſées au chemin que la raiſon lui avoit tracé.

7. L'ame conduite de la ſorte voyant que ſes ſoins ſont inutiles, que ſa raiſon eſt ſans lumiere, qu'elle perd peu à peu tout pouvoir d'uſer d'elle, & que les efforts qu'elle a fait pour s'en ſervir ſont inutiles, eſt contrainte de s'abandonner ſans reſerve, de perdre toute voye, & de marcher aveuglement dans un chemin qui lui paroit ſans route, & où elle ne trouve perſonne qui l'aſſure de la bonté de ce chemin ; au contraire, l'on n'y parle que de pertes, & de précipices autant inévitables qu'ils ſont affreux. C'eſt alors que la foi s'exerce parfaitement, & qu'elle fait un trophée à Jéſus-Chriſt de la ruine de la raiſon. C'eſt alors que Jéſus-Chriſt devient nôtre propre conduite, & qu'il ſemble que la foi diſparoiſſe pour donner lieu à Jéſus-Chriſt ſageſſe éternelle, de nous conduire lui-même.

8. Il eſt à remarquer, qu'à meſure que la foi travaille en la maniere que je

je l'ai dit ſur nôtre raiſon, la *charité*, encore plus active que la foi, travaille ſur la volonté, & fait perdre à l'ame tout goût & tout dégoût, tout vouloir & non vouloir : de ſorte qu'à meſure que l'homme perd toute route & tout moyen de ſe conduire, il perd auſſi tout vouloir d'en avoir : & cela va ſi loin, qu'il perd même à la fin la puiſſance de vouloir & de raiſonner. Il demeure aſſujetti à Jéſus-Chriſt, qui veut & ordonne (en lui) tout ce qu'il lui plait, & en la maniere qu'il lui plait.

9. Quoique la charité travaille en même tems (que la foi), le triomphe de la charité paroit le premier. Il ſemble à l'ame que la volonté ſoit bien plûtôt détruite que la raiſon, & qu'elle perde très longtems le pouvoir de vouloir avant que de perdre celui de raiſonner. Cela eſt de la ſorte. Et cependant, dans la fin, on s'aperçoit que la volonté eſt ce qui ſe conſomme le dernier, & que c'eſt en elle que la raiſon ſe termine : que la charité abſorbe la foi, & que tout ſe trouve réüni dans la pure charité, qui eſt Dieu même.

10. Je ne vous parle point de l'eſpérance, quoiqu'elle ſoit inſéparable des

deux autres. C'eſt elle qui ſoutient long-tems dans le déſeſpoir même, & c'eſt elle cependant qui ſe perd la premiere: car celui qui eſpére, eſt ſupoſé avoir le déſir de ce qu'il eſpére: car on n'eſpére pas ce que l'on ne peut vouloir. Il ſeroit inutile à un homme auſſi pénétrant que vous l'êtes d'expliquer les choſes plus au long. Il ſuffit que c'eſt là vôtre route ſans route, & que c'eſt où l'on vous veut conduire, & où l'on vous conduira ſans doute, parce qu'il faut qu'un autre vous poſſéde. Conduiſez-vous par la raiſon tant que vous vous poſſéderez vous-même: mais de quoi vous peut ſervir vôtre raiſon lorſqu'un plus puiſſant que vous vous veut conduire par un chemin tout contraire? Je vous dis comme Jéſus-Chriſt à S. Pierre: (*a*) *Lorſque vous étiez jeune, vous alliez où vous vouliez: mais lorſque vous ſerez devenu vieux, un autre vous ceindra, & vous ménera où vous voudriez ne point aller.* O n'eſt-il pas trop juſte que Jéſus-Chriſt règne! Qu'il règne, & que je périſſe!

(*a*) Jean XXI. verſ. 18.

LETTRE XCIV.

Ceſſer l'opération propre, mais non l'oraiſon; après quoi Dieu détruit pour édifier. Dieu donne, diſpoſe & purifie les qualités naturelles pour les employer & régir ſelon ſes deſſeins lorſqu'on s'abandonne à lui.

1. POur la perſonne dont vous me parlâtes hier, il doit le plus qu'il pourra demeurer en ſimplicité, & dans une maniere de ceſſation de toutes choſes; ce qui ne s'entend pas ſeulement des choſes extérieures, qui ſont les moindres de nos diſtractions; mais ceſſer ſur toute choſe l'action de ſon eſprit, rempli extraordinairement à cauſe de la grande ſcience, de ſorte que l'eſprit même agit dans le repos. Il faut laiſſer tomber toutes choſes, qui cependant ne ſe perdent pas pour cela; mais elles ſeront purifiées de leurs eſpèces: la ſubſtance des choſes reſtera, & la facilité de s'en ſervir dans l'occaſion; mais l'occupation fréquente, quoiqu'involontaire, tombera.

2. Outre la ceſſation de toutes choſes il doit prendre des tems pour ſe mettre en oraiſon ; c'eſt à dire, un tems qu'il deſtine à une oraiſon particuliere. Cela nourrira & entretiendra un certain germe de vie, ou un principe vivifiant, qui a beſoin d'être nourri & entretenu, ſon intérieur n'étant pas en état de porter un état auſſi nû que ſeroit l'excluſion de toute oraiſon marquée. Il faut faire une proviſion pour l'hiver : car tant qu'il poſſédera ſon ame comme il la poſſéde, il lui paroitra toujours n'avoir beſoin de rien : mais lorſqu'il plaira à Nôtre Seigneur d'y mettre le déſordre, d'aporter l'épée & le feu, ce ſera alors que l'on aura plus beſoin de ce germe de vie, qui ſera pour lors ſi enterré qu'il ne reſtera pas même de veſtige de ce qu'il a été, quoiqu'il ſoit vrai que ce ſera alors, qu'il ſubſiſtera même davantage, & d'une maniere plus profonde. Il ne reſtera pierre ſur pierre qui ne ſoit détruite : mais après ce temple, bâti de la main des hommes, Dieu en établira un autre qui ne ſera pas bâti de la main des hommes.

3. Il ne faut pas croire que ce que

Dieu fera dans l'intérieur gâte rien pour l'extérieur : non ; que cette perſonne ne le craigne point. Dieu ayant réſolu de ſe ſervir de lui (comme je ſuis aſſurée qu'il a deſſein de s'en ſervir pour le bien de ſon Egliſe) loin de renverſer ſon extérieur, il l'établira toujours plus ; & même d'une maniere propre à ſatisfaire tout le monde : & plus il ſe laiſſera à la divine Sageſſe, plus cette même Sageſſe accommodera-t-elle toutes choſes ſelon ſes deſſeins ſur lui. Qu'il ne craigne donc pas de ſe laiſſer pleinement à Dieu : car Dieu aſſurément ſe contentera d'éprouver le dedans, & de le renverſer : mais cela ſera d'une maniere que nulle créature n'en connoitra rien. Dieu lui a donné un naturel élevé, & un eſprit conforme à ſes deſſeins : car Dieu diſpoſe le naturel conformement à ce qu'il veut exiger des perſonnes, & ſelon ce à quoi il les deſtine.

4. Quoique Dieu faſſe des miracles dans la grace, il ne violente pas la nature pour la rendre autre qui ne l'a diſpoſée lui-même. Sa divine Sageſſe commence par donner les qualités naturelles conformes à ſes deſſeins : en-

ſuite de quoi, il perfectionne & purifie les mêmes qualités, qui étant devenues pures par le ſoin de ſa Sageſſe adorable, ſont rendues de pures capacités propres à tous les deſſeins de Dieu, ſans que celui qui les poſſéde en abuſe, s'y atache, ſe les aproprie &c. voila ma penſée en ſimplicité ſur la perſonne que vous ſavez, & que j'honore plus que je ne puis dire; parce que je comprends plus que je ne puis l'exprimer, les deſſeins de Dieu ſur lui, ſupoſé qu'il ſoit fidèle non à faire & à agir, mais à ſe laiſſer en la main de Dieu.

5. Car il faut ſe laiſſer à Dieu afin qu'il ſe ſerve de nous, non à cauſe de nous, mais à cauſe de lui-même, qui ne peut enviſager que ſa gloire dans les deſſeins qu'il a ſur les hommes; & ainſi c'eſt lui dérober ſa gloire que ſe ſouſtraire à ſon domaine, & c'eſt une fauſſe humilité que celle qui ne veut point ſe laiſſer conduire aux grandes choſes comme aux plus petites. Le vrai humble ne prend rien pour lui dans l'élévation ni dans l'abaiſſement: il ſe laiſſe en la main de Dieu comme un inſtrument deſtitué de ſa propre vie, quoique la remiſe qu'il fait à Dieu de lui-même ſoit l'acte

le plus parfait de ſa vie ; il ſe laiſſe dis-je à Dieu de cette ſorte, content de ſervir à ſes deſſeins les plus relevés comme d'être rendu le plus inutile.

6. Dieu conſerve ces perſonnes avec tout le ſoin de ſa Providence, qui ſurpaſſe infiniment toute la prudence : & comme Dieu bénit toute choſe & la maniere de vivre en tout état & en tout lieu, il donne à ces ames les différentes poſtures néceſſaires pour agir conformément à la capacité des perſonnes avec leſquelles ils traitent : car le ſoin de Dieu eſt infiniment plus grand que le nôtre ; & nos meſures de prudence ſont fort courtes au prix des deſſeins de ſa ſage Providence ſur une ame qui lui eſt conſacrée ; & lorſque nous aurons ſouvent cru le mieux réuſſir par nos ſoins, c'eſt alors que nous aurons moins de ſuccès ; parce que nos vues ſont foibles, & que nous ne connoiſſons pas ce qui ſe paſſe dans le cœur.

Cette lettre ici eſt plus pour lui, que pour vous. Mille ſaluts en Nôtre Seigneur. Vous m'êtes toujours plus cher en lui, car il vous aime. Je vous aſſure que je ne puis aimer que ceux qui ſont à lui : & je les aime d'autant plus qu'ils

lui ſont plus chers. La meſure de mon union pour eux eſt la meſure de l'union qu'ils ont avec Dieu ; & je vous aſſure que je n'ai ni mére, ni frére, ni ſœur, ni enfant, que ceux qui font la volonté de mon Pére céleſte : tout le reſte ne m'eſt rien.

LETTRE XCV.

La nature chaſſée de chez elle, eſt comme cet eſprit impur, dont il eſt parlé dans l'Evangile.

1. J'Eſpérois toujours, M. que vôtre peine tomberoit, & que Nôtre Seigneur ne rendroit pas ma priere inutile, puiſque c'eſt le Seigneur qui la faiſoit en moi. Il eſt certain que vôtre nature cherche par tout du repos : & n'en trouvant point, elle eſt comme au déſeſpoir. Elle trouvoit du repos en vous-même d'une maniere ſpirituelle : & préſentement, qu'elle eſt chaſſée de chez vous, elle en veut trouver en toutes choſes. Elle eſt comme cet eſprit impur dont il eſt parlé dans (*a*)

(*a*) Matth. XII. verſ. 43. &c.

l'Evangile : s'il trouvoit la maiſon bien ornée & parée, il revenoit avec ſept autres eſprits pires. Je crois que Jéſus-Chriſt parloit auſſi de cet eſprit impur qui n'eſt autre que l'amour propre : s'il étoit chaſſé de chez ſoi, & que Dieu ne renversât pas & ne ſalit pas la maiſon, il reviendroit avec plus de force.

2. Et c'eſt ce que nous voyons arriver tous les jours aux perſonnes qui ne ſont pas entierement détruites. Les épreuves qu'elles ont eues, ne ſervent qu'à les rendre plus proprietaires & plus amoureuſes d'elles-mêmes. Au nom de Dieu, perdez toute idée de ſalut & de perfection. Ne vous ai-je pas dit que l'on aſpire & que l'on eſpére toujours d'une maniere ſecrette & profonde quoique l'on ne le voye pas ? Vous voyez bien que vos misères ſont lumineuſes, & qu'elles ſervent à vous faire voir les deffauts ſubtils que vous auriez peine à avouer ſi on vous les diſoit ſimplement, & que Dieu ne les fit pas connoitre. Vous croyez que la ſubtilité & les fineſſes étranges de vôtre amour propre viennent de ce que vous avez plus d'eſprit qu'un autre. Vous

vous trompez en cela, & M. auſſi, qui le prit hier de même : car tout cela ſe doit prendre d'une autre maniere : c'eſt vrayement, non un effet de l'eſprit, mais un rafinement de l'amour propre de ſoi-même, que les gens du monde qualifient d'eſprit, & qui vient de deffaut d'étendue. Voyez comme je vous parle franchement : ce vous doit être un témoignage de ce que je vous ſuis en Nôtre Seigneur.

LETTRE XCVI.

Ne ſe point excuſer pour plaire à Dieu ; mais reconnoître par ſa lumiere le tort qu'on a.

1. VOtre lettre m'a donné de la joye. On y voit l'opération de la grace. Le plus grand effet qu'elle puiſſe opérer dans nos cœurs, c'eſt de nous convaincre de nôtre propre tort. Tant que nous croyons que les autres en ont plus que nous, & que c'eſt eux qui ont tort à nôtre égard, nous ne ſommes pas comme Dieu nous veut.

Il veut ne nous laiſſer aucune excuſe ; & que ſoumis ſous ſa main, nous comprenions que ſa juſtice eſt la plus forte miſéricorde. Il faut faire uſage de la lumiere que Dieu vous donne. Comme elle eſt la plus sûre, elle doit être la plus efficace.

2. Défions-nous toujours de nôtre raiſon ſur le tort d'autrui ; elle nous trompe, & nôtre amour propre ſpiritualiſé nous cache ce que nous ſommes, & nous montre ſous une autre forme. Mais lorſque la lumiere de Dieu éclaire nôtre fonds, elle démêle tout ; & ce qui paroiſſoit un air ſerain, nous paroît tout couvert d'atômes. Mais que cette vue nous eſt néceſſaire ! c'eſt elle qui cauſe une véritable paix. Qu'il nous eſt avantageux d'être condamnés des hommes ! nous devons en faire uſage non ſeulement en le portant pour Dieu comme un tort qui nous eſt fait, & que nous voulons bien ſouffrir ; mais comme une inſtruction de Dieu qui ſe ſert d'eux pour nous faire voir nôtre tort, que nous ne verrions pas ſans cela.

LETTRE XCVII.

Ne s'atacher à l'extraordinaire ; mais en profiter pour passer au solide, à la foi simple & à l'amour pur, par où le Verbe vienne & agisse en nous sans obstacles de nôtre part.

1. J'Ai vû une lettre de N. qui a été voir nôtre petite sœur d'Isele. Je crois que vous avez fait à tout cela la réflexion si nécessaire à confirmer les voyes de Dieu. Il semble que Dieu n'ait opéré ces choses extraordinaires, du moins celles qui sont de lui, que pour enseigner où elle est. Toutes ces faveurs extraordinaires ne tendent qu'à la rendre intérieure, à lui donner à elle, & par elle aux autres, quelque notice de l'intérieur. La grace ne commence encore qu'à l'éclairer de son fonds pour l'y conduire peu à peu : tout le reste est l'étoile des Mages, qui devient inutile sitôt qu'on est entré en Bethléem & qu'on a trouvé l'enfant dans la créche. Ce qu'elle apelle extase, me paroit un fort recueillement qui lui enseigne

où le Maître habite : mais il y a bien du chemin à faire juſqu'à trouver le centre, & enfin l'outrepaſſer, & auſſi ſoi-même. Il y a encore beaucoup de multiplicité, qui tomberont à meſure qu'elle tombera elle-même dans l'unité, ſi Dieu permet qu'elle y arrive en cette vie, comme je l'eſpére ſi elle ne meurt pas ſitôt. Cependant je crois que Dieu l'a miſe comme un témoignage aux enfans d'Iſrael, pour leur faire voir leur incrédulité. Cette pauvre enfant dans ſa ſimplicité confond l'orgueil des faux ſages, & leur aprend où Dieu veut être adoré.

2. Ce que j'aprehenderois pour les fréres, ce ſeroit qu'ils ne priſſent le change, & ne s'atachaſſent trop au merveilleux : au lieu de ne s'atacher qu'à la ſimplicité, au dénuement, au renoncement à nous-mêmes, à la mort, à tout ce qui n'eſt point Dieu. Ils feroient alors comme ſi les Mages au lieu d'adorer Jéſus-Chriſt ne ſe fuſſent amuſés qu'à contempler ſon étoile. Je n'ai pas beſoin de m'expliquer davantage avec vous : je ſuis sûre que la lumiere du fonds vous a fait faire le diſcernement. Profitons de ſes paroles & de ſes ver-

tus : mais ne nous arrêtons pas au brillant : ce n'eſt pas ce que Dieu veut de nous ; mais une foi ſimple, dénuée de témoignages, & un amour tout pur & ſans ombre d'intérêt. Vous voyez que Dieu reproche à cette bonne fille l'agir propre en certaines choſes ; ce qui me fait eſpérer qu'elle parviendra à perdre tout agir propre dans l'action de Dieu, qui n'eſt autre que ſon Verbe produit en nous, qui eſt opérant & agiſſant, & auquel nous ne pouvons mettre que des obſtacles : auſſi ſon Précurſeur ne nous demande (*a*) que d'aplanir les voyes, abaiſſer les montagnes, combler les vallées ; c'eſt à dire, ne point mettre d'obſtacles à ſon paſſage. C'eſt en lui que je vous ſuis tout ce qu'il m'a fait vous être. Il me vient, de vous dire encore, que la ſœur d'Iſele eſt une figure parlante, un corps détruit & pourri, une ame tranquille & heureuſe.

(*a*) Luc III. 5.

LET-

LETTRE XCVIII.

Instructions sur la coopération solide, qu'on doit aux graces de Dieu, & la maniere de faire sa divine volonté sans atachement aux sensibilités.

1. JE n'ai pû, ma chére enfant, vous répondre plûtôt, à cause que j'avois la fiévre. Je prie nôtre Seigneur, qu'il vous comble de plus en plus de ses graces : mais pour correspondre à ses bontés, il faut trrvailler de vôtre part à aller contre vôtre naturel & à vous renoncer en toute chose, sans quoi vous avancerez peu. Dieu vous donne au commencement cette grace sensible, pour vous engager à vaincre vos passions, & à souffrir toutes choses pour son amour : soyez souple & obéissante à tout, sans regarder ni ce qu'on vous commande, ni comme on vous le commande. Demeurez dans toutes vos occupations en la présence de Dieu, le plus que vous pourrez : il ne s'agit pas de pratiques particulieres ; mais de vouloir toujours faire la volonté de Dieu :

c'eſt la choſe à quoi nous devons tendre ſans ceſſe que cette mort entiere de nôtre volonté, pour ne vouloir agir que par la volonté de Dieu.

2. On doit le faire en deux manieres; pour le dedans, en nous tenant fortement atachées à Dieu, ne voulant pour nous que ce qu'il nous donne, & comme il nous le donne; enforte que s'il retiroit ſes douceurs conſolantes, vous en fuſſiez auſſi contente, & que vous le ſerviſſiez avec la même fidélité; ne cherchant point à conſoler la nature, mais à la faire inceſſamment mourir; ſans cela, nous reſterions toujours ſenſuelles.

3. Or la ſenſualité ſpirituelle eſt auſſi dangereuſe que la corporelle: la raiſon eſt, que lorſqu'on cherche en Dieu les conſolations ſenſibles, on s'accoutume à une certaine molleſſe qui rend ſuſceptible des ſenſualités extérieures: & quoi qu'on ne s'en aperçoive pas lors que la grace eſt forte, on s'en aperçoit dans la ſuite, on ſe trouve foible dans l'occaſion, on eſt plein de penchans & d'inclinations pour la créature, d'amour de ſoi-même; on ſe fait pitié à ſoi-même pour la moindre croix. Il faut avoir

une vertu mâle, qui faſſe préferer la croix & la mortification à toutes les douceurs : car il faut ſuivre nud Jéſus-Chriſt nud.

4. La ſeconde maniere de faire la volonté de Dieu, eſt de recevoir extérieurement tous les petits dégoûts, & toutes les contradictions qui arrivent dans l'état où Dieu vous a miſe : (avoir) une obéiſſance prompte, exacte, fidelle : faire plûtôt la volonté des autres que la vôtre ; & le faire tellement pour l'amour de Dieu, que quand même perſonne ne remarqueroit vôtre obéiſſance vous obéïriez néanmoins avec la même fidélité. Prenez courage : allez ſolidement à Dieu : bâtiſſez ſur de bons fondemens, qui ſont l'humilité & l'amour pur, qui conſiſte à aimer Dieu pour lui-même, & non pour les faveurs qu'il vous fait. Evitez tout murmure, & tout ſoulagement à l'amour propre.

LETTRE XCIX.

Avancement même imperceptible en s'abandonnant à Dieu, ſecouant les ataches qu'il nous montre, étant fidéle à ſes lumieres, & s'expoſant ſouvent à lui, dont la parole immédiate éfectue tout. Avis ſur la repréhenſion des défauts, & ſur la converſation avec ſes amis. Perſonne n'eſt converti par la ſeule conviction de l'eſprit; mais par tourner ſon cœur vers Dieu; & comment.

1. VOus ſavez bien, que vous étant auſſi unie que je vous la ſuis en Jéſus-Chriſt, rien ne me fait autant de plaiſir que d'aprendre de vos bonnes nouvelles. J'apelle bonnes nouvelles celles qui font connoitre que vôtre ame enfonce de plus en plus dans ſon être original. Lorſqu'on marche avec effort, on s'aperçoit facilement du chemin qu'on fait: mais lorſqu'on eſt ſur une mer immenſe, l'avancement eſt ſi peu ſenſible qu'on ne s'en aperçevroit pas ſi ce n'étoit qu'on voit bien

qu'on a quité ſon port, & qu'on ne voit plus la terre : Tout autre avancement eſt cru ſur la foi du pilote, qui connoit les climats par la bouſſole. Plus nous nous éloignons de nous mêmes, de nôtre agir propre, humain & naturel, plus nous avançons vers Dieu. Si nous ſavons nous quiter abſolument, nous ne ſommes plus conduits que par la foi, qui nous ſert de pilote, & la charité de bouſſole. Il faut qu'elle ſoit toujours expoſée à ce divin Soleil de juſtice, qui ne laiſſe point égarer. Celui qui tombe dans l'Océan divin, qui s'y perd & s'y abîme, fait encore plus de chemin ſans le connoitre ni le diſtinguer. Comme le chemin qui précipite du haut en bas eſt mille fois plus rapide que celui de voguer, quelque bon vent qu'on ait ; c'eſt alors que l'on avance infiniment ſans ſavoir où ni comment. Le pilote & la bouſſole ſont rendus inutiles en aparence : c'eſt le ſeul poids qui enfonce avec rapidité. L'amour eſt alors le ſeul poids de l'ame, qui l'enfonce en Dieu de plus en plus & ſans fin. Vous voyez qu'il ne vous eſt pas ſi aiſé de voir vôtre avancement ; & que plus il deviendra rapide,

moins vous le verrez. Mais qu'arrivera-t-il de cet avancement ? c'eſt que vous ſerez toujours plus loin de vous & de vos manieres ordinaires de concevoir & d'agir.

2. Il eſt difficile de voir les atachés ſans la lumiere divine ; & cette divine lumiere ne les montre qu'à meſure qu'elle les veut ôter, ou après qu'elle les a ôtées. Je parle de certaines atachés légéres, ou profondes, mais peu ſenſibles : car pour ces engagemens du cœur qui entrainent comme malgré la créature ſes affections, cela n'étant pas pour vous, ce ne ſont pas celles-là dont je parle. Pour les atachés délicates & profondes, lorſque Dieu les découvre, c'eſt un charbon de feu qu'il faut ſecouer dans le moment, & demeurer abandonné ſans reſerve à celui qui peut ſeul les déraciner entierement. Je ne m'explique pas davantage avec vous, me perſuadant que vous devez entendre mon langage.

3. Ce qui fait que l'on eſt infidéle à la lumiere, qui eſt (comme vous dites très bien) directe, & non réflechie, c'eſt faute de bien ſavoir que la véritable lumiere, qui ne peut jamais être

équivoque, n'eſt pas proprement la lumiere de l'eſprit; mais un certain ſentiment du cœur, ou plûtôt, un preſſentiment, tant cela eſt léger & mince. C'eſt ce petit je ne ſai quoi, & qui eſt le premier mouvement du cœur, qu'il faut ſuivre avec fidélité: car ſi par ſageſſe ou habitude vous l'expoſez à la lumiere de l'eſprit pour en juger, & pour déterminer ce qu'il eſt ou n'eſt pas, s'il le faut ſuivre ou non, il ſe perd, vous ne tenez plus rien: il ne reſte qu'une lumiere incertaine ſur la choſe, & d'autant plus (incertaine) que la choſe eſt légére ou de peu de conſéquence.

4. Il faut prendre tous les momens dont on eſt maître pour rentrer dans ſon fonds, & reſter expoſé aux yeux de Dieu: mais on eſt quelquefois comme chaſſé de ſon fonds, Dieu le faiſant lui-même par des deſſeins de miſéricorde. Il faut ſe tenir à la porte, & ne pas faire un effort trop marqué pour y entrer. Après avoir cherché Dieu dans nôtre fonds d'une maniere connue, ſenſible ou perceptible, (ce qui eſt bien plus léger que le ſenſible), il faut reſter dans la nudité de la foi, & nous laiſſer conduire par cette même foi en Dieu,

où tout se trouve en unité, sans différence de tems ni de lieu. Je prie Dieu qu'il vous explique lui-même ce que je vous veux dire, non par une parole articulée, distincte & sensible; mais par la parole increée & non distinguible, qui est son Verbe; parole effective; car en Jésus-Christ le dire est faire; & en Dieu, engendrer son Verbe dans une ame, c'est le parler en cette ame. Je ne parle ici que de cette parole substantielle & increée, & non des paroles médiates, que les Anges ou les Démons produisent, qui sont une parole sonnante & articulée.

5. Quand on vous dit des deffauts que vous n'avez pas, ou que vous ne croyez pas avoir, il faut acquiescer, sans rien dire ni pour, ni contre. Si vous avez ces deffauts, comme vous n'avez rien à faire activement, il faut les laisser tomber; si vous ne les avez pas, il n'y faut pas penser. Soit qu'ils soient ou non, abandonnez tout à Dieu: il saura bien les ôter; & de plus, l'occupation de vous-même & vôtre activité à vous deffaire de ces deffauts, seroit le plus grand deffaut pour vous dans la situation où est vôtre ame. *Il*

y a (a) tems de parler, & tems de se taire; c'eſt à dire, qu'il y a un tems où il faut reprendre les ames de leurs deffauts, & un autre où la créature ne doit point y mettre la main. Il eſt inutile alors de lui en parler, & c'eſt peut-être auſſi ce qui fait vôtre peine : car la peine vient de deux cauſes, ou de ce que la nature craint qu'on ne la découvre dans ſes faux-fuyants, ou de ce que Dieu ne veut pas que la créature mette la main à ſon ouvrage, ou auſſi, que vraiment ils ne ſont point. Croyez-moi, tous ne doivent pas être menés de la même ſorte ; & il y en a à qui il ne faut point parler de deffauts, parce qu'ils doivent les perdre & eux-mêmes en Dieu. Il faut une lumiere générale pour conduire un chacun par la voye que Dieu lui a choiſie. L'intérieur eſt auſſi différent que les viſages. Pour les Communions, je voudrois plûtôt ſuivre le mouvement intérieur, que les règles que vous vous feriez impoſées. La préparation n'eſt pas en vous ni de vous : mais en Dieu & de Dieu.

6. C'eſt un effet de la corruption de nôtre volonté propre que de ſe paſ-

(a) Eccl. III. ℣. 7.

ſionner de tout, & ne pouvoir ſe réſoudre à quitter ce qui l'atache. Vous ſavez que cette volonté ne ſe peut reformer, changer, & enfin quiter que par la ſoumiſſion à la volonté de Dieu, par la réſignation, l'union, & même la perte de nôtre volonté en celle de Dieu. Comme c'eſt le contraire qui fait tout le déréglement de nôtre vie, cette même vie ſe règle à meſure que cette même volonté eſt tournée éficacement vers Dieu, & que plus elle ſe détourne de ſes vains amuſemens qui l'arrêtent & l'atachent : car le retour de la volonté ne ſe fait que par la charité, qui commande à cette puiſſance, & qui eſt plus ou moins parfaite que le retour de la volonté eſt plus ou moins parfait. Ainſi, il ne s'agit pas que l'eſprit ſoit éclairé : ce n'eſt pas ce que Dieu demande, mais le cœur.

7. Je ne ſai pourquoi l'on ſe met dans l'eſprit qu'il faille quitter ſes amis pour être à Dieu. Pour quelle raiſon N. s'imagine-t-il que pour être à Dieu à ſon âge il faille quitter les compagnies qui ne ſont ni dangereuſes, ni criminelles, ni même trop atachantes? Il faut

voir

voir ſes amis courtement, moins fréquemment, &c.

8. Je dois dire, que ce ne ſera jamais *la conviction ſeule* qui fera un homme parfaitement à Dieu. Il n'y a que la volonté gagnée & tournée qui le puiſſe faire. Tous raiſonnemens ſont ſtériles & infructueux ſi le cœur n'eſt gagné pour Dieu : & c'eſt à quoi il faut travailler. Je voudrois donc le faire de cette ſorte : m'expoſer tous les jours quelques momens devant Dieu, non en raiſonnant ; mais après avoir dit ces paroles ; *Fiat voluntas tua*, donner ſa volonté à Dieu, afin qu'il en diſpoſe : & s'expoſer ainſi devant Dieu ſans lui dire autre choſe que de reſter quelques momens dans un ſilence reſpectueux, où le cœur ſeul prie ſans le ſecours de la raiſon ni de la parole. Je lui demande cette petite pratique tous les jours quelques momens : & je réponds bien, qu'il ne la fera pas longtems ſans en reſſentir l'effet.

LETTRE C.

Etre fidèle aux inſpirations de Dieu, ſans écouter la propre ſageſſe.

1. NOn, M. le divin Maitre ne ſe tait jamais : il parle ſans ceſſe lorſqu'il eſt toujours obéi. Son langage eſt intime, & doit porter avec lui ſon efficacité : mais lorſque l'on n'eſt pas fidèle, il ſe dépite, il ſe tait, & ſon ſilence eſt la plus forte preuve de ſon indignation. Le Prophète-Roi diſoit; (*a*) *Ne vous taiſez pas à moi, Seigneur.*

2. Soyez donc fidèle à lui obéir dans les plus petites choſes, à obéir promptement, ſans héſiter, & dans toute l'étendue de ce que Dieu veut, dans les petites choſes comme dans les grandes. La moindre atache eſt un crime, & ſuivre en quelque choſe nôtre propre ſageſſe eſt un monſtre. Vous ne trouverez point (*b*) *le penchant de la montagne* que lorſque vous ne vous laiſſerez point arrêter par mille choſes qui en

(*a*) Pſ. 27. verſ. 1.
(*b*) *Voyez* le Chap. VI. du Traité des *Torrens.*

occupent les hauteurs : le Maître vous laiſſera dans vôtre train commun, juſqu'à ce que vous vous quitiez.

LETTRE CI.

Ne ſe laiſſer atirer ni entrainer, par ceux qui ſont plus foibles ; mais plûtôt les atirer. Péril de faire autrement.

1. IL ne faut pas que vôtre ami vous atire, mais c'eſt à vous à l'atirer. La converſation nous rend ſemblables à nos amis, & il arrive ſouvent que celui qui eſt dans un dégré ſupérieur redevient égal, entrant dans les ſentimens & manieres qui, quoique très ſolides & vertueuſes, ne ſont pas de ſaiſon pour nous. Je prie nôtre Seigneur de vous éclairer ſur ce qu'il me fait vous dire. L'amour eſt délicat & jaloux. O qu'il faut peu, qu'il faut peu, pour nous tirer de la ſimplicité ! Ce n'eſt ſouvent qu'une bagatelle qui y eſt contraire, mais qui à la ſuite ſe groſſit, & devient un obſtacle.

2. Comme l'on devient toujours plus

ſimple par l'exercice de la ſimplicité, ſitôt auſſi que l'on s'en éloigne pour entrer dans une prudence vertueuſe, on perd inſenſiblement la trace ; & en ſe fixant, on fait une perte irréparable, & l'on dérobe à Dieu une gloire infinie : car ce n'eſt que (*a*) *de la bouche des enfans qu'il reçoit une louange parfaite.* Cette vérité vous eſt ſi eſſentielle, & ſi fort le fondement des deſſeins de Dieu ſur vous, que je donnerois mille vies ſi je les avois pour vous y faire entrer au point que Dieu veut, & depuis hier je ſuis dans un état de victime auprès de Dieu pour cela.

LETTRE CII.

Qu'il faut cooperer avec Dieu par le laiſſer opérer dans l'ame juſqu'à ce que toutes répugnances ſoient réellement perdues pour qu'on devienne ſelon le cœur de Dieu. Avis & conſeils ſur divers états ſucceſſifs de pluſieurs ames de conſtitutions & de conduites différentes, ſur diverſes peines & répugnances.

(*a*) Pſ. VIII. verſ. 3.

qu'on y éprouve : comment s'en délivrer ; & comment juger des communications de Dieu.

1. J'Ai eu une forte penſée de vous écrire, & je m'en ſuis ſentie preſſée ; premierement pour vous dire, que lorſque vous lirez les écrits de M. N. vous vous nourriſſiez ſimplement de ce qui regarde la pure foi. Tout ce qui eſt de la mort active, ou pratique des vertus, quoiqu'écrit en aparence pour des perſonnes plus avancées que vous, ne vous convient nullement : car il ne faut pas regarder vôtre ame ni du côté du tems qu'il y a qu'elle eſt à Dieu ; ni ſur le travail & la pratique des vertus, ſur certains dégrés qui ne ſont point pour vous : mais ſur l'amortiſſement de vôtre volonté. Je dis amortiſſement, parce que ce n'eſt pas encore une mort, ainſi que vous l'éprouverez un jour. Dieu vous conduit lui-même, & il ne prétend de vôtre part nul autre travail que celui de le laiſſer tout faire, & de mourir ſimplement de moment en moment par tous les événemens de la vie & à toutes vos répugnances, vous laiſſant dévorer par elles, quelles qu'elles

ſoient. Dieu trouvera chez vous dequoi vous faire mourir : il prépare préſentement vôtre ame par le repos, l'amortiſſement, & la ceſſation de tout. Il travaille chez vous comme le Soleil dans la terre. Il fait germer toutes les plantes, ſans qu'il ſoit poſſible de découvrir ſon travail que lorſqu'il ſe produit au dehors. Il en eſt de même chez vous. Mais ſoyez aſſuré que vous n'aurez jamais la poſſeſſion d'aucune choſe. Vous n'aurez les vertus qu'en les (*a*) perdant. Ce que je dis des vertus, je le dis de tout le reſte.

2. Tant que le chemin de la foi dure, l'ame ne voit rien, ne diſtingue rien, ne tient (ce ſemble) à rien : c'eſt comme une perſonne qui marchant en païs uni, marche inſenſiblement, ſans crainte & ſans apui ; mais ſitôt que ſans y penſer elle trouveroit le penchant d'un précipice, & qu'elle ſe ſentiroit tomber, elle entreroit naturellement dans la crainte, elle ſe tiendroit à tout ce qu'elle rencontreroit de propre à la ſoutenir, & ſe ſoutiendroit en effet ſi ces mêmes choſes, auxquelles elle tâche de ſe pren-

(*a*) Perceptiblement, proprietairement, & avec diſtinction.

dre, ne lui étoient arrachées, ou ne rompoient entre ſes mains: Elle ſe tient alors pour l'ordinaire à de petits buiſſons d'épines, qui n'ayant pas la force de la ſoutenir, ne ſervent qu'à la déchirer & à lui faire ſentir leurs pointes, à lui perſuader même qu'elle ne tombe, que parce qu'elle n'a pas eu aſſez de force pour ſouffrir leurs piquures & pour s'y tenir atachée malgré l'extrême douleur qu'elle reſſentoit.

3. C'eſt dans ce tems-là que cette volonté amortie, ſe réveille; non point par un choix qui lui ſoit propre de craindre ou de déſirer, mais par ſa pente naturelle, qui ne ſe perd que par ſa mort. Et ſa mort exclud également toutes répugnances & tous déſirs; non ſeulement dans l'état pur, ſimple & nud de la foi, mais dans l'état le plus périlleux en aparence. Car il y a bien de la différence de perdre tous déſirs & toutes répugnances dans l'état ſimple & général que vous portez, ou de (ne) les (point) conſerver dans la perte la plus affreuſe & la plus déſeſpérée. C'eſt pourtant cet état d'involonté, & d'excluſion de toutes répugnances, qui ſera toujours vôtre fond. Car vôtre apel n'eſt

à aucun don, pratique, ni ſainteté particuliere, pas même de ſuivre pas à pas la Providence ; ce qui eſt un effet de vôtre état, & non pas l'eſſentiel de vôtre état. L'eſſentiel de vôtre état eſt la perte entiere de toute volonté, non ſeulement quant à ſon ſentiment, mais réellement. C'eſt ce qui fera que Dieu aura ſur vous une conduite ſinguliere & raportante à vous ſeul, propre à ce qu'il a mis en vous.

4. Car outre ſa conduite générale pour toutes les ames qui ſont conduites en foi, il a une conduite de mort ſinguliere, & qui eſt apropriée à l'état, à la qualité & à la conſtitution d'un chacun. Ce qui feroit mourir les autres, ne feroit qu'éfleurer vôtre peau, à cauſe du fond ferme & ſolide que Dieu a mis en vous. Vous êtes un homme non point pour être ſaint ni vertueux ; mais pour être ſelon le cœur de Dieu : c'eſt proprement pour être fait volonté de Dieu : oui, c'eſt l'unique choſe que Dieu veut de vous : ſa volonté ſera vôtre vie, vôtre règle, vôtre loi. C'eſt une volonté eſſentielle, qui eſt particuliere pour chacun de nous, & qui n'a nul raport à cette volonté générale, dé-

clarée & connue de tous : auſſi n'eſt-elle que pour les ames à qui elle ſe découvre un peu au travers de la plus extrême obſcurité.

Cette volonté eſſentielle tant qu'elle conduit l'ame dans ſa perte, & qu'elle ne l'a pas encore introduite dans ſon premier principe & dans l'unité conſommée, quoiqu'elle ſoit très certaine & infaillible en elle-même, laiſſe cependant mille incertitudes à l'ame qui la poſſéde. La certitude lui ſeroit un apui, & empêcheroit ſa perte totale : elle ne trouve ſon aſſurance que dans ſon déſeſpoir (*a*) abſolu. Il eſt aiſé de ne rien eſpérer lorſqu'il n'y a rien à craindre & à éprouver : mais cela n'eſt pas de la ſorte à moins d'un courage & d'une fidélité au-delà de l'imagination, pour n'avoir nul retour ſur ſoi, nul interêt de l'éternité dans la perte aſſurée (ce ſemble) de cette même éternité.

5. Vous croyez avoir des répugnances ; & ce que vous avez, n'eſt point cela. Nous ne devons enviſager pour

(*a*) *Ou*, dans la perte entiere de l'eſpérance perceptible. *Voyez* Job, Chap. VII. *v.* 16. & les explications & réflexions ſur ce lieu là au Tome VII. du V. Teſtament.

répugnances que celles qui regardent la conduite de Dieu ſur nous, qui nous ſont apréhender un état plûtôt qu'un autre, & qui enfin ſont en nous des marques de vie. Ces répugnances ne peuvent point (encore) être en vous, parce qu'elles ſont incompatibles avec vôtre état (préſent) d'amortiſſement, & parce que Dieu n'exige (encore) rien de vous qui puiſſe vous faire craindre. Si cela étoit, vous verriez revivre les craintes, les frayeurs, & les déſirs ſecrets, qui ſont l'apanage de la volonté vivante: car vôtre volonté ne mourra jamais que par l'expérience de ces réveils & de ce qu'elle a de vivant. Le mort ſe laiſſe jetter dans la boue, ſe mettre ſur le trône, avec la même égalité; parce qu'il ne ſent plus, ne vivant plus. Il n'en eſt pas de même de celui qui vit & voit ce qu'on lui fait. Quoiqu'il ſoit ſouple à laiſſer faire ce que l'on fait de lui, la crainte naturelle le ſaiſit. Ce que vous avez ne peut point proprement s'apeller répugnances de la volonté, puiſque ce ſont des choſes extérieures & hors de vous. Ce ſont de ſimples répugnances naturelles des choſes qui ne vous conviennent pas, par

leſquelles on meurt à ces mêmes choſes.

6. Quoique ce que je vous écris paroiſſe peut-être ne vous convenir pas tout à fait à préſent, où vôtre volonté, ayant la pâture qui lui eſt néceſſaire, eſt rendue comme ſans apetit (ce qui fait, que chez vous rien n'embraſſe ni ne déſire une perfection ſupérieure à ce que vous avez, & qui eſt une très-bonne diſpoſition); cependant ceci vous ſera très utile: vous connoîtrez un jour que je vous ai dit la vérité; & tout ce que vous liſez, & qui vous plaît à préſent, vous paroîtra un jour fort différent. Vous goûterez les choſes & les comprendrez ſelon l'état qui vous ſera préſent: vous les voyez maintenant d'une maniere, & vous les verrez alors d'une autre, en ſorte qu'elles ſeront ajuſtées à toute vôtre vie. L'écrit des Torrens vous fera voir vôtre état dans tous les états de vôtre vie. Je vous dis ceci aſſurement, & vous prie de ne point détruire vôtre ſanté: elle ſera un jour utile à vous & à pluſieurs.

7. Outre le goût général & continuel que j'ai de vôtre ame, où je ne trouve ni entre-deux, ni milieu, & une certaine pénétration par laquelle il me

ſemble que j'ateinds de l'un à l'autre bout, Dieu me donne une connoiſſance du particulier de vôtre état, de vôtre diſpoſition, & de ce qui en fait le fond & l'eſſentiel: & il me paroit, que c'eſt une conduite de Dieu rapetiſſante & humiliante pour vous, qu'il veuille me donner ce qui vous eſt propre: cependant cela eſt, & cela ſera, parce qu'il l'a ainſi voulu, ſans avoir égard ni à ce que vous êtes, ni à ce que je ſuis. Cela ſera même plus dans la ſuite, lorſque la déroute intérieure commencera. Outre le goût général que Dieu me donne des ames, qui les admet ou les rejette ſelon que Dieu le fait lui-même, Dieu me donne la connoiſſance & la facilité pour toutes les ames particulieres; en ſorte que quoiqu'il y ait une conduite générale pour tous, je n'en ai jamais trouvé deux qui ſe reſſemblaſſent, & à qui les avis fuſſent pareils. Ces diverſités, qui ne ſont qu'un tout indiviſible, ſont dignes de la Majeſté de Dieu.

8. Je vous prie de laiſſer toutes les hiſtoires du Pentateuque, & de lire ſimplement ce qui eſt du paſſage des Enfans d'Iſraël depuis la mer rouge juſqu'à la poſſeſſion de la terre promiſe. Ceci

ne ſera pas ſi étrange. Je ſupoſe cependant que vous n'ayez point de répugnance de le faire. Il me paroit qu'il eſt néceſſaire que vous découvriez en vous (& vous le ferez d'abord) la difference des répugnances ſeulement extérieures & de la nature, à celles du fond. Car comme vôtre état principal eſt & ſera toujours de céder à Dieu, & d'être ſous ſa main comme une plume, ſans réſiſtance; (puiſque c'eſt ce qui eſt vôtre atrait particulier); il eſt donc d'une extrême conſéquence pour vous de ſavoir diſcerner, que tout ce qui répugne ſimplement à vôtre extérieur & à la nature, (qui admet ce qui l'acomode, & rejette ce qui l'incommode, par où je n'entends pas ce qui regarde vôtre corps, mais l'importunité des créatures & des événemens de la vie); que dis-je toutes ces choſes qui vous répugnent extérieurement doivent être portées en mort, s'y laiſſant comme une petite barque expoſée ſans pilote à la merci des vents, & qui ſe laiſſe à ce qui l'entraine, ſans aucun choix; (*a*) mais pour les répugnances

(*a*) *c. à d.* Quand les choſes extérieures cauſent des répugnances, il ne faut point donner

du fonds, loin de les combatre il faut les ſuivre; parce que c'eſt Dieu en vous qui admettra ou rejettera: & il faut s'y laiſſer conduire.

9. A cela vous me répondrez; mais comment pourrai-je faire atention ſur moi pour ſuivre ou rejetter les choſes? Cela ſeroit contraire à ma voye nue, qui n'admet rien. Ce que vous dites eſt vrai, ſi cela ſe faiſoit par atention: mais de même que l'état demeure le même, & que nous ſuivons nôtre train ſans y penſer lorſque nous ne trouvons point d'obſtacle; de même nous marchons toujours à la faveur de la lumiere ténébreuſe de la foi tant que rien ne fait réſiſtance & que rien ne répugne. Or la réſiſtance & la répugnance ſe fait connoitre elle-même dans le moment qu'elle ſe rencontre, ſans que l'ame reſte en atention pour cela; comme un aveugle marche toujours, juſqu'à-ce que trouvant une muraille qui le borne, il comprend qu'il faut aller par un autre endroit ſans pour cela qu'il faſſe nul raiſonnement. Cédez toujours à Dieu en quelque état que vous ſoyez, & quoi-

lieu à ces répugnances: mais, quand le fond en cauſe ou en donne, il faut leur donner lieu.

qu'il puiſſe exiger de vous ; vous ſerez toujours en paix. Réſiſtez-lui le moins du monde, voulant même lui plaire ; vous perdez auſſitôt le centre, & il ſe fait des rides ſur cette belle & tranquille mer, qui ſe convertit même en orage & tempête lorſque la ſimple répugnance à la volonté de Dieu devient une réſiſtance. (a) *Qui a pû réſiſter à Dieu, & vivre en paix.* Je ne ſaurois vous le dire trop : car ce ſera la conduite de Dieu toute vôtre vie.

10. Ce qui fait les peines des ames non éclairées, c'eſt la réſiſtance, qu'elles ne connoiſſent ſouvent pas. Comme la délicateſſe de Dieu eſt infinie, & qu'il ne fait ſouvent que préſenter à l'ame ce qu'il veut d'elle, elle, qui n'eſt pas accoutumée à la délicateſſe de l'eſprit, ſe ſert de ſa raiſon pour échapper à ce qui lui eſt propoſé, parce qu'elle craint même de ſe tromper ; & alors elle entre dans l'obſcurité & dans le trouble ; & peu à peu elle s'égare & ſe brouille, parce qu'elle perd même l'idée de ce que Dieu a voulu d'elle. Le trouble s'empare peu à peu de cette ame, qui cependant en fait uſage en maniere ver-

(a) Job IX. ℣. 4.

tueuſe : elle porte ce trouble comme les autres peines ; du moins elle tâche de le faire : mais tout cela ne la remet point en ſa ſituation ordinaire, juſqu'à ce que Dieu par une lumiere ſupérieure, ou par quelque perſonne fort éclairée, lui faſſe comprendre ſa réſiſtance, & la faſſe entrer dans l'aquieſcement, non d'acte, mais d'effet.

11. Vous voyez donc bien, M. que ce que je vous ai dit eſt très véritable, qu'il faut être arrivé à la parfaite indifférence pour recevoir la pure lumiere & ſuivre Dieu : car ſouvent il ſe cache ſi bien, qu'il ſe fait méconnoître : il ſe déguiſe avec tant d'adreſſe, qu'il ſemble que ce ne ſoit point lui, mais une choſe toute contraire. Comment faire alors ? Il faut le ſuivre cependant à l'aveugle. Celui qui eſt dans la parfaite indifférence, laquelle eſt comme le parfait équilibre, eſt balancé par le moindre mouvement, & un grain de ſable lui donnera un poids ; mais ſans cela, il ne ſera jamais propre à la ſoupleſſe qu'il faut avoir pour toutes les volontés de Dieu.

12. La communication que Dieu fait par lui-même & par ſes créatures, eſt

toujours conforme & entr'elles & à l'état de l'ame. Si c'eſt une perſonne qui ait beſoin de ſenſible, cela ſe fait avec goût & ſenſibilité : ſi elle n'a beſoin que de ſoupleſſe dans la main de Dieu, ſon ame par là eſt rendue plus ſouple : ſi elle eſt en état de mort, cela lui cauſe la mort : ſi elle a beſoin de courage, cela lui en communique un imperceptible. Ainſi donc, il ne faut pas juger de l'utilité que nous recevons des communications par ce que nous reſſentons ou goûtons ſenſiblement ; mais par la ſuite, & par ce que l'on nous donne toujours ce qui nous eſt propre dans la volonté de Dieu & ſelon ſon deſſein éternel ſur nous.

La perſonne dont vous me parlâtes hier porte en ſoi la ſource de ſon exercice & la cauſe de ſa mort. Ne craignez pas pour lui, il vous tient par un lien. Si on s'échappe, on reviendra. Cultivez ſur toute choſe ſon germe d'intérieur, je vous en prie, & ne craignez point de l'aider ſelon vos lumieres. Il a beſoin ſingulierement que le germe de l'intérieur ſoit cultivé en lui, & nourri par la lecture & le ſilence. Il faut des livres qui ayent le germe de

la vie : mais ne l'épargnez pas. Si vous vous reteniez en la moindre choſe à ſon égard, cela feroit un entre-deux & une barriere entre vous, qui malgré l'amitié naturelle empêcheroit la correſpondance du cœur : & comme Dieu ſe ſervira de vous pour l'aider, il s'en ſervira auſſi pour l'exercer : il vous ſervira auſſi d'exercice ; mais la fidélité à vôtre égard doit être entiere. Je n'ai pû me deffendre de vous écrire ceci malgré ma fievre. Je me dois à Dieu & à vous : ſi je vous importune, deffendez moi d'écrire ; & j'eſpére que j'obéirai.

LETTRE CIII.

Des répugnances habituelles & cachées venant de la nature, & de leur deſtruction. REGLE *pour connoitre ſi les mouvemens ſont de la nature ou de Dieu. Que la voye de la volonté eſt plus ſure que celle de l'eſprit. Apel à l'enfance Chrétienne. Les réſiſtances ſont la ſource des peines ; comment on doit ſouffrir celles-ci.*

1. IL eſt vrai, M., que vous n'avez point de répugnances actuelles

dans vôtre volonté : il n'y en a que d'habituelles, qui ſont préſentement abſorbées & cachées ſous la douceur de la grace, & qui ne ſe découvriront que lorſque Dieu, qui vous tient dans un tranquille général, viendra à toucher leur corde. Si vous étiez quitte de ces répugnances, vous le ſeriez de la propriété. Il ne s'agit pas à préſent de cela. C'eſt un mal que Dieu ſeul peut guérir, & auquel l'homme ne peut donner d'autre remède qu'en ſouffrant nuement & ſouvent malgré lui la terrible opération de Dieu ; de quoi auſſi il ne s'agit pas encore. Vos répugnances ſont, comme vous le dites fort bien, de la pure nature. C'eſt plûtôt un dégoût qu'une répugnance.

2. Car vous ſavez qu'il y a en vous deux volontés, la ſupérieure & l'inférieure : j'apelle volonté ſupérieure, la volonté de l'homme ; & l'inférieure, la volonté de la chair : il faut qu'elles ſoient détruites toutes deux afin que la volonté de Dieu prenne la place. O qu'il y auroit de choſes à dire là-deſſus pour faire voir, qu'il n'apartient à Dieu chez nous que ce qui n'eſt point né de la volonté de la chair, ni de la volonté de

l'homme, mais de la volonté de Dieu; & comment la volonté de la chair, ou l'animale, s'éléve ſouvent ſur le débris de la volonté de l'homme! Or c'eſt ce qui fait la peine; parce qu'à meſure que l'une (celle de l'homme), ſe détruit, l'autre (celle de la chair), ſe fortifie: mais elle ne ſe réveille de la ſorte que pour contribuer à la mort de la premiere, ſans quoi, cette premiere (de l'homme) ne mourroit jamais. Mais comme par la deſtruction de la volonté de l'homme celle (de la chair) eſt ſapée par la racine, elle jette toute ſa force au dehors comme une branche qui reverdit ſéparée de ſon tronc, & dont toute la ſéve ſe jette en ſuperficie; mais ce dernier effort, qui ſemble la rendre plus verte, ne ſert qu'à lui arracher le peu de vie qui lui reſtoit. Ce ſera une expérience qui vous coutera infiniment à faire.

3. Il faut une fidélité détruiſante pour aller contre les répugnances de la nature: mais il faut une fidélité & une ſoupleſſe infinie pour ſuivre (l'inclination) de la grace. Sans cette extrême ſoupleſſe vous reſterez toujours dans la volonté humaine, quelque amortie qu'el-

le vous paroiſſe ; vous ſerez toujours conduit par l'homme raiſonnable, & jamais de Dieu ſeul. C'eſt de ceci que dépend tout, mais je dis, tout le fond & le ſuccès de vôtre état. Vous ne pouvez diſcerner les répugnances qu'en vous laiſſant conduire à Dieu purement. Vous trouverez par vôtre expérience une règle infaillible, qui eſt ; que, " lorſque „ nous ſommes encore beaucoup natu- „ rels, les premiers mouvemens ſont de „ la nature : & dans les choſes qui cho- „ quent cette même nature c'eſt toujours „ (je dis toujours), elle qui ſe préſente „ la premiere : ainſi, les premiers mou- „ vemens ſont à éviter ". Il n'en eſt pas de même de ceux de la grace, ou plûtôt, il en eſt de même. " Tout ce qui regarde „ le choix & la déliberation dans une „ perſonne déja bien à Dieu, qui eſt ou „ bien morte, ou bien éteinte, c'eſt tou- „ jours Dieu qui paroit : & la premiere „ penſée, ou plûtôt un ſimple penchant, „ un inſtinct d'une choſe, eſt de lui ". Il conduit avec autant d'amour que de ſageſſe l'homme qui veut bien s'en fier à lui.

4. Vous voyez bien, qu'afin que Dieu agiſſe puiſſamment, & que l'ame

se laisse conduire nuement, il faut une extrême souplesse pour perdre toute conduite de la raison. Contez donc, s'il vous plait, qu'il faut vous accoutumer à marcher non par la conduite de vôtre esprit ni de la raison, mais *par la volonté de Dieu*, qui doit donner la pente à tout. Chez vous, c'est la volonté, & non l'esprit qui doit faire le choix. Or vôtre volonté étant aveugle, *une volonté* clair-voyante (qui est celle de Dieu) doit donner tout le branle à la vôtre (tant pour l'extérieur que pour l'intérieur): car il faut savoir, que la conduite extérieure doit être conforme à l'intérieure; sans quoi, nous serions comme ces animaux amphibies, tantôt dans l'eau pure de l'opération divine, tantôt sur la terre de nôtre raisonnement.

5. Toutes les personnes qui sont conduites par les lumieres & illustrations, où toutes les opérations se font dans l'esprit, & où les brillans, le distinct & l'assuré, sont la conduite principale, vont comme vous dites que vous faites à présent. Quand leur esprit n'est pas éclairé tout à coup d'une lumiere de possession, où ils voyent à découvert le résultat de leur pensée; ils se ser-

vent de leur raiſon ; & ils ſont fort bien : car l'un leur manquant, ils doivent recourir à l'autre. Il n'en eſt pas de même de vous, M. qui êtes conduit en foi & en obſcurité, & dont le principe de tout ce qui vous doit mouvoir eſt dans la volonté : il faut marcher par l'aveuglement de l'eſprit, pour être conduit par la très pure & sûre lumiere de la foi. Les premiers poſſédent leur voye, & la diſcernent ; ce qui pourtant ne leur en fait pas toujours éviter les mauvais pas ; c'eſt pourquoi, leur voye eſt la moins sûre ; quoiqu'elle paroiſſe l'être davantage, parce qu'ils voyent leur chemin : mais l'aveugle dont nous parlons, ſans examiner ni route, ni ſentier, eſt conduit (quoique ſans nulle certitude aparente) très infailliblement ; parce que le Tout-puiſſant le conduit lui-même, & ſouvent le porte entre les bras.

6. De là il vous ſera aiſé de conclure que vous devez être cet aveugle, & marcher avec autant de liberté que de confiance, perſuadé que vôtre guide, autant charitable qu'il eſt infini, vous fera éviter les écueils, & poſera des pierres quarrées pour vous faire

marcher le chemin qu'il veut que vous teniez. Il ne ſera peut-être pas toujours conforme à vos vuës & à vos inclinations, & peut-être vous plaindrez-vous quelquefois avec le Prophète, qu'il environne vôtre chemin d'épines, qu'il en bouche les avenues : mais ſi vous êtes fidelle à ce que je vous dis, qui eſt d'une extrême étendue & d'une très grande pureté, auſſi bien que d'une délicateſſe d'amour très particuliere, vous ne vous tromperez point : car les murailles (d'opoſitions) ne ſeront poſées, que dans les lieux où l'on ne veut point que vous alliez. Cédez donc à la réſiſtance, & ceſſez de vous conduire par la raiſon, & même par la raiſon éclairée ; & vous irez bien. Quelque ſage que vous ſoyez, Dieu eſt plus ſage que vous. Son amour pour vous eſt égal à ſon pouvoir : il ne vous laiſſera point faire de fauſſes démarches. Si vous en faites dans la ſuite, c'eſt que vous aurez douté & héſité avec S. Pierre, & que vous aurez voulu ſuivre une autre conduite ; car il faut bien du tems pour être affermi dans celle-ci. Qu'il vous en coutera, & que ſouvent

vous

vous retomberez dans vôtre premiere maniere d'agir.

7. Dieu a fait tout ce qu'il falloit pour vous bien faire mourir, qui eſt, de vous conduire par la voye de la foi: car ayant l'eſprit ſi délicat, & la raiſon bien plus éclairée qu'un autre, il y aura bien à mourir. Il ne vous ſera pas ſi difficile de le faire tant que vous ſerez conduit par une foi ſavoureuſe; mais ce ſera lorſque la nudité ſera plus forte. Cependant, ſi vous vous accoutumez de bonne heure à ſuivre cette route, elle vous ſera d'une extrême conſolation lorſque chez vous tout ſera dans de plus épaiſſes ténèbres; parce qu'elle vous ôtera les doutes & les héſitations, & vous fera aller au deſſus de toutes les incertitudes & des dangers même.

8. Sitôt que vous vous apercevez de quelque mouvement de proprieté, il faut laiſſer tomber les choſes, & vous laiſſer conduire en enfant: car c'eſt à ceux qui ne ſe conduiſent (*a*) *ni par la volonté de la chair, ni par la volonté de l'homme, mais par* la volonté de *Dieu*,

(*a*) Jean I. ℣. 12, 13.

qu'*il eſt donné d'être enfant de Dieu.* Oui, Dieu veut que vous ſoyez enfant, & des plus petits enfans : c'eſt comme il vous veut ; c'eſt où il vous aime, & où vous ferez les délices de ſon cœur. Il ne demande que cela de vous pour retour à tant d'infinies miſéricordes qu'il vous fait : & c'eſt la ſeule diſpoſition où il vous veut pour faire en vous & de vous tout ce qu'il lui plaira.

9. Si vous vous accoutumez de bonne heure à cette ſoupleſſe, vous ne ſouffrirez guères ; car le deſſein de Dieu n'eſt pas de nous faire ſouffrir : rien ne ſouffre chez nous que la réſiſtance. (*a*) *Qui a pû réſiſter à Dieu, & vivre en paix ?* Ne réſiſtez jamais, vous ne ſouffrirez jamais. Je ne m'étonne pas des fautes actuelles & paſſagères ; cela tombera, & ſervira à vous faire mourir. Souvent la vive douleur d'une faute vient beaucoup de la nature, qui ne la peut ſouffrir, & qui a encore plus de peine lorſque les fautes ont paru & mal-édifié ; quoiqu'elle ne voye dans le moment aucun de ces motifs dans ſa douleur, mais ſeulement la peine d'avoir offenſé Dieu. Il faut porter cette

(*a*) Job IX. verſ. 4.

peine nuement, ſans vouloir par une activité naturelle accommoder les choſes ſoit du côté de Dieu, ſoit du côté des créatures. Ceci eſt très fort, & l'on y manque ſouvent, même par bon prétexte. Ceci emporte dans la ſuite une mort fort étendue.

10. Quoique les fautes que vous faites vous paroiſſent n'être que paſſagères, & purement naturelles, (& cela eſt vrai), elles viennent pourtant d'un principe habituel qui marque que la volonté eſt amortie, & non pas morte. Quand la volonté eſt parfaitement morte il n'y a plus ni réſiſtance, ni répugnance: & l'on ne peut jamais connoître ſi une ame répugne ou réſiſte, qu'elle n'ait été dans le creuſet & à l'épreuve. Juſqu'à ce tems ce n'eſt qu'amortiſſement, cauſé par l'onction de la grace & la docilité de l'ame; ce qui la prépare & diſpoſe beaucoup à la mort. Il eſt vrai que vous n'avez aucune proprieté volontaire & déliberée; & je ſens avec un plaiſir auſſi grand que ce que nôtre Seigneur me donne pous vous eſt intime, la ſoupleſſe de vôtre ame: mais il y a une proprieté naturelle & habituelle qui ſubſiſte, quoiqu'elle ne vous

paroisse pas actuellement pour les raisons que je vous ai dites.

Ma santé se détruit, & ma foiblesse est augmentée par l'étendue de ma fievre. Dieu fait ce qu'il veut faire de ce néant, qui est tout à lui, & en lui tout pour vous. Oserois-je vous prier de garder ces lettres; parce qu'il viendra un tems où vous les comprendrez encore d'une autre sorte; & vous trouverez vos dispositions, quoique changées, conformes à ceci: car les lumieres générales, quelque propres & utiles qu'elles vous paroissent, ne le sont jamais autant que celles qui nous sont données pour nous-mêmes.

LETTRE CIV.

Comment distinguer les mouvemens de Dieu d'avec les mouvemens naturels; leur certitude & promptitude. Suivre Dieu en enfant &c.

1. IL est aisé de répondre à une difficulté à laquelle vous répondez vous-même. Les mouvemens de Dieu,

outre qu'ils ſont fort tranquilles, viennent immédiatement de Dieu, & ne ſont précedés ni de vues, ni de penſées, ni de rien d'extérieur : les mouvemens naturels commencent par les ſens ou par le raiſonnement, & remuent enſuite le fonds de l'ame avec quelque eſpece d'atache & d'empreſſement : ceux de Dieu commencent tout à coup, ſans être précedés de rien, & viennent juſqu'à troubler le ſentiment lorſqu'on ne les ſuit pas. Il eſt vrai que les perſonnes qui ont perdu toute proprieté dans la volonté, les ſuivent plus ſurement : mais on ne peut jamais perdre toute proprieté dans la volonté qu'en les ſuivant.

2. Or il faut les ſuivre avec abandon, comptant d'y faire ſouvent des fautes & des mépriſes, qui ne ſervent qu'à expérimenter. Si on étoit certain de ces mouvemens, on ſeroit infaillible & non abandonné. Je ne vous les donne pas pour infaillibles ; mais je tâche de vous faire ſuivre Dieu avec ſoupleſſe, abandon, foi & incertitude. N. vous expliqueroit cela mieux que moi, & vous ſatisferoit d'avantage. Souvenez vous donc que ces mouvemens

viennent directement du fonds, & ne sont point excités par rien qui ait précedé : ils vont toujours à nôtre destruction, à tout arracher à l'homme pour rendre tout à Dieu.

3. Ce mouvement ne doit jamais être examiné avec réflexion. Dès que vous l'examinez, il cesse d'être : il se perd, & laisse l'ame dans l'irrésolution & l'incertitude. C'est quelque chose de plus subit que cela, qui se présente le premier, & que l'on n'examine point. Il est d'une extrême conséquence pour vous d'aller à l'aveugle, sans quoi, vous tomberiez dans le raisonnement, qui vous est très nuisible. Vôtre lenteur naturelle & vôtre indétermination venoient de vôtre raisonnement : mais si vous suivez Dieu avec abandon & petitesse, il vous donnera une détermination prompte : car l'opération de Dieu est comme l'éclair : il faut d'abord le suivre : son effet est produit en un instant. Tout ce qui est plus lent est de l'homme, qui raisonne, & ne se détermine pas aisément. Une volonté toujours dans l'équilibre est comme une balance juste, qu'un grain fait pancher.

4. Je crois donc que Dieu veut que vous lui ſoyez abandonné comme un enfant. Allez toujours vôtre chemin, perſuadé que tout ce qui vous arrive de moment à autre, eſt ordre & volonté de Dieu ſur vous. Faites avec promptitude tout ce que vous faites. Quel inconvénient, de ceſſer une choſe lorſqu'il vous vient de la laiſſer, & enſuite de la reprendre? Dieu veut une ſoupleſſe délicate.

5. Pour ſœur Marie des Vallées, les miracles qu'elle a faits depuis ſa mort, & qu'elle fait encore en faveur des perſonnes qui l'ont perſécutée, la juſtifient aſſez. C'eſt une grande Sainte, & qui s'étoit livrée en ſacrifice pour le ſalut de bien des gens. Elle étoit très innocente. On ne l'a jamais crue dans le déſordre; mais bien obſédée, & même poſſedée: mais cela ne fait rien à la choſe.

LETTRE CV.

Comment une ame avancée doit combatre ſes deffauts de foibleſſe non activement, mais paſſivement & en les offrant à Dieu. Autres deffauts plus nuiſibles & qui ſont à éviter. Suports des premiers en ſoi & ès autres. Avis ſur la maniere d'inſtruire ou de conduire autrui.

1. JE ne doute point que vous n'ayez les deffauts que vous me mandez, & même encore davantage: car que ſommes-nous que miſere? Il me paroit même que vous n'avez jamais manqué de lumiere pour connoitre vos deffauts: mais je doute fort que ce doive être une occupation pour vous de travailler à les combatre. Si on vous en dit quelques uns, quand même vous ne les verriez ni ſentiriez, un ſimple acquieſcement ſuffit: lorſque Dieu les montre, il faut les lui préſenter paſſivement, afin qu'il les détruiſe.

Il me paroit que c'eſt rentrer dans le ventre de ſa mére en l'état où vous êtes

que de travailler directement à (*a*) vos deffauts. Vous êtes un prodige d'eſprit & de foibleſſe, de hauteur & de petiteſſe, de génie ſupérieur & de puérilités, une grande grace avec une grande misere. Je trouve tout cela ſi grand (*b*) en Dieu, que je ne crois pas vos deffauts enracinés; mais plus ſuperficiels qu'il ne paroit: mais vôtre deffaut eſſentiel, c'eſt d'agir extérieurement par gouts & ſentimens. C'eſt pourquoi il paroit en vous des haut & bas; parce que le goût ne peut avoir de ſtabilité, & qu'il n'y a que le fonds qui en ait. Ce qui eſt par le fonds, ſubſiſte malgré toutes les variations qui peuvent arriver.

2. Vous n'avez donc à faire lorſque vous voyez un deffaut, ou qu'on vous le dit, que d'y acquieſcer, & de laiſſer tout tomber; car inſenſiblement, à force de n'être mene que par cette vuë de deffauts, vous rentreriez en vous-même, reprendriez vôtre *moi*, qu'il eſt bien plus capital de perdre que de s'amuſer à ces vetilles, qui ſe perdront avec ce *moi* lorſqu'il ſera une fois bien

(*a*) A les ſurmonter activement.

(*b*) Vous regardant en Dieu, je trouve vos bonnes qualités ſi grandes.

perdu. Mais d'où vient qu'on vous fait prendre avec un hameçon ce poiſſon (déja perdu dans la mer) ſous prétexte que ſon écaille eſt bourbeuſe ? Allons (plûtôt) à l'eſſentiel, qui eſt l'abandonnement de vous-même. Faire autrement, c'eſt donner & retenir, abandonner & gouverner.

3. Il y a des choſes qui peuvent vous nuire beaucoup : ce ſeroit *une attache à vos arrangemens, à votre bien, le déſir foncier d'être eſtimé ; faire avec vuë quelque choſe de ſuivi pour plaire ; quitter le ſilence* & l'oraiſon *lorſque vous pouvez l'avoir ; un travail hors de l'ordre de Dieu trop pourſuivi, qui remplit trop l'eſprit & ſéche le cœur* : tout cela eſt capital, & il faut rompre avec ces choſes : mais pour les taches de la peau, il les faut laver dans l'abîme en s'y perdant.

4. N. eſt trop âpre ſur les deffauts, & je m'aperçois qu'inſenſiblement on tourne la cataſtique, & qu'on rend extérieur ce qui doit être intérieur. Elle s'indiſpoſe contre les deffauts d'autrui ; on ne guérit point un deffaut par un autre : du reſte, elle eſt fort excellente, & le ſeroit peut-être moins ſi elle n'avoit pas ces deffauts. Le plus eſſentiel

en elle, c'eſt de vouloir avec ſon âpreté & ſa roideur détruire les deffauts. Hé, laiſſons-nous nous-mêmes pour ce que nous ſommes; jettons au feu une fuſée que nous ne pouvons jamais démêler; je lui mande ma penſée ſur tout cela.

5. Ce que je vous demande eſt, d'aider ceux qui s'adreſſeront à vous (ſur tout ceux qui ont de la grace) avec petiteſſe, douceur, ſimplicité, patience, ſans vous rebuter pour vos dégoûts. Agiſſez avec les fréres plus par le cœur que par l'eſprit. Lorſque vous leur écrivez, ne ſuivez point dans leur conduite les vues des autres, ſi ce n'eſt pour des choſes purement extérieures; mais ſuivez la lumiere préſente qui vous ſera donnée, ſans vous arranger, préméditer, réfléchir, ſans héſiter & ſans vous embaraſſer après du conſeil donné, vous en fiant plus à Dieu qu'à vôtre propre eſprit, qui étant très éclairé & très ſubtil, prendroit la place de Dieu: mais agiſſant par ce fonds ſimple, vous ne ſauriez vous méprendre; & vos mépriſes aparentes ſeroient même utiles.

LETTRE CVI.

Qu'il faut renoncer & mourir aux goûts & aux sentimens naturels pour en acquerir de divins.

1. J'Ai reçu la grande lettre que vous m'avez écrite. J'ai de la joye que le Seigneur vous ait trouvée digne de porter son Nom devant le favorisé du siécle. Soyez persuadée que vous me serez toujours très chère, & que je ne refuse pas dans le besoin, lorsque Dieu le voudra, de vous dire mes petites pensées.

2. Vous ne pouvez trouver un guide plus sûr & plus éclairé que N. cependant vous devez être fort en garde contre vôtre goût naturel : il vous arreteroit dans vôtre voye, & causeroit une impureté continuelle dans vôtre ame, empêcheroit l'effet de la grace & de la direction, & à la fin, tout se réduiroit en recherches de nature. Pour remédier à cela, il faut éviter les conversations & les lettres qui ne sont pas nécessaires. Nôtre Seigneur vous éclaire

trop pour ne vous pas faire sentir certains prétextes que l'on prend, certaines nécessités que l'on se fait &c. Mourez donc courageusement à vous-même: c'est le tems de mourir: sans la mort & le renoncement continuel point de vraye vie de l'esprit, mais vie de nature. C'est présentement le tems d'aller contre vos sentimens, afin qu'étant purifiés, ils méritent d'être changés en sentimens divins.

Dieu est un grand Roi, dont la faveur est plus à rechercher qu'on ne peut dire: mais pour la faveur ou défaveur de la terre, c'est ce dont un cœur chrétien doit faire peu de cas.

LETTRE CVII.

Qu'il faut se laisser détruire à Dieu, & pourquoi il le fait peu à peu & si universellement.

1. JE vous assure que je prends bien de la part à toutes vos peines; mais je suis ravie que le divin Maître vous fasse perdre toute mesure & tous

restes d'arrangement. Il veut que nous soyons comme cette petite herbelette qui se plie au moindre vent. Je vois une conduite admirable de Dieu sur vous, qui vous veut tout ôter afin de vous purifier & vous rendre digne de lui. On ne connoit les ataches, sur tout les plus profondes, qu'à mesure que Dieu les ôte. Il ne les ôte que peu à peu, avec une œconomie de sagesse qui ravit: car s'il les ôtoit tout à coup, la nature est si foible, qu'elle ne le pourroit porter. Il n'en est pas de Dieu comme de la créature: celle-ci voudroit qu'on fut parfait tout d'un coup; & on voudroit la même chose pour soi: mais Dieu est longanime; il fait les choses dans leur tems & peu à peu, il ménage sa créature selon qu'il la connoit. Il n'en est pas de même d'une perfection qui ne va qu'à composer un certain extérieur; cela est bientôt fait: mais lorsque Dieu veut purifier radicalement une ame, cela est long & dure quelquefois toute la vie.

2. Laissez donc à Dieu de faire son ouvrage en vous. Il n'apartient qu'à celui qui a créé l'homme à son image, de reformer cette même image. Dieu

nous (a) *cache dans le ſecret de ſon viſage*, & nous rend défectueux au dehors; afin que nôtre humilité ſoit à couvert ſous le peu d'eſtime que les créatures, qui ne jugent que par le dehors, font de nous. Tout cela eſt néceſſaire; car nous voulons être comptés pour quelque choſe, ou du moins être eſtimés. L'amour propre fin peut aller même juſqu'à ne ſe ſoucier pas d'être eſtimé, pourvû qu'on ſente qu'on eſt eſtimable; & qu'on ſoit apuyé ſur un je ne ſai quoi, qui nous perſuade qu'on ne nous rend pas juſtice en nous mépriſant.

3. L'amour (véritable) ſe voit (s'il ſe voit) (même) encore au deſſus de toute eſtime & de tout mépris. Il connoit ſi clairement que tout appartient à Dieu, & rien à ſoi que le rien, (mais rien défectueux, qui n'eſt pas pur rien) que la moindre attribution qu'on fait à la créature eſt rejettée comme un charbon qui tombe ſur la main & qu'on ſecoue vite; cela eſt encore plus prompt, & moins marqué. Courage donc, Mad. je m'unis à vos ſouffrances, & je prie Dieu qu'il ne vous laiſſe rien qu'il ne

(a) Pſ. XXX. ℣. 21.

ruine & détruiſe. Laiſſez faire de vous à Dieu ce qu'il lui plaira ; & ſoyez comme un chiffon en ſa main.

LETTRE CVIII.

Combattre ſes paſſions. Ne point quitter l'oraiſon ni la voye de l'intérieur ſous quelque prétexte que ce puiſſe être.

JE reçois toujours beaucoup de conſolation, Monſieur, en liſant vos Lettres, d'y voir que vous voulez de plus en plus être à Dieu : mais ma joye redouble de ſavoir que Mad. vôtre Epouſe y veut auſſi être ſincèrement. Vous êtes obligé d'être pour elle, comme dit S. Paul, (a) *la bonne odeur de Jéſus-Chriſt.* Comme vous êtes vif & prompt, travaillez tout de bon à vous vaincre. Ce n'eſt pas en combatant directement, mais en rentrant en vous-même, & en ne parlant pas, ſoit pour ordonner, ſoit pour reprendre, tant que vous êtes ému ; mais lorſque l'émotion de la vivacité eſt paſſée, dites bonne-

(a) 2. Cor. II. v. 15.

ment ce que vous avez à dire ; & cela ſera bien plus d'effet que tout ce que vous pourriez dire lorſque la paſſion eſt émue.

2. Je vous conjure de ne jamais manquer à vôtre oraiſon, à moins que ce ne fut pour une obligation indiſpenſable : ce qui eſt rare. Car le Démon ne demande qu'à nous empêcher de la faire, parce qu'il ſait bien que c'eſt la ſource de tout bien, & le remède à tous maux. Lorſque vous y aurez manqué ſans néceſſité abſolue, faites-en le lendemain & le jour d'après un quart d'heure de plus. Cette légère pénitence vous rendra plus ſoigneux de n'y pas manquer. Ne vous étonnez pas des diſtractions de vôtre imagination : vous faites bien de les laiſſer tomber par un ſimple retour. Vos misères ne vous nuiront point ſi vous êtes fidèle : au contraire, elles ſerviront à contrebalancer vôtre amour propre.

3. Mais la plus dangereuſe de toutes les tentations, ſi vous vous y arrêtiez, ce ſeroit celle qui vous porteroit à quitter la voye intérieure ſous prétexte de plus de rafraîchiſſement. Vous feriez comme celui qui aime mieux

avaler une pinte de bourbe, qu'un demi verre d'eau de roche. O que ces eaux qui ſont données par la ſource de vie, Jéſus-Chriſt, ſont pures & bonnes! Il eſt vrai que l'eau la plus excellente eſt ſans odeur, ſans couleur, ſans goût, ſans conſiſtance; & qu'on pourroit donner le goût empoiſonné de la bourbe à ce qui n'en a point; cependant le Seigneur vous traite en enfant gâté, il vous donne ſouvent du lait: & vous feriez le plus ingrat de tous les hommes ſi vous manquiez de reconnoiſſance, & ſi vous ceſſiez de vous abandonner à lui. Qu'importe quelle route il vous faſſe tenir pourvû qu'il vous conduiſe à la fin tant déſirée, qui eſt Dieu même? Vous ne pouvez nier le ſoin qu'il prend de vous: ſuivez le, & vous ſerez heureux. Si vous quittiez ſa voye, vous deviendriez le plus malheureux des hommes; vous ne trouveriez aucune bonne place. Mais j'eſpere bien que cela ne ſera pas, & que vous ſerez fidele juſqu'à la fin. Amen.

LET-

LETTRE CIX.

Préparation de l'ame à son dépouillement, qui doit servir à l'avancer dans la vie intérieure.

LE printems, Madame, ne dure plus, l'été est passé, & l'automne pour N. sent les aproches de l'hiver; les feuilles, qui ne servoient que d'embellissement aux arbres, changent de couleur, & tombent peu à peu: les fruits sont prêts même d'être cueillis de la main du maître. O que l'arbre ainsi dépouillé auroit de douleur s'il n'étoit pas insensible! qu'il se plaindroit douloureusement s'il avoit l'usage de la parole! Cependant le maître se riroit de ses plaintes, connoissant son ignorance: il s'en offenseroit même, & il voudroit que l'arbre comprît, que le but des soins du jardinier n'est que pour le dépouiller des mêmes fruits qu'il a fait naître en le cultivant. C'est le plaisir & l'utilité de l'Epoux. Si l'arbre demeuroit toujours verd, il ne feroit que le plaisir médiocre de la vuë: mais quel

plaiſir ne doit-il pas avoir dans ſon dépouillement, de ſervir de nourriture à ſon maître ?

2. Il en eſt ainſi de nous, Madame : Dieu ne ſe plait à la verdeur & à la beauté de l'arbre, que parce qu'il en eſpère du fruit ; & s'il n'en avoit point, il l'arracheroit comme occupant inutilement la terre. Il ne veut du fruit que pour le cueillir ; & il ne le cueille que pour le manger. O arbre trop heureux, ne t'afflige plus de ce que ta ſéve ne paroit point au dehors. Elle te fait prendre racine : réjoui-toi d'être nû & ſemblable à un arbre mort ; parce que ton maître en fait ſon plaiſir ; & c'eſt ſeulement pour quoi j'aime Madame N. Laiſſons prendre tout à celui auquel tout eſt dû.

3. Je répéte encore à Mr. N. qu'il faut toujours voir la fin des choſes, & non la choſe en elle-même, ſans quoi, il ne jugeroit pas aſſez ſainement, & ſeroit à l'étroit : mais lorſqu'il ſera au large, il ne jugera point de cette ſorte ; mais par le mouvement de ſon cœur : mais le cœur ſuſceptible de crainte & d'étréciſſement n'eſt pas aſſez bon juge. Je vous aime, & vous ſuis unie, com-

ment vous oublierois-je ? Il faut paſſer les (*a*) pays difficiles comme ceux qui ne le ſont pas. Le (*b*) *qu'importe*, eſt là bien placé.

LETTRE CX.

La mort miſtique eſt pénible, mais ſource de lumiere & de bien.

SOuvenez-vous que, qui dit *mort*, dit ſéparation. Rien ne coute tant, mais bon courage ! Vous verrez, ma très chere, que votre expérience pénible & ſouffrante vous éclairera plus que vos lumieres précédentes. La lumiere qui vient de la croix & de la mort à ſoi-même, eſt une lumiere ſûre : toute autre lumiere eſt une lueur. Vous ſerez ravie un jour de voir combien cette conduite vous aura été utile. Ne vous étonnez pas du ſec & nud que vous éprouvez : tout cela doit être de la ſorte. Entrez donc à pur & à plein dans les deſſeins de Dieu.

(*a*) *Ou bien*, les pas.
(*b*) *Voyez ci-deſſus* Lettr. XLIV.

LETTRE CXL.

Néceſſité de mourir à ſoi-même.

1. S. Jean dans ſon Apocalipſe dit, (a) *Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur.* Ce paſſage ne s'entend pas ſeulement de ceux qui meurent en grace ; mais de ceux qui mourant à eux-mêmes, paſſent en Dieu. Il ſe peut expliquer de ceux qui étant morts réellement à toutes choſes, meurent (encore) étant déja morts de cette premiere mort : car il dit ; *Bienheureux les morts qui meurent au Seigneur.* S'il n'entendoit parler que de ceux qui meurent en grace, il diroit ſimplement ; Bienheureux ceux qui meurent au Seigneur, & non pas, Bienheureux *les morts qui meurent* au Seigneur. Il ſupoſe que ces mourans ſont déja morts & trepaſſés auparavant.

Celui qui a goûté cette premiere mort ne ſouffrira rien de la ſeconde ; parce qu'ayant goûté amèrement & enſuite

(a) Apoc. XIV. verſ. 13.

doucement la mort à ſoi-même, l'autre mort, qui eſt celle du corps, lui paroit comme rien.

2. Vous voyez la néceſſité de la mort à ſoi-même. Qu'on ne me ſache pas mauvais gré ſi je la prêche à tous, en maniere diférente néanmoins; car chacun a ſon moyen de mort, & il faut ſuivre celui que Dieu nous a choiſi, ſans en chercher d'autre: celui qui fait mourir l'un, feroit vivre l'autre. Ne nous trompons point, mes fréres; ſans la mort point de vie. Je ſai que (*b*) *la mort eſt amère à celui qui regorge de biens*; mais *elle eſt douce à celui qui manque de tout*. Que le Dieu de paix & le Seigneur de toute lumiere vous donne l'intelligence de ceci; non ſeulement pour le comprendre, mais pour le mettre en œuvre par le ſecours de la grace. Amen, Jéſus!

(*b*) Eccl. XLI. verſ. 1, 2.

LETTRE CXII.

Sacrifice & deſtruction du propre. Dieu ne bleſſe que pour guérir.

1. NE vous étonnez pas ſi je vous dis des choſes fortes ſur la perte totale. Vous connoîtrez un jour par l'expérience de la conduite de Dieu ſur vous, que je ne vous dis rien de trop : non aſſurément ; ni que je n'excède point quand je dis que vous êtes l'homme du monde qui m'êtes le plus cher, & qui l'êtes autant à Dieu. Mais quelle preuve ne tirera-t-il pas, ce Dieu de bonté, de vôtre fidélité ? Et quel ſacrifice n'exigera-t-il point de vous ? O qu'il vous ſera bien être Prêtre non ſeulement pour l'immoler, mais pour vous immoler vous-mêmes dans ſon immolation ! Il n'exigera pas moins de vous.

2. Que ſes droit ſont étendus ! mais ne le craignez pas : plus il bleſſe, plus il guérit. Ah ! qui eſt-ce qui ne voudroit pas recevoir des playes ſi avantageuſes ? Plus il rejette par dehors, plus il ſerre par dedans. Laiſſez le faire.

Vous

Vous êtes ſi abſolument à lui, que je ne crois pas que perſonne y ſoit plus que vous : Auſſi lorſque c'eſt à vous que j'écris, j'y trouve toute la correſpondance de mon cœur ; non comme à une perſonne abſente, mais comme préſente. J'écris de loin à ce qui eſt en moi plus intime que moi-même. Si en ce que je vous ai mandé quelque choſe vous a paru trop fort, ſuſpendez vôtre jugement, & ne laiſſez pas de le pratiquer par petiteſſe : & vous verrez que je n'ai rien avancé que Dieu ne confirme en vous. Il ſe fait bien connoître ; & nulle raiſon ne peut aller contre l'expérience. O que Dieu vous aime ! que ne feroit-il point pour vous (*a*) perdre ſans reſſource ! que ſa cruauté ſera charmante, & que ſa pitié ſeroit cruelle ! Ne ſoyez point malade ; je ne le veux pas : & ſi vous l'étiez par hazard, guériſſez au Nom de Dieu.

(*a*) Perdre le *moi*, le *propre*.

LETTRE CXIII.

Qu'il faut s'oublier ſoi-même en tout pour trouver la véritable paix.

JE ne m'étonne point de l'état où vous vous trouvez : il faut eſſuyer bien d'autres viciſſitudes que celle que vous avez eſſuyée. Si vous prétendez autre choſe que d'être perdue ſans reſſource & ſans retour, vous n'aurez jamais de paix parfaite : mais ſi ne prétendant rien autre choſe vous n'eſpérez pas d'en ſortir, comme Job, vous trouverez vôtre repos dans vôtre douleur la plus amère. Ne penſez donc plus ni à la durée d'une choſe qui n'étant plus en vôtre pouvoir, & devant toujours durer, vous tourmentera par ſon eſpoir même. Le déſeſpoir de (ſortir de) tous les autres maux fait une douleur extrême : mais le déſeſpoir (de ſortir) de celui-là donne la paix. Oubliez-vous, & ne penſez non plus à vous que ſi vous n'étiez plus.

LETTRE CXIV.

De la deſtruction de la proprieté, pour entrer dans l'immenſe de la charité de Dieu.

1. JE n'ai guères de plus grande joye que d'aprendre de vos nouvelles, & ſur tout de celles où je remarque que Dieu vous éclaire ſur la proprieté, qui n'eſt autre que cette qualité dure & rétrécie qui vous fixe en vous-même, & qui vous arrêtant en vous, empêche que vous ne vous écouliez dans les autres par l'étendue immenſe de la charité. Un glaçon demeure renfermé en un petit eſpace; mais à meſure qu'il ſe fond, il en occupe beaucoup davantage. Nous ſommes par l'amour de nous-mêmes un glaçon dur & reſſerré: mais lorſque la charité fond cette glace, l'eau s'écoule dans tous les lieux qui ont une pente à la recevoir; c'eſt à dire, que nous ſentons plus les beſoins des autres que les nôtres, leſquels nous ne comptons rien à nous, & que nôtre cœur devient immenſe.

2. C'eſt alors que nous comprenons, ſelon S. Paul, (*a*) *la hauteur, la largueur, la profondeur, & l'étendue de la charité.* C'eſt alors que vous ſerez tendre & compatiſſante, ſans ſenſibilité néanmoins; & cette charité eſt une participation de celle de Dieu, qui eſt plein de miſéricorde, prêt à faire du bien à tous, ſans ſentiment ni impreſſion ſenſible. N. expliquera ce que je ne fais peut-être pas bien entendre.

3. Vous devez être obligé infiniment à Dieu de vous avoir donné cette lumiere qui vous eſt ſi néceſſaire. Car remarquez, que la dureté fait le retréciſſement, qu'on apelle proprieté: au lieu que la largeur de la charité eſt fluïde, pour ainſi parler, & ne s'arrête à rien, n'eſt retenue par rien de ſe perdre dans l'Océan divin. O que nous ſerions bien plus unis ſi nous nous écoulions ſans ceſſe dans cet Océan! Je ne m'arrête pas beaucoup à ce qui s'eſt paſſé dans l'occaſion particuliere de vôtre incommodité, puiſque ce n'eſt qu'un effet dont la ſource eſt dans la proprieté. Entrez dans l'immenſité de la charité, & les deffauts tomberont d'eux-mêmes. Il faut aller à la racine plus qu'aux

(*a*) Epheſ. III. verſ. 18.

branches. O qu'il y a longtems que je vous ſouhaite trouver dans cet Océan immenſe de la Divinité pour nous y perdre à jamais !

LETTRE CXV.

Mourir à nous-mêmes pour reſſuſciter en Jéſus-Chriſt.

1. JE vous ſouhaite les bonnes fêtes, afin que Jéſus-Chriſt, qui eſt nôtre Pâque, reſſuſcite véritablement en vous. Si nous ne ſommes morts & enſévelis avec lui, nous ne reſſuſciterons pas avec lui. Nôtre nous-même eſt un tombeau, duquel il faut ſortir; & prenons garde que ce ne ſoit à nôtre propre vie & non à la ſienne. La mort eſt âpre & amère, mais ſouvenons-nous, que celui qui a goûté la premiere mort, ne ſouffrira rien de la ſeconde. Auſſi celui qui ne perd pas ſa propre vie, ne reſſuſcitera point en l'homme nouveau.

2. Vous devez tous me haïr; car je ne prêche que mort & deſtruction:

mais Jéſus-Chriſt nous en a montré le chemin. La (*a*) mort eſt amère à celui qui eſt comblé de biens; mais qu'elle eſt douce à celui qui manque de tout, & qui eſt accablé de maux! Prions les uns pour les autres; & ſouvenez-vous que, *virtus filiorum corona patrum.* A Dieu: je le prie de mettre en vous tout ce qu'il y déſire.

LETTRE CXVI.

Nous devons renoncer à nôtre propre eſprit & à nos vuës, pour ne voir que Dieu en toutes choſes & par tout. Porter nos miſeres avec amour, humiliation & pour ſe fortifier en Dieu.

1. JE vous aſſure, ma très chère, que vous m'êtes très chère, & que je ſuis fort unie à vous, remarquant les grands deſſeins de Dieu ſur vous. Que ne feroit-il pas en vous ſi vous n'y mettiez point d'obſtacles par vos infidélités? Quand ſerez-vous une fois bien perſuadée qu'il ne faut point avoir

(*a*) Eccl. 41. ℣. 1, 3.

d'eſprit, & renoncer à toutes vuës d'en avoir, & ne le regarder ni en vous, ni dans les autres ? Je n'en ai point du tout : & lorſque j'ai parlé à N. je n'ai jamais enviſagé ni ſon eſprit, ni ma bêtiſe : je n'ai fait cas de ſes talens que parce que j'ai remarqué qu'il n'en faiſoit point de cas lui-même, qu'il aimoit la ſimplicité & petiteſſe, qu'il ſoumettoit à Dieu ce même eſprit pour le rendre dépendant de celui de Dieu, prêt à tout & à rien, à s'en ſervir & à ne s'en ſervir pas. J'aurois eſtimé tous ſes talens moins que de la boue ſans cette diſpoſition fonciere de ſon cœur.

2. Je ſai que malgré la ſincérité de ſes diſpoſitions, la nature ne laiſſe pas de s'amuſer, malgré la volonté, aux faux brillans de l'eſprit, mais c'eſt un effet de nôtre misère, de laquelle on gémit. O ſi vous vouliez bien ne plus regarder l'homme, mais Dieu ſeul caché ſous cet homme pour vôtre bien, quel profit ne feriez-vous pas ? Ce ſeroit un Sacrement pour vous, qui vous feroit trouver la vérité au travers de l'aparence. Faites un ſacrifice de l'eſprit & par raport à lui & par raport à vous. C'eſt uniquement ce que Dieu veut à préſent

de vous. Les violences ſi terribles que vous reſſentez ſont la marque évidente de la réſiſtance que vous faites à ce que Dieu veut de vous. Les jalouſies ne ſont pas ce qu'il y a de plus dangereux chez vous : elles ne ſont que des accidens, dont la ſource eſt dans l'amour de vous-même.

3. L'amour propre ſpirituel eſt plus dangereux que l'amour propre groſſier ; parce qu'il eſt plus raffiné, plus caché, qu'il tient davantage à nous, y tenant par la plus noble partie de nous-mêmes. Quand aurez-vous les yeux crevés pour ne plus voir ni vous-même, ni les autres, mais voir Dieu ſeul en tout & par tout ? Quand vous iriez au bout du monde vous n'auriez point le repos que vous cherchez, qu'en vous quittant vous-même. Comme vous vous porterez par tout, vos peines reviendront par d'autres cauſes & d'autres motifs. C'eſt une croix que Dieu vous a choiſie, ſur laquelle il faut expirer. Mourez donc courageuſement ; & ne faites non plus de compte de ce qui n'eſt point Dieu, ſoit en vous, ſoit dans les autres, que d'un chifon.

4. Que ne puis-je vous inſpirer ce

renoncement Evangelique ? Je voudrois même le pouſſer juſqu'à aimer vos miſères & foibleſſes qui cauſent ces jalouſies : car le combat que vous faites entre le ſentiment de la jalouſie & l'envie de ne l'avoir pas, cauſe en vous des violences étranges. Lorſque vous la ſentez, au lieu de vous amuſer à la combattre & à y réfléchir, je voudrois la porter comme une charge peſante, demeurant humiliée ſous la puiſſante main de Dieu pour la porter tant qu'il lui plaira. O que vous vous en trouveriez bien ! Quand agirez-vous ſans réflexion comme une bonne petite fille du divin petit Maître ? Mais vous vous gênez, vous vous entortillez en vous-même comme un ſerpent qui ſe plie & replie en mille tours & retours : auſſi l'amour propre prend-il ſa ſource du ſerpent infernal. Dieu vous apelle à cette haute nobleſſe, de n'avoir que lui pour principe & pour fin en toutes choſes : il vous apelle à ſortir de vous-même : il vous dit, (*a*) *Sortez de vous, ma colombe, ma toute belle, & me ſuivez.* Faites-le donc, je vous en conjure ; &

(*a*) Cant. II. verſ. 10.

penſez que le plus mortel poiſon eſt de regarder l'homme en vous & dans les autres. Vous ne ſauriez profiter des viſites qu'on vous rend ; car vous ne les recevez pas ſimplement. Vous êtes occupée à vous cacher vous-même ; & c'eſt aſſez pour arrêter toutes les graces. Vous êtes encore occupée des autres ; & c'eſt un double obſtacle. Ne ſuivez point vôtre humeur : ce qui n'eſt au commencement qu'une toile d'araignée, devient une forte muraille que vous ne pouvez plus rompre.

Que j'aime cette expérience de vôtre misère ! Qu'elle vous ſerve, non à vous décourager, mais à vous fortifier en Dieu. C'eſt dans la foibleſſe qu'on trouve ſa force, & non autrement. Demeurez donc bien petite ; n'aſpirez point à être grande ; mais que Dieu ſoit grand en vous. Il n'eſt grand que dans les petits, les humbles, les enfans ; & c'eſt d'eux qu'il reçoit (*a*) *une louange parfaite.*

(*a*) Pſ. VIII. verſ. 3.

LET-

LETTRE CXVII.

Que la miſéricorde de Dieu ſe manifeſte ſur nous par ſa juſtice : qu'il faut mourir à toute propre raiſon. Se connoitre en Dieu.

JE me trouve véritablement unie à vous au dedans d'une maniere ſinguliere. Je ne puis douter que Dieu n'ait des deſſeins de miſéricorde tout particuliers ſur vôtre ame : mais comme ſa miſéricorde eſt toute juſte, il n'en marque les effets que par la deſtruction de tout ce qui nous fait vivre en Adam : & comme cette vie d'Adam s'étend même ſur les choſes les plus ſpirituelles, Dieu ſe ſert des ſentimens pour cacher à l'eſprit ce qui ſe paſſe dans ce même eſprit. Laiſſez vous donc à Dieu, je vous prie, & vous livrez à lui, afin qu'il vous conduiſe lui-même dans la voye qu'il vous a choiſie. Défiez-vous de vôtre propre raiſon, qui pourroit vous faire écarter à droit ou à gauche. Plus vous avez de raiſon naturelle & cultivée, plus Dieu veut que

vous vous laiſſiez conduire en enfant au deſſus de vôtre raiſon. Il veut que vous vous ſoyez un témoignage à vous-même comme les routes par leſquelles Dieu conduit ſes amis ne peuvent être connues par le raiſonnement ; mais bien par l'expérience. Il vous eſt dit, comme à S. Pierre, (*a*) *Lorſque vous étiez jeune, vous alliez où vous vouliez ; mais à préſent que vous êtes devenu vieux, vous irez où vous ne voudriez pas aller.*

Il n'eſt pas toujours beſoin du commerce des ſens pour ſe connoître & être unis. On trouve ſes amis en Dieu d'une maniere inéfable : c'eſt où on les ſert ſans qu'ils le ſachent, où on les entend ſans qu'ils parlent, où on ſe fait entendre à eux par une expérience inconnue à tous ceux qui, vivans dans les ſentimens, ne ſe laiſſent point purifier par le feu conſumant de la divine juſtice.

(*a*) Jean XXI. verſ. 18.

LET-

LETTRE CXVIII.

On s'égare facilement & pour peu de chose dans les commencemens lorsqu'on s'arête à son propre sens.

1. VOus ne sauriez croire combien j'ai eu de joye que vous soyez entrée avec petitesse dans ce que je vous ai dit ; car en vérité en tout cela je n'ai point d'autre interêt que le vôtre & celui de Dieu. Je crains bien que la pauvre N. ne s'égare toujours plus dans ses vains raisonnemens ; elle a furieusement pris le change ; j'en ai été affligée à la mort ; car plus les ames m'ont été chéres, plus leur division me coute. Qu'il est aisé de prendre le change, & de mêler de fausses maximes avec les vrayes ! Il faut peu dans le commencement pour faire une horrible division : un simple aheurtement à son esprit cause dans la suite de grands ravages. N. n'est pas la premiere qui s'est trompée, ayant l'esprit très court, & peu d'expérience, sans nul discernement : mais cela n'auroit rien été sans l'arrêt à son sens, &

ne vouloir croire avoir tort en rien, croire ſes lumieres au-deſſus de toutes les autres, exagerant tout ce qu'elle ſouffre, qui, dans la vérité, n'eſt rien.

2. Ce qui doit le plus la faire ſouffrir, c'eſt qu'elle n'eſt pas l'ordre de Dieu : & l'on prend preſque toujours (dans l'état où elle eſt), des peines d'infidélité pour des peines d'impreſſion (divine). Je prie Dieu qu'elle ne vous nuiſe point, & que vous ne contribuyiez pas à augmenter ſon amour propre par la plaindre ſur des maux qui ne ſont que dans ſon imagination & ſon infidélité. Je ne vois pas la moindre pureté dans toutes ſes ſouffrances ; mais un amour propre affreux. Je prie Dieu de vous éclairer pour le ſuivre ſans vous épargner vous-même, ni nourrir l'amour propre : j'en ai une extrême horreur, & mon ame n'eſt affamée que des cœurs qui aiment purement. Mais où les trouve-t-on ? Soyez donc bien petite, bien docile, bien mourante à tout, ſans reſerver quoi que ce ſoit ; & vous ſerez dans la vérité ſelon le cœur du divin Maître & de ſa petite fille.

LETTRE CXIX.

Soin du fond plus que de l'extérieur. Rien de bon de nous. Deux volontés dans l'homme. Céder, quoique ſans raiſon, dans les choſes indifférentes. La fermeté de la raiſon eſt un grand obſtacle à paſſer en Dieu, & on n'en vient à bout que difficilement & tard. Des retours vers Dieu, & de la mort aux petites choſes.

1. J'Ai bien de la joye de ce que vous me mandez de N. Rien ne me fait plus de plaiſir que lorſque je vois qu'on ſe tourne véritablement vers Dieu, & qu'on s'atache à lui, ſur tout les perſonnes de ſon rang & de ſon métier. Il faut tâcher de former ſon fonds avant que de s'atacher à certains deffauts de tempéramment qui ſe corrigeront à meſure que la lumiere augmentera. La lenteur eſt un deffaut, & l'amuſement: il le voit, il le connoit, cela ſuffit: mais apliquons-nous plûtôt à former Jéſus-Chriſt en nous: à meſure qu'il croitra en nous, il nous fera

quitter le vieil-homme, nous faisant comme changer de nature.

2. Pour vous, vous seriez fort à plaindre si vous voyez quelque chose de bon en vous comme de vous. J'y vois bien du bon, qui ne vous apartient pas: c'est ce que Dieu y fait, & qui vous donne du dégoût pour tout ce qui n'est pas lui & qui n'est pas pour lui. Laissez vous donc mener comme un enfant par cette main paternelle, qui prend un si grand soin de vous. Moins il y aura de vous, plus tout sera bon. Je puis dire, qu'il n'y a de bon que ce qui ne nous apartient pas. Ce sont ces productions qui (*a*) *ne sont* plus *ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais* de la volonté *de Dieu.*

3. Il faut distinguer en nous ce qui est en nous involontaire & de la nature, (que l'on peut dire être en nous sans nous), d'avec ce que nous voulons naturellement. Il est certain qu'une ame pure a retranché toute volonté naturelle d'avoir, d'être estimée, de vouloir ne pas être contredite, humiliée, dérangée; mais Dieu laisse souvent des répugnances à ces choses, qui ne sont

(*a*) Jean I. vers. 13.

point dans la volonté : par exemple, ma volonté embraſſe l'humiliation : (je ne parle pas de cette volonté qui eſt dans la ſuprême partie de l'ame, mais de cette volonté qui eſt purement humaine, & que la volonté ſupérieure a comme entrainée avec elle & abſorbée en Dieu) : je veux donc, même ſelon cette volonté naturelle, l'humiliation ; il y a cependant un je ne ſai quoi qui ne s'en accommoderoit pas, parce que tout concourt au bien-être de l'homme. Cette volonté qui ne s'en accommode pas, eſt (celle de) l'animal, qui y trouve du méſaiſe, la contradiction, la chicane, & mille autres choſes : l'aplaudiſſement lui plairoit mieux : mais il (*a*) demeure comme ſéparé, & tout le reſte veut ce qu'il ne peut vouloir. La médecine lui donne des nauſées : il ne faut point s'étonner de cela. D'ailleurs, il y a des répugances que Dieu produit lui-même ; & l'on n'eſt point obligé d'aller contre ces répugnances ; au contraire, il les faut ſuivre. Il n'eſt pas toujours expédient de les faire paroitre, à cauſe du bien de la paix ; & que, comme chacun abonde en ſon ſens,

(*a*) Cet inſtinct animal.

la répugnance que l'on marqueroit pourroit les indiſpoſer, & même les aigrir.

4. Sur ce que je viens de dire, vous conclurez, qu'il ne faut pas céder dans les choſes qui ſont de Dieu quoi qu'on les puiſſe diſſimuler: mais pour les choſes indifférentes, on ne ſauroit trop ſe laiſſer déranger. C'eſt ce qui nous fait acquerir une certaine ſoupleſſe, une indifférence entiere pour toutes choſes: On ſe laiſſeroit déranger à un enfant.

5. Cela ne ſe fait pas avec raiſon, puiſque ſouvent cela paroit contre toute raiſon: mais la raiſon eſt une des choſes où l'on doit le plus mourir. C'eſt elle qui fait une plus forte conſiſtance dans nôtre eſprit, l'empêchant de s'écouler en Dieu. Quoi qu'il faille mourir en tout contre raiſon pour détruire la raiſon, c'eſt cependant une choſe qui ne s'achéve que tard: & il ne faut pas nous étonner des deffauts que nous y commettons: croyons que ces mêmes deffauts nous ſont utiles pour nous faire ſentir ce que nous ſommes. Car il eſt impoſſible que nous nous faſſions mourir nous-mêmes: & Dieu ſe ſervira de cette importune vie pour vous

faire mourir. C'eſt l'hameçon qui tuë ſous l'apas. La nature vous fera longtems dire avec S. Paul, (*a*) *Qui me délivrera de ce corps de mort?*

6. Ne vous étonnez pas ſi vous oubliez les retours (vers Dieu) aperçus & faits avec une attention particuliere. La diſpoſition fonciere de vôtre cœur, de vouloir être à Dieu ſans réſerve, eſt le ſuplément de tout cela, & même en avançant vous éprouverez que ces retours ſe perdront; parce que, qui dit retour, dit ſéparation, éloignement & diſtinction. Mais il faut que vous deveniez une même choſe avec Dieu, & que lui, étant l'unique principe & le ſouverain mobile de tout, nous faſſe mouvoir, qu'il nous agite comme une boule pouſſée au but, laquelle ne revient pas ſur elle-même. Les retours fréquens ſont néceſſaires dans les commencemens; parce que l'ame n'étant encore que convertie à Dieu, elle doit toujours pourſuivre ſa converſion, qui conſiſte en ces retours: mais lorſque Dieu eſt devenu l'ame de nôtre ame, il la rend immuable en lui. C'eſt ce qui fait cette paix fixe & arrêtée comme l'axe

(*a*) Rom. VII. ℣. 24.

d'une girouette, pour me ſervir de vôtre comparaiſon : les vents agitent la ſuperficie, mais le fonds eſt invariable, parce qu'il eſt établi en Dieu. Je ſalue N. & prie Dieu qu'elle ſoit toute à lui. Adieu, (ſoyons) un en Dieu ; c'eſt tout.

Il eſt certain que Dieu demande plus la mort aux petites choſes qu'aux grandes ; parce que celles-ci ſont rares, & les autres continuelles. J'eſpére qu'il remédiera à tout. Laiſſez le faire. Communiez par mouvement, & le plus que vous pourrez.

LETTRE CXX.

Renoncer entierement au plaiſir & à l'élevation de l'eſprit pour plaire à Dieu.

1. IL m'a ſemblé que quoique vous euſſiez la volonté générale d'être petit, vous avez le goût de l'eſprit, vous aimez la délicateſſe, l'élévation de l'eſprit, la ſcience, & vous vous y plaiſez volontairement : ce qui fait revivre ſans ceſſe vôtre grandeur, & empêche le petit JESUS de prendre en vous ſes

délices : non qu'il ne vous aime ; mais il veut plus de vous ſans comparaiſon que de tout autre. Il y a des choſes eſſentielles de vôtre emploi : celles-là ne vous nuiront point : mais il y a mille choſes qui ne ſont point eſſentielles pour vous, & qui cependant amuſent vôtre eſprit.

2. Penſez devant Dieu à ce que je vous écris ; & je le prie qu'il imprime ſur cela dans vôtre cœur ce qu'il imprime dans le mien, & qu'il vous faſſe voir ſi je dis vrai ou non. Je ne vous flatte pas ; car je ſuis sûre que vous voulez Dieu, & que vous ne trouverez rien de mauvais de ce qui vient de ſa part. O mon cher ! mépriſez & quittez tout plaiſir de l'eſprit en ce qui eſt créé, & vous aurez les délices de l'eſprit en Dieu même.

LETTRE CXXI.

Que la Sageſſe humaine eſt incompatible avec la Sageſſe divine, laquelle ne vient dans l'homme que par perdre ſa propre ſageſſe, qui fait la propriété

de l'eſprit, plus difficile à purifier que les autres péchés.

1. VOus m'avez demandé, ſi la ſageſſe, la prudence humaine, & la prévoyance étoient des péchés. Ce n'en ſont pas contre le Décalogue, quoique cela ſoit entierement opoſé au premier commandement de l'amour. Il eſt certain, qu'on n'aime pas parfaitement lorſqu'on ne ſe confie pas parfaitement & qu'on ne s'abandonne pas entierement à la conduite de Dieu, qui ne peut ſe méprendre dans nos mépriſes mêmes. Nôtre raiſonnement eſt très fautif: mais la ſcience de Dieu & ſa raiſon divine ne le peut être.

2. Il y a encore une grande raiſon de ne point nous apuyer ſur nôtre ſageſſe: c'eſt, qu'outre qu'elle nous retient en nous-mêmes, & nous remplit d'une préſomption cachée qui fait que nous ſommes contens de nôtre conduite, c'eſt, dis-je, qu'il eſt certain que Jéſus-Chriſt, Sageſſe éternelle, ne ſe lévera point en nous pour y être le principe de nôtre vie, de nôtre conduite & de toutes nos œuvres, que cette fauſſe ſageſſe ne ſoit détruite. Or com-

ment ſe détruiroit-elle lorſque nous l'écoutons ? Jéſus-Chriſt, Sageſſe éternelle, doit établir ſa propre ſageſſe (qui eſt lui-même). Il faut un vuide de nôtre propre ſageſſe, laquelle fait une plénitude & qui lui ôte la place qu'il veut occuper. (*a*) *L'homme ne ſera jamais fort de ſa propre force :* il n'aura qu'une fauſſe ſageſſe tant qu'il ne perdra pas toute force & toute ſageſſe pour ſe prêter comme un inſtrument vuide à la Sageſſe de Dieu. C'eſt dans ce vuide que Dieu répand ſon Verbe, qui eſt ſa Sageſſe.

3. Nous ſommes créés à l'image de Dieu : Cet image n'eſt autre que ſon Fils : il ne peut aimer véritablement que ceux en qui l'image de ſon Fils eſt réparée, quoi qu'il ſuporte les autres. Nul ne peut réparer cette image que Jéſus-Chriſt. Il faut effacer cette premiere image d'Adam, qui ſe conſerve avec ſoin par nôtre ſageſſe trop humaine. Quoiqu'on veuille être à Dieu, qu'on ait du recueillement, de la bonne volonté &c., on ne ſera parfaitement à Dieu que par la deſtruction de nôtre propre ſageſſe. Nous ne ſerons dans la

(*a*) 1. Rois II. verſ. 9.

vérité, que par-là ? Quoique nous liſions, que nous entendions, nous ne ſerons éclairés que par *la lumiere*, Jéſus-Chriſt, (*a*) *qui éclaire tout homme venant au monde*, c'eſt à dire, tout homme qui étant mort en Adam, renaît en Jéſus-Chriſt : c'eſt pourquoi il remercie ſon Pére (*b*) d'avoir *caché ſes ſecrets aux grands & ſages* du monde, & *de ce qu'il les a révélés aux petits.*

4. La ſcience & ſageſſe (humaine) n'éclaire point l'ame des ſecrets de Dieu, ſa lumiere ſuit ſa portée : une raiſon & ſageſſe humaine n'a qu'une lumiere humaine. Il n'y a que la petiteſſe, le rien, le vuide total, qui ſoit éclairé de la lumiere Jéſus-Chriſt : parce que Jéſus-Chriſt étant reçu dans ce vuide, il y fait les trois fonctions de (*c*) *voye, de vérité & de vie.* Comme *vie* il nous anime & devient le principe de toutes nos œuvres ; comme *vérité*, il nous éclaire de ſa lumiere, qui ne fait point voir les choſes comme les hommes les regardent, mais comme lui-même les voit ; c'eſt pourquoi il dit ; (*d*) *je ne juge*

(*a*) Jean I. ℣. 9. (*b*) Matth. II. ℣. 25.
(*c*) Jean XIV. ℣. 6. (*d*) Jean VIII. ℣. 15.

juge pas des choſes comme les hommes en jugent : & il nous conduit comme *voye* ; & c'eſt alors qu'il nous dit (*a*), *Mes voyes ne ſont pas vos voies* ; elles ſont tout oppoſées. Si nous voulons toujours marcher dans les voies de la ſageſſe humaine, Jéſus-Chriſt ne deviendra pas notre voie. Si nous ne laiſſons pas détruire en nous l'homme pécheur & l'homme ſage, Jéſus-Chriſt ne rétablira pas en nous ſon image : c'eſt pourquoi il eſt dit en Job, (*b*) *l'image empreinte ſe rétablira-t-elle ?* Elle ne le peut : il faut que celui ſur lequel elle a été contre-tirée la rétabliſſe. Voilà de grandes choſes pour un enfant ; mais très-petites pour un prudent. Que Dieu nous ſoit toutes choſes ! il ne le peut être que par notre rien. Heureux *rien*, que tu ès inconnu & mépriſé de tous les hommes, & ſur-tout des ſages. (*c*) *Le Seigneur eſt ma lumiere & mon ſalut, que craindrai-je ?* &c.

5. Vous m'avez encore demandé, pourquoi *la proprieté de l'eſprit*, qui eſt une uſurpation, eſt plus difficile à purifier que les taches des péchés ? C'eſt

(*a*) Iſa. 55. ℣. 8. (*b*) Job 38. ℣. 14.
(*c*) Pſ. 26. ℣. 1.

que le pécheur, qui ſe convertit ſincérement avant la mort, n'a garde de ſe rien attribuer. Il meurt dans une conviction profonde de ſa miſére, dans la confuſion & l'humiliation, n'aiant plus rien à eſpérer que de la miſéricorde de ſon Sauveur, & rien à eſpérer de ſoi-même : mais les autres meurent dans une ſécurité, chargés du poids de leur mérite, ſur lequel ils s'appuient, ſe rendant ce témoignage à eux-mêmes d'avoir ſervi Dieu, & beaucoup travaillé pour lui. Ainſi ils attendent le Ciel comme leur étant dû en quelque maniere ; au lieu que les pécheurs pénitens croyant qu'ils ne méritent rien, ne s'appuyent que ſur leur Sauveur. C'eſt en ce ſens que (*a*) *le Ciel ſe réjouit plus d'un pécheur qui fait pénitence, que de quatre-vingt dix-neuf juſtes.*

(*a*) Luc 15. ℣. 7.

LETTRE CXXII.

La Sageſſe humaine perd la Divine & la lumineuſe de Jéſus-Chriſt, ſoit en la prévenant ou en la ſuſpendant par ſes raiſonnemens.

LA raiſon nous eſt donnée pour la conduite de tout homme raiſonnable. On ne vous parle que de cette ſageſſe humaine anticipée, craintive, ou même hardie qui nous retient en nous-mêmes, & nous empêche de nous unir à Jéſus-Chriſt. De même que Dieu n'opère point en nous qu'à meſure que nos opérations ceſſent & quittent la place: auſſi Jéſus-Chriſt, Sageſſe éternelle, ne ſe lévera point en nous qu'à meſure que notre propre ſageſſe lui cédera la place.

Pour cela il faut devenir ſimple & petit, écarter tout raiſonnement anticipé, & dans l'exécution d'une choſe, ſuivre ou le mouvement du cœur que la divine Sageſſe inſpire, ou, ſi nous ne l'avons pas, la lumiere préſente de la raiſon. La grace n'anticipe rien, ne prévoit rien, ne raiſonne ſur rien: mais

il lui eſt donné dans le moment actuel ce qu'il lui faut. Si vous l'anticipez d'un moment, elle n'y eſt pas encore : ſi vous ne la prenez pas lorſqu'elle ſe préſente, & que votre raiſonnement la tienne ſuſpenduë, vous ne la ratrapperez plus. Il n'y a que Jéſus-Chriſt, Sageſſe éternelle, qui vous puiſſe faire concevoir cela, en s'inſinuant dans votre ame par la petiteſſe & la ſimplicité de cœur.

LETTRE CXXIII.

Employer tout le reſte de notre vie à mourir à nous-mêmes pour donner lieu à la vie de Dieu. Le repos & la paix qu'on a dans les créatures & dans le nous-même, *ſont funeſtes, & bien oppoſés à la paix de Dieu.*

JE ſuis ravie que vous ayez ſuivi ce que notre Seigneur m'a fait vous dire ſur (*a*) vos études. Le tems eſt court : à quoi nous amuſons-nous ? Mourons ſans fin & ſans ceſſe. Nous

(*a*) Voyez ſupra, Lettre XXXVI. §. 4, 5.

avons trop vêcu ; & nous ne donnons point aſſez de lieu à l'Eſprit du Verbe en nous : nous l'étouffons par nos occupations perpétuelles & par notre vie propre. Combien perdons-nous de tems que nous devrions employer à la mort de nous-mêmes ? Cependant la vie eſt trop courte pour nous défaire entierement de ce malheureux *Nous-même*. Nous ſommes bien aiſes que nos ſens ſoient flattés ; & nous trouvons là notre paix.

Mais qu'elle eſt differente, cette paix, de celle que Jéſus-Chriſt donne aujourd'hui à ſes Apôtres ! Celle-ci eſt une *paix* fonciere, qui doit ſubſiſter au milieu des contradictions & des renverſemens ; paix qui ſe fortifie & ſe perfectionne d'autant plus que nous perdons toute la paix dans les renverſemens & les contradictions ; & (auſſi) bien differente de celle que nous établiſſons ſur nos goûts & nos ſentimens. Gardons-nous de nous engluer : c'eſt un cruel repos que celui que l'oiſeau trouve ſur la glu, lui qui eſt né pour voler. Il a bien plus de repos dans ſon agitation apparente lorſqu'il s'envole dans les airs. De même tout ce qui nous repoſe ſur la

terre eſt une glu qui nous empêche de prendre l'eſſort vers la Divinité, de nous abîmer & nous perdre en Dieu. O malheureux *Nous-même !* que nous devrions te haïr, & nous t'idolatrons.

LETTRE CXXIV.

Qu'il eſt néceſſaire à ceux qui ſe donnent à Dieu de perſéverer dans la priere & la confiance en Dieu, ſans découragement.

1. VOus me ferez juſtice, Madame, lorſque vous ſerez perſuadée que perſonne ne prend plus d'intérêt que moi à votre bonheur. Je ſuis ſi fort perſuadée qu'il dépend d'une fidélité inviolable dans le deſſein que vous avez pris de vous donner à Dieu & vous attacher à ſon ſervice, qu'il n'y a rien au monde que je ne fiſſe pour y contribuer ſi Dieu vouloit ſe ſervir de moi pour cela.

2. J'ai bien de la joïe, que la priere vous ſoit rendue plus facile : & comme l'oraiſon eſt le fondement & l'appui de la ſolide pieté, qui ſans elle ne peut être

de durée, il en faut faire le capital de votre vie. C'eſt la Médecine ſalutaire qui doit guérir peu à peu tous les maux de votre vie. Ne vous étonnez pas de ne remarquer pas un progrès ſenſible dans la vertu. Soyez ſeulement perſuadée, s'il vous plait, que ſans la priere vous ſeriez dans un état bien plus fâcheux que celui où vous êtes. Celui qui ne mange qu'avec dégoût, ne laiſſe pas de ſe nourrir & de ſoutenir ſa vie. Si aux autres maux dont nous ſommes accablés, nous joignions celui de priver notre ame de la nourriture qui lui convient le plus, elle tomberoit inſenſiblement dans la défaillance. La ſeule foibleſſe, ſans autre maladie, ſeroit capable de la faire mourir. Laiſſez-vous, Madame, nourrir & engraiſſer de cette bonne nourriture : & quoiqu'il vous paroiſſe que cela vous laiſſe moins d'attention ſur vos fautes, ne craignez point : car la ſeule vuë de vos fautes, quelque étenduë qu'elle paroiſſe, ne vous en guérit pas ; comme la vuë d'une bleſſure profonde n'y apporte pas le remède ; mais le baume appliqué ſur la plaïe, quoiqu'il en dérobe la vuë, ne laiſſe pas de la guérir. Laiſſez-vous, Madame,

appliquer le baume de l'onction ſainte de la priere ; elle aura plus d'efficacité pour votre guériſon que tous les retours que vous pourriez faire ſur vous-même.

3. Donnez-vous entierement à Dieu, & laiſſez lui prendre un pouvoir abſolu ſur votre cœur : dites lui ſouvent : „ (*a*) *Seigneur, ſi vous voulez, vous* „ *pouvez me guérir* : mais, hélas ! ſi vous „ n'appliquez pas le baume ſalutaire ſur „ mes plaies, qu'il eſt à craindre qu'el- „ les ne s'envieilliſſent " ! Que la véritable connoiſſance que vous avez de votre foibleſſe vous porte à vous remettre entre les mains de Dieu, perſuadée que vous ne pouvez que vous oppoſer vous-même à un bonheur que vous voulez devoir à ſa pure bonté. Proteſtez-lui, que quand vous pourriez vous guérir vous-même (ce qui n'eſt pas,) vous n'y voudriez pas mettre la main, afin de lui devoir toutes choſes. O que votre ſalut ſera bien mieux entre ſes mains qu'entre les vôtres. Dites-lui ſouvent avec S. Philippe de Néri : *Seigneur, ſi vous ne me gardez, je vous trahirai.* Plus vous ſerez perſuadée de vo-

(*a*) Matth. 8. ℣. 2.

tre foibleſſe, du peu de pouvoir que vous avez ſur vous-même, & du beſoin infini où vous êtes du ſecours de Dieu, plus vous vous ſentirez portée à lui demander ſon aſſiſtance contre votre propre foibleſſe ; vous vous découragerez moins ; & loin d'être de mauvaiſe humeur contre vous-même, vous ſerez comme un enfant qui vient de tomber dans la boue, & qui va d'abord préſenter ſes mains toutes ſales à ſon pére, afin qu'il les eſſuye. Ce pére le careſſe en l'eſſuyant ; & l'enfant, loin de s'en fâcher contre lui-même, ſe preſſe contre ſon pére, témoignant par ſa petite action qu'il ne veut plus ſe ſéparer de lui, puiſqu'il tombe ſitôt qu'il s'en éloigne. Tachez, Madame, de vous tenir proche de Dieu : & lorſque vous ſerez parvenue à ne plus vous éloigner de lui, à vous en aprocher par un petit retour plein d'amour & de confiance, vous ſerez en aſſurance.

4. Il faut aller à Dieu de cette ſorte, & ne ſe point perſuader (afin de n'être pas découragée) que la perfection aille auſſi vite que les idées que nous en prenons. Lorſque l'on veut établir une ſolide pieté, c'eſt un ouvrage très-long :

& c'eſt beaucoup que de ne pas reculer, & de conſerver une bonne volonté. Celui qui prend un pied de terre ſur ſon ennemi, a toujours de l'avantage. N'eſt-il pas bien juſte que Dieu puniſſe nos infidélités par quelques froideurs? mais ne craignez rien; pourvû que vous ne vous éloigniez pas de lui, il ſaura bien vous conduire à ſon but; & il ne vous laiſſera pas qu'il ne vous ait détachée de tout ce qu'il lui déplait: il vous pourſuivra dans tous vos retranchemens, juſqu'à ce que vous ſoyez toute à lui. Le ſoin qu'il a de vous reprendre, de vous corriger, & de vous inſtruire, marque une application particuliere ſur votre ame, dont vous lui êtes redevable. Croyez moi, Madame, avec bien du reſpect tout à vous.

LETTRE CXXV.

Quitter le raiſonnement pour s'adonner à l'oraiſon, laquelle doit régler notre vie. Supporter les infirmités des autres.

1. ON peut dire de vous ce que S. Jerôme diſoit de S. Paul, que

vos défauts seroient des vertus dans une ame de qui le Seigneur demanderoit moins que de vous. Dieu vous a prévenue par une bonté extraordinaire. Il a récompensé un travail de plusieurs années par une oraison plus tranquille : il a même voulu vous faire éprouver ce qu'il sait faire chez nous, lorsque lui ouvrant notre cœur, nous le prions d'en être le Maitre, & de le tourner lui-même selon les mouvemens de sa volonté, puisque lui seul le peut faire.

2. Il a donc mis en vous les prémices de son Esprit, de cet (*a*) *Esprit* qui, selon S. Paul, *crie en nous, Abba, Pater :* & il l'a fait de la sorte, afin que vous ne fussiez plus à lui par la voie du raisonnement ; mais par celle de l'obéissance & de l'amour. Or ce qu'il veut pour votre oraison, il le veut pour la conduite de votre vie, & l'oraison doit être le principe & la régle de toutes nos actions, en sorte que si une personne est toute dans le raisonnement à l'oraison, la raison doit la conduire dans toutes ses actions ; mais si Dieu commence à devenir le principe de son oraison, qu'elle soit abandonnée à son

(*a*) Rom. 8. ℣. 15.

eſprit, il faut qu'elle ſoit de même pour toute la conduite de ſa vie. Qui vous diroit autre choſe, ſe méprendroit aſſurément ſur ce qui vous regarde, & vous feroit prendre le change. Je puis même vous aſſurer devant Dieu, qui me fait vous parler, que vous auriez fait encore beaucoup plus de chemin, ſi vous aviez bien voulu quitter la voie du raiſonnement pour entrer tout à fait dans celle de la foi & de l'abandon. Tout ce que vous abandonnerez à Dieu vous réuſſira : tout ce que vous voudrez faire réuſſir activement, ſera renverſé, parce que Dieu eſt un Dieu jaloux. O n'êtes-vous pas heureuſe qu'il ſoit jaloux de votre ame? Vous me demanderez, peut-être, de quoi je me mêle? je ne le ſai pas moi-même.

3. J'ai trouvé Mad. dans de très-bons ſentimens : j'eſpère que vous en ſerez plus ſatisfaite dans la ſuite que vous ne l'êtes à préſent. Je vous prie de conſidérer que la perfection n'eſt pas l'ouvrage d'un jour. Dieu ne prend pas tout le monde comme Ste. Catherine de Génes : il faut donner le tems à la grace de faire ſes progrès dans l'ame. Elle n'eſt pas toujours de ces graces victo-

rieuſes d'abord ; mais elle combat les contrariétés qui ſont en nous, comme le feu combat l'humidité du bois avant que de l'embraſer. Je vous prie de ne regarder pas tant ce qu'elle eſt que ce qu'elle pourroit être, ſi Dieu, par une bonté infinie, ne l'avoit touchée. Je vous conjure de vous calmer par un abandon étendu & vigoureux. Tous nos ſoins & nos inquiétudes n'avancent pas la beſogne. Du reſte, je crois que Dieu veut que, comme une mére pleine de bonté, vous ſupportiez en patience, s'il croît quelque yvraie avec le bon grain ; car le Maitre l'arrachera en ſon tems. Il eſt de conſéquence de ne pas arracher trop tôt l'yvraie, (*a*) de peur d'ôter auſſi le bon grain.

LETTRE CXXVI.

Amitié non diſſimulée. S'expoſer ſouvent devant Dieu, quoiqu'en ſéchereſſe. Porter la croix en ſilence.

1. JE vous aſſure, que je n'ai jamais changé pour vous, & qu'on ne

(*a*) Matth. 13. *v.* 29.

peut avoir une plus vraie & plus tendre amitié que celle que j'ai pour vous. Si je vous dis quelquefois mes penſées avec franchiſe, c'eſt un effet de cette même amitié : car enfin, pourquoi auriez-vous de la conſidération pour une vieille qui n'eſt propre à rien, ſi ce n'eſt parce que vous avez crû que Dieu s'étoit ſervi d'elle pour vous attirer à lui, & qu'il peut s'en ſervir encore pour vous faire ſuivre ſans détour le chemin que lui-même vous a marqué? c'eſt pour correſpondre à ce que Dieu demande de vous & de moi que je vous parle quelquefois ſans ménagement. Lorſque j'en uſe autrement quelqu'autre fois, de peur de vous cauſer de la peine, j'en ai de la honte pour Dieu, pour vous & pour moi. Soyez donc une fois perſuadée que perſonne ne vous aime autant que je fais, & de cette ſolide amitié que rien ne peut altérer, parce qu'elle eſt fondée en Jéſus-Chriſt.

2. Il ne faut pas vous étonner de vos ſéchereſſes & de vos dégoûts, pourvû que vous ayez ſoin de vous expoſer ſouvent devant Dieu en eſprit d'abandon & de ſilence. Sáns cela vous perdrez un certain fonds d'union à Dieu qui ſub-

ſiſte au milieu des choſes les plus pénibles, & des plus extrêmes aridités : vous le perdriez inſenſiblement, & ſans vous en appercevoir ; parce que l'habitude de vouloir faire la volonté de Dieu demeure comme un foyer, qui conſerve ſa chaleur quoique le feu diminue. Je vous conjure donc de ne vous point donner ſi fort aux autres, que vous ne dérobiez quelque tems pour vous-même.

3. J'approuve fort ce que vous faites pour N. il eſt juſte de le conſoler & ſoutenir dans une ſi grande affliction ; mais quand vous lui déroberiez une heure en tout un après-midi, cela, loin de lui faire peine, rendroit votre retour plus agréable. Dieu permet qu'on ne correſponde pas à ce que vous faites, afin de vous faire agir uniquement pour lui. Et pour le faire efficacement, il faut faire mourir la nature dans ces choſes, l'empêchant de ſortir au dehors par ſes paroles ; témoignant, de quelque maniere que ce ſoit, qu'on eſt ſenſible à l'ingratitude : car lorſque la nature s'émancipe de la ſorte, on perd le fruit de ſes peines, & on ne marque pas à Dieu que c'eſt pour lui ſeul qu'on fait ce qu'on

fait. Si c'eſt pour lui ſeul, il nous doit ſuffire que lui ſeul le ſache.

4. Je ſai qu'un naturel auſſi vif que le votre a peine à ſe modérer, & pourra encore s'échaper. Lorſque cela arrive, reconnoiſſons que c'eſt ce dont nous ſommes capables : humilions-nous ſans nous décourager ; & Dieu fera l'ouvrage que nous ne ſaurions pas faire de nous-mêmes. Lorſque Dieu vous donne du penchant pour la retraite, & qu'il vous ôte le moyen de ſuivre entierement ce penchant, c'eſt une marque qu'il veut que vous mêliez vos occupations néceſſaires de retraites, vous donnant autant que vous pouvez à la retraite, & vous prêtant à vos devoirs. Que je vous eſtime heureuſe que Dieu veuille vous conduire par la croix ! c'eſt une mort qui donne la vie. Ne vous étonnez pas des défauts que vous y commettrez, pourvû qu'ils ne ſoient pas volontaires. Faites le capital de votre vie d'être fidéle à la croix & au ſilence : ce ſeront pour vous deux amis fidéles qui ne vous laiſſeront point qu'ils ne vous aient conduite dans le ſein de Dieu. Je ſuis toute à vous.

LETTRE CXXVII.

Souffrir avec ſoumiſſion & perſéverance toutes les peines dont Dieu nous exerce, comme étant les plus propres pour nous faire mourir à nous-mêmes, & vivre à lui.

1. JE prens beaucoup de part à vos peines; mais il faut les ſouffrir avec paix & ſoumiſſion : car tant que vous voudrez ſecouer le joug, cela augmentera juſques à l'obſeſſion. Le remède n'eſt pas de quitter le lieu où vous êtes : c'eſt le contraire. Le demon fera tous ſes efforts pour vous décourager & vous faire tout abandonner; mais ne le croyez pas : car la mort que vous ſouffrez aujourd'hui, ſera un jour votre vie. Ce que je crois qu'il y a à faire pour vous, c'eſt de vous ſoumettre à Dieu, pour porter cette peine tant qu'il lui plaira. Vous me direz, que votre peine eſt un défaut qui peut déplaire à Dieu. Ne ſavez-vous pas que dans la main de Dieu nos propres défauts nous ſervent de leſſive, que c'eſt le ſavon dont il

nous blanchit, qu'il ne faut pas ſe roidir contre la verge ? plus les moyens dont Dieu ſe ſert pour nous corriger & nous purifier, ſont hors de nos idées, & ſemblent choquer notre raiſon, plus ils ſont efficaces.

2. Faites une remiſe de votre raiſon, & ſoyez réſoluë, mais du fond du cœur, de porter cette peine toute votre vie ſi Dieu le veut. Dieu ne veut ni ménagement ni reſerve dans le don qu'on lui fait de ſoi-même. Il faut le ſervir à ſa mode, & non à la nôtre. Il nous faut tous mourir à nous-mêmes, la régle eſt générale pour tous : mais les moyens en ſont différens & propres pour chacun de nous. Nous nous faiſons des idées de perfection, que Dieu renverſe, nous faiſant éprouver les choſes les plus oppoſées à notre naturel ; & c'eſt ce qui nous arrache la vie que nous avons en ces choſes. Certainement aucun de nous ne choiſiroit le moyen de mort dont Dieu ſe ſert. On croit que d'autres moyens ſeroient meilleurs, & c'eſt ce qui nous trompe : car une mort de choix ne ſeroit pas mort.

3. Je regrette mes infidélités, me di-

rez-vous. J'en conviens ; mais une peine involontaire, comme la vôtre, n'étant qu'un sentiment, & non un péché, vous ne devriez pas vous en allarmer. Toutes vos fautes ne viennent que de vouloir secouer le joug, & vous délivrer d'une peine qui vous humilie & ne vous plait pas. Si vous la portiez en esprit de mort, ses effets ne seroient pas si violens : ils ne le sont que parce que vous voudriez vous en défaire. Demeurez donc paisible sous le couteau qui doit vous égorger, & ne regimbez pas contre l'éperon. Vous trouverez votre paix sans paix dans votre misére, contente que Dieu soit tout ce qu'il est, & vous ce que vous êtes, pauvreté, misére, foibleſſe, infirmité ; & chantez,

„ *Je ne désire ni n'espére ;*
„ *Je suis content de ma misére ;*
„ *Seigneur, tu m'en parois plus grand.*
„ *Je n'en veux pas la délivrance :*
„ *L'immuable contentement,*
„ *Où tu vis éternellement,*
„ *Me fait aimer mon impuissance.*

LETTRE CXXVIII.

Qu'il faut porter avec patience & persévérance nos peines & nos foiblesses, aussi bien que nos sécheresses & nos distractions dans la priére.

1. PErsonne, Madame, ne s'intéresse plus que moi à vos peines; & si je pouvois contribuer de quelque chose à leur diminution, il n'y a rien que je ne fisse pour cela. J'ose cependant vous assurer de la part de Dieu qu'elles ne seront pas longtems si fortes. Ayez cette confiance en sa bonté, & espérez contre l'espérance même. C'est ce Dieu qui, selon l'expression du Sage, (*a*) *mène jusques aux portes de la mort, & en retire.* Ne vous découragez point, Madame, & ne cessez, quoique d'une maniere séche, d'implorer son assistance jusqu'à ce que vous l'ayez obtenuë. Dieu se cache souvent pour éprouver notre fidélité, & nous faire éprouver le besoin que nous avons de lui. La principale vertu, & la plus essentielle aprés

(*a*) Sage 16. *v.* 13.

l'amour & la fidélité que nous devons à Dieu, est la patience qu'il faut avoir avec nous-même. Dieu connoit la foiblesse de l'homme qu'il a créé d'un peu de boue : & il ne lui laisse tant de misères que pour le tenir humilié & lui faire sentir la dépendance continuelle où il est de son Dieu. L'orgueil naturel à l'homme, ne s'acommode pas de cette connoissance causée par notre expérience : cependant rien n'est plus utile, pourvû qu'elle nous engage à de fréquens retours vers Dieu, à le chercher sans cesse, à rentrer souvent en nous pour demander du secours d'une maniere même qui paroit peu utile, & à nous imposer quelque peine lorsque nous nous sommes éloignés de Dieu & que nous avons passé du tems sans penser à lui.

2. Perseverez dans l'oraison malgré tous vos dégoûts : Dieu recompensera en un moment votre fidélité. La sécheresse dans l'oraison doit être prise pour pénitence du tems qu'on a passé sans penser à Dieu : Elle doit servir à nous humilier. Celui qui ne mérite rien, n'a pas lieu de rien prétendre ; & n'est-ce pas une assez grande mi-

ſéricorde que Dieu nous fait de nous laiſſer auprès de lui quoiqu'il ne nous faſſe pas des faveurs ſingulieres? Combien de courtiſans ſe préſentent devant le Roi chaque jour ſans en avoir une ſeule parole? Et ſi un criminel après une longue ſuite d'infidélité avoit ſeulement l'entrée auprès du Roi, combien ſe trouveroit-il heureux quoiqu'il n'en eût jamais une faveur? Allez à la priere, Madame; mais portez y cette diſpoſition, qui me paroit digne de votre courage, de n'y aller que pour faire la volonté de Dieu, de n'atendre de lui nulle faveur, nulle conſolation, nulle correſpondance; & dites lui; quand vous ne m'écouteriez pas, ô mon Dieu, je ne ceſſerai jamais de vous prier, de vous demander votre amour, & la grace de ne vous être plus infidelle. Dites encore avec Job: (*a*) *Quand il me tueroit, j'eſpérerai en lui.* Lorſque Dieu paroit le plus éloigné de vous, c'eſt alors qu'il en eſt le plus proche. Tâchez de ne vous pas diſſiper volontairement, ou de vous rapeller vous-même lorſque vous vous apercevez de l'être. Mais après cette

(*a*) Job 13. *v.* 15.

exacte fidélité, ne vous étonnez jamais des voyages continuels d'une imagination auſſi vive que la vôtre. Dieu ne regarde que le cœur qui aime & qui prie : l'imagination n'y a que faire : elle ne vous peut non plus nuire que le bruit de quelques enfans qui jouëroient auprès de vous, pourvû que vous ne raiſonniez pas volontairement ſur les folies qu'elle vous repréſente. Je ſuis, Madame, toute à vous.

LETTRE CXXIX.

Comment on doit ſe comporter dans les ſéchereſſes, diſtractions, demandes à Dieu, & dans la vuë de ſes propres & durables imperfections.

1. JE prens une part ſi grande, Madame, à tout ce qui vous regarde, que je ne pourrois guères avoir plus de plaiſir qu'en vous rendant quelque petit ſervice. L'état de ſéchereſſe vient auſſi bien de Dieu, que celui de conſolation ou de facilité. Cela vous fait voir la dépendance où vous devez

être de Dieu : car il vous eſt également impoſſible de vous donner une diſpoſition plutôt qu'une autre. Il n'y a point de votre faute du tout lorſque la diſpoſition de facilité vous quite : c'eſt la conduite de Dieu d'en uſer de la ſorte envers preſque toutes les ames : ainſi, attendez-vous à ſouffrir toute votre vie de ces viciſſitudes. L'état de facilité ſert à encourager, afin de pourſuivre le chemin avec moins de peine, & celui de ſéchereſſe ſert à purifier, & à nous tenir dans l'humiliation : enfin l'un & l'autre ſont glorieux à Dieu & utiles à l'ame : celui de ſéchereſſe ſert à épurer la foi & l'amour ; car c'eſt ſervir Dieu à ſes dépens.

2. Je ne m'étonne pas que lorſque la préſence de Dieu eſt moins aperçue, vous ſoyez plus diſſipée : c'eſt que les ſens ſont plus à eux-mêmes, n'ayant plus cette bride, que le Maître tient quelquefois d'une maniere aperçûe. Il faut alors avoir le plus de fidélité qu'il vous ſera poſſible pour retourner inceſſamment en vous-même. Lorſque Dieu ne vous rapelle pas, rapellez-vous vous-même au dedans. C'eſt dans ces tems que notre fidélité doit être exercée :

cée: car lorſque Dieu nous rapelle lui-même, quelle fidélité y a-t-il, ſi non ſuivre un atrait à demi vainqueur?

3. Celui qui exclud tout raiſonnement, n'exclud pas pour cela toute demande. Le raiſonnement vient de l'eſprit, & la demande part du cœur & du ſentiment de nos beſoins. Nous ne pouvons ateindre Dieu par nos raiſonnemens; mais nous le pouvons fléchir par une demande humble & ſoumiſe. Ce que je vous recommande ſur tout c'eſt une oraiſon libre, afin que Dieu ni vous ne ſoyez point gênés. Le ſilence donne la liberté à Dieu d'opérer en nous & d'y imprimer ſes volontés & ſon pur amour. Il faut auſſi que notre cœur ſe répande vers lui en affections libres & en demandes non forcées ni gênécs, mais que lui-même opére en nous. Evitez tout ce qui gène & tout ce qui eſt forcé. Lorſque Dieu vous invite au ſilence, ne parlez pas: mais lorſqu'il vous laiſſe la liberté de lui dire quelques mots, dites ceux qui vous viennent naturellement à la bouche, ſans les rechercher; & ſoyez perſuadée que les paroles que l'amour inſpire ſont toutes en deſordre & ſans ſuite, au

lieu que celles qui ont l'arrangement viennent de notre raiſon.

4. Je vous conjure d'avoir beaucoup de patience avec vous-même. La perfection que la nature imagine eſt impétueuſe, elle voudroit que tout fût fait en un inſtant : mais la perfection qui vient de Dieu eſt longue, parce qu'elle eſt efficace. Celui qui ne veut remuer qu'un peu de ſable qui eſt au deſſus d'une roche, en vient aiſément à bout : mais quand il faut enlever la roche peu à peu, le travail eſt difficile, & paroit même ingrat. Dieu vous aime ; aimez-le avec paix. Je le prie de vous donner ſa paix, & que cette lettre faſſe l'effet de l'Ange envers les Paſteurs, qu'elle apporte (*a*) *la paix aux hommes de bonne volonté.* Je ſuis ſeure que votre volonté eſt bonne & droite ; mais les ſens ſont vifs & indociles. Ne vous en étonnez pas : un enfant de bonne volonté aprend enfin ce qu'il veut bien ſe laiſſer enſeigner, quoiqu'il ne ſoit pas parfait tout d'un coup. Je vous conjure d'atendre tout de la bonté de Dieu ; il vous aime, & vous m'êtes très-chere en lui.

(*a*) Luc. 2. 7. 14.

LETTRE CXXX.

Dieu nous arrache douloureuſement par ſa Bonté ce à quoi nous tenions doucement. Il faut demeurer fidèle à ſon procedé envers nous par la patience, le courage, le ſacrifice de tout ce qu'il demande, & par la confiance en ſa Bonté. Ses vues & ſes voyes ſont bien differentes des nôtres.

1. JE vous aſſure que vous m'êtes toûjours très-cher, & que je partage avec vous toutes vos peines; que perſonne ne déſire plus ſincérement que moi de vous voir à Dieu ſans reſerve. Dieu vous traite avec un ſoin paternel & une bonté ſans égale: il vous rompt lui-même les obſtacles que vous faites à ſes bontés, & il fait par lui-même ce que vous n'aviez pas la force de faire. S'il en uſoit autrement, ce ſeroit une marque qu'il s'intéreſſeroit moins à ce qui vous regarde. Ces ſortes de coups ſont rudes; mais j'oſe dire qu'ils ſont néceſſaires. Si Dieu ne coupoit nos liens, loin que

nous les dénouaſſions nous les ſerrerions toûjours plus. La nature crie & ſe tourmente dans de pareilles ocaſions ; elle ne ſent que l'amertume, ſans goûter la douceur : mais dans la ſuite, lorſque les choſes ſeront changées de face, vous verrez cette main, qui vous paroit à préſent ſi dure, pleine de ſuavité.

2. Toutes les choſes auxquelles nous tenons fortement, nous coutent infiniment à perdre. Plus Dieu aime une ame malgré ſes infidélités, plus il lui arrache tout ce qui la ſépare de lui. Tâchez donc de ſeconder les deſſeins de Dieu, & de prendre ſon parti contre vous-même. Donnez-vous à lui, afin qu'il retranche ſans miſericorde tout ce qui lui eſt oppoſé : mais ne vous découragez pas. La nature, qui ſe ſent ôter ſes fauſſes douceurs, eſt comme dans la rage. Remarquez que ces douceurs aparentes, qui renferment un poiſon ſéducteur, ont mille fois plus d'amertume réelle, que tout ce qu'on peut imaginer. Combien cet amuſement des ſentimens vous a-t-il déja couté ? Si vous mettiez dans une balance les tourmens que cette liaiſon

vous a fait ſouffrir, avec la douceur que vous y avez trouvée, de combien la peine ſurpaſſeroit-elle le plaiſir ? Laiſſez donc faire Dieu, & vous direz un jour, (*a*) *Il a bien fait toutes choſes.* En attendant, dites avec Job, (*b*) *que celui qui a commencé de me briſer, acheve ; & que j'aye cette conſolation, qu'en m'acablant de douleur, il ne m'épargne point : je ne contredirai pas aux paroles du Saint.*

3. Je ſuis ſeure que c'eſt la diſpoſition fonciére de votre cœur, quoique la nature demandât le contraire : il la faut laiſſer ſe tourmenter : (*c*) *Qui eſt-ce qui nous délivrera de ce corps de mort ? Ce ſera la grace de Dieu par Jéſus-Chriſt.* Je vous porte dans mon cœur par une tendre compaſſion. J'eſpére que Dieu achévera de rompre vos liens : ne faites donc rien pour les renouer. Je ſai qu'il eſt dur de combatre toûjours contre ſon propre cœur ; mais c'eſt un combat digne de Dieu. Courage ! Soyez humilié de vos miſéres : mais n'en ſoyez ni découragé,

(*a*) Marc 7. ℣. 37. (*b*) Job. 6. ℣. 9. 10.
(*c*) Rom. 7. ℣. 24. 25.

ni abatu. Le découragement & l'abatement vous laiſſent en proye à vos ennemis, qui vous trouvent par là ſans défence ; au lieu que la confiance en la bonté de Dieu, un ſincère aveu de vos foibleſſes, eſpérant contre toute eſpérance, atendant tout de Dieu, étant réſolu de lui être fidèle & de vous vaincre pour ſon amour, ſont les ſeules armes qui vous reſtent. Faites-vous un peu de violence ; fortement, mais doucement : Dieu vous aidera dans vôtre foibleſſe ; je l'en prie de tout mon cœur, ne doutez pas de ma tendreſſe pour vous. O quand Dieu vous fera-t-il toutes choſes !

4. Je ſalue N. bien affectueuſement : je la prie de ne ſe pas laiſſer aller ſi fort à la douleur. La nature en cela ſe mêle avec la grace : qu'elle vous aide doucement ſelon les deſſeins de Dieu à vous renoncer ; mais qu'elle ne s'aflige pas. Dieu veut peut-être d'elle, qu'elle vous ſacrifie & vous abandonne à lui, comme elle s'y eſt abandonnée elle-même. Ce ſacrifice ſera peut-être plus éficace pour attirer les miſéricordes de Dieu ſur vous, que

toutes ſes larmes. Lorſque je dis, qu'elle vous ſacrifie, je n'entends pas, qu'elle ne vous aide pas; mais qu'elle ſacrifie à Dieu ſes idées de perfection, le zèle de vôtre avancement. Il faut que le même coup qui vous frape, achéve de la tuer. J'aurois bien des choſes à dire là deſſus que je ne puis écrire. Je l'aime très-tendrement & intimement.

5. O perdons enfin toutes vuës d'état & de perfection: Soyons longanimes; attendons plus de Dieu que de toute induſtrie humaine, même de celle qui eſt avec bonne intention. Dieu renverſe nôtre lit dans la maladie. Job diſoit: (a) *Je croyois me repoſer dans mon petit nid*; mais Dieu l'a renverſé. Nous bâtiſſons ce nid avec peine comme des oiſeaux ſpirituels, qui ne veulent plus voler que dans les airs de la Divinité: & lorſqu'il eſt bâti avec tant de peine, & qu'on croit s'y repoſer, Dieu le renverſe. On croit, par ce qui eſt paſſé, que le nid doit toûjours ſubſiſter; mais, que les penſées de Dieu ſont différentes des nôtres.

(a) Job. 29. ℣. 18.

LETTRE CXXXI.

Senſibilités, ce qu'elles marquent, & comment s'en ſervir en revenant à l'abandon à Dieu & à la ſimplicité.

1. LE bon Dieu permet, ma très-chère, qu'on ſoit quelques fois plus ſenſible à de petites choſes qu'à des grandes; & j'ai bien de la joie de la conſtante tranquilité de vôtre fonds, qui vous rend inſenſible aux avantages qui peuvent revenir à vous & aux vôtres. Cependant je ne puis m'empêcher de croire, que ſi la choſe avoit été décidée autrement, vous en auriez eu de la peine: car vôtre fonds étant porté à la mélancolie, vous ſentez plus vivement ce qui vous peine, que ce qui vous fait plaiſir; plus ce qui vous manque, que ce que vous avez. Cette méſaiſe que vous éprouvez continuellement, eſt une marque que vôtre cœur n'eſt pas encore où Dieu le veut, & qu'il n'a pas cette largeur qu'il aura un jour.

2. Laiſſez tout paſſer, & laiſſez-vous

en proie à la mort, qui donne la vie. Dieu ſe ſert de tout pour nous la procurer ; même nos propres défauts y contribuent beaucoup. Ce qui ſeroit en nos mains un poiſon, eſt en celles du divin Maître une ſource de vie : il le faut laiſſer faire, & demeurer entre ſes mains pour tout.

3. Cependant lorſque vous ſentez que vôtre peine ſur quelque choſe vous peut indiſpoſer contre quelqu'un, je le dirois bonnement ; non en vûe de vous ſoulager, mais pour empêcher un certain froid qu'une choſe gardée & non expliquée peut donner.

LETTRE CXXXII.

Quand c'eſt qu'il faut ſe livrer aux peines intérieures ou y réſiſter. Ne juger de l'oraiſon par le ſentiment.

1. QUand vous avez des peines dont vous ne pénétrez pas la cauſe, il faut vous y livrer & vous en laiſſer dévorer ; car ces peines purifient nôtre ame, & ſont fort utiles. Il

ne faut pas en être plus chagrine ; mais il ne faut rien faire pour les écarter : il faut s'en laisser dévorer. Il n'en est pas de même des autres peines troublantes dont vous connoissez la cause : il faut sortir de la résistance ou de la réflexion qui la cause.

2. Quelquefois l'oraison est plus profonde, parce que la présence de Dieu est plus distincte : l'oraison paroit plus superficielle dans la sécheresse, parce que la porte est fermée : elle est pourtant également bonne.

LETTRE CXXXIII.

Se desocuper quelquesfois pour vaquer à Dieu. Ne s'inquieter ni du sentiment de ses deffauts, ni de l'avenir.

JE crains que les entrainemens de vos occupations non-nécessaires ne vous prennent trop de tems. Je me retirerois quelquefois d'une societé journaliere (rarement d'abord) sous prétexte d'affaires, vous dérobant à vous-même certains après-midi. Ne vous

étonnez pas de ſentir réveiller les ſentimens des deffauts. C'eſt le dogue enchainé qui ne laiſſe pas d'aboier, & feroit bien plus de ravage ſi Dieu ne le retenoit. C'eſt une choſe admirable, & qui marque d'autant plus la dépendance où nous ſommes de Dieu, & nôtre mauvais fond, que de ſentir que lorſqu'on croit l'animal mort, il revit tout de bon. Il ne faut point vous inquiéter; mais vous préſenter à Dieu afin qu'il vous guériſſe. La crainte anticipée pour le temporel me paroîtroit d'une plus grande conſéquence; parce que c'eſt une choſe plus en nous, & qui excéde les ſentimens. Laiſſez-vous donc à Dieu pour le paſſé, le préſent, & l'avenir. Oui, mon cher enfant, j'eſpére que nous ſerons unis dans le tems & l'éternité. Amen, Amen!

LETTRE CXXXIV.

Se laiſſer purement gouverner de Dieu dans les peines intérieures.

AUjourd'hui que je ſuis mieux, je l'employe à vous écrire. Pour ce qui vous regarde, laiſſez vous pénétrer de la vûe de ce qui vous eſt montré, ſoit de vos miſéres en général, ſoit de vos deffauts en particulier; mais n'y ajoutez rien par la réflexion, ni ne diminuez rien par ſecouer la peine. Ce que Dieu nous fait ſentir & connoitre porte ſon impreſſion dans le moment: tout ce qui eſt par deſſus cela vient de la nature réfléchiſſante, & ne ſert de rien ni pour l'impreſſion ni pour la purification: ainſi, recevez les diſpoſitions dans leſquelles on vous met; laiſſez les aller & venir.

LETTRE XXXV.

Se ſoumettre & s'unir à la juſtice de Dieu, qui enſuite reviendra à la miſéricorde.

QUe vous dirai-je, ſi non que je ſuis plus unie à vous que jamais? Portons les tems d'affliction, de deſtruction, de renverſemens, les tems de colère, d'humiliation. Ce ſont les tems de la juſtice, & par conſéquent de la gloire de Dieu. Nous le recevons lorſqu'il vient ſauver; recevons-le lorſqu'il vient pour détruire & pour perdre. Qu'aucun reſte d'intérêt pour autrui ne nous empêche de nous unir à ce Dieu vengeur. Sa colère ne durera peut-être pas toûjours, & elle n'arrêtera pas [de telle ſorte] le cours de ſes miſéricordes que Dieu ne pardonne à ce petit reſte de la maiſon d'Iſraël. Mon cœur eſt preſent au vôtre. Plus nous ſerons petits & ſimples, plus nous ſerons un.

LETTRE CXXXVI.

Viciſſitudes dans les épreuves, à quoi elles ſervent, & qu'il faut s'y abandonner ſans choix.

1. VOtre lettre m'a fait un fort grand plaiſir. Vous n'éprouvez que ce que vous devez éprouver dans l'état où vous êtes. L'intérieur eſt un paradoxe continuel. Plus le fonds ſe perd en Dieu d'une maniére pure & nue, plus les ſens ſont comme laiſſés à eux-mêmes ; & la foibleſſe des ſentimens eſt comme les peaux du tabernacle, qui le conſervent en le couvrant. Je ne vous ai point oublié ; & s'il y avoit moins de viciſſitude à vôtre état ; il ſeroit moins ſeur.

2. Il faut vous acoutumer au pur amour & à la foi nue : l'une eſt inſéparable de l'autre. Plus la foi eſt pure, deſtituée de témoignages & de ſoutiens, plus l'amour devient comme une flamme pure, qui s'éléve au deſſus de toute matiére. Plus l'abandon eſt pur, plus il eſt privé d'aſſurance : il faut, afin

que cela ſoit comme je l'ai dit, que la volonté perde toute tendance après avoir perdu tout choix.

3. Laiſſez-vous donc dans la main de l'amour, qui ſera toûjours le même, quoiqu'il vous faſſe ſouvent changer de ſituation & de diſpoſition. Le Seigneur fait toutes les ſaiſons; le froid & le chaud: cela nous ſuffit pour être parfaitement contens. Celui qui préfére une diſpoſition à l'autre, qui aime plus la plénitude que le vuide, aime les dons de Dieu, & non pas Dieu: puiſqu'où il y a plus de vuide & de dépouillement, il y a plus de mort; & où il y a plus de mort, il y a plus de Dieu.

LETTRE CXXXVII.

Sur le même ſujet, &c.

J'Avoüe que je reçois toûjours un nouveau plaiſir de voir en vous les démarches de la grace. Je ne vous ai pas quité d'un moment, & croyez que c'eſt le même Dieu qui fait la pluie & le beau tems, l'abondance & la ſéchereſſe.

Ce ſont ces viciſſitudes qui forment l'intérieur, comme les ſaiſons différentes compoſent l'année. O laiſſez-vous mener à Dieu ſans faire un moment d'attention ſur vous-même; & tout ira à merveilles. Dieu vous aime, & il vous a choiſi pour lui: mais il veut tellement être le maître chez vous, qu'il n'y ſoit contrarié par quoi que ce ſoit. Il met haut & bas, dans la paix & dans les combats; il prend plaiſir de faire comme les vagues de la mer, il prend dans ſon ſein, il rejette enſuite ſur le ſable, c'eſt à dire, en nous-mêmes. Soyons le balon de nôtre bon maître.

N. m'a mandé ce que lui a dit. . . . Il eſt fort alarmant: pour mois, je ſuis contente de tout ce qu'il plaira au Seigneur d'ordonner: je ſerois prette de ſouffrir pour une ſeule ame non ſeulement la priſon, mais la mort. Périls par tout, & péril en aucun lieu; (*a*) *périls ſur mer, ſur terre, parmi les faux frères*, tout eſt bon en celui qui nous unit pour jamais.

(*a*) 2. Cor. 11. ℣. 26.

LETTRE CXXXVIII.

Epreuves des viciſſitudes de foibleſſe & de force, combien elles ſont ſalutaires.

1. JE reçois avec petiteſſe & actions de graces les marques de vôtre bon cœur. Il faut auſſi que vous receviez ſimplement ce que je vous envoye. Ne nous étonnons jamais de nos foibleſſes, ni des viciſſitudes qui arrivent : C'eſt nôtre partage juſqu'à ce que nous ſoyons afermis en Dieu. Vos miſéres ne vous nuiront point pourvû qu'elles ne faſſent que vous apetiſſer à vos propres yeux, ſans vous en ocuper, ni y réfléchir. Il faut faire comme un homme qui paſſant ſur un ſerpent, avance le plus vîte qu'il peut, de crainte que s'amuſant à le regarder, il n'en ſoit endommagé.

2. Nos miſéres ſont glorieuſes à Dieu : elles font voir qu'il eſt ſeul ſaint, juſte, & parfait. Elles nous ſont avantageuſes, nous faiſant connoître par expérience qui nous ſommes.

3. Si nous étions toûjours dans la

miſére, nous perdrions courage, nous deviendrions puſillanimes: c'eſt pourquoi Dieu nous relève. Si nous étions toûjours debout, nous croirions nos forces plus grandes qu'elles ne ſont, & nous nous apuyerions ſur elles; mais les viciſſitudes ſont un juſte temperament: Dieu verſe de l'un dans l'autre, & tempére ainſi toutes choſes. Il ne faut pas s'étonner de ces changemens; mais laiſſer mener par les haut & bas comme il plaît au Seigneur.

LETTRE CXXXIX.

Avantages inſignes des afflictions.

NOn ne peut prendre plus de part que je fais à vôtre nouvelle affliction. Dieu vous aime certainement, puis qu'il vous éprouve en tant de maniéres. La derniere épreuve me paroît la plus fâcheuſe, à cauſe des ſuites. Bon courage; voilà le tems d'épreuve, le tems de miſére & d'affliction: c'eſt une moiſſon pour ceux qui en ſavent faire uſage en eſprit de mort. Des coups com-

me ceux-là sont bien propres à faire avancer l'ame, & plus en un jour qu'en plusieurs années de tranquilité. Nous avons besoin que Dieu nous hâte, sans quoi nous demeurerions amusés en cent maniéres. Ne doutez point, je vous prie, de mon amitié; & si je vous mande quelquesfois les choses comme je les pense, c'est que je vous aime trop pour vous rien cacher.

LETTRE CXL.

Les peines doivent porter l'ame à l'abandon à Dieu, évitant la mélancolie.

JE viens de recevoir votre lettre. Je suis peinée de vôtre peine. Dieu ne vous l'envoie assurément que pour vous obliger à vous abandonner à lui: car ce n'est pas en vous refusant de vous abandonner à lui que vôtre peine cessera; au contraire. Vous savez que depuis quelque tems vous avez eu souvent de ces terreurs paniques. Le Démon ne veut par là que vous agiter, & Dieu le permet pour vous porter à

à vous abandonner à lui. Ce que Dieu veut le plus de vous, eſt que vous mouriez à vous-même ; & que vous vous donniez à lui ſans réſerve. Il faut avoir bon courage, & ne point craindre des maux qui ne viendront peut-être pas ; du moins, je ne crois pas ſitôt. Cela vous trouble, vous occupe, & vous empêche de vous occuper de Dieu. Ne doutez jamais de mon amitié. Egayez vous ; car la mélancolie nuit au corps & à l'ame : la gayeté élargit le cœur.

LETTRE CXLI.

La diſperſion que l'ennemi cauſe entre les bons ; quoi que non nuiſible ſelon Dieu, peut le devenir. Eviter la crainte. Défaillance d'activité, quand bonne. Abandon. Lecture. Oraiſon. Remède à l'amour propre.

1. ON peut bien diviſer les corps ; mais on ne peut ſéparer les eſprits qui ne ſont qu'un en Dieu. Tant que nous ſerons à Dieu, nous ſerons unis : n'ayant qu'un même amour,

nous n'aurons qu'une même volonté. Les prémiers Chrétiens cédoient à la force : & quoique l'on empriſonnât les uns, & que l'on exilât les autres, ſelon le témoignage de l'Ecriture, ils ne laiſſoient pas d'être enſemble par la communion des eſprits ; n'étant qu'un corps miſtique, qu'un cœur, par l'uniformité de volonté, & qu'un eſprit, étant tous animés de celui de Dieu, & remplis de la même foi.

2. Quel gain croyez-vous que le diable trouvoit dans cette diviſion des premiers Chrétiens ? Tout ce qu'il prétendoit en les diviſant, étoit de les affoiblir. Toute leur force étoit dans leur union, dans un exemple reciproque ſoutenu d'une foi mutuelle. Que prétend-il à préſent par tout ſon fracas ? Ce n'eſt pas de vous priver ſimplement d'une miſérable qui n'eſt qu'un chien mort ; mais c'eſt qu'il eſpére qu'après vous avoir retiré d'elle, vous donnerez dans la crainte que des gens ſans lumiere vous cauſent par des diſcours ſpécieux, mais très-pernicieux. La crainte des tourmens fut au commencement de l'Egliſe la cauſe du naufrage de quantité de Chrétiens ; & la crainte de ſe

méprendre eſt la ruïne des ames intérieures. C'eſt pourquoi je vous dis avec l'Apôtre ; (a) *prenez garde que la crainte ne vous ſéduiſe.* Vous ſerez à couvert du dégât qu'elle peut faire chez vous, ſi aveuglant vôtre raiſon vous vous laiſſez conduire par la foi. N. vous peut beaucoup ſervir : il eſt droit, ſavant, & expérimenté. Soumettez-vous aveuglément à ce qu'il vous dira là deſſus.

3. Quand on eſt une fois certifié de ſa vocation pour l'intérieur, il ne faut pas ſe perſuader que le manque d'activité propre ſoit un défaut : au contraire, c'eſt agir que de n'agir pas, puis que vôtre action ne ſert alors qu'à interrompre celle de Dieu. On change ſouvent de diſpoſitions ; mais le fonds de l'état doit demeurer fixe. Si la grace donnoit toûjours à pleine voile, où ſeroit l'abandon ? L'abandon peut être, je l'avoue, dans la volonté de s'abandonner : mais l'exercice de ce même abandon n'eſt que dans l'orage & la tempête, lorſque le ciel obſcurci nous dérobe les brillans de ſa lumiére, & ne nous laiſſe voir au deſſus de nous que des flots mutinés. Vous ne devez point

(a) 1. Theſſ. 2. ℣. 3.

craindre l'oiſiveté ſi vous êtes toûjours fidelle à vos exercices, ſi la ſéchereſſe ne vous rend pas plus négligente, ſi vous liſez pour rapeller vôtre eſprit trop diſſipé au commencement de l'oraiſon. Comme le principal effet de la lecture avant l'oraiſon doit être de recueillir l'eſprit, elle eſt inutile lorſque l'eſprit eſt recueilli & le cœur atiré : mais lorſque cela n'eſt pas, il faut lire avant l'oraiſon. Si cette lecture vous recueille, à la bonne heure; ſi elle ne le fait pas, vous avez fait ce que vous avez dû.

Il ne faut pas vous mettre en peine du reſte. Vous ne devez point, dis-je, craindre l'oiſiveté ſi vous conſervez de vôtre mieux la préſence de Dieu. Je ne parle pas de ſa préſence aperçue; mais de la conformité de vôtre volonté à la ſienne. Si vous vous mortifiez beaucoup plus l'eſprit que le corps, vous vivrez plus dans l'eſprit que dans le corps : Si vôtre cœur eſt ſéparé des choſes du monde quant au déſir, quoique vos ſentimens ne ſoient pas toûjours d'acord avec eux; quand vous vous atacherez aux devoirs de vôtre état plus qu'à vos goûts, lorſque vous vous

laiſſerez conduire à Dieu, & non à vos arrangemens; vous trouverez alors en cela le remède à l'amour propre. C'eſt de toutes les cures la plus longue à faire. Il faut avoir du courage & de la perſéverance. Négligez vos ſentimens; agiſſez par la foi; mourez à vous-même en toute ocaſion, & oubliez-vous le plus que vous pourrez, & tout ira bien. Je ſuis à vous en Nôtre Seigneur ſans reſerve.

LETTRE CXLII.

Les paſſions impoſent. Rien de ſolide ſans croix. Abandon à Dieu ſans retours ni raiſonnemens. Profiter des momens pour l'oraiſon, & faire ſes devoirs.

1. JE trouve vos remarques très juſtes. Il eſt aiſé de voir qu'on ſe groſſit les objets, & qu'on voit les choſes ſelon la peine dont nous ſommes affectés; de ſorte qu'avec un vrai déſir de dire vrai, & une croyance qu'on le dit, on ne le dit pas pourtant. Il faut que ce qui nous paſſionne ſoit

ſoit détruit, afin que nous entrions dans la vérité ; car l'illuſion des paſſions eſt telle, qu'elles ont leur fauſſe lueur, qu'on prend pour vérité.

2. Je prends part, je vous aſſure, ma chére enfant, à toutes vos peines ; mais le Seigneur a ordonné que cela ſeroit de la ſorte. Je tire un fort bon augure de tant de difficultés. Lorſqu'on doit faire quelque bien, il faut qu'il ſoit précedé de la croix & de la contrarieté. Les choſes qui ſont ſans peine ne réuſſiſſent guères. Il n'eſt pas à propos de rien précipiter ; car ce qui ſe feroit avec trop d'éfort, pourroit indiſpoſer N. mais les choſes ſe faiſant avec douceur, réuſſiront mieux. La nature eſt vive, précipitée, & voudroit faire les choſes tout d'un coup : mais la grace eſt longanime, & ne fait ce qu'elle veut faire que peu à peu.

3. Ne vous embaraſſez point de ce qu'on vous dit : Dieu ajuſtera tout pour ſa gloire & vôtre bien propre. Tachez de ne point réfléchir ſur tout cela. C'eſt la réflexion qui perd tout & nuit à vôtre corps & à vôtre ame. Le divin maître ne veut pas que vous faſſiez des retours : c'eſt pourquoi il

diſoit autrefois à l'Epouſe du Cantique (*a*); *Détournez vos yeux de moi; car ils me font envoler.* Il s'envole lorſqu'on veut trop voir ce qu'il fait ou ne fait pas.

4. Ne vous laiſſez pas trop aller à la douleur, ma chére fille; vous êtes comme une poule timide & foible; je vous veux voir plus généreuſe; vous êtes peut-être entourée de gens qui raiſonnent. Il faut laiſſer tous les raiſonnemens pour n'admettre que la confiance en Dieu & l'abandon à ſa Providence. Dieu eſt un Dieu jaloux, il ne veut pas que ceux qu'il conduit, ſe mêlent tant d'eux-mêmes. Courage ſans courage. Si vous voulez être fille du divin Maître, il faut aimer ce qu'il a aimé. Je vous dis avec S. Paul (*b*), *devenez robuſte dans le Seigneur.* (*c*) *Il fait beau voir des membres délicats ſous un chef couronné d'épines.* Prenez les momens que vous pourrez pour faire oraiſon, c'eſt à dire, pour reſter en ſilence auprès du divin Maître. Quand vous n'auriez que la moitié d'un

(*a*) Cant. VI. ℣. 4.
(*b*) Epheſ. VI. verſ. 10.
(*c*) S. Bernard.

demi quart d'heure, ne le laiſſez pas échaper. Il ne faut plus d'arangement; mais la fidélité à prendre tous les momens ſans en perdre un ſeul, & à remplir tous vos devoirs. Soyez docile comme un petit enfant, & ne vous laiſſez pas aller à vôtre imagination, qui eſt vive; elle vous méneroit loin.

LETTRE CXLIII.

Douleur naturelle : ne vouloir retenir perſonne. S'abandonner à Dieu chaque moment.

1. NE vous mettez point en peine de la douleur naturelle que vous ſentez pour la mort de la perſonne dont vous me parlez : on ne peut pas empêcher les ſentimens de la nature. Vous voyez que la grace les ſurmonte. S'il n'y avoit point de combat, il n'y auroit point de victoire.

2. Pour ce que j'ai écrit à N. je l'ai conſeillée comme j'aurois fait toute autre, ſans me regarder. Croyez-moi, il faut la laiſſer à la Providence. Dieu

ſait bien ce qu'il veut faire : & c'eſt en vain qu'on veut retenir ce qui peut échaper. J'ai ſi peu d'eſtime de moi, que je croi aiſément que les autres ont plus de grace. Vous faites bien de ne rien préméditer & de ſuivre le moment préſent : toute autre conduite eſt ſujette à la mépriſe. Abandonnez vous à Dieu, qui prend ſoin de vous.

LETTRE CXLIV.

Bon uſage des maladies : union indiſſoluble en Jéſus-Chriſt.

J'Ai apris, ma chère, que le Seigneur vôtre maître & le mien vous viſite. Vous ſavez combien je vous ſuis unie en Jéſus-Chriſt, & combien je partage & nos maux & nos biens. Je ne doute point que vous ne faſſiez un grand uſage de l'état où vous êtes par un abandon total, eſpérant contre l'eſpérance même. C'eſt dans ce tems qu'il faut faire un ſacrifice entier de ce que vous êtes pour honorer le ſacrifice de la Croix. On ſacrifie ſon bien & ſa

vie pour ſon Roi & pour ſa patrie : il faut quelque choſe de plus pour Dieu.

J'eſpére que nous ferons unies dans l'éternité comme nous l'avons été dans le tems ; & que ſi je ne vous précéde pas, je ne tarderai guères à vous ſuivre : mon cœur ne ſe ſéparera jamais de vous, puiſque c'eſt en Jéſus-Chriſt que nous ſommes & ſerons unies.

LETTRE CXLV.

Simplicité, petiteſſe, ſéchereſſe, croix, mourir au goût naturel, ne cacher ſes foibleſſes à qui il convient.

1. NE vous étonnez point, je vous prie, de votre pauvreté, pourvû que vous ſoyez toujours ſimple & petite. Cet état ſera toujours le meilleur pour vous : mais ſoyez aſſûrée que ſi vous changiez votre caractère ſimple & ingénu, ce ſeroit le plus grand malheur qui vous pût arriver ; ce ſeroit vous éloigner de Dieu, comme je vous l'ai mandé : mais ſi vous êtes ſimple, le démon ne peut ni vous en arracher, ni vous nuire. Plus

vous ſerez ſéche, pauvre, étant néanmoins fidéle, plus vous ſerez bien. C'eſt le tems de mourir à vous-même : & toutes les choſes qui vous flattent, vous ſont mortelles. Il faut manger le pain ſec, aller par la foi & par où vous ne ſavez, s'en fiant ſeulement à celui que Dieu vous a donné pour guide ; que je prie de ne vous point épargner, & que le goût naturel ne vous faſſe point vivre en vous-même, au lieu de mourir afin de vivre en Dieu. Croyez que je vous dis vrai, & que je m'intéreſſe trop à votre ame pour ne vous pas indiquer un autre chemin, ſi j'en ſavois un meilleur.

2. Je ſai bien le tort que les louanges font aux enfans : Dieu vous fait part de bonne heure de ſa croix : cela me donne bonne eſpérance : mais ſoyez ſimple, & ne ſongez pas à vous donner plus de courage que Dieu ne vous en donne. Soyez ſimple, ſimple : c'eſt là la ſource de toute ſainteté. Tout ce qui n'eſt point cela, n'eſt qu'une montre de ſainteté, vuide de toute réalité. Souffrez la croix avec peine & répugnance, ſi Dieu le veut ; & auſſi ſans peine, s'il le veut. N'ayez point de honte de découvrir vos foibleſſes ; car alors elles

vous ſeront fort utiles : mais ſi vous les conſervez, elles ſe changeront en ſerpens. Soyez donc très-petite, très-fidèle, très-mourante à tout, & vous ſerez dans la vérité. Mille fois toute à vous.

LETTRE CXLVI.

Qu'il eſt ſûr de ſe laiſſer gouverner à Dieu en foible enfant dès le commencement, n'eût-on pas même le goût de ſa préſence.

1. JE vous reçois, Madame, de tout mon cœur, de la part de celui qui m'a donnée à vous ſans reſerve. Il ſait bien, ce cher & divin (*a*) petit Maître, qu'il n'y a rien que je ne vouluſſe faire & ſouffrir afin que vous fuſſiez à lui ſelon qu'il vous deſire. Je ſuis trop perſuadée des deſſeins qu'il a ſur votre ame pour ne l'être pas de ce qu'il vous fera paſſer. Ce ſera lui qui ſera votre chemin, votre force, & même votre foibleſſe. O Madame, qu'il eſt

(*a*) Jéſus-Chriſt, petit enfant.

bien plus avantageux d'être foible lorſque Dieu nous laiſſe dans la foibleſſe, que de vouloir nous donner une force qui ne venant pas de lui, ſeroit une marque de la poſſeſſion que nous avons de nous-mêmes. L'Ecriture nous aſſure, que (*a*) *l'homme ne ſera jamais fort de ſa propre force.*

2. Aimons notre foibleſſe, puiſque Dieu nous la laiſſe, & ſoyons comme des petits enfans. Lorſqu'un petit enfant eſt ſale, il ne ſauroit ſe nettoyer ſi on ne le nettoye: s'il eſt tombé par terre, il ne peut ſe relever ſi on ne le relève: il ne peut même faire un pas ſi on ne le lui fait faire: il ne ſait pas ce qui lui convient le plus; mais il laiſſe faire indifféremment de lui tout ce que l'on veut. C'eſt de ces ſortes d'enfans que Dieu veut compoſer ſon Royaume: mais ces enfans ſont incapables de hauteur, ils ne connoiſſent pas ce que c'eſt.

3. Pour la *préſence de Dieu*, il ne dépend pas de vous de vous la donner; & je croi qu'il faut qu'elle ſe perde quant au ſentiment. Laiſſez-vous poſſéder & mouvoir à l'Eſprit du Seigneur,

(*a*) 1. Rois 2. *v.* 9.

comme une plume que le vent emporte : ce ſera alors que vous ſerez poſſedée de lui, quoique vous ne ſentiez pas ſa préſence. Il vous donnera le goût de cette préſence lorſqu'il lui plaira, & vous l'ôtera de même.

LETTRE CXLVII.

Dieu veut qu'on devienne petit, & que l'on ne goûte que la petiteſſe enfantine.

1. DIeu vous veut petit, & vous êtes encore un peu grand. Ce ſont les grandes perſonnes qui vous gâtent : cependant il faut devenir petit. Que faire donc ? Vous n'avez rien à faire qu'à être avec moi enfant. Votre état veut que vous voyez les Grands ; mais votre état ne veut pas que vous goûtiez les Grands. Quand vous ſerez petit, vous ne trouverez plus de goût parmi les Grands quoique vous ſoyez obligé de les voir : car il y a bien de la différence entre les voir & les goûter ; & vous me goûterez moi, quand même vous ne me verriez pas. O mon

cher.... ne négligez pas le don du Seigneur. Vous êtes à lui, je le sai; mais je suis obligée de vous protester que si j'étois éloignée de vous, ce que vous avez de liquide se figeroit & se glaceroit ensuite, comme l'eau fait lorsque le soleil s'éloigne: & alors, par le plus grand de tous les malheurs, vous auriez du goût pour ce qui est grand & spirituel, & du dégoût pour la petitesse & la vraye enfance, qui nous fait être comme bête devant Dieu & devant les hommes.

2. Je prie mon cher petit Maitre de vous imprimer son Esprit d'enfance: car c'est uniquement ce qu'il veut de vous, afin de vous faire un homme nouveau. Il ne régne presque nulle part mon divin petit Maitre, il veut régner en vous, non par les douleurs, les oprobres, les ignominies, ces choses portent un caractere de grandeur, mais par la petitesse enfantine & puerile, qui est la chose du monde qui vous est la plus contraire. O quand sera-ce que mon langage sera non seulement compris, mais goûté de votre cœur, de telle sorte que toute autre viande lui sera insipide! Ce langage est pour votre ame ce que le

pain eſt pour votre corps. Juſqu'à ce qu'il vous mette en appetit de la petite enfance, il y aura toujours chez vous une fadeur pour cette petite enfance. Il me prend une douleur ſi vive dans le moment que je vous écris, de ce qu'il n'y a point de cœurs aſſez grands ni aſſez petits pour moi.

Dieu ne preſſe la deſtruction de votre eſprit, & ne veut vous engager à un agir purement divin, que parce que le tems va venir qu'il veut ſe ſervir de vous d'une maniere ſinguliere: mais il veut être ſeul chez vous, ſans quoi rien ne réuſſiroit.

LETTRE CXLVIII.

De la ſimplicité & droiture qu'on doit avoir dans la priere, dans l'intention, dans les actions, tant envers Dieu qu'envers le prochain.

1. VOus voulez bien, Mademoiſelle, que je vous ſouhaite une heureuſe année, pleine des miſericordes de Dieu. Je prie ce grand Dieu,

qui s'eſt fait petit Enfant pour l'amour de nous, de vous rendre participante de ſa ſimplicité & de ſa petiteſſe. Soyez ſimple envers lui, Mademoiſelle, ayant une oraiſon où vous l'écoutiez ſouvent, où vous lui cédiez abſolument les droits que vous avez ſur vous-même.

2. Soyez ſimple par une intention ſi pure, & une attention ſi droite, que vous n'ayez que lui ſeul en vue & pour but de ce que vous faites. Ne vous recourbez jamais ſur vous-même, ni ſur aucune créature, pour ne faire quoi que ce ſoit que par un amour pur & droit, & rien par reſpect humain: rien n'eſt plus oppoſé à Dieu que ces ſortes d'actions, qui, quoique bonnes en elles-mêmes, ſont gâtées par une vue ou intention dont la créature eſt le principe. Accoutumez-vous à ſervir Dieu pour Dieu même: c'eſt en cela, Mademoiſelle, qu'il faut avoir un cœur conforme à votre naiſſance, pour ne vous arrêter à rien au deſſous de Dieu. Qu'il ſoit le principe de vos actions: & qu'aucune créature ne puiſſe ſe vanter de vous faire faire pour elle ce que vous ne faites pas uniquement pour Dieu: c'eſt ce que j'appelle un noble orgueil

que celui d'une ame qui regarde indigne de ſes penſées, de ſes actions, & ſur tout de la fin de ſes actions, tout ce qui n'eſt pas Dieu.

3. Ce que je vous dis ici, Mlle, n'exclud point la condeſcendance charitable; puiſque Dieu en eſt le principe: mais il exclud tout reſpect humain, toute recherche de nous-mêmes, tout amour-propre, cauſé par les retours ſur nous-mêmes & ſur nos avantages; enfin, il rend nos actions bonnes, épurant nos intentions. Vous aurez en même tems la ſimplicité envers le prochain: car celle qui n'a point d'autre vûe que de contenter Dieu, a peu de miſtères à faire, & eſt toûjours droite. On peut s'aſſeurer ſur ce qu'elle dit, & qu'elle agit toûjours de bonne foi, n'agiſſant que pour Dieu. On ſe doit une certaine droiture à ſoi-même, ne ſe diſſimulant jamais à ſoi-même ſur mille choſes. On ſe flate, & on ſe juſtifie contre la certitude, ou du moins, contre le ſoupçon que Dieu nous donne au dedans de nous que cela eſt d'une autre ſorte. Je ne ſai pourquoi je vous écris comme je fais: agréez ma bonne volonté, Mademoiſelle, & ſoyez, s'il vous

plait, perſuadée que perſonne ne vous honore plus que moi.

LETTRE CXLIX.

Agir en ſimplicité & par abandon à Dieu.

1. JE crois, M. que dans les choſes qui ſont indifférentes, vous ne devez pas atendre une pante marquée; mais faire bonnement, ſans beaucoup raiſonner, ce que vous aurez à faire. Il y a certaines choſes dans le train ordinaire, où il ne faut qu'aller tout unîment: il y en a de plus de conſéquence; & je ne doute point que dans celles-ci Dieu ne vous y conduiſe. Je perſiſte à croire que vous devez tenir cette conduite de pur abandon, & ne vous point étonner ſi la nature & la proprieté s'y gliſſent: cela ſe purifiera à la ſuite; & en agiſſant ſimplement & ſortant un peu de vous-même vous éprouverez peu à peu que la grace prendra la place de la nature: mais ſi vous continuez d'agir par la ſeule raiſon, Dieu voulant vous faire perdre cette voye, vous re-

ſterez toûjours de plus en plus flotant. Il faut remarquer, que ſouvent la nature & la propriété ne prennent leur part de la choſe que lors qu'on l'exécute, ou après que la choſe eſt faite: c'eſt une miſére qui dure autant que nôtre propre vie.

2. Il vous ſera très-difficile de ne pas prendre le parti que je vous dis: parce que Dieu ayant ſur vous un deſſein particulier, & voulant être vôtre principe univerſel, il vous ſera peu à peu perdre les déciſions de la raiſon, & vous verrez que Dieu ne vous a fait ſi clairvoyant, que pour vous rendre plus aveugle, mais d'un aveuglement qui vous paroitra d'autant plus étrange, que vous ne pourrez l'éviter. Dieu ſe fait un jeu de détruire dans les plus grands hommes ce qu'il paroiſſoit leur avoir donné avec plus de profuſion, afin qu'ils ſe laiſſent conduire comme des enfans. Lorſqu'il inſtruit Nicodéme, ce docteur fameux, il ne lui dit que des choſes rebutantes, & propres à le dégoûter d'une doctrine qui paroit ſi contraire au bon ſens: & quand il inſtruit la Samaritaine, il ne lui parle que de ce qui eſt le plus élevé. Vous

raiſonnez aſſurément trop ſur les choſes : J'irois mon train le plus ſimplement que je pourrois, à moins que je n'éprouvaſſe une opoſition viſible : car de la plûpart des choſes, les providences journalieres en décident ; & des autres, un pur & nu abandon. Quand on eſt embarqué dans cette route, on va ſouvent à tâtons ; cependant on ne ſe méprend guères quand on s'abandonne beaucoup à Dieu. Je vous plains par ce que je conçois de la conduite de Dieu ſur vous ; mais vous êtes à lui, il ne faut pas reculer.

LETTRE CL.

Dommages conſidérables qu'on encourt en perdant la ſimplicité & l'ouverture de cœur.

VOus perdez de votre ſimplicité & de votre franchiſe ; & cela vous paroit vous mener loin. Ne ſavez-vous pas que ce ſont les choſes qu'on a plus de repugnances à dire, qu'il faut dire ? De la repugnance l'on tombe dans

l'impuiſſance de parler, & l'on s'éloigne toûjours plus : il arrive de petits entre-deux, enſuite des murailles, puis des montagnes, puis des eſpaces infinis. Je prie Nôtre Seigneur de vous en faire voir & ſentir l'infinie conſéquence, & de vous faire la grace de ne vous point écarter de ſes deſſeins ſur vous. Cet endroit eſt le plus délicat & le plus de conſéquence de vôtre vie, qui ouvre ou ferme la porte à Dieu. C'eſt en lui que je ſuis toute à vous.

LETTRE CLI.

Sur ce que peu d'entre les meilleurs correſpondent aux deſſeins de Dieu, qu'on ſoit deſintéreſſé, petit, ſimple & abandonné à lui.

1. J'Ai le cœur bien ſerré depuis hier au ſoir : je ne ſai pourquoi. Il me ſemble que les enfans ne rempliſſent pas aſſez les deſſeins de Dieu ſur eux : j'eſpére néanmoins que Dieu en aura ſoin ; & que quoiqu'il permette qu'ils ſoient foibles, il ne permettra pas qu'ils

ſoient infidéles. Je ſens une charité pour C. qu'il me ſemble que je donnerois ma vie, mais ſon cœur eſt dur pour moi.

2. Ma pauvre enfant, puiſque le Seigneur me lie avec vous de plus en plus, ſoyons unies dans la petiteſſe & dans le rien ; & par là nous ſerons unies à nôtre Tout. Ne vous ſéparez jamais de (*a*) ce méchant néant : car tout miſérable qu'il eſt, il eſt pour vous le canal de la vie. Je vous dis les larmes aux yeux, que je ne trouve point ni de parfait deſintéreſſement, ni d'amour parfait. On ſe couvre des plus beaux prétextes du monde, & des plus ſpécieux.

3. Ma chère enfant, ſoyons à nôtre divin Maître ſans reſerve ni partage : c'eſt l'unique choſe que je vous demande. J'aime N. plus que ma vie : il eſt pour moi un miſtère : je lui trouve des choſes excellentes ; j'en trouve d'autres qui font rebrouſſer mon cœur. Lorſque je ſuis de cette ſorte, j'entre pour lui dans un eſprit de ſacrifice : je ſens que le capital pour lui c'eſt la petiteſſe, que Dieu ne demande que cela en moi pour lui. Hélas ! je ſens dans mon cœur ce

(*a*) C'eſt l'auteur qui ſe marque ainſi ſoi-même.

qu'y ſentoit Rebecca : Eſaü y combat Jacob : la chair & la prudence s'élévent contre la petiteſſe & contre le pur eſprit. Quoique je ſache que les enfans ſont très-bons, je ne les ſens pas encore (il s'en faut bien) remplir tous les deſſeins de mon divin Maître : je voi de plus que le Démon fait tous ſes éforts pour les rendre infidéles. Soyez toûjours plus ſimple & petite, & que votre cœur me conſole en quelque ſorte de ce qui manque aux autres.

LETTRE CLII.

S'abandonner & adhérer courageuſement & fidélement à Dieu.

Aiez bon courage, je vous en prie. Abandonnez-vous à Dieu ſans aucune reſerve : il vous conduira lui-même. Cherchez-moi auprès de lui ; & vous me trouverez. Ne vous étonnez pas de vos défauts : mais ſoyez fidelle à vous tenir atachée à Notre Seigneur. Ne manquez jamais à votre oraiſon : rapellez-vous le plus que vous

pourrez en la préſence de Dieu. Pour N. je ne pourrai que difficilement lui écrire. Fortifiez-vous les uns les autres dans l'amour de Dieu & dans la voye qu'il vous a marquée.

LETTRE CLIII.

Abandon général, & ſes avantages.

J'Ai beaucoup de joie de vous voir dans ces diſpoſitions d'abandon : c'eſt ce qui dilatera votre ame, & la retitera de ce reſſerrement. Plus vous vous abandonnerez, plus vous trouverez que votre cœur s'étendra ; en ſorte que vous direz avec David, (*a*) *Je courrai dans la voye de vos préceptes lorſque vous aurez étendu mon cœur*, ſans que rien me faſſe tomber. Un homme qui court, quoi qu'il bronche quelquefois, pourvû qu'il ne s'arrête pas trop à regarder l'endroit qui l'a fait broncher, arrive plutôt, que celui qui va lentement, en tâtonnant & rempli de crainte. Il y a long-tems que je déſire pour vous cet eſprit d'abandon général, qui n'eſt autre que l'eſprit de foi & le (*a*) *parfait*

(*a*) Pſ. 118. ℣. 32. (*b*) 1 Jean 4. ℣. 18.

amour, qui bannit toute crainte. J'eſpére qu'en vous jettant à corps perdu entre les mains de Dieu, vous vous trouverez tout autre. Il fait bien mieux nos afaires que nous ne les ſaurions faire nous-mêmes. Il les fait pour ſa gloire: & c'eſt tout ce que nous y devons déſirer; & néanmoins nous trouvons notre avantage dans ce qui le glorifie. Je vous aſſure que votre ame m'eſt bien chère: qu'elle me l'a toûjours été, & que j'ai une vive eſpérance que Dieu achévera en vous ſon ouvrage.

Je ſuis touchée de ce que N. prend le change: il faut beaucoup prier pour lui, & eſpérer que Dieu le remettra dans ſa place; car certainement malgré ſa bonne volonté il eſt déplacé. Qu'il auroit beſoin d'un homme qui l'aidât à entrer dans la piſcine ſalutaire!

LETTRE CLIV.

Seureté de la voie de l'abandon à Dieu, quoiqu'il ne nous conduiſe pas toûjours par la douceur de ſa préſence aperçue. Recours à l'oraiſon, & à la petite

teſſe de Jéſus-Chriſt avec étendue de cœur.

1. VOtre lettre m'a fait un véritable plaiſir, y remarquant votre détermination d'être à Dieu ſans reſerve. Vous avez mis deux fois, *Quoi qu'il m'en puiſſe couter*, ce qui m'a charmé. Il eſt vrai qu'il en coute pour être à Dieu; mais je vous aſſure néanmoins que c'eſt lui qui en fait tous les fraix. Ne vous inquiétez donc pas de vous, puiſque vous apartenez à un ſi bon Seigneur : c'eſt à lui à faire ce qu'il lui plaira de ce que vous lui avez donné : il vous rendra bon compte de votre intérieur pourvû que vous le lui laiſſiez tout entier. S'il vous prend quelque inquiétude ſur ce qui vous regarde, dites à vous-même ; je ne ſuis plus à moi, je ſuis à mon bon Maître ; qu'il faſſe donc en moi & de moi tout ce qu'il lui plaira.

2. La conduite de Dieu n'eſt pas toûjours ſelon nos vues. Il nous mène par un chemin lorſque nous croyons devoir aller par un autre. La facilité, le goût, la préſence de Dieu aperçue, ſont une route bien ſatisfaiſante pour

nous-mêmes, qui ne veut que la mort de nous-mêmes, ne nous y laiſſe pas marcher. Il donne au commencement un attrait & un goût de ſa préſence au dedans de nous pour nous montrer le chemin par où nous devons marcher ; mais dans la ſuite il couvre cette route d'un nuage : nous ne laiſſons pas de marcher, mais d'une maniere plus ſéche quoique Dieu y ſoit toûjours de même. Il ôte l'agréable, & jamais le réel ; car il ſubſtitue la foi à l'expérience ſenſible, qui eſt infiniment au deſſous.

3. Ne vous étonnez pas lorſque les occupations de votre état non recherchées vous ôtent le goût de Dieu : n'y laiſſez point entrer l'amuſement & l'inutilité : du reſte, retournez à Dieu & à l'oraiſon ſi tôt que vous avez quelques momens libres. Allez-y pour faire la volonté de Dieu, & non la vôtre, & vous y ſerez toûjours bien. Vous ſerez contente dans ſa volonté de votre ſéchereſſe & de votre pauvreté, que vous lui préſenterez ſimplement & ſans diſcours.

4. Je ſuis ravie que vous vous ſouveniez de ce tems ici & de la naiſſance

de notre divin petit Maitre, qui, ſelon S. Bernard, eſt d'autant plus aimable, qu'il eſt plus petit. Imitons ſa petiteſſe : il eſt plus aiſé de s'abaiſſer & de reſter en ſa place, qui eſt le rien, que de s'élever. Il eſt deſcendu juſqu'à nous, s'anéantiſſant ſoi-même, parce que nous ne pouvions aller juſqu'à lui par l'élévation. Plus il nous éléve par notre condition, plus nous devons être abbaiſſés par l'amour & la fidélité à la grace. N. vous fera toûjours du bien, il vous élargira le cœur ; car notre cœur ne ſauroit être aſſez étendu pour recevoir l'immenſité même. Défiez-vous de tout ce qui vous reſſerre le cœur : allez à Dieu avec étendue, confiance & abandon : vous vous en trouverez bien.

LETTRE CLV.

Le repos ſe trouve hors du monde & en Dieu ſeul. On ne doit pas craindre les ſéchereſſes quand on a la foi ; ni s'inquiéter de ne pouvoir faire tout le bien

bien qu'on déſire ; ni juger de ſon état par les ſentimens.

1. J'Ai pris toute la part que je dois aux diſpoſitions que vous avez écrites à N. & dans leſquelles vous vous êtes trouvée dans vôtre voyage. Elles marquent un cœur vraiment gagné à Dieu, malgré la répugnance de la nature, & une protection viſible de ce même Dieu. A travers de l'ennui qu'une habitude de ſocieté vous cauſe dans cette ſolitude, vous ne laiſſez pas de goûter qu'il y a une douceur & un repos ſecret dans la ſéparation du monde. Le cœur de l'homme eſt tellement fait pour Dieu, qu'il ne peut trouver de vrai repos hors de lui, quoique les ſens amuſés par un commerce continuel, ſe trouvent peinés de le perdre. Ayez bon courage : Dieu ne vous a pas fait tant de miſéricordes pour ne pas achever en vous ſon œuvre. Abandonnez-vous donc à lui : & ne vous étonnez ni des peines, ni des difficultés, ni des ſéchereſſes ; car quoique vous paroiſſiez ſéche & privée de goût ſenſible, vous ne laiſſez pas d'avoir le goût de la foi,

qui vous fait agir contre vos ſentimens, & qui vaut bien mieux que tout autre goût. Vous êtes mieux que vous ne penſez.

2. Ne vous allarmez pas, je vous prie, ſi vous ne faites pas à vos terres tout le bien que vous déſirez : Faites ce que vous pouvez ; & laiſſez faire le reſte. Tout ne ſe fait pas à la fois : & nous ne devons pas nous peiner de ne faire pas tout le bien que nous connoiſſons. Il faut en être humiliée, & s'abandonner à Dieu afin qu'il nous faſſe exécuter ce qu'il nous donne la volonté de faire ; mais il faut demeurer en repos, faiſant de ſon mieux. Contentez-vous de faire faire devant vous ce que vous ne pourriez faire vous-même. C'eſt faire que de faire exécuter.

3. Je vous conjure de vous ſuporter vous-même avec patience. La vertu ni la dévotion ne dépendent point des ſentimens ; mais de la fidélité à exécuter malgré les ſentimens mêmes ce que l'on croit que Dieu demande. Si vous ſavez ſuporter en patience ce que vous apellez ſéchereſſe, & demeurer en paix auprès de Nôtre Seigneur ; vous ſentirez, avant même que de

ſortir de l'oraiſon, qu'il étoit bien proche de vous quoiqu'il vous parut éloigné. Ce ne ſont point les ſens qui doivent être juges de ce qui ſe paſſe en nous; mais la foi, la ſoumiſſion, & la patience. Vous ſerez contrainte de dire un jour avec le Prophète (*a*): *J'ai attendu le Seigneur avec grande patience; & il s'eſt enfin abaiſſé à moi.* Je ſuis avec bien du reſpect &c.

LETTRE CLVI.

S'abandonner à Dieu & s'atacher plus à lui, qu'aux inſtrumens dont il ſe ſert. Eſtime & uſage des croix, & de la ſolitude d'une ame qui eſt à Dieu.

I. JE vous avoue, ma très chère, que je ne puis tenir contre vous. Ne m'écrivez donc que pour la néceſſité, & je vous répondrai pour cette même néceſſité. J'ai toujours eſperé de la bonté de Nôtre Seigneur qu'il ſupléeroit à mon défaut, & que nous n'en ſerions pas moins unies, au contraire. Abandonnez-vous donc à lui

(*a*) Pſ. XXXIX. verſ. 2.

ſans reſerve. J'ai cette foi, qu'il prendra ſoin de vous comme d'une fille très chère, & qu'il achévera par ſa miſéricorde ce qu'il a commencé. Les hommes peuvent bien ſéparer les corps; mais non pas diviſer les cœurs qui ſont unis par la charité. Je prie Nôtre Seigneur de répandre dans vôtre cœur ſon infuſion divine. C'eſt cette bonne ſemence qui raportera du fruit au centuple pour la vie éternelle. J'eſpére que ni les oiſeaux ne l'enléveront point, ni que les épines ne l'étouferont point.

2. Les croix dont la divine Providence vous a partagée depuis que vous avez commencé d'être à Dieu, m'ont liée à vous plus que je ne vous puis dire; & je ne ſaurois me perſuader qu'une pieté qui a de ſi bons fondemens, puiſſe périr. Ne vous faites donc pas de peine (je vous prie), des croix que vous dites m'avoir procurées. Je ne les regarde pas comme venant de ce côté là; & ſi je les voyois comme venant de vous, je vous en aimerois davantage; puiſque vous m'auriez procuré le plus grand de tous les biens. Peut-on aimer Jéſus-Chriſt, & penſer

autrement ? Je vous dois le repos dont je jouïs dans ma chére ſolitude. La ſéparation de toutes les créatures eſt un mèts ſi exquis pour l'ame, que qui l'auroit bien goûté, regarderoit comme malheureux tous ceux qui ne poſſédent pas ce bien. Conſolez-vous donc, je vous en prie, & ſoyons unies en mon cher divin Maître d'un lien indiſſoluble.

LETTRE CLVII.

Qui tient le moins de ſoi eſt le plus propre à Dieu, auquel il faut s'abandonner tout nud. Diverſité de conſeils à divers. Union des ames ſelon Dieu.

1. VOilà une lettre pour N. Je n'ai beſoin de quoique ce ſoit à préſent. Tout ce que N. mande pour prouver qu'il n'eſt pas propre à aider les autres, eſt ce qui le rend le plus propre : parce que ne pouvant compter ſur lui, Dieu fera mieux toutes choſes par lui & en lui. Tous tant que nous ſommes, nous croyons pouvoir

beaucoup, nous voulons dominer; & tout le monde voit nôtre vuide, & le peu que nous pouvons & faiſons. Pour lui, il ne ſe croit propre à rien, & Dieu le rend propre à tout. Celui qui diſoit; (*a*) *Ah, ah, ah!* fut par là rendu plus propre à conduire les autres. Cependant je ne voudrois pas qu'on le ſurchargeât des minuties dont chacun peut ſervir ſon frére ſimplement; mais des choſes eſſentielles, & de ce qui regarde une conduite ſuivie: ſur tout N. en a grand beſoin.

2. Je crois qu'il doit prendre les amuſemens journaliers qui lui viennent, comme de petits ſoulagemens, & aller au jour la journée, ſans route, ſans chemin marqué. L'abandon ne marche pas & n'a que faire de route. Celui qui le porte, en trouve au milieu des flots, dans les rochers, dans l'épaiſſeur des forêts, dans les épines; enfin tout eſt route ſans route. Il n'y a qu'à ſe laiſſer toujours mener les yeux crevés, ſans penſer où l'on nous méne: nulle reſſource pour nous: ſi on nous égare, ſi on nous précipite, nous nous ſommes donnés pour cela. Tout ce que

(*a*) Jerem. I. verſ. 6.

nous avons à aprehender eſt de ſurcharger celui qui nous porte. Si nous ſortons de nôtre rien pour nous vêtir, nous ſerons trop peſans ; car il eſt un petit enfant, il ne porte que les enfans, encore faut-il qu'ils ſoient tout nuds.

3. Ce qu'il dit du recueillement recherché eſt bien vrai pour lui, & eſt préſentement hors de ſon état. Il doit ſe repoſer quelquefois (& non ſe recueillir) lorſque le Maître en donne le tems & la penſée. Ce conſeil qui lui convient n'eſt pas pour d'autres, & N. s'eſt fait grand tort de le prendre pour elle. Ses occupations ſont volontaires à elle, de choix & de goût ; & les autres ſont d'ordre de Dieu ; d'ailleurs, l'aigle vole ſur les hautes roches rompues ; mais le petit oiſeau doit ſe contenter du toit de la maiſon. Qui a des oreilles, entende ceci !

4. Tout ce qu'on décrit de ſoi, me plait, & c'eſt ce *rien* qui fait le tout. L'orſqu'on eſt un en Dieu, on n'eſt pas uni autrement que comme (on l'eſt) à Dieu, c'eſt à dire, en mort, ſéchereſſe, & rien. Si cela eſt autrement, il ne ſeroit pas le propre état de l'ame.

5. Lorſque Dieu donne une ame, & qu'il veut nous l'unir, on y ſent une forte tendence : c'eſt comme ſi une eau ſortoit d'un endroit plus élevé pour remplir un baſſin : mais lorſque l'eau vient au niveau, tout ceſſe, quoique des deux eaux il n'en ſoit fait qu'une : & plus le baſſin aproche de ſa plénitude, plus l'eau diminue ſon mouvement & ſon bruit.

La mélancolie noire eſt terrible dans N. je ne lui prèche autre chofe ; mais cela eſt plus fort que lui. Je crois qu'il y a beaucoup de naturel en cela, & un peu de tentation.

LETTRE CLVIII.

L'abandon paſſe toute lumiere. Son importance. Trois ſortes de morts.

1. SItôt que je vous ai eu quité, j'ai ouvert ſans y penſer l'Evangile. J'ai trouvé ces paroles (*a*). *Ne vous ſouvient-il pas comme David mangea les pains de propoſition, qu'il n'é-*

(*a*) Matth. XII. verſ. 3, 4.

toit permis qu'aux Prêtres de manger &c. Ceci pour vous. On ne peut être plus perſuadée que je la ſuis de la vocation de M. * pour le plus extrême abandon ; & comme Dieu lui a donné en vous une perſonne capable de l'y conduire ; c'eſt un fruit de confiance en Dieu. Dieu l'ayant prédeſtiné pour être conforme à l'image de ſon fils, & l'ayant apellé, comme nous l'avons dit, à l'abandon le plus fort & le plus pur, il étoit de ſon extrême miſéricorde ſur lui de lui donner une perſonne qui non ſeulement ne le retirât pas de ſa voye, mais qui même fut en état de lui aider : auſſi remarquerez-vous, que Dieu par une ſageſſe admirable, vous a donné à lui avant même de lui donner la lumiere de l'abandon. C'eſt de cette ſorte que Dieu par une ſageſſe infinie prépare les choſes de loin, ſelon le deſſein qu'il a ſur une ame. Il renverſe quelquefois des Royaumes pour une ame qu'il veut ſauver.

2. Pour revenir à M. * la volonté en une ame comme la ſienne ſuit toujours ſans mouvement & ſans délai la lumiere qui eſt communiquée de l'a-

bandon en général : & plus les lumieres de cet abandon en général augmentent, plus la volonté les ſuit & s'y tourne, ſans jamais reculer à la lumiere. Il n'en eſt pas de même à l'abandon en particulier : lorſqu'il s'agit de quelque choſe ou d'une thèſe particuliere, la lumiere ſemble abandonner la volonté : alors cette pauvre volonté n'ayant plus ſon étoile, ſe trouve vacillante, & ſuit ou la force d'un je ne ſai quoi qu'elle ignore, ou elle s'abandonne au ſort comme un homme que la nuit ſurprend, qui après avoir perdu ſon chemin, s'abandonne ſans ſavoir où il va. Alors loin que la lumiere vienne au ſecours, la raiſon prend la place, & ne ſert qu'à repréſenter tous les dangers poſſibles ; & qu'à remplir de terreur & d'effroi.

3. Mais quelque élevée que ſoit la raiſon, elle ne peut jamais tenir la place de la lumiere, ni ſervir pour avancer avec aſſurance : au contraire, elle rend timide, elle arrête ou fait retourner ſur ſes pas. Il eſt donc de la derniere conſéquence de ne point prendre le change : & lorſque l'on a perdu le flambeau lumineux de la foi,

pour entrer dans la foi obſcure, de ne pas chercher d'apui dans la raiſon. Mais dira-t-on, ſouvent je m'égare, ou même je ſuis égaré. N'importe, vous ne trouverez de remède à vôtre égarement, qu'en vous égarant davantage, & vous laiſſant emmener au gré de l'eau, ſans s'arrêter à quoi que ce ſoit. La vuë éloignée de ceci a même de l'onction & de la paix: mais que la pratique en eſt terrible à la nature. Les premieres graces ſont données pour mourir aux ſentimens naturels, & enſuite aux ſpirituels: mais la grace de l'abandon infini eſt la grace des graces, c'eſt à dire, la grace qui porte le coup de la mort dans le plus intime de l'ame, & qui ne laiſſe rien échaper à ſa cruauté.

4. Il y a dans les Epitres de S. Paul un endroit, où parlant de la paix qui eſt communiquée, (c'eſt au Chapitre V. de la I. Epitre aux Theſſal.) il fait une diſtinction de l'*eſprit*, de l'*ame* & du *corps*, qui me paroit d'une extrême expérience. On meurt aux ſentimens corporels, à tout ce qui eſt extérieur & ſenſible, activement: & c'eſt la premiere mort. On meurt paſſive-

ment à tout ce qui eſt de l'ame dans la paſſiveté douce, aiſée & ſuave: mais on meurt à ce qui eſt du plus pur eſprit dans le dénuement total, qui n'excepte rien. Il y a quantité de perſonnes qui meurent de la premiere mort. Il y en a quelques uns qui meurent de la ſeconde mort: mais où en trouve-t-on qui meurent totalement de la troiſieme? cela eſt plus rare que l'on ne peut dire. C'eſt cependant à quoi Mr. N. eſt appellé. Tout le monde enſeigne la premiere mort. La ſcience accompagnée de droiture aprouve la ſeconde. Preſque tout le monde combat la troiſieme.

LETTRE CLIX.

Juſqu'à quel point on doit pratiquer l'abandon à Dieu, trajet le plus difficile de toute la voye ſpirituelle & intérieure. Ses fruits, & ſa néceſſité abſolue & indiſpenſable.

1. IL m'eſt venu tout à coup cette nuit ſur ce que je vous dis hier,

une penſée d'un certain étonnement de ce que Nôtre Seigneur me faiſoit vous parler de cette ſorte, moi qui ne parle jamais ſi clairement à ceux même qui ſont déja dans l'épreuve & dans le beſoin de ſecours, Dieu m'empêchant de les prévenir, non ſeulement de peur que leur imagination ne leur faſſe préſumer en eux des états qui n'y ſont point, mais auſſi de peur qu'ils ne ſoient apuyés ſur des témoignages. Cependant Nôtre Seigneur me fait tenir ſur vous une conduite toute oppoſée, ſans que je puiſſe faire autrement. Il a falu même me ſacrifier à Dieu pour que mes paroles vous fuſſent un ſujet de ſcandale s'il le permettoit.

Lorſque je dis *ſacrifier*, ce n'eſt pas que je faſſe rien; mais la même (*a*) penſée qui vient des choſes, trouve dans la ſoupleſſe de l'ame l'immolation toute faite. Dieu ſait qu'il n'y a rien au monde à quoi je ne me livraſſe pour vôtre bien; & comme je ne puis avoir de ménagement avec Dieu, je n'en puis avoir avec vous.

(*a*) Les penſées qu'on a de ceci & de quoi que ce ſoit, ſe trouvent dans l'ame en état d'immolation & de ſacrifice.

2. C'eſt (*a*) le trajet le plus difficile à paſſer, & où les ames demeurent arrêtées toute leur vie, ſans paſſer outre, y reſtant comme embourbées faute de courage: & c'eſt là (où ſont & d'où viennent) les grandes peines de la vie ſpirituelle, ſources d'obſcurité & de déſeſpoir pour ceux qui ſe confiant à leur propre force, ne ſauroient s'abandonner à Dieu. Toutes les peines qu'ils ſe donnent ne ſervent qu'à les convaincre de leur foibleſſe, ſans leur donner nulle force pour les tirer de là; au contraire, faiſant comme une perſonne qui ſe remue beaucoup dans un abîme de boue, & s'y enfonce toujours davantage; ils demeurent embourbés & acrochés: au lieu que ceux qui demeurent paiſibles ſur cette boue en ſont portés, & ſont toujours en état d'être ſecourus d'une main charitable qui ſe préſente à leur ſecours.

3. Nous ne ſaurions nous tromper en ſouffrant les épreuves du Seigneur avec un abandon plein de ſoumiſſion & de reſpect, ſans chercher

(*a*) Cette matiere de l'abandon, de quoi il eſt fait mention dans la lettre précédente.

d'autres ſecours que celui qu'il lui plaira de nous donner, contens même qu'il ne nous en donne aucun; mais demeurant inébranlables dans l'amour de ſa volonté & de ſa juſtice ſur nous, fraper où il frapera, c'eſt à dire, être contens qu'il nous frape auſſi longtems qu'il lui plaira; & perdant réellement (& non en figure ou en déſirs) tout intérêt du tems & de l'éternité, nous laiſſer mener par tout où il lui plaira.

4. C'eſt ce qui fait voir l'AMOUR PUR & dégagé de tout intérêt: c'eſt ce qui nous affranchit d'autant plutôt de nous-mêmes, que nous ne voulons pas même nous intéreſſer dans ce qui nous regarde; & c'eſt ce qui fait à Dieu le ſacrifice d'holocauſte où le feu de ſon amour conſume tout, ne laiſſe rien d'entier, & transforme en ſoi la totalité de l'ame.

Faites ſi bien qu'il vous plaira, vous pouvez mener une vie vertueuſe; mais vous n'arriverez jamais en Dieu même que par une deſtruction totale, non flatée d'eſpérance, mais réelle pour la perte, où toute perte eſt gain. Pour moi, qui n'ai plus d'intérêt à ménager, je ne puis rien ménager avec

vous ; & je ſuis tellement faite (malgré ma folie) pour vous dire toute vérité, que rien au monde ne ſeroit capable, pas même l'échafaut, de me faire changer de conduite avec vous.

LETTRE CLX.

Eviter les retours ſur ſoi. Ne vouloir que Dieu & ſa volonté en tout. S'élargir le cœur. Séchereſſe d'oraiſon, vrai moyen pour croitre en foi & en pur abandon à Dieu, auquel on doit remettre ſon ſort, & marcher en ſimplicité & avec confiance.

1. JE vous conjure de ne point retourner ſur vous-même, & de vous abandonner à Dieu. Vous êtes obligée de parler à N. Il faut lui parler d'une maniere qui lui convienne & qui lui plaiſe. Si l'amour propre revient après coup, laiſſez cela : vous n'agiſſez pas pour le ſatisfaire. L'amour propre eſt au guet pour atraper ce qu'il peut : il n'y a qu'à le mépriſer. Evitez ſur tout les retours & les réfle-

xions qui viennent après les choſes. Cela ne fait que vous entortiller & vous enfoncer en vous-même. Comptez beaucoup ſur la bonté de Dieu & ſur l'amour qu'il vous porte, toute indigne que vous êtes. Les ſentimens involontaires ne ſont rien ; mais la volonté ferme & déterminée d'être à Dieu au deſſus de tout ſentiment & de toute réflexion. Les réflexions, & les retours ſur ſoi-même, ſont comme les mouches dans une liqueur parfumée, qui en ôtent toute la force & la bonne odeur, enſorte qu'elles rendent mépriſables les choſes de plus grand prix.

2. Allez à Dieu avec une détermination fixe & conſtante de le chercher toute vôtre vie, de ne vouloir que lui au deſſus de tout & en tout. Les choſes même où vous ſerez entrainée par vôtre inclination particuliere, comme les devoirs qu'on rend à un mari, &c. faites tout par un principe d'amour de Dieu, pour ſuivre ſon ordre & remplir vos devoirs. Quoique vous n'ayez pas cette vuë actuelle dans les choſes à cauſe de la diſſipation & des ſentimens, vôtre intention, déterminée à ne vouloir que Dieu, ſubſiſtant

toujours, cela ſuffit dans ces momens.

3. Je vous prie d'être gaye & d'élargir vôtre cœur : car Dieu eſt immenſe : il faut éviter tout ce qui étrécit vôtre cœur, afin que ſon étendue donne plus de lieu à Dieu. David diſoit (a) ; *vous avez étendu mon cœur, & je courrai dans la voye de vos préceptes.* Plus le cœur eſt étendu, plus on court à Dieu avec viteſſe. J'eſpére beaucoup de vôtre ame ſi vous ne vous laiſſez point entortiller en vous-même.

4. Pour vôtre oraiſon, quelque ſéche qu'elle ſoit, il faut toujours la faire. Ce n'eſt pas celle où il y a le plus de goût qui eſt la meilleure. L'oraiſon ſéche marque qu'on la fait uniquement pour plaire à Dieu, & non pour ſe chercher ſoi-même.

Dieu veut de vous un grand abandon au deſſus de tout intérêt propre, & une grande foi : il faut vous en fier à Dieu au deſſus de toutes vos penſées. Lorſqu'il vous vient que vous n'êtes pas en voye de ſalut, dites ; „ Mon cœur veut être tout à Dieu, „ je lui abandonne mon ſort pour le

(a) Pſ. CXVIII. verſ. 32.

„ tems & pour l'éternité ; pourvû que „ je ne ceſſe point de l'aimer & de „ le ſervir, c'eſt à lui à ordonner de „ moi : je lui apartiens ſans reſerve". O ſi loin de faire des réflexions continuelles ſur ce que vous avez dit ou fait, vous vous jettiez dans le ſein de Dieu par un retour ſimple & ſincère, vous occupant de lui & non de vous, Dieu ne manqueroit pas de vous aſſiſter, & vous ſeriez toute autre que vous n'êtes !

5. Je crois que vous devez parler ſimplement avec les frères, & dire bonnement ce qui vous viendra dans l'eſprit, ſans ſonger à vous rechercher. Si vous (*a*) *marchez ſimplement, vous marcherez confidemment.* Il vaudroit mieux faillir en quelque choſe allant ſimplement, que de faire toutes ces atentions gènantes. L'amour de Dieu & l'abandon à ſa conduite corrigeront peu à peu tout ce qu'il y a à corriger, & en ſuivant cette conduite, vous avancerez inſenſiblement.

(*a*) Prov. 10. verſ. 9.

LETTRE CLXI.

Etre à Dieu & s'y ſoumettre, ſans aſpirer à des choſes hautes. Se défaire des empreſſemens, des ſcrupules & des troubles.

1. JE vous aſſure, ma très-chere, que c'eſt pour moi une très-grande joie d'aprendre de vos nouvelles, & de celles de votre ſœur, que j'aime aſſurément très-tendrement en Notre Seigneur. Plus je la voi perſéverer, & vous auſſi, dans le deſſein d'être à Dieu ſans reſerve, plus je me ſens d'inclination pour l'une & pour l'autre. (*a*) *Qu'avons-nous à déſirer aux cieux? & que voulons-nous ſur la terre*, que de glorifier Dieu, de l'aimer de tout notre cœur, & le ſervir dans l'état où il nous a miſes & en la maniere qu'il le veut être de nous, ſans nous inquieter, mais recevant de ſa main avec ſoumiſſion & agrément les infirmités qu'il nous envoye, leſquelles nous empêchent de faire ſouvent certaines choſes que la ferveur porte à faire? On dit, ſoit Reli-

(*a*) Pſ. LXXII. verſ. 25.

gieuſe, ſoit perſonne ſeculiere ; c'eſt que je voudrois remplir tous mes devoirs avec plus de perfection. Notre devoir eſt, de nous tenir en la place où Dieu nous met, & de ſuporter nos maux en patience.

2. Il y a de l'imperfection à vouloir avec inquiétude & empreſſement les choſes trop parfaites. Si nous étions bien convaincues de notre miſére & de notre impuiſſance, & que nous euſſions cette véritable humilité qui nous convainc du néant de la créature & du tout de Dieu ; nous lui ſerions infiniment obligées de nous avoir apellées à ſon ſervice quand ce ne ſeroit que pour garder la porte de la baſſe-cour. Quand je voi que je ne puis rien, & que je ne ſuis rien, je me contente, comme un petit chien, des miettes ; je me tiens comme lui aux pieds de mon Maitre.

3. Ne ſoyez donc plus ſcrupuleuſe, je vous en prie : je l'étois étant fort jeune ; & un neveu de mon pére, qui étoit un Saint, & qui a fini ſa vie par le martire, me diſoit qu'il faloit avoir plus de déſir de plaire à Dieu, que de crainte de lui déplaire. Si j'oſois je vous dirois, qu'il y a bien un peu d'amour

propre dans les ſcrupules : car le véritable humble, loin de s'étonner ni ſe troubler de ſes miſéres & de ſes foibleſſes, s'étonne bien plus de la bonté de Dieu qui le ſoutient, & qui l'empêche d'en avoir davantage ; ce qui, loin de le troubler, le pacifie dans cette vuë de la bonté de Dieu, & le comble de reconnoiſſance. Mais vous ſavez mieux que moi les ſentimens de S. François de Sales ſur tout cela. Il y a dans ſes écrits de quoi inſtruire & pacifier le cœur. Ainſi jugez de ma joïe de voir que vous perdez peu à peu vos ſcrupules. Je ſai la perſonne qui vous conduit, qui eſt un ſaint homme : Vous faites bien de lui obéïr ; il n'y a rien à craindre pour la doctrine ni pour le défaut de la lumiere. Obéïſſez donc : c'eſt une providence que Dieu vous l'ait donné.

LETTRE CLXII.

Eviter l'inquiétude ſur ſoi : s'oublier en cherchant Dieu ſans mélancholie.

JE vous conjure de ne vous inquiéter point de votre état. Je le

connois, je le ſens même : il eſt bon. Ne vous arrêtez ni à vos penſées, ni à vos ſentimens ; mais allez toujours à Dieu au deſſus de tout : vous laiſſant telle que vous êtes. Le chemin le plus ſûr d'aller à Dieu eſt celui qui vous éloigne d'avantage de vous-même. Oubliez vous donc, belle ou laide, de façon ou d'autre ; ce n'eſt pas votre affaire. Votre affaire eſt, de chercher Dieu en vous oubliant vous-même.

Notre N. s'entretient trop dans ſa mélancholie : cela lui étrécit le cœur, qui ne ſauroit être trop dilaté pour Dieu.

LETTRE CLXIII.

L'ame doit ſe laiſſer purifier & former à Dieu, ſans vouloir brouiller ſon ouvrage en elle.

J'Aime bien votre état, & le trouve auſſi bon, & meilleur que celui qui l'a précédé. Je vous connois à fonds. Il n'y a rien à faire pour vous à préſent qu'à vous laiſſer montrer vos défauts ; que l'on vous les faſſe même ſentir,

Il faut tout recevoir de la même ſorte, & vous laiſſer purifier au Seigneur votre Dieu. C'eſt à lui à tout faire, & à vous de tout ſouffrir, & vous regarder comme une ſtatue qui ſe pourroit voir ébaucher. Elle auroit ſouvent peine à ſouffrir des traits mal-polis, & voudroit les voir adoucir; mais il faut tout ſouffrir & tout laiſſer faire, ſans mettre la main à l'arche, quoiqu'elle panche comme pour tomber.

LETTRE CLXIV.

Etre ſous Dieu indifférent à toutes les formes, comme de l'eau. Néceſſité de la mort à ſoi, & à tout, aux ſentimens, à la raiſon & ſageſſe humaine, n'adhérant qu'à la vérité foncière & à la foi, pour s'abandonner à Dieu en enfant, en demeurant fidéle à ſes divines impreſſions.

1. J'Ai lû avec un fort grand plaiſir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, y voyant les progrès de l'amour pur qui s'avance en vous

vous malgré les ſentimens, & qui ſe ſert même d'eux, tout foibles qu'ils ſont, pour couvrir ſes démarches.

2. Je ſuis aſſez peu capable de réſolution d'une choſe ou d'une autre; je ne ſai pas même choiſir ce qui paroit le meilleur; mais je me laiſſe de moment à autre telle qu'on me fait être, prette à tout & à rien. Dieu s'eſt ſervi de moi comme d'un miſérable inſtrument, ſans que j'y euſſe aucune part: dès qu'il veut ceſſer de s'en ſervir, il eſt le Maître; il peut le laiſſer & le reprendre comme il lui plaît. Celui qui ne prend intérêt à rien, ſe laiſſe donner toutes les formes qu'on veut: & plus ſa volonté eſt ſouple ſous la main de Dieu, plus elle perd toute conſiſtance propre pour prendre à chaque inſtant la figure qu'il plaît à Dieu de lui donner. Il n'y a que l'eau qui puiſſe être de cette ſorte. Tout ce qui fait corps, conſerve toujours une forme, & par conſéquent une oppoſition à être fait ce qu'on veut. L'eau prend la forme de tous les vaſes où on la met: elle prend toutes les couleurs. Notre volonté doit être de même à l'égard de Dieu: & juſqu'à ce qu'elle

en ſoit venue là, elle n'eſt pas encore entierement propre aux deſſeins de Dieu.

3. Mais, me direz vous, comment connoître que la volonté en eſt là? C'eſt lorſqu'elle ſe laiſſe mener ſans reſiſtance, & même ſans répugnance, où Dieu la veut; haut & bas, changeant aiſément de formes, ſans que tous ces changemens lui cauſent aucune altération dans le fonds, émeuvent les deſirs ni les répugnances. Comment parvenir là? Par la mort continuelle de toute volonté: par le renoncement de tous deſirs, par une ſoumiſſion continuelle à tout événement, & enfin par une continuelle oraiſon ſimple, par ſe laiſſer conduire à l'aveugle par une foi obſcure, quoique très-certaine.

4. Ne vous étonnez point de la vivacité de vos ſentimens. Il eſt excellent pour vous d'éprouver ce que vous êtes, & ce que vous ſeriez ſans une aſſiſtance ſpéciale du S. Eſprit. Votre fonds eſt tout à Dieu: il eſt même affermi là dedans. Il pourra arriver dans la ſuite que votre fonds étant encore plus à Dieu & plus ſéparé des ſenti-

mens, les ſentimens en paroîtront plus vifs, quoique foibles dans leur vivacité. Ce n'eſt pas pourtant qu'ils ſoient plus vifs; mais c'eſt qu'étant ſentimens imparfaits par leur nature, & n'étant plus ſoutenus de ce concours ſenſible que le fonds leur donnoit lorſqu'il étoit mêlangé avec eux, ils ſe font mieux ſentir. Cependant quels qu'ils ſoient, vous diſcernerez fort bien qu'il y a quelque choſe en vous qui en eſt entierement ſéparé, & qui eſt conſtamment à Dieu. Il eſt bon que vous ſoyez convaincu de ceci, afin de ne vous pas accoutumer à juger de vous ſelon les ſentimens: ce qui vous donneroit des haut & bas à l'infini: au lieu que mépriſant les ſentimens, & ne vous attachant qu'à la vérité, vous pourſuivrez votre chemin malgré les doutes & les incertitudes qui s'élèvent dans les ſens, lorſqu'on ſuit une foi fort obſcure, qui ne conduit pas l'ame par des aſſurances apperçuës, quoiqu'elle la conduiſe très-aſſurément. Lorſque vous vous trouverez porté à m'écrire, faites-le, je vous prie, ſans façon. Je vous répondrai ce que Dieu me donnera: s'il ne me donne rien, je ne répondrai rien.

5. J'écris ſouvent, qu'il faut perdre la propre ſageſſe & la propre conduite. C'eſt que Jéſus-Chriſt, Sageſſe éternelle, s'emparant de nous-mêmes, & voulant nous conduire ſelon ſa volonté, veut que nous perdions tellement toute vuë de conduite, que nous nous laiſſions conduire de moment à autre dans un abandon total. Or cette conduite eſt entierement oppoſée à la ſageſſe humaine, qui veut tout voir, tout prévoir, & tout ranger; & cette ſageſſe prévoyante eſt oppoſée à l'abandon où Dieu veut l'ame: & c'eſt afin que l'ame reſte abandonnée à ſon Dieu qu'il la conduit à l'aveugle, voulant qu'elle reſte comme un enfant ſans ſoins ni ſouci de ſoi-même. Voyez un enfant entre les bras de ſa mére, ſe met-il en peine des lieux où on le conduit? Songe-t-il à ſa nourriture, à ſes habits, à ce qu'il deviendra? Non, il repoſe dans le ſein de ſa mére. C'eſt ce que Dieu veut de nous: & lorſqu'on en uſe de la ſorte, on eſt propre à tout. Dieu veille pour nous lorſque nous nous repoſons en lui par un abandon total: ce qui n'exclud pas de faire de moment à autre

ce qui eſt de notre état ; au contraire, n'étant point occupés de mille choſes, on fait plus parfaitement ce qu'il y a à faire dans le moment préſent. Dieu nous réveille ſur tout ce qu'il faut faire, & dans le tems qu'il le faut faire ; mais il faut ſuivre cet eſprit veillant avec une extrême promptitude. Ceſt lui qui vous réveillera de votre lenteur, vous incitant doucement à faire ſans vous amuſer ce que vous aurez à faire. Si vous le ſuivez d'abord, vous le trouverez toujours prêt, & tout ſe fera en ſon tems : c'eſt cette divine (*a*) *Sageſſe* toujours *aſſiſe à notre porte* ; mais ſi vous le négligez, il ſe perd, & l'on fait mille fautes ne faiſant point les choſes à point nommé. Un enfant eſt ſimple dans ſes penſées & dans ſes actions : il faut nous ſimplifier, non ſeulement dans notre oraiſon & dans nos paroles, mais auſſi dans le raiſonnement & dans les actions.

(*a*) Prov. 1. ℣. 20.

LETTRE CLXV.

Correſpondre à la grace par le renouvellement de l'abandon & de la foi, en ſimplicité & ſans écouter la prudence de la chair.

PErſonne au monde ne prend autant de part que moi aux miſéricordes que Dieu vous fait. Lui ſeul ſait combien vous m'êtes chére, & que je vous porte dans mon cœur comme une nourrice ſon petit enfant. Je ſuis ravie que Dieu ſe ſerve de.... pour vous éclairer, & de ce qu'il vous donne la petiteſſe d'en profiter. Cela me fait croire que Dieu a des deſſeins ſur vous, qu'il conſommera. Il faut courrir pour fournir votre carriere. J'eſpére que le petit arrêt que vous avez fait, vous donnera de nouvelles forces pour courrir dans les voyes de l'amour ſacré. J'ai toujours remarqué en vous beaucoup de bonne volonté, du courage, & même de la petiteſſe à avouer vos défauts. Rien au monde n'eſt meilleur que de correſpondre à la grace avec

ſimplicité ; mais quand vous écoutez la prudence charnelle, cela s'écarte inſenſiblement. J'eſpére que cela n'arrivera plus, & j'en ſuis même comme aſſurée.

Renouvellez donc votre abandon, votre foi, & jettez-vous à corps perdu entre les bras de notre divin Maître, qui vous aime aſſurément, & qui eſt venu vous chercher, non dans le mal, mais dans votre propre vertu, pour vous donner la ſienne ; dans votre propre amour, pour vous abîmer dans ſon amour même, qui a crevé l'enflure de la nature pour en faire ſortir juſqu'à la moindre pourriture, afin que vous ne viviez plus vous, mais qu'il vive ſeul en vous. Ne doutez point de ma tendreſſe & de mon attachement pour vous en notre Seigneur. Votre ame m'eſt plus chére que la mienne, elle me l'a été en tous tems, & je l'ai toujours préſentée à mon Maître, afin qu'il la changeât en lui.

LETTRE CLXVI.

Détachement & oubli de ſoi-même. Avoir la hauteſſe en horreur.

1. J'Ai eu bien de la joïe de voir N. & d'apprendre par lui de vos nouvelles. Je ne ſouhaite rien plus que de vous voir tout à Dieu, mais en ſa maniere. Laiſſez-vous conduire; & pour cela, il faut couper la vie & la racine de l'amour propre. Mais qui eſt-ce qui le peut faire que Dieu?

2. Il le fera ſans doute lorſque le tems ſera venu, & par le contraire des mêmes choſes qui paroiſſent vous détacher. Je ne ſuis point ſurpriſe qu'étant auſſi ſenſible que vous l'êtes, vous en ſentiez les effets malgré vous: il ſeroit étonnant qu'étant ce que vous êtes, les choſes fuſſent autrement. Ne vous amuſez point à réflechir là-deſſus, ni à penſer à vous-même: mais oubliez-vous abſolument, comme ſi vous étiez un autre. Demeurez en ſilence; que ce ſoit votre force ſans

force dans vos foibleſſes. Vous n'en demeurerez pas où vous êtes ; mais étant fidéle à Dieu, j'eſpére qu'il vous fera faire votre chemin. Tout conſiſte à être bien petit, bien renoncé, bien mort à ſoi-même, perdre toute conſiſtance propre. Lorſque cela ſera de la ſorte, vous ne ſerez plus comme vous êtes. Si vous ſaviez combien la hauteur eſt éloignée de l'eſprit de Jéſus-Chriſt, vous en auriez plus d'horreur que du diable. La hauteur eſt d'autant plus dangereuſe qu'elle s'augmente inſenſiblement, en ſorte qu'on s'éloigne ſans y penſer, & ſi fortement, qu'on a toutes les peines du monde à revenir à la petiteſſe. Il faut de nouveaux renverſemens. Adieu, ſoyez ſûr que je vous aime bien. Je prie Dieu pour la Dame, & je ſouhaite qu'elle entre parfaitement dans les deſſeins de Dieu ſur elle. Mais il faut que M. devienne lui-même bien petit pour aider efficacement aux ames.

LETTRE CLXVII.

Dérangemens ſouffert, purifient ; défauts que Dieu ôte ou non à ceux qui s'abandonnent à lui. Sageſſe humaine nuiſible. Diſcernement ou perte du fonds. Oraiſon de repos. Nudité d'abandon. Qui peut ou non juger des défauts : que faire ſur ce qu'on en juge.

1. JE crois que la patience que vous avez, à ſouffrir ces contretems & ces dérangemens, eſt une excellente oraiſon : car il eſt certain que rien ne fait tant mourir à ſoi-même que ces dérangemens. La nature s'hériſſeroit là contre, ſur tout lorſque les ouvrages ſont de conſéquence : auſſi ce ſont de ces moyens que Dieu prépare lui-même pour nous déranger & renverſer. C'eſt cette volonté de Dieu momentanée, mais déclarée, qui ſe fait aiſément, malgré la répugnance de la nature. Mais que cette volonté cachée eſt bien plus dure lorſqu'elle fait perdre toute trace d'elle-même ! Vous l'avez trop éprouvé pour ne le pas connoître. Je voudrois ſavoir ſi c'eſt en-

core votre diſpoſition : un oui ou non, me ſuffiront.

2. Je crois que votre ame n'eſt plus guères en état de travailler ſur vos défauts, & que Dieu, qui vous les montre, & qui les détruit peu à peu, achèvera le reſte, ſi cela eſt néceſſaire pour ſa gloire. Car il eſt quelquefois plus avantageux d'avoir certains défauts, que de n'en avoir point du tout. Dieu ménage avec une bonté toute gratuïte les choſes, en ſorte qu'il ne laiſſe voir que ce qui peut édifier, quoiqu'on ſente juſqu'au fonds ſa corruption. C'eſt là l'avantage de s'abandonner à ſa conduite. Il fait ſeul ce que nous ne pourrions faire par tous nos ſoins & nos arrangemens les plus prudens & les plus meſurés. J'ai une grande confiance qu'il achèvera en vous l'ouvrage qu'il y a commencé.

3. Je ne voudrois pas que nos bonnes gens vous accablaſſent de conſultations vétillardes ; mais que dans les choſes de conſéquence vous les dédaſſiez du premier coup d'œil, ſans écouter raiſon, réflexion, ni héſitation. Plus vous irez avant, plus vous aurez d'étendue de cœur. Vous vous prome-

nerez dans la charité, dit Harphius. Il eſt impoſſible qu'un cœur étendu ne dilate pas celui des autres, & cette étenduë de cœur vient de la diminution de l'amour propre foncier : car je ne m'arrête pas à ces petits ſentimens extérieurs, qui ſont plus d'un enfant que d'un homme. Dieu les laiſſe comme les rideaux devant l'arche, pour couvrir votre fond à tout autre qu'à lui. Pour la ſageſſe humaine, elle eſt plus nuiſible que les autres défauts : elle empêche cette dépendance enfantine que la grace veut nous donner, & qu'elle nous donne d'autant plus que nous laiſſons évacuer notre propre ſageſſe afin que celle du Seigneur vienne en la place. Que cette ſageſſe eſt divine, quoique couverte de foibleſſe !

4. Le fond ne ſe diſcerne guéres pour agir, ſi ce n'eſt par ſes répugnances : dès qu'on le cherche, on ne le tient plus : il faut aller en enfant, qui fait & parle comme tout naturellement. Tant que nous poſſédons notre fond, il nous eſt aiſé de le diſcerner moins ou plus que nous le poſſédons davantage : mais lorſque Dieu le poſſéde, nous ne le diſcernons plus, parce qu'il

s'écoule & ſe perd de plus en plus en Dieu, nous le perdons nous-mêmes auſſi de vuë. Loin de le chercher, laiſſez-le toujours plus s'écouler dans ſon être original.

5. Je n'ai pas prétendu que vous euſſiez un recueillement actif lorſque je vous ai recommandé de prendre quelque tems; mais une certaine ceſſation, qui donne plus de lieu à l'Eſprit de Dieu de vous poſſéder: ce qui eſt très utile. Je ſais que lorſque la volonté eſt abîmée en celle de Dieu, elle porte une certaine préparation de cœur, qui eſt une excellente priére que Dieu entend; mais outre cela, il faut ſe repoſer de tems en tems pour entrer dans le Sabbat éternel qui commence dès cette vie. C'eſt une terrible menace lorſque Dieu dit (a); *J'ai juré dans ma colère qu'ils n'entreront pas dans mon repos.* Et pourquoi? C'eſt qu'on ne veut point entrer dans le ſabbat du Seigneur, dont l'extérieur n'eſt que la figure. Et pourquoi ne le veut-on point? c'eſt qu'on ne garde point les voyes du Seigneur. Mais comment les garderoit-on ſi on les ignore? Et comment n'en ſe-

(a) Hébr. 3. v. 11.

roit-on pas ignorant, puiſqu'on les combat, &c? Le Diable & les hommes ſont d'acord ſur ce point: mais il faut eſpérer que Dieu nous exaucera dans le tems favorable.

6. Que vous dites bien, que tout abandon qui ſoutient, eſt un faux abandon! C'eſt plus confiance qu'abandon. L'abandon n'eſt véritable que lorſqu'on perd toute reſſource, qu'on croit longtems l'avoir perdu, & qu'il n'en eſt rien. On ne connoit ce qu'on poſſedoit que par la perte que l'on en fait. Ce qui vous paroit nud, le ſera encore plus. On dit, un pauvre eſt *nud* lorſque pourtant il a encore bien des haillons qui le couvrent. Vous m'entendez mieux que je ne ſai m'exprimer.

7. Que j'aime cette ſimplicité, qui fait que nous nous pouvons dire aiſément nos deffauts avec une certaine égalité! Permettez-moi néanmoins de vous dire, qu'il eſt difficile que des perſonnes d'une grace fort inférieure rencontrent juſte dans les deffauts qu'ils remarquent à ceux qui ſont d'un autre dégré. Souvent ils prennent le change; & regardent comme deffaut ce qui eſt

vertu, & comme vertu ce qui eſt défaut. Toutes fois il faut qu'ils le diſent avec ſimplicité : ils peuvent ſouvent rencontrer juſte. Il faut tout recevoir avec petiteſſe. Les uns doivent n'être point ſcandaliſés ſi on ne ſe corrige pas de ce qu'ils croyent deffaut ; & les autres, toujours prêts à s'en deffaire, ne doivent pas néanmoins s'embaraſſer de faire quelque choſe ſur ce qu'on leur dit. Le ſimple acquieſcement ſuffit. Lorſqu'on a répugnance à croire un deffaut, c'eſt une marque qu'il y eſt véritablement : mais lorſqu'après avoir reçu l'avis ſans répugnance, tout tombe des mains, il faut le laiſſer tomber.

LETTRE CLXVIII.

Ne chercher que Dieu, & employer le moment préſent ſelon ſa volonté.

MA chère couſine, il faut avoir cette précaution, de ne vous atacher qu'à Dieu. Honorons les hommes qui nous portent à nous détacher

de tout ce qui n'eſt pas Dieu, afin que nous ſoyons un jour en état que Dieu ſeul nous ſuffiſe. C'eſt en lui que l'on trouve tous les biens, & le remède à tous les maux. L'idée de remplir le moment préſent eſt tout ce qui nous eſt le plus néceſſaire; car le paſſé non plus que l'avenir, ne ſont plus en nôtre diſpoſition. Ce que nous pouvons faire de mieux, c'eſt de ſuivre de moment en moment ce que Dieu demande de nous dans l'état où il nous met. Cela ſuffit pour tous. O ſi nous rempliſſions ce moment divin ſelon la volonté de Dieu, que nous ſerions bientôt parfaits! Nous perdrions tous nos ſcrupules: nous vivrions comme des enfans abandonnés à leur divin Pére, qui oublient ce qui les regarde eux-mêmes pour ne penſer qu'à le contenter. Vous n'aurez jamais autant de bien que je vous en ſouhaite, c'eſt à dire, de ce bien immuable, qui n'étant appuyé ſur aucun bien créé, ne peut auſſi jamais nous manquer.

LETTRE CLXIX.

Adhérer aux momens divins. Ne s'attacher aux dévots de profession. Ne rien craindre en s'oubliant soi-même pour Dieu.

1. JE ne crois pas que vous en soyez encore à prétendre du goût dans la priére. Quelles sont donc ces pratiques que vous faites, & que je ne comprens pas? Ne savez-vous pas que ces momens divins, auxquels nous voulons adhérer sans-cesse, & que nous tâchons qui ne soient point interrompus, que nous renouvellons souvent lorsque nous n'y sommes pas par habitude, sont l'unique pratique sans pratique que nous devons conserver? Je n'entends pas parler des devoirs indispensables à tout Chrétien; mais de cette disposition, qui remplit une journée, qui sans cela seroit bien vague.

2. Il faut (comme vous l'avez) une grande compassion des foibles. Pour les autres, qu'on nomme dévots de

profeſſion, laiſſons-les comme ils ſont ſans avoir commerce avec eux que par néceſſité, mais auſſi ſans s'aigrir contre : car nous nous ferions plus de mal qu'à eux. Il eſt vrai que les honnêtes gens du monde ſont plus ſuportables & plus commodes dans le commerce de la vie : nous devons ſuporter les forts & les foibles ; mais nous ne ſommes pas obligés de nous lier avec des perſonnes ſi peu ſociables.

3. Au reſte, je ſuis très contente de vos diſpoſitions. Oubliez-vous vous-mêmes abſolument pour ne penſer qu'à Dieu & à ſa volonté, & vous n'aurez rien à craindre. L'enfer n'eſt plein que de ceux qui ont pris le parti de la nature corrompue & d'eux-mêmes contre Dieu, qui ſe ſont préferés à lui ; & vous (*a*) voudriez que ceux qui prennent le parti de Dieu contr'eux-mêmes fuſſent conduits avec eux ! cela ne ſe peut. Tant que vous ferez pour Dieu contre vous, que vous vous oublierez vous-même pour lui, que vous l'aimerez au deſſus de tout, que vous n'aimerez que lui, & les autres choſes en lui & pour lui, tout ira bien.

(*a*) *Ou* vous voudriez craindre.

LETTRE CLXX.

S'abandonner à Dieu chaque moment en foi toute nuë.

IL n'y a rien à faire qu'à ſe laiſſer conduire de moment en moment par la Providence, ſans vouloir rien ſavoir & connoître de l'avenir. Laiſſons-nous conduire en enfans; & abandonnons à Dieu toutes nos entrepriſes, ſans vouloir avoir aucune aſſurance du ſuccès; car lorſque l'ame eſt bien abandonnée, Dieu fait des miracles de Providence; mais lorſqu'on veut des certitudes, on eſt ſouvent trompé. Quittons donc l'aſſuré pour la foi: allons ſans marcher, & ſans ſavoir où nous allons. Si Dieu permet que nous nous égarions, c'eſt aſſurément que nous avons été & voulu voir où nous allions.

Il faut aller ici comme le navire ſur les eaux: il n'a point de traces avant lui, il n'en laiſſe point après lui. Il ne faut rien avoir avant marcher, ni rien retenir du lieu où nous avons marché, pour en faire une

voye. La Providence nous fera tous les jours une nouvelle voye inconnue, à la vérité ; mais très ſûre. Nous ne ſaurions mieux marquer à Dieu nôtre foi & nôtre abandon que de ne vouloir pas même nous aſſurer (ſenſiblement) de ſa volonté. Oublions tout.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE CLXXI.

Du PUR ABANDON *de ſoi à Dieu, ſans plus ſe mettre en ſouci de ſoi-même. Combien purs & nuds Dieu nous veut. Union des ames en Dieu dès cette vie. (Les avis de cette lettre, comme de pluſieurs autres des ſuivantes, ne ſont que pour des ames bien avancées).*

1. JE vous conjure de vous abandonner à Dieu ſans réſerve pour tout ce qu'il pourroit permettre vous arriver. Ce ſont de ces ſortes de cho-

ſes qu'il permet pour nous perdre à nous-mêmes ſans reſſource : mais fidélité & fermeté pour ne point chercher de remède hors de Dieu, & pour ne point vous priver de la Communion. Si Dieu vous veut pouſſer auſſi loin que j'ai connu dès l'abord qu'il le feroit, il permettra qu'il vous arrive bien des choſes : mais courage pour ne vous point regarder. Je me ſens un mouvement fort de vous envoyer certaines diſpoſitions anciennes que je vous prie de lire. Vous verrez par où il a fallu paſſer à certaines perſonnes : je me ſuis trouvé plus unie à vous cependant, & j'ai trouvé vôtre ame ſans milieu ; ce qui me fait croire que Dieu n'a point été fâché, & qu'il ne permet certains deffauts que pour avoir le plaiſir de vous purifier lui-même, & afin qu'il ne vous reſte pas le moindre apui. Je ſerois fachée que Dieu vous épargnât le moins du monde : car ce me ſeroit une preuve que vous lui ſeriez moins cher.

2. Vous êtes à lui : qu'il vous jette dans la boue ou qu'il vous éléve ſur le trône, ce n'eſt plus vôtre affaire,

Vôtre affaire ſeule & unique eſt de ne vous point reprendre, de vous oublier, de ne pas plus vous regarder ſi l'on vous jettoit dans l'abîme que s'il vous élevoit ſur le trône. Vous n'êtes plus à vous. DIEU SEUL EST: & cela ſuffit. S'il vient à perdre quelque choſe de ce qu'il eſt, cela ſeul peut & doit vous occuper: mais vôtre propre intérêt ne vous regarde plus; c'eſt l'affaire de Dieu: qu'il tuë ou qu'il vivifie, qu'il perde s'il veut, qu'importe? N'eſt-il pas maître de ce qui eſt à lui? Il eſt plus proche de vous que jamais. Vôtre fond eſt en vérité: c'eſt pourquoi il rejette & rejettera toujours ce qui n'eſt point cette unique vérité, DIEU SEUL EN LUI-MEME POUR LUI-MEME.

3. Demeurez convaincu que c'eſt au Seigneur ſeul qu'il apartient de vous purifier, & ne ſoyez point ſi hardi que d'y mettre la main, & d'entreprendre ſur ſes droits. Il eſt un Dieu jaloux; & ſi fort jaloux de vôtre ame, que vous lui déplairez moins avec vos petits deffauts extérieurs, même tout couvert d'ulcères, que s'il vous voyoit faire la moindre action

pour vous guérir : au contraire, vous voyant de cette ſorte, ſans chercher de remède hors de lui, vous ſerez l'objet de ſes complaiſances. Vous avez ſans doute remarqué dans le Deuteronome (*a*), que lorſqu'il eſt parlé du commandement de l'amour, il eſt dit en même tems, que *Dieu eſt un Dieu fort, jaloux.* Comptez qu'il met tout en uſage pour n'avoir point de compagnon.

4. Il vous veut nû (*b*) de tout bien : (ce mot renferme plus que toute expreſſion) : ſans cela, vous ne ſeriez pas propre pour être le trône de ſes complaiſances. Ne tendez pas même à avoir un certain fond d'humiliation dans vos deffauts : cela eſt bon : mais c'eſt une bonne choſe qu'il faut perdre. N'ajoutez rien du tout à vos diſpoſitions ſous quelque prétexte que ce puiſſe être. Dieu eſt jaloux. Laiſſez-vous tout naturellement, à moins que Dieu lui-même n'ajoute ſans que vous y ayez aucune part. Dieu ſe ſert ſou-

(*a*) Deut. VI. ℣. 5. & 15.

(*b*) Dieu veut un fond où lui ſeul ait lieu, & devant lequel diſparoiſſe tout bien fini, créé, propre, aperçu & ſenſible.

vent des foibleſſes extérieures pour enfoncer plus l'ame en lui : alors elle eſt ſurpriſe que celui qui étoit caché, reparoit, & ſe fait ſentir par les mêmes choſes qui autrefois l'éloignoient, c'eſt un effet de ſon indépendance ſouveraine, qui n'a beſoin que de lui-même ſans aucun moyen, ſoit pour ſon propre bonheur, ſoit pour la ſanctification de ſes Saints.

Quand une fois la lumiere de vérité eſt manifeſtée à une ame, elle voit les choſes bien d'un autre œil qu'elle ne les voyoit auparavant. Mais ce n'eſt ni la raiſon illuminée, ni même la foi, qui aprend ces choſes : la ſeule expérience, qui eſt la ſcience de la ſageſſe, peut en inſtruire.

5. Il me ſemble que je ſuis toujours unie à Dieu avec vous, ſans qu'il y ait un moment d'interruption : mais comme vôtre état eſt mort & caché, cette union de vous à moi demeure cachée, comme celle de vous avec Dieu eſt couverte : mais toutes les fois que l'union à Dieu ſe découvre & ſe fait ſentir, celle que vous avez avec moi reparoît ; parce qu'elle eſt une ſeule & indiviſible en Dieu même. Je crois

crois qu'il vous ſervira (à N. & à vous) de vous voir quelques-fois : car je ſuis perſuadée, comme je vous l'ai mandé, que Dieu veut que vous ſoyez unis. Je ſerai toûjours inſéparable de cette union comme Dieu en eſt inſéparable. Dans la ſuite l'on expérimente ce qui eſt dit dans l'Evangile, comme l'on arrive dès cette vie à l'unité parfaite en Dieu, qui fait que l'on devient indiviſible, & l'on éprouve que les véritables parens & amis ſont ceux qui ſont dans les mêmes diſpoſitions, & qui font la volonté de notre Pére, qui nous dépaïſe quelques fois ſur ſa volonté, afin de nous mettre à toute épreuve.

LETTRE CLXXII.

De l'abandon abſolu : & qu'il en faut même perdre la perceptibilité.

1. SI nous n'éprouvions jamais ce que nous ſommes, nous ne connoîtrions point aſſez l'extrême dépendance où nous ſommes de Dieu, & ſa protection ſinguliere ſur nous. C'eſt bien

ſe trouver comme en l'air que de perdre tous les apuis. Lorſque l'on veut qu'une perſonne reſte ſuſpendue, on lui ôte ce qu'elle avoit ſous les pieds. C'eſt ce que l'on vous fait. Quelques ſaintes que ſoient les perſonnes dont l'abandon eſt encore ſoutenu, elles ſont bien éloignées de compte. L'abandon fait perdre peu à peu tous les ſoutiens perceptibles, quelque délicats qu'ils ſoient; & alors il eſt ſon ſoutien à ſoi-même. Mais lorſqu'il ſe perd lui-même, que reſte-t-il qu'un débris afreux qui manifeſte le péril que l'abandon même tenoit caché? On eſt quelquefois étourdi du bâteau; comment ne le ſeroit-on pas du naufrage? Laiſſez-vous comme une écume que la mer a rejettée, qu'elle reprend quelquefois ſans lui faire changer de nature, & qu'elle rejette avec une plus furieuſe impétuoſité.

2. Je vous conjure de ſoigner votre ſanté autant qu'il vous ſera poſſible. Il faut cependant entrer dans une indiférence parfaite pour cette même ſanté. Lorſque tout ſera deſeſpéré, ce ſera alors que tout ira bien: La mienne ne ſera, à ce que je crois, guères ſoula-

gée des eaux : je fais pourtant ce que vous m'avez ordonné. Les Médecins ſont peu acoutumés à des maux pareils aux miens. Je ſouhaite que les eaux de Ste. Reine vous faſſent du bien. Je ſuis plus à vous que vous-même. Qu'il y a peu de gens qui veuillent bien manger le pain tout ſec ! Ce pain eſt paitri pour vous dans le ciel.

LETTRE CLXXIII.

Que l'abandon à la pure volonté de Dieu, eſt préferable à toutes choſes.

1. NOn, Madame, il n'y a qu'une choſe : c'eſt de demeurer dans notre impuiſſance & dans notre néant, abandonnées à toutes les rigueurs de la juſtice de Dieu & expoſées en même tems à toutes les aſſiſtances & à toutes les douceurs de ſa miſéricorde ; & en le ſervant dans cet anéantiſſement comme il veut être ſervi, ne ſouhaiter point d'autre miſéricorde que celle qu'il a reſolu de nous faire, n'ayant plus d'autre volonté que la ſienne. Soyons auſſi

contentes dans cette même volonté qu'il ne nous faſſe nulle miſericorde, que ſi nous en ſentions les éfets; ſa volonté étant plus pour nous que toute miſericorde, & ſa volonté même étant la miſericorde; puiſque ſelon ſa volonté la plus rigoureuſe juſtice nous ſeroit une très douce miſericorde ſi nous aimions plus ſa volonté que tous nos intérêts. Juſtice, Juſtice, ô Amour, ſans nulle miſericorde, ſi telle eſt votre volonté! O volonté de mon Dieu! tu me vaux plus toi ſeule que toute miſericorde. Volonté de mon Dieu, dans les enfers vous me ferez un paradis. Paradis, ſans la volonté de mon Dieu tu me ſerois un enfer! O mon Dieu, que votre volonté me détruiſe, & je n'aimerai que ma deſtruction! O volonté de mon Dieu, tu es le paradis du paradis, (*a*) le Dieu de Dieu! O, qui auroit un peu le goût de cette volonté de Dieu, aimeroit mieux être la miſére même pour accomplir cette volonté dans toute ſon étendue, que d'être Saint avec un peu moins de cette divine volonté. Non, il n'y a point d'Ange qui ne ſe préci-

(*a*) La vie; le cœur, le plus intime de Dieu.

pitât dans l'abime au moindre ſignal de cette divine volonté. Mais ſi l'amour de la divine volonté m'emporte dans l'excès, c'eſt à vous, ô volonté de mon Dieu, à qui je le ſoumets.

2. Il faut donc s'abandonner à cette divine volonté, afin que ſi notre cœur a été troublé par la crainte que l'orgueil & la poſſeſſion de nous-mêmes nous ont cauſée, nous puiſſions dans cette divine volonté nous glorifier de notre humiliation, de nos foibleſſes, de nos miſéres, de notre baſſeſſe. C'eſt avec grande raiſon, ô divin Paul, que vous vous (*a*) glorifiez en vos foibleſſes; puiſque ce ſont elles qui cauſent votre véritable gloire, chaſſant l'amour-propre, cet ennemi de la gloire de Dieu, & de la votre, qui ne peut être ſolide qu'elle ne ſoit en Dieu ſeul.

3. Mais c'eſt vous, Seigneur, qui faites ces choſes; c'eſt par votre bras puiſſant que vous vous ſervez des choſes les plus foibles pour faire vos plus grands ouvrages: les (*b*) pots de terre caſſés terraſſent des milliers d'hommes;

(*a*) 2 Cor. 12. ℣. 9. (*b*) Jug. 7. ℣. 19. &c.

un ſon (*a*) de trompette, un cri, abattent des villes ; une petite (*b*) pierre renverſe le plus grand des geants ; une (*d*) machoire d'âne défait une armée de Philiſtins. O Dieu, c'eſt vous ſeul qui pouvez faire ces choſes ; parce que votre pouvoir eſt ſans bornes. Ce qui eſt le plus foible, le plus miſerable, le plus imparfait hors de vous, eſt en vous le plus fort, le plus pur, & le plus puiſſant ; parce que votre bras ne peut être racourci, & que rien ne peut s'opoſer à votre puiſſance. Votre vertu eſt ſi excellente, qu'elle à le pouvoir de détruire en un moment tous les défauts, & de communiquer ſon excellence ſans ſouffrir d'altération. O vertu de mon Dieu, vous êtes un baume divin, qui communiquez votre qualité à ce qui paroit le plus infecté ! La plus pure vertu de l'homme, priſe en lui-même, eſt une ordure ; & en vous, ce qui paroit ſale ſeroit une vertu. O amour, arrachez toute vertu, & que votre vertu ſeule ſubſiſte : & par cela même vous oterez toute ſaleté !

(*a*) Joſ. 6. ℣. 20. (*b*) 1 Rois 17. ℣. 49.
(*d*) Jug. 15. ℣. 15.

LETTRE CLXXIV.

Abandon à Dieu dans les revers, pertes & soufrances.

1. JE vous porterois beaucoup de compassion si je ne savois que le chemin de la croix par lequel Dieu vous conduit, fera le bonheur de votre ame, puisqu'elle la rendra le temple de Dieu. Dieu vous traite comme Abraham par le sacrifice qu'il vous fait faire de vos enfans dans le tems qu'il réveille la tendresse que vous avez pour eux: j'espére que Dieu leur servira de pére. C'est un tems fort à passer: il faut le passer avec courage sans courage: j'espére que Dieu vous donnera dans votre retraite la consolation que vous n'avez pas encore éprouvée. Je m'atends qu'on m'ôtera ma pension, soit en défendant de la payer, soit en faisant suivre ceux qui l'iront querir: en sorte que je serai reduite à gagner ma vie. J'ai déja fait mon petit plan sur cela, & je regarde la chose comme facile. Je ne demanderai nul secours à nos

amis, étant en cela dans les desseins de Dieu sur moi.

2. Pour moi, je mérite plus que tout cela : mais vous, qu'avez-vous fait? mais qu'avoit fait Jésus-Christ ? Ne vous inquiétez pas des pensées de vanité. Laissez tout tomber ; elles ne sont pas volontaires, je vous en assure. Si je pouvois porter vos soufrances avec les miennes pour vous les épargner, que je m'estimerois heureuse ! Mais Dieu, qui veut retracer en vous son image, ne le pouvant faire que par la soufrance, ne vous en laisse pas manquer. Sa sainte volonté soit faite ! hors de Jésus-Christ les croix sont bien laides ; mais en Jésus-Christ qu'elles sont charmantes !

3. C'est un avantage, que d'être mal reçu, & plût à Dieu avoir donné jusqu'à la derniere goûte de mon sang, & qu'il connût M ; & qu'il en fût dépris. J'ai beaucoup goûté votre lettre, & la disposition où Nôtre Seigneur vous met. Si je pouvois réfléchir, je croirois que mes miséres sont la cause des égaremens de quelques uns. Je prie Dieu qu'il achève son ouvrage en vous, & qu'il m'arrache plutôt du monde par

le dernier ſuplice que de permettre que je fuſſe un obſtacle à ſes deſſeins ſur vous !

LETTRE CLXXV.

Pureté & rareté de l'abandon réel.

DIeu ſait ce qu'il veut faire de nous. Qu'on trouve peu de véritable abandon ; & qu'il y a de diférence entre la ſpéculation & la pratique ! Je ne ſai pourquoi, mais je me trouve de plus en plus unie à vous. Je ne ſai ſi Dieu vous veut faire pratiquer un abandon réel. Si cela eſt, ô combien me ſerez-vous chère & à lui ! Je prie mon divin Maitre de vous être de plus en plus toutes choſes, & de mettre dans votre cœur ſa vérité pure. Rien pour nous : tout pour lui ! tout pour Dieu ; mais rien, rien pour nous ! Soyons fidelles ſans fidélité à une deſtruction totale. A Dieu, ma très-chére.

LETTRE CLXXVI.

Abandon éfectif de soi-même à Dieu.

COmment sauriez-vous ce que je dois devenir, puisque je ne le sai pas moi-même, & que j'atends à tout moment quelle sera ma destinée? Comme je l'ai abandonnée à Dieu, je ne m'en mets pas en peine: je ne crains ni la prison, ni la mort. L'infamie dont on me couvre me seroit bien plus douloureuse si je m'intéressois à moi-même. Bon courage! Si l'on me fait mourir, venez me voir mourir, & faites comme la Madelaine, qui ne quita point celui qui lui avoit enseigné (*a*) la Gnose. Croyez que vous me serez toûjours chère. Tant que je pourrai vous répondre, je ne refuserai point vos lettres.

(*a*) C'est la *Science de l'intérieur & de l'amour pur*, que Jésus-Christ avoit enseignée à la Madelaine, laquelle lui tint compagnie au pied de la Croix. Les premiers Chrétiens apelloient *gnose* cette divine Science. Voyez la lettre de S. Barnabé, Chap. 1. l'édition d'Oxfort pag. 5. & S. Clement d'Alexandrie dans ses Stromates. Liv. VII.

LETTRE CLXXVII.

Parfait abandon au jugement de Dieu.

1. IL peut être très-vrai que Dieu eſt fâché contre moi : hélas, quel ſujet auroit-il d'en être content, moi qui n'ai jamais rien fait pour lui ! S'il me rejette, j'en ſuis contente ; car il me fait juſtice, & j'ai prié notre Patron de me foudroier & qu'il m'enfonçât dans les enfers ſi je déplais à notre commun Maitre. Que lui ſeul régne, & que je périſſe ! Je vous conjure de ne point juger de moi ni par votre raiſon, ni par votre inclination ; mais par votre cœur. Si vous trouvez en moi quelque choſe qui déplaiſe à Dieu, mandez le moi avec votre ſincérité ordinaire.

2. Il me vient dans l'eſprit, que le rebut que * * a de moi, vient peut-être auſſi de Dieu, qui lui fait ſentir combien je lui ſuis deſagréable. Mettez vous tous, je vous conjure, du parti de Dieu contre ce méchant néant, qui ſera, s'il plait à Dieu, toujours un néant ſoumis. Il peut être éternellement mal-

heureux ; mais j'oſe eſpérer qu'il ne ſera jamais rebelle. Je vous avoue franchement que je ne voi pas en moi le moindre bien : mais comme je ne me regarde pas, je n'y fais ordinairement nulle attention : mais dans ce moment, je me trouve la plus éloignée de tout bien qui ſoit au monde. Mais mon Dieu eſt ſaint, mon Dieu eſt ſaint, mon Dieu eſt ſaint ; & cela me ſufit !

LETTRE CLXXVIII.

Se prêter à Dieu ſans ſe chercher & ſans attache ; autrement rien ne réuſſit.

N. devroit ſervir d'un grand exemple aux autres de ne faire que ſe prêter à Dieu afin qu'il faſſe en nous & par nous ce qu'il lui plait, & pour autant de tems qu'il lui plait. Cela fait qu'on a ſi peu d'atache à conduire, qu'on ne s'embaraſſe ni par qui ni comment les ames ſoient conduites, pourvû qu'elles aillent véritablement à Dieu : mais lorſqu'on ſe cherche en quelque maniere, c'eſt aracher la peau que de

ſe ſouſtraire à une certaine domination & à une certaine envie de donner des avis. Quelque lumiere naturelle qu'on ait, on réuſſit peu; quoi-qu'il ſemble qu'on diſe bien, parce que ce n'eſt pas l'eſprit de la grace, qui anime. O qu'on verra clair un jour! & que de mépriſes que l'amour-propre fait faire, quoiqu'on ne s'en aperçoive pas! Quoiqu'il ſemble qu'on combate l'amour-propre, on le nourrit d'une maniere cachée. Le mal eſt d'autant plus grand, qu'il ſe fait moins ſentir : il devient preſque irrémédiable.

LETTRE CLXXIX.

L'abandon ſe réïtere ſans multiplicité.

JE comprens aiſément ce que vous me dites, pour l'avoir éprouvé. Nos ames ſont les épouſes de Jéſus-Chriſt : elles n'ont point de ſexe différent, & c'eſt ce qui fait l'unité ſimple des ames en Dieu, ſans retours ni réflexions. Abandonnez-vous bien à l'Eſprit de Dieu, afin qu'il faſſe en vous, de vous

& par vous tout ce qu'il lui plaira. Quoique l'ame ſoit toute paſſive & toute ſimple, elle ne laiſſe pas de ſe donner & de ſe ſacrifier : & cette action n'eſt point multipliée, puiſque celui qui agit en nous, nous meut pour agir. De plus, lorſque Dieu veut de nous de nouvelles choſes, comme, par exemple, de nouveaux abandons, il nous fait nous abandonner & livrer d'une maniere diſtincte. Jéſus-Chriſt ne ſe livra-t'il pas lors qu'il dit; (*a*) *non point ma volonté, mais la vôtre*, quoi qu'il ſe fut livré dès le moment de ſon incarnation, ainſi (*b*) *qu'il eſt écrit à la tête du livre*, dit-il, par David, *que je ferai vôtre volonté* &c? Je n'ai rien à vous dire de plus, ſinon que vous receviez cette plénitude qui ne vous eſt donnée, comme à Job, que pour vous apauvrir un jour : mais il faut recevoir dans le moment préſent tout ce qui s'opère.

(*a*) Luc. 22. ℣. 42. (*b*) Pſ. 39. ℣. 1. 2.

LETTRE CLXXX.

Perte de tout ſans apui.

1. IL y a des tems où il ſemble que la perte ſoit aſſurée, mais une mauvaiſe perte : rien ne peut ôter cette idée que l'entier oubli, car en ce tems non ſeulement on eſt en l'air, mais il paroit manifeſtement que l'on eſt mal, ſans cependant pouvoir en nulle maniere ſortir de cet état, ni penſer même d'en ſortir. Ce témoignage de la filiation divine, que nous portons dans le plus intime de l'ame, paroit entiérement éfacé.

2. Mais quoique ce témoignage intime ſoit fort caché, il eſt pourtant, ſans que l'on puiſſe dire comme il eſt. C'eſt comme les tableaux couverts de quelques rideaux. On ſait qu'ils ſont là quoiqu'on ne les voye pas : mais dans ce tems, ils ſont comme éfacés, ou comme s'ils n'y avoient jamais été. Qu'importe de ne pouvoir même dire *qu'importe?* Tout eſt un lorſque tout

l'interêt de la créature eſt détruit. Mais quand l'eſt-il ? en qui l'eſt-il ? Il le ſera parfaitement en vous. Je vous recommande &c.

LETTRE CLXXXI.

Ne point épargner nos défauts, mais mourir parfaitement à nous, afin que Jéſus-Chriſt vive & ſoit tout en nous.

VOila une lettre pour N. : Je vous aſſure que je l'aime plus que jamais ; & je ne doute point que Dieu ne lui faſſe beaucoup de grace par l'aquieſcement qu'elle a eu. Son fonds eſt excellent : il faut la pourſuivre ſans lui rien pardonner. Il faut qu'elle faſſe de même aux autres. Que prétendons-nous, mes chers enfans, que de plaire à notre divin Maître ? Nous ne le pouvons faire que par une mort totale. Ceux qui tolérent nos défaut & notre vie propre, ſont des bourreaux ; mais ceux qui ne nous épargnent point, ſont nos véritables amis,

Commençons comme ſi nous n'avions rien fait ; & mourons ſans reſerve ; afin que Jéſus-Chriſt vive en nous. S'il nous reſte de la vie, pour peu que ce ſoit, il ne vivra pas pleinement & parfaitement en nous. Il faut un nouveau courage. Nous avons langui ſans mourir : notre langueur a fortifié notre vie : qu'atendons-nous ? Que voulons-nous ? Qu'eſperons-nous ſi non que notre Maître vive par notre mort, & ſoit tout par notre rien ? *Non nobis, Domine*, (*a*) *&c.* Que ne ne puis-je vous graver cela dans le cœur ! Que de tems perdu, où nous pouvions faire des démarches infinies !

LETTRE CLXXXII.

Sageſſe humaine oposée à la Sageſſe Jéſus-Chriſt. Chacun a ſon atache particuliére qu'il doit ſacrifier, outre les générales. Aller par le premier mou-

(*a*) Pſ. 113. ℣. 9. *Non à nous, Seigneur, non à nous &c.*

vement. Dieu demande une extrême petiteſſe des hommes extraordinaires.

1. POurquoi la ſageſſe humaine nous eſt-elle ſi fort nuiſible ? C'eſt qu'elle eſt oposée à la Sageſſe-Jéſus-Chriſt, & qu'il faut néceſſairement qu'elle lui céde la place ; ſans quoi, Jéſus-Chriſt, Sageſſe éternelle ; ne s'élévera jamais dans une ame. On peut être vertueux & ſe tenir dans un certain train de pieté ſans perdre ſa propre Sageſſe : mais afin que Jéſus-Chriſt vive & régne en nous, il faut néceſſairement que cette ſageſſe ſoit détruite. C'eſt la raiſon pour laquelle Jéſus-Chriſt fait paroitre un tranſport extraordinaire, que l'on ne remarque point en nul autre endroit, lorſqu'il a dit ; (*a*) *Je vous rends graces, mon Pére, de ce que vous avez caché vos ſecrets aux grands & aux ſages, & les avez revelés aux petits.* Ceci n'eſt autre que la révélation de Jéſus-Chriſt lui-même, (*b*) *en qui tous les tréſors de la ſageſſe & de la ſcience ſont renfermés.* Et comme tout le déſir de Jéſus-Chriſt eſt de ſe communiquer aux

(*a*) Luc. 10. ℣. 21. (*b*) Col. 2. ℣. 3.

hommes & de ſe manifeſter à eux, & que cependant il ne peut ſe communiquer à eux tant qu'ils reſtent dans leur ſageſſe, il ſe réjouit & rend à ſon Pére des actions de graces de ce qu'il ne les revéle pas à ceux qui ſont ſages & prudens; parce qu'il ne pourroit habiter en eux. Auſſi Jéſus-Chriſt, ſelon l'Apotre, (*a*) eſt-il *ſcandale aux Juifs & folie aux* GENTILS. (*b*) LA SAGESSE *des hommes eſt folie devant Dieu.*

3. Il n'y a perſonne qui n'ait ſon favori & ſon Iſaac à ſacrifier, qui eſt ce qui leur coute le plus: dans les uns c'eſt la propre ſageſſe, dans les autres c'eſt quelque autre choſe. Mais c'eſt peu de ſacrifier à Dieu tout le reſte ſi on ne lui ſacrifie cet endroit favori. Mais, dit-on, faut-il faire des folies pour détruire notre propre ſageſſe? Nullement: mais il faut une volonté réelle & toûjours ſubſiſtante de la ſacrifier au Seigneur lorſqu'il le voudra. Il faut de plus, ſuivre ſon train dans l'état où l'on eſt, ſans l'écouter: par exemple: une perſonne eſt apellée pour être poſſedée haute-

(*a*) 1 Cor. 1. ℣. 23. (*b*) 1. Cor. 3. ℣. 19.

ment de Jéſus-Chriſt; & pour cela il veut qu'elle aille non par le raiſonnement de la ſageſſe humaine, mais par le premier mouvement: non que ce premier mouvement ſoit toûjours infaillible; mais c'eſt pour accoutumer peu à peu l'ame à perdre la poſſeſſion de ſoi, & ſe laiſſer poſſéder de Jéſus-Chriſt; & il aime mieux des fautes que la docilité fait faire, que tous les ajuſtemens de prudence, dont il ne fait aucun compte, & qu'il a même en horreur dans une ame qu'il veut détruire. Il veut de plus que dans les routes de deſtruction intérieure l'on n'écoute point la Sageſſe humaine; mais que marchant à l'aveugle, on le ſuive par tout où il mène. Quoique l'on doive ſimplement cette fidélité à Jéſus-Chriſt ſageſſe éternelle, il nous montre cependant enſuite que ſa ſageſſe eſt plus ſage que toutes nos ſageſſes: car il ajuſte ſi bien toutes choſes, que quoiqu'au dedans la Sageſſe humaine perde terre, au dehors tout eſt ſi ſage, ſur tout pour les perſonnes comme vous, qu'ils ne peuvent s'empêcher de dire, (*a*) *Bene omnia fecit.*

(*a*) Marc. 7. ℣. 37.

3. N'atribuez le progrès que vous avez fait où vous êtes, & qui ira auſſi loin que je vous l'ai dit, (car je ne l'ignore pas, quoique vous ne m'en diſiez rien) qu'à la petiteſſe ; & ne croyez pas que votre ſageſſe y ait aucune part : non, elle n'y en a ni aura aucune : & ſi Dieu pouvoit avoir quelque douleur, il ſeroit pénétré de douleur juſques au fond du cœur (comme parle l'Ecriture) ſi vous ne lui faiſiez pas un ſacrifice ſans retour de votre propre ſageſſe, mais ſacrifice tel, qu'il en pût diſpoſer à ſon gré, ſans que vous fuſſiez en droit de vous en mêler ; ſacrifice tel, que quelque route qu'il vous fit paſſer pour l'intérieur, vous ne lui demandiez pas ſeulement pourquoi il en uſe de la ſorte. Je crois que je mourrois de douleur ſi je vous voyois manquer aux deſſeins de Dieu par quelque reſerve, & vous ſouſtraire à ſon domaine ſouverain ſous quelque prétexte. Depuis que l'on m'a fait faire en votre faveur une démiſſion de toutes les miſéricordes que Dieu m'a faites, & que l'on m'a chargée des humiliations que vous deviez porter, Dieu ſait qu'il n'y a pas un inſtant que je ne ſois dans une

immolation continuelle pour vous. Soyez donc petit, comme le petit Jéſus: car c'eſt uniquement ce qu'il veut de vous. Si vous n'êtes petit comme lui, quoiqu'il ſemble que les choſes ſoyent ſur un pied à ne pouvoir mal aller, elles mourront dans leur naiſſance. Quoi-que je vous écrive de cette ſorte, ce n'eſt pas que je croye que vous manquiez de petiteſſe: ô non; mais c'eſt pour l'avenir. Il faut être ſi petit pour paſſer où Jéſus-Chriſt vous invite de le ſuivre. Allez donc avec lui, & que rien ne vous arrête, ni ne vous faſſe retourner la tête comme à la femme de Loth: C'eſt un éfet de la Sageſſe humaine que de regarder derriere ſoi; & c'eſt pourquoi elle fut changée en ſtatue de ſel. Je prie Dieu de tout mon cœur, que mon cher petit Maître ſoit lui-même le ſel qui vous préſerve dès cette vie de toute corruption.

LETTRE CLXXXIII.

Craindre les attaches ſpirituelles, & ſe laiſſer déranger par les providen-

ces. Quoique on ne voye pas un profit clair des viſites des Serviteur du Seigneur, il ne laiſſe pas d'y en avoir: on ſe communique d'une maniére intime quoiqu'inſenſible. La ſimplicité dans les paroles eſt préférable à une humilité affectée.

1. LOrſque je vous dis hier qu'il ne faloit pas dire les défauts à N., j'entends ceux qui pourroient lui donner quelque aplication & quelque retour ſur lui-même: mais je n'entends pas qu'il ne faille le porter au dénuëment & dérangement lorſqu'il s'en préſente une occaſion actuelle. Il eſt mort aux choſes extérieures par la fidelle pratique de tout bien: mais il faut mourir [à l'atachement] à cette même pratique, & ſe laiſſer déranger par les moindres providences. Les ataches ſpirituelles ſont ſi fortes & ſi ſubtiles, qu'elles ſont plus difficiles à rompre. Je ne doute pas cependant que Dieu ne les rompe peu à peu: & je vous aſſure que ſon ame m'eſt très chère.

2. Pour Me. j'en fus très-ſatisfaite: & j'eſpére que mourant peu à peu

par une fidélité non anticipée, mais qui lui faſſe ſuivre ſans douter ni raiſonner le moment divin, elle ira & vite & loin. Sa lumiere ſur le détachement des choſes ſpirituelles & des bonnes pratiques eſt très-juſte, & paſſe ſon dégré de beaucoup. J'eſpere beaucoup de ſon ame, ſupoſé la fidélité que je ne doute pas que Dieu ne lui donne, & le courage. Elle n'a qu'un ennemi à craindre à preſent quoiqu'il en paroiſſe cent mille: c'eſt la propre raiſon. Il faut ſuivre Dieu avec fidélité au moindre ſignal.

3. On croit pour l'ordinaire que les viſites ſont inutiles lorſque l'on n'a pas quelque choſe de conſéquence à décider. Je vous aſſure que la grace & la force ne laiſſent pas d'y être communiquées, quoique d'une maniere inſenſible: & c'eſt cette inſenſibilité qui trompe l'ame qui s'atend toûjours à quelque choſe. C'eſt une ſubſtance intime qui ſert d'aliment ſans l'entremiſe des ſens; & il en reſte une force ſecrette, comme celle d'une nourriture priſe en dormant, & dont on n'a nulle connoiſſance. Il me paroît que l'idée que vous avez de la corruption de

l'amour

l'amour propre vous empêche d'être auſſi ſimple que vous le ſerez un jour ; car il vous empêche de dire certaines choſes qui vous ſont avantageuſes : au lieu que la ſimplicité à dire le bien & le mal ſans réflexion, délivrant l'ame de tout retour ſur ſoi, la délivre de l'amour propre : car il y a bien des choſes que la ſimplicité fait dire qui paroiſſent aux yeux, non tout à fait éclairés, être à nôtre avantage & venir d'amour propre, mais qui ſont un fruit de la vérité, l'ame ne faiſant alors nulle attention ſur ſoi. Cette retenue eſt une bonne choſe ; mais vous ne ſauriez devenir parfaitement ſimple ſans la perdre. La ſimplicité & vérité eſt préférable à tout le reſte. L'amour propre ſe perd par la perte de toutes retenues volontaires, quoique vertueuſes : & ce ſoin de s'éteindre & de ne parler jamais de ſoi, ſi néceſſaire pendant un tems conſidérable de la vie ſpirituelle, deviendroit un empêchement dans la ſuite. Mourez donc à la mort compriſe, pour entrer dans la mort de la mort même ; & laiſſez-vous comme un enfant. La vertu des vertus

pour vous eſt celle-là. Dieu ſait à quel point il me fait être à vous.

LETTRE CLXXXIV.

Horreur de l'apui & de la réflexion ſur ſoi. Petiteſſe, ſimplicité, abandon, aimés de Dieu.

POur vous, ma chère, mon cœur eſt d'autant plus à vous, que je vous vois plus dans la défiance de vous-même & ſans occupation de cette défiance. O que l'apuy en ſoi & la préſomption eſt une choſe damnable! Elle eſt pire que damnable: c'eſt l'exécration de Dieu. Je vous prie, oubliez-vous bien, ma chère, oubliez-vous bien, & n'ouvrez la porte à aucune réflexion volontaire. Souffrez les petites penſées de vanité ſans les admettre. Allons toujours par le renoncement & au deſſus de nous-mêmes, petite, ſimple, enfantine, ſans le moindre déguiſement, & vous charmerez le cœur de mon divin Maître. L'acquieſcement à ceci vous en donnera la diſ-

poſition ; & j'eſpére que Dieu vous gardera ſous l'ombre de ſes aîles. Pour moi, je vis contente & abandonnée, atendant tout de Dieu, c'eſt à dire, qu'il me livre ou me cache : ce n'eſt pas mon affaire ; c'eſt la ſienne.

LETTRE CLXXXV.

Démiſſion de volonté, combien agréable à Dieu. Perte des répugnances ſpirituelles.

1. IL me ſemble que mon cœur eſt le trône du pacifique Salomon ; & plus ce cœur eſt tranquille, plus je vous y trouve d'une maniere douce & paiſible. J'ai encore plus connu que la cauſe de l'amour ſingulier que Dieu vous porte vient de cette démiſſion ſi entiere que vous lui avez faite de vôtre volonté, & de la fidélité que vous avez à ſuivre ſans raiſonner ſes volontés cachées ſitôt qu'il vous invite ou par lui ou par moi. Il faut porter cette ſoupleſſe auſſi loin qu'elle doit aller, ſans qu'il vous ſoit permis d'y répugner

quelque étrange qu'elle vous paroiſſe. C'eſt à préſent l'article des répugnances, ſur leſquelles le Seigneur vous détruira ayant détruit vôtre volonté dans ſes penchans.

2. Lorſque je dis *répugnances de volonté*, je ne parle pas des répugnances naturelles. Dieu vous laiſſera celles-là, parce qu'elles vous ſerviront à découvrir les volontés de Dieu, comme il vous a laiſſé & vous laiſſera certains panchans qui vous paroitront naturels, & qui ſerviront cependant de couverture à ſes plus profondes volontés. Je parle des répugnances *ſpirituelles*, pour perdre ou pour ſe voir autrement que l'on ne s'étoit imaginé devoir être. Comptez que tant qu'il reſte une répugnance, quelque légére qu'elle ſoit, il reſte une vie; & que l'ame par conſéquent a encore de la ſubſiſtance en elle-même, plus ou moins qu'elle eſt plus ou moins forte. Mais une ame parfaitement morte ne trouve plus en elle non ſeulement de réſiſtances, mais même de répugnances pour aucune choſe que Dieu permette lui arriver, ni à quelque uſage qu'il l'employe. C'eſt à lui de vous faire

concevoir ceci dans toute ſon étendue : il le fera plus par l'uſage & l'expérience, que par des lumieres poſitives, quoique vous ne ſoyez pas dépourvû de celles-ci ; mais (ce ſera) en généralité de foi, & non en diſtinction ; comme une choſe qui eſt en vous & qui vous ſert d'aliment & de ſubſiſtance ſans que vous puiſſiez ſavoir ni quand, ni comment elle y a été miſe.

LETTRE CLXXXVI.

Ne point faire fonds ſur l'extraordinaire ; mais ſur la grace fonciere de l'intérieur. Quelquefois Dieu par la conduite extérieure d'une perſonne, marque ce qui concerne l'intérieur, inconnu ſouvent à quantité de zélés rigides & indiſcrets.

1. J'Ai ſongé à ce que mande N. ſur Marie Joſeph, & je me ſuis ſouvenue qu'elle diſoit, qu'elle ne devoit pas mourir ſitôt ; que ſi elle mouroit, ce ſeroit une marque qu'elle ſe-

roit trompée. Quand elle ſeroit morte, malgré tout cela, je n'aurois pas moins d'eſtime pour ſa grace: car ce n'eſt pas ſur l'extraordinaire que nous nous apuyons, mais ſur ſon fonds de grace, d'oraiſon, ſur ſa douceur, ſa patience, ſon obéiſſance, ſa ſimplicité &c. Son extérieur perſonnel (& non tout le reſte, qui ne fait rien à la choſe), me paroit une belle figure de la vie du centre. Ce corps pourri, détruit, où il ne reſte plus de forme, eſt la figure de l'entiere deſtruction du vieil-homme. Il ne reſte que le viſage ſain & entier, comme il ne doit reſter en nous que la reſſemblance de l'homme nouveau. Elle vit ſans nuls moyens naturels d'entretenir ſa vie. Cette ame arrivée au centre, vit ſans ſavoir comment & ſans moyens. Je crois donc que Dieu l'a donnée dans ce ſiécle pervers pour être une figure de l'état (purement intérieur) qu'il demande de nous, ainſi qu'il rend les actions des Prophètes autant prophétiques que leurs paroles.

2. O Seigneur! ne devons-nous pas eſpérer que vous viendrez vous faire connoitre par l'intérieur? Hé

pourquoi tant de gens, qui veulent rétablir la loi de rigueur d'une maniere outrée, contre ce que Jésus-Christ a dit & même fait ? Mais parmi ces gens il peut y en avoir de bonne foi, & qui n'entrent pas dans l'erreur. Tous ces zélés indiscrets ne pourroient-ils pas être comparés à des Elies, (quoi qu'avec la différence qu'on y doit mettre), qui précédent l'avénement du règne intérieur de Jésus-Christ, si combatu, si décrié ? O Seigneur ! donnez un véritable intérieur à vos enfans, je vous en prie. Qu'on vous reçoive comme Messie & comme Roi des cœurs !

LETTRE CLXXXVII.

On ne doit pas regarder si quelqu'un a un extérieur extraordinaire ; mais plûtôt si sous un extérieur mépriſé on connoit & aime le néant, & par conſéquent on poſſéde Dieu & ſon amour, ou plûtôt on eſt poſſedé de lui.

1. JE viens de recevoir vôtre lettre, mon cher N., ſur les circonſ-

tances de la mort de Marie Joſeph. Je ne me ſuis jamais défiée d'elle, mais de l'extraordinaire. Elle eſt bien-heureuſe d'être arrivée au but où nous tendons tous. Dieu eſt admirable en ce qu'il fait : & ſi elle a été pendant ſa vie une image de la vie de mort, où nous devons tendre, non extérieurement mais intérieurement, elle eſt à ſa mort la figure de la reſurrection miſtique, & même de la naturelle. Dieu en fait plus comprendre qu'on n'en exprime.

2. O Amour, qui me donnera des aîles de colombe afin que je vole en de certains lieux, & que je parle à l'oreille & au cœur de celui qui me peut entendre ? Je ſuis un chien mort : mais tel que je ſuis, que ne puis-je aboier & me faire entendre ! que ne puis-je pouſſer ma voix ſi loin, que l'on me puiſſe entendre ! O extérieur mépriſé, ravalé, où il n'y a que miſére, enfance & pauvreté, que ne renfermes-tu point ? Dieu qui eſt ſeul Dieu en lui-même pour lui-même, ſe renferme ſous de vils accidens ; & ces accidens ſont ſi mépriſables que les ſeuls yeux de la foi & du pur amour

l'y peuvent découvrir. Les païs les plus éloignés ne ſont pas de milieu ni d'entre-deux. O Bien heureux, qui te connoit, qui te paſſionne, qui eſt-ce qui tend à toi ! Tous s'élévent, & étant en l'air ils doivent craindre une chute très-profonde. O Amour, entraine les dans le rien. On ne peut te poſſéder ſans cela : mais que dis-je, te poſſéder ! C'eſt toi qui poſſédes, qui dévores, qui abſorbes, qui digères celui qui paſſe en toi, en ſorte qu'il te ſert d'aliment : tu le transformes en toi ſans qu'il le voye ni le connoiſſe : ta chaleur divine le reduiſant à rien, il ne ſait plus s'il eſt paſſé en toi : il ne voit que toi ; & s'il ſe regarde, il ne remarque que l'excrément & le ſuperflu de la digeſtion que tu as faite ! Hélas, qui aura des oreilles pour m'entendre ? Qui aura un cœur pour comprendre ?

LETTRE CLXXXVIII.

Délaiſſement de ſoi & de tout à Dieu. Ce qui ne va au pur amour, & à

la pure gloire de Dieu, eſt impur & peu de choſe.

MA ſanté eſt toûjours la même ; & j'eſpére qu'à meſure que les murailles de ma priſon ſe détruiſent, les momens avancent de la parfaite liberté de l'ame, qui ne craint néanmoins aucune choſe, non plus qu'elle ne déſire rien. On eſt comme ſi l'on n'étoit point ; & toutes les choſes du monde ſont de même.

Je ſuis bien aiſe que Nôtre Seigneur confirme en vous une diſpoſition intérieure qui eſt le fondement du pur amour & de la pure gloire que Dieu peut tirer de ſa créature. Tout ce qui n'eſt point cela, eſt ſi fort mélangé de nous-mêmes, que Dieu n'y a que très-peu de part. Je prie Nôtre Seigneur d'achever en vous ce qu'il a commencé.

LETTRE CLXXXIX.

On ne connoit ſon atachement que dans la perte. En quoi conſiſte le plus grand

avancement de l'ame. Marque d'une ame encore imparfaite, & d'une qui eſt toute paſſée en Dieu.

1. POur ma ſanté, elle eſt bien détruite : je vivrai pourtant ; mais il faut ſouffrir : Dieu le veut, & cela vous eſt néceſſaire. Quoique mes douleurs ſoient très-violentes, s'il me les faloit porter toute ma vie pour vous, ce ſeroit avec plaiſir. Je ſuis fort aiſe que vous ayez ſouvent des réveils : cela vous eſt néceſſaire, & entretient la vie fonciere de l'ame. Cela ſupoſé, ne vous étonnez point de vos foibleſſes & de vos fautes : plus vous avancerez, plus vous les découvrirez, & de plus ſubtiles. Je vous prie, M **. que j'engendre à Jéſus-Chriſt chaque jour, d'être perſuadé & pour vous & pour vos amis, que l'on ne connoit jamais l'atache que l'on a aux choſes que l'on poſſéde. Tel qui ſe croit parfaitement mort & détaché, eſt très-vivant. Il ne connoit pas ſon atache tant qu'il eſt paiſible poſſeſſeur de ſon bien ; mais dans ſa perte ſeulement. C'eſt une vérité très-certaine, & plus réelle que l'on ne peut jamais dire. Celui qui eſt

entierement plein, ne ſent point la peine de la diſette. Pour vous, qui commencez d'être apauvri, je ne doute point que Dieu ne vous mène juſqu'à la conſommation; & (*a*) *quand vous ſerez* une fois *confirmé, confirmez vos fréres.*

2. Le plus grand avancement de l'ame n'eſt pas de ſe poſſéder en paix, à quelque haut dégré d'élévation que cela puiſſe monter: mais d'être banni de chez ſoi par la découverte journaliere & l'expérience fonciere de ce que l'on eſt. Car de ſavoir par vertu & humilité pratiquée, que l'on n'eſt bon à rien, c'eſt ſe croire bon à quelque choſe, quoi que l'on ne ſe perſuade pas de le croire: mais aprofondir ſon néant juſques au plus profond, c'eſt tout.

3. Lorſque l'on raporte encore quelque choſe à ſoi, l'on eſt imparfait, quoi que l'on paroiſſe très-parfait. Nous nous raportons plus ou moins les choſes, que nous ſommes plus ou moins en nous-mêmes; & c'eſt ſur ce pied que l'on doit juger des ames. Celles qui ſont entierement paſſées en Dieu, raportent tout à Dieu, & ne peuvent jamais avoir nulle vûe ſur elles-mêmes

(*a*) Luc. 22. verſ. 32.

pour quoi que ce ſoit. Je ne parle pas pour vous; mais je ſui le mouvement que j'ai de vous dire cela. Plus vous éprouverez ce que vous êtes, plus je ſerai contente. Il vous eſt néceſſaire, & pour votre corps & pour votre ame, de prendre le plus de repos que vous pourrez, quoique vous croyez n'y rien faire. Ne meſurez point les autres ſur vous-même, je vous en prie.

LETTRE CXC.

Ne tenir à rien, ſe déſocuper de tout, pour ne voir plus que Dieu, & ſe perdre en lui.

1. JE crois, qu'il y a encore bien de petites choſes ſur quoi vous tenez, & bien des défauts. Mais comme ce que Dieu demande le plus de vous, eſt l'étendue de cœur, la largeur, l'oubli de vous, la deſocupation de vous-même, la perte de tous vos interêts d'ame, de corps, de tems, d'éternité; vous devez vous jetter entre les bras de l'Amour; & c'eſt ce que je crois que vous

faites : car vos défauts détaillés ne doivent point faire votre aplication, & ne ſerviroient qu'à vous nuire. Allons, le tems eſt court : enfonçons nous dans cette mer d'amour éternel, pour ne nous retrouver jamais ni dans le tems ni dans l'éternité ; mais cet unique TOUT, dans lequel nous demeurerons non ſeulement cachés avec Jéſus-Chriſt, mais abimés & perdus. Quand ſera-ce que nous ne ſaurons plus ſi nous allons & comme nous allons, n'ayant plus de marcher, mais nous laiſſant emporter par ce tourbillon infini, qui nous fera faire plus de chemin en un moment que nous n'en ferions par nos pas en mille années ?

2. C'eſt ce que Dieu veut entierement de vous, que cette perte entiere de vous-même en lui. Qu'atendez-vous ? Tous les momens ſont chers, & tous les tems ſont propres pour cela. Jettez vous à corps perdu dans le cœur divin ; & regardez un retour & une vûe de vous-même comme un grand défaut. Laiſſez le naturel retréci & timide. DIEU SEUL, ſans vous ; DIEU SEUL, pour lui & non pour vous. Plus de *moi*, plus de diviſion ni de diſtinction de ce

grand TOUT. Pourquoi cette petite goûte ſe voit-elle encore, ſinon parce qu'elle n'eſt pas parfaitement mélangée avec ce Tout, & qu'elle a conſervé une qualité propre & particuliere ?

3. Je ſuis ſi perſuadée que c'eſt ce que Dieu veut uniquement de vous à préſent, que ſi j'étois avec vous, je ne vous dirois autre choſe. Mon fonds entraîneroit le vôtre, ou bien vous vous tiendriez à quatre pour ne le pas ſuivre. Et où vous entraîneroit-il ? En Dieu. Il ne peut & ne veut que ſe perdre davantage. Que peut toute la contradiction des hommes, que nous enfoncer plus en Dieu ? Les joies & les conſolations ſont des hameçons qui nous tirent de la mer ; mais les afflictions ſont des poids qui enfoncent toûjours plus dans cette mer ſans fond. C'eſt mon cœur qui parle au vôtre ce langage. Recevez-le, je vous en conjure, d'un cœur ouvert, dilaté, fluide, qui n'ait ni conſiſtance ni réſiſtance. Quel bonheur de commencer dès cette vie ce que nous devons faire éternellement !

LETTRE CXCI.

Ne ſe point borner à ſa propre route, ou ſphére; mais ſe laiſſer aller dans l'immenſe, pour la gloire de Dieu.

1. C'Eſt pour vous prier d'étendre & de dilater votre cœur, ou plutôt de le laiſſer étendre à la grace, ce cœur trop petit pour l'immenſe Dieu. Vous voulez trop le bien, & ſelon vos vûes: Dieu a les ſiennes. Vous vous êtes fait une ſphére dont vous ne ſortez point; & vous croiriez vous égarer ſi vous en ſortiez: cependant, tant que vous y reſterez fixe, quoi qu'avec un mouvement aparent, vous décrirez toûjours le même circuit, vous aprochant quelquefois du point central, & vous en éloignant auſſi-tôt pour ſuivre la route que l'idée que vous vous êtes faite de la vertu, vous a tracée.

2. Allons, paſſons ces bornes, & laiſſez-vous entraîner au torrent de la providence, qui vous menera avec rapidité, je l'avoue, mais [auſſi] avec une ſeureté inconnue, dans le Tout.

Soyez dans la joie & dans la largeur. Il nous reſte ſi peu de tems : cependant ſi notre capacité demeure fixée & retrécie, elle reſtera telle toute l'éternité ; & c'eſt, ſous bon prétexte, dérober à Dieu une très-grande gloire, & à notre ame un très-grand bien ; quoique ce ne ſoit pas ce dernier motif qui nous aye dû faire agir.

LETTRE CXCII.

Que pour avancer, il faut outrepaſſer toutes lumières pour aller dans l'inconnu de Dieu.

1. JE ne puis douter que M. ne ſoit arrêté malgré ſa bonne intention. Elle le porte à monter de dégrés en dégrés ſelon l'idée qu'il s'en eſt faite, & comme lorſque l'on eſt arrivé à une certaine hauteur on y demeure toûjours ; parce qu'il n'y a plus rien à monter, & qu'il faut deſcendre : auſſi quelque bonne intention qu'il ait d'avancer, il n'eſt plus queſtion de marcher ſur les mêmes traces. C'eſt une voye compriſe de la créa-

ture, & ſuivie à la ligne ſelon cette compréhenſion : il faut changer de conduite, & laiſſer abſolument derriere ſoi, comme choſes inutiles, & même oubliées, ce qui a ſervi juſqu'alors. On a toûjours été conduit comme par une étoile qui marque toutes les démarches, & en fait comprendre & goûter la beauté : il faut deſormais que cette même étoile ſoit outrepaſſée pour aller à tâtons & par l'inconnu.

2. Mais, me direz-vous, ſi cette étoile paroit toûjours, que voulez-vous qu'il faſſe ? Peut-il par ſon éfort éteindre ſa lumiere ? Il ne s'agit pas de cela : il ne faut qu'outrepaſſer le lieu où elle réſide : il y a une lumiere fixe dans un chemin qui me fait voir & marcher toûjours ce même chemin : tant que je n'en ſortirai pas, j'aurai toûjours ſa lumiere, & je marcherai dans les mêmes pas : mais ſi je paſſe outre le lieu où elle eſt, elle ne m'éclairera plus. J'ai ſuivi ces ſentiers battus tant & tant de fois à la faveur de ſa lumiere. La providence marquée & aperçue eſt l'étoile fixe qui guide M. Pourquoi ? Parce qu'il marche toûjours les ſentiers battus de la voye qu'il a compriſe ; & lors

qu'il arrive dans l'obſcur, il retourne à ſa lumiere. Il faut l'aveuglement & le dérangement pour le tirer de ſa voye, ſainte, mais compriſe, pour le jetter dans les ſacrées ténébres de la foi, où il n'y a plus d'autre flambeau qu'une volonté Divine, mais cachée pour l'ame. C'eſt cette volonté cachée & inconnue qui lui donne la parfaite pureté, puiſqu'elle deſaproprie du moyen le plus ſaint, qui eſt cette volonté connuë. Vous ne pourriez comprendre combien cela m'eſt montré clairement en lui.

3. On me met dans l'eſprit un paſſage pour exprimer ce que je veux dire: (*a*) *vous m'avez pris par ma main droite; vous m'avez conduit ſelon votre volonté; & vous m'avez enſuite fait entrer dans votre gloire.* M. N. a été conduit juſqu'à préſent par la *main droite*: il a ſuivi avec beaucoup de fidélité cette voye droite: on lui a manifeſté avec un extrême plaiſir tous les lieux par leſquels on le conduiſoit, & les pas qu'on lui faiſoit faire: c'eſt donc ce qui eſt fini: & l'on reſtera toûjours là ſi l'on ne ſe laiſſe conduire à la *divine volonté*, inconnue de l'ame, & qui eſt

(*a*) Pſ. 72. verſ. 24.

d'autant plus infaillible que moins on la connoit. La premiere maniére de marcher apartient à la foi savoureuse & lumineuse ; & la seconde, à la foi nue. Presque tous les Serviteur de Dieu sont arrêtés à ce premier passage, souvent pour vouloir trop bien faire, & parce qu'ils envisagent la nudité comme un déchet : & il se trouve peu d'ames qui ayent assez de courage pour se laisser conduire à l'aveugle par des chemins qu'ils ont ignoré jusqu'alors, & qui leur paroissent même en quelque maniere contraires aux premiers. Cependant ils ne marcheront jamais dans cette pure, simple & nue foi, dans cette *volonté* divine & cachée, qu'ils ne se laissent entrainer en aveugles dans un chemin dont ils perdent peu à peu la trace.

4. Deux choses arrêtent ici cette personne : l'une, la bonté de la voye qu'il a tenue, qui l'a possedé, & qui lui a fait faire toutes choses : l'autre, certaines maximes de feu Mr. B. qui étoient pour lors de saison, & que Mr. B. changeroit asseurément lui-même s'il étoit vivant ; c'est un arrangement intérieur, qui fait une ame toûjours parée

& ornée, mais qui s'arrête ſous le poids de ſes tréſors; mais ce n'eſt point une ame avançante dans la voye. Soyez perſuadé que l'on reſtera toûjours arrêté, (quoique rempli de biens) juſqu'à ce que l'on entre dans ce que je vous dis. Je n'ai pû me défendre de vous le dire, afin que vous en faſſiez l'uſage que Dieu en prétend. S'il entre peu à peu dans ce que Dieu vous inſpirera de lui dire, j'eſpére qu'il démarera de ſa place comme un vaiſſeau auquel on donne un certain branle; & qu'entrant dans la volonté cachée il *entrera dans la gloire* de Dieu. Cette gloire de Dieu n'eſt autre que lui-même, où ſa volonté infaillible, mais cachée, nous conduit.

5. Je regarde M. N. comme le pilote: M. ne fera que le ſuivre. Vous croyez peut-être que c'eſt une folie: cependant c'eſt une vérité certaine, qu'elle n'avancera qu'autant qu'il avancera lui-même, & je le connois clairement: car quoi qu'elle vous paroiſſe plus avancer qu'elle ne faiſoit, elle ne fait que s'aprocher de lui: mais c'eſt lui qui eſt comme le *remora*, qui arrête tout, & M. comme le reſte. Travaillez, je vous prie, ſur lui: je me ſens pouſſée de

vous le dire : il me ſemble qu'il vous eſt à preſent donné miſſion pour cela. Ne dites pas, que vous y avez peu réuſſi : mais plutôt dites avec S. Pierre ; (a) *In verbo tuo &c.* [*A votre parole je jetterai le filet*].

Mon cœur eſt bien uni au vôtre. Je ne ſerai à mon aiſe que lorſque j'agirai avec vous ſans nulle crainte & ſans réflexion, comme un petit enfant : je ſens que Dieu le veut, que hors de là je ſuis mal à mon aiſe ; que je fais même bien des fautes ſortant de mon agir ſimple & nud, où Dieu eſt toûjours, mais hors de là, je trouve ce miſérable moi-même que j'ai quité ſi long-tems & qui m'eſt un ſuplice.

LETTRE CXCIII.

On doit aprocher de Dieu non ſelon nos vûes & ce qui nous paroit bon ; mais ſelon les ſiennes, en l'eſprit de mort & de renoncement à ſoi-même.

1. JE viens d'aprendre une choſe, qui m'a, je ne dirai pas afligée,

(a) Luc. 5. verſ. 5.

(n'étant pas un terme propre, quoi que je prenne plus de part que perſonne à ce qui vous regarde ;) mais je voi ſi clairement les deſſeins de Dieu ſur vous, que je ne puis m'empêcher de les adorer. Vous paroiſſez trompée ſelon vos vues ; mais vous ne l'êtes pas dans celles de Dieu, qui vous coupe & arrache tout ce qui vous accrochoit au dehors, pour vous faire tomber en lui. C'eſt un des plus grands éfets de la miſericorde de Dieu ſur nous lorſqu'il renverſe tous nos deſſeins & toutes nos vues & lorſqu'il nous arrache malgré nous ce qui nous partage. On ne ſe donne pas à Dieu pour rien : & lors qu'on s'y donne, il nous fait acheter la préférence qu'il fait de nous aux autres. Jéſus-Chriſt eſt venu dans l'abaiſſement ; il faut qu'il nous abaiſſe auſſi pour ôter cette diſtance infinie qui eſt entre lui & nous. On ne l'atteint pas par l'élévement & la proſpérité ; mais par l'abaiſſement.

2. C'eſt dans le néant de tout le créé qu'on le trouve : & comme je ne doute pas que vous n'entriez à pleines voiles dans les deſſeins qu'il a ſur vous, vous trouverez dans ces diſgraces un bonheur

que vous n'avez pas pleinement goûté jusqu'à présent. Vous bénirez cette main paternelle qui coupe vos chaines. Je le prie de vous faire entrer en ce que je vous dis ; & qu'il ne permette pas que vous vous laissiez aller à la pensée de dire ; Je pouvois mieux faire. Oui, vous le pouviez selon les vues humaines ; mais non selon les vues de Dieu. Si je ne meurs pas bien-tôt, vous m'en direz un jour des nouvelles. Je vous embrasse avec une extrême tendresse par les bras de l'amour souffrant, nû, dépouillé de tout, & mourant pour nous.

3. Je n'ai rien à vous dire si non que vous entriez toûjours plus dans cet esprit de mort & de renoncement que Dieu demande de vous, allant de plus en plus contre votre naturel, que vous devez combatre fortement, non par des vues anticipées, mais dans tout ce qui se présente : & pour cela il faut faire ce qui vous répugne ; car c'est à présent qu'il s'agit, ou de lui donner le coup de la mort, ou de le laisser toûjours vivre. J'espére que Dieu vous fera la grace de vous surmonter dans mille ocasions journalieres, & que plus vous serez fidelle, plus vous serez

ſerez éclairée ſur cela & aurez de force ſans force.

LETTRE CXCIV.

Marcher, courir dans le large ſans ſe regarder & en oubli de ſoi-même, vers le but où Dieu nous apelle.

1. J'Ai toûjours une extrême joye d'aprendre de vos nouvelles, car votre ame m'eſt bien chère. Je ne crains pas pour vous les défauts qui regardent le manger; mais ce qui peut empêcher votre ame d'entrer dans le large; ainſi, tout ce qui porte à réfléchir ſur vous-même ſous de bons prétextes, vous nuit infiniment. O ſi vous pouviez aller à tâtons ſans vous voir, que vous iriez bien! Vous vous cogneriez quelquefois; mais qu'importe, pourvû que vous vous éloignaſſiez de vous-même & de tout ce qui a raport à vous? Cette voye nüe, ſans objet déterminé, ne plait pas à la nature ni à l'amour propre. On veut quelque choſe qui ſoit

ſpécifique & précis : mais on craint un ſimple général, qui ne laiſſe nulle trace, & où l'on n'a ni couſſin ni appui. C'eſt pourtant ce ſimple général qui eſt ſeul capable de nous deprendre de nous-mêmes, & de nous faire entrer dans la vérité.

2. Ne vous apliquez donc plus à vos défauts détaillés, car cela vous occupe de vous-même ; mais bien à tout ce qui peut vous élargir le cœur : car la paix, le large, l'abandon, vous corrigeront plus en un mois de vos défauts, que votre ſoin & votre occupation de ces mêmes défauts ne les corrigeroient en pluſieurs années, & même jamais. L'Ecriture dit, que (*a*) *celui qui marche ſimplement, marche confidemment.* Ne vous étonnez pas des viciſſitudes, des haut-&-bas ; c'eſt le propre de l'humanité : mais il faut vous acoutumer à ce que votre fond ſoit invariable dans une variation perpétuelle : ce qui ne ſe peut faire que par la largeur & l'oubli de ſoi. Plus vous vous oublierez vous-même par un parfait abandon, plus vous ſerez au large.

3. Lorſque Dieu vous fait voir vos

(*a*) Prov. 10. verſ. 9.

défauts ſans examen & ſans retour, il les faut voir & entrer dans le deſſein de Dieu, qui eſt de nous faire voir notre mauvais fonds pour nous donner cette ſainte haine de nous mêmes dont tous les Saints ont parlé : mais il veut en même tems que nous voyons notre impuiſſance, & ce que nous ſerions ſans ſa grace. Il faut nous abandonner à lui, & nous oublier : car rien ne ſeroit plus injurieux à Dieu que de croire que nous pouvons nous guérir. Je ſai qu'il y a ſouvent des occupations involontaires de nous-mêmes ; mais il faut demeurer en paix & les laiſſer tomber, atendant en patience que l'eau qui eſt agitée, ſe calme d'elle-même. Nous ſommes tous apellés à ſortir de nous-mêmes : éloignons nous ſi bien de nous, qu'il n'y ait plus qu'un pas à faire pour nous quiter tout à fait. Ce ſera alors, comme dit (*a*) Job, que *Vous*, ô mon Dieu, *tendrez votre main droite á l'ouvrage de vos mains.* Dieu vous tirera tout-à-fait de vous.

4. Je crois N. encore plus propre à vous aider que N. Prenez donc courage,

(*a*) Job 14. verſ. 15.

& travaillez ſur nouveaux frais, ſans travail, à vous oublier & à vous quiter vous-même, puiſque c'eſt l'unique travail que Dieu demande de vous. Chaque maitre veut être ſervi à ſa mode en diférentes faiſons & de diférentes manieres. Courons. Celui qui court & veut devancer les autres, ne retourne point pour regarder ſon chemin; mais il ne ſonge qu'à tendre à ſon but. Faiſons de même. Si nous nous couvrons un peu de pouſſiere en courant, qu'importe, pourvû que nous ateignions le but, quites à ſecoüer cette même pouſſiére: & puis, la courſe véhémente fait qu'elle s'éléve ſous nos pas ſans s'atacher à nous.

LETTRE CXCV.

Le cœur s'étrécit par le raport des choſes à ſoi-même; ce qu'il faut éviter, ſans ſuivre nos vûes, goûts ſenſibles ni meſures: mais le goût de Dieu.

1. COmme vous voulez bien, que je vous parle avec ma ſincérité

ordinaire, je vous dirai, que votre cœur, quoique petit, docile & plein de bonté; eſt étroit. Ce retréciſſement fait ſouvent que ſans le vouloir on n'a pas aſſez d'ouverture pour les perſonnes qui n'ont point avec nous un certain raport. Il faut, dans la place où vous êtes, un extérieur ouvert, qui atire la confiance. Cela viendra à meſure que votre cœur s'étendra : & je crois que Dieu vous donnera une charité univerſelle.

2. Tant que nous nous raportons quelque choſe, ſoit même notre perfection, ce raport des choſes nous retient en nous-mêmes; & nous donnant des limites, il empêche une certaine généralité qu'il vous eſt de conſéquence d'avoir. Il ſemble même aux autres qu'on les oublie trop pour avoir trop de goût pour ſoi-même. Je crois, qu'il eſt tout à fait néceſſaire que vous entriez là dedans; mais vous ne devez pas travailler trop activement à votre perfection. Je crois que ſi vous avez la bonté d'adhérer à ce que je vous dis, Nôtre Seigneur vous en réveillera le ſouvenir dans les ocaſions, ſans qu'il ſoit néceſſaire de s'en faire une pratique anticipée.

3. C'eſt une étrange choſe que d'être

deſtiné à la ſolide perfection. Dieu eſt ſi pur, que ce que nous avons regardé longtems comme perfection, eſt rejetté de lui dans la ſuite comme défaut. C'eſt pourquoi toutes nos meſures ſont bien courtes. Heureux celui qui a perdu toute meſure pour s'abandonner & aimer ſans meſure, & qui n'a plus d'autre régle que l'inconnu de Dieu! Les (*a*) ſentimens intérieurs ne s'acommodent guères de cela; mais il ſufit qu'il ſoit au goût de Dieu pour nous contenter. Ce goût divin s'acorde avec le goût intime.

LETTRE CXCVI.

Bonne inſenſibilité : mort de volonté : oubli de ſoi ; défauts nuiſibles & défauts utiles. Union ſans ſenſibilité. Marque de bonne Oraiſon.

1. J'Ai beaucoup penſé à vous depuis quelques jours. Votre *inſenſibilité* eſt de grace; & l'état *d'indiférence* marque une mort de volonté, préférable à

(*a*) *c. a. d.* Le ſenſible intérieur.

toutes choſes. Quoique nous ſoyons remplis de miſéres, il ne s'enſuit pas pour cela que nous voyons le détail de nos fautes lorſque Dieu ne nous le montre pas ; parce qu'il eſt néceſſaire qu'il nous le cache, ſans quoi, nous ſerions toûjours ocupés de nous-mêmes, quoi qu'avec bon prétexte.

2. Il faut tâcher de ne vous confeſſer que lorſqu'en aurez le mouvement avec un beſoin marqué ; ſans quoi, on ſe fait une routine de la Confeſſion. Plût à Dieu que vous fuſſiez en état de ne vous confeſſer jamais. Vous éprouverez de plus en plus que les défauts de l'eſprit & de l'amour-propre, tout ce qui eſt eſſentiel [en matiére de défauts,] diminuera & s'en ira : mais il n'en eſt pas de même des défauts purement naturels : ſouvent ils ſe fortifient, Dieu les laiſſant, ſans péché, pour humilier & nous faire ſentir ce que nous ſommes.

3. Evitez toute réfléxion. Ce que Dieu demande eſt l'oubli de vous-même. Les perſonnes qui ſont conduites par une multiplicité vertueuſe, doivent faire le contraire ; elles doivent s'ocuper de leurs défauts, & les examiner, pour y

remédier activement : mais pour vous, il faut que vous remédiez à l'eſſentiel de vos défauts par l'oubli de vous-même. C'eſt Dieu qui vous délivrera de ceux qui lui ſont deſagréables, vous laiſſant ſeulement ceux qui, comme le fumier en hiver, conſervent les fleurs tendres & délicates. Si vous étiez exemt des défauts naturels, vous ne le ſeriez pas d'amour propre.

L'union ne dépend point du ſentiment, mais d'une volonté droite & déterminée de ſuivre Dieu, le ſentiment eſt un fruit de l'union ; mais ce n'eſt pas ce qui fait l'union. La plus grande marque que votre oraiſon eſt bonne, c'eſt l'effet qu'elle produit. Laiſſez vous mener à Dieu comme il lui plaît : Plus elle ſera ſimple & indiſtincte, plus elle ſera pure. Je crois que vous êtes bien. Il n'y a qu'à vivre d'abandon & de foi.

LETTRE CXCVII.

Que Dieu agit d'une maniére incompre-

henſible, & bien contraire à l'opinion des hommes.

1. QUe je ſuis ravie que Dieu vous faſſe ſentir votre foibleſſe ! que Dieu vous aime bien plus foible que fort ! car la force cauſe ſoûtien en ſoi-même, mais notre foibleſſe rend hommage à la force de Dieu & nous anéantit beaucoup. Je vous aſſure que rien n'eſt meilleur pour nous que de ſentir notre foibleſſe & le peu de fond que nous devons faire ſur nous-mêmes. Le découragement n'eſt pas de même ; car il marque un reſte d'amour-propre, une certaine atente des choſes qui ne réüſſiſſant pas ſelon nos idées, nous fait croire que tout eſt perdu. Nous regardons le bien d'une certaine façon : & Dieu le voit d'une autre ; dans un certain lieu, & Dieu le veut dans un autre.

2. Dieu n'a beſoin de perſonne pour faire ſon œuvre : il ſe fera des inſtrumens exprès, & le ſalut viendra d'où on ne l'atend pas ; mais que de renverſemens auparavant ! car la colére du Seigneur n'eſt pas encore apaiſée.

Prenons donc courage dans la vo-

lonté du Seigneur : dans les évenemens même de ſa providence, croyons que plus il y de renverſemens, tout va mieux. Si nous ne voulons que la gloire de Dieu & ſa volonté, nous la trouverons en tout cela. Oui, Dieu eſt plus glorifié, & votre ame fait plus de chemin dans la ſéchereſſe, l'incertitude, la nudité, les ténébres, que dans tout ce qui paroit grand. Que votre état me plait ! vous avez en réalité & dans l'expérience ce que vous n'aviez qu'en lumiére. Laiſſez vous donc en paix ſéche, & en abandon ſans reſerve, ſans vous mettre en peine que Dieu faſſe ou ne faſſe pas. Souvenez vous que rien n'eſt néceſſaire à Dieu que lui-même ; qu'il ſe ſert d'un inſtrument, & le laiſſe. Il peut (*a*) *des pierres mêmes faire naître des enfans d'Abraham.*

3. Qui auroit pû croire à la mort de Jéſus-Chriſt que l'Egliſe ſe fût établie par une telle deſtruction ? (*b*) *O profondeur des richeſſes de la ſcience & de la ſapience de Dieu ! que vos voyes ſont cachées* &c. ! Dieu n'établit toutes choſes dans le général & le particulier que ſur la deſtruction. Les hommes ne réuſſiſ-

(*a*) Matth. 3. *v.* 9. (*b*) Rom. 11. *v.* 33.

ſent que par le ſuecés, & Dieu au contraire par les renverſemens des choſes qu'il veut établir : & c'eſt une conduite digne de Dieu, bien diférente de celle des hommes. Laiſſons le faire : ſoufrons petitement & foiblement : c'eſt le mieux pour nous. Tout ce qui nous humilie, rapetiſſe & rabaiſſe, eſt ce qu'il nous faut. (*a*) *Dieu ſe ſert de choſes foibles pour confondre les fortes*, & l'homme ſe ſert des fortes pour combatre & détruire les foibles. *O altitudo !*

4. Jamais vous n'avez été mieux que vous êtes : jamais je ne vous ai été plus unie, plus une. Il faut que vous deveniez ſi petit, ſi rien, qu'il ne vous reſte aucune choſe de cette grandeur premiere. C'eſt là la petiteſſe réelle, & non en idée. Il n'y a qu'une choſe qui pourroit me faire conſentir à vous voir quiter votre poſte, c'eſt votre ſanté. Conſervez vous afin que l'œuvre de Dieu s'acheve en vous & par vous ſelon qu'il le déſire. Vous devriez prendre quelqu'un qui pût vous aider. Laiſſez ce que vous ne pouvez faire ; Dieu fera le reſte ſelon ſa ſainte volonté : peut-

(*a*) 1 Cor. 1. verſ. 27.

être ſerez vous plus utile ainſi qu'autrement : il faut que Dieu, s'il le veut, le faſſe par quelque événement de ſa providence. Qu'il ſoit béni à jamais! adorons ſon indépendance de tous moyens. Amen, JESUS!

LETTRE CXCVIII.

Il ne faut point juger des perſonnes dont Dieu ſe ſert par l'extraordinaire; mais par le fonds, & en pure & nue foi: & ſe laiſſer convaincre par le cœur. On doit laiſſer le jugement à Jéſus-Chriſt dans nous; & comment, ſans s'émouvoir des jugemens des hommes.

1. JE crois que N. me connoit aſſez. Je l'eſtime fort; mais pour moi, je croi que Dieu veut que je vive inconnue ſur la terre : ainſi je vous demande par grace de ne vous point mettre en peine de me juſtifier à ſon égard, & ne parlez point de moi. Je dois auſſi vous dire, que ce n'eſt pas ſur les choſes extraordinaires qu'il faut juger des gens:

il y a une impreſſion du fonds, qui eſt très pure, & qui porte grace avec ſoi; & c'eſt par celle là qu'il faut juger, mais nullement par les choſes extraordinaires, qui ſont fautives, & qui peuvent arriver aux ames communes. Croyez moi au nom de Dieu: ne donnez point là dedans: allez par la foi pure & nue. Lorſque je dis ou écris les choſes, je ne les dis point par vue prophétique; mais je les dis comme un enfant qui dit ce qu'il penſe, ſans qu'il m'en reſte rien après. Je n'y fais même nulle atention; & je ſuis auſſi contente que les choſes n'arrivent pas, comme qu'elles arrivent. Dieu ſeul & ſon ordre divin ſufit. Lorſque j'ai dit à mes amis ce qu'il m'eſt venu de leur dire, je n'ai jamais voulu qu'ils agiſſent en conſéquence de cela; mais que laiſſant tout à la providence comme s'ils ne ſavoient rien, lorſque les choſes arrivent, elles puiſſent ſervir à réveiller leur foi & leur confiance; mais ils n'ont jamais rien fait en conſéquence de cela. Obligez moi de parler de tout cela à N. & s'il vous dit autre choſe, l'on donnera pour faire voir à NN. ce qu'il vous plaira: mais qui n'eſt pas convaincu par le té-

moignage intime du cœur, ne le ſera pas pour longtems, quand bien il verroit des miracles.

2. Pour moi, Notre Seigneur m'a apris à ne pas juger par les aparences extérieures; mais à le laiſſer juger lui-même en moi: & c'eſt ce goût (ſans goût) intime du cœur, qui porte ce jugement. On m'a quelquefois dit que certaines gens me condamnoient abſolument, qu'ils parloient contre moi: pour moi, je les ai toûjours eſtimés ni plus ni moins. Je comprenois qu'ils étoient prévenus, & qu'ils failloient en ſe laiſſant prévenir: mais j'éprouvois en même tems qu'ils agiſſoient de bonne foi; & je n'ai jamais diminué l'eſtime que j'aie eue pour eux. Nous ſommes ce que nous ſommes devant Dieu. Si je ſuis criminelle, l'aprobation des hommes ne me rendra pas innocente: [& ſi je ſuis innocente] leur condamnation ne me rendra pas criminelle. Au reſte, je ne vous remercie point de votre charité à me defendre: cela répugne à mon cœur. Ce que vous faites, vous le faites pour Dieu; & moi je ne prends part à rien.

LETTRE CXCIX.

Opérations ſecrette du feu divin & de la préſence de Dieu imperceptible & cachée dans une ame avançante. Union d'ames en Dieu, & ſes éfets.

1. MOn cœur a été ſi uni au vôtre durant toutes mes douleurs, qu'elles n'ont ſervi qu'à nous ſerrer plus en Dieu, qui me ſemble être d'autant plus la vie de l'ame (non ſenſiblement, mais très-intimement,) que le corps eſt acablé.

Il y a en vous un feu ſecret qui brûle continuellement, quoiqu'inſenſiblement. Il n'eſt jamais un moment ſans exercer ſur vous ſon activité ſecrete : & quoique ſa flamme ne faſſe aucun éclat ; il ne laiſſe jamais un moment ſon ſujet, & il le conſume peu à peu, & le transforme inſenſiblement en lui-même. Cette ſourde, mais continuelle opération, eſt ce qui vous rend tout languiſſant ; & elle conſume l'ame auſſi vite, que des Opérations plus ſenſibles

& plus violentes ; parce que cette premiere opération eſt continuelle, & qu'elle a un dégré de chaleur aſſez fort pour détruire ſon ſujet ſans nul relâche ; & que les autres au contraire ont beaucoup d'inégalités. C'eſt là & ce ſera, autant que je le comprends, votre plus ordinaire état : ce qui n'empêchera pas que Dieu ne jette quelquefois pour peu de tems l'huile de ſon onction ſur le feu caché qui vous brûle : ce qui en donne dans ce tems une douce & claire manifeſtation.

2. Lorſque vous dites que la préſence de Dieu vous eſt moins facile, vous vous trompez : car quoique vous l'aperceviez moins, elle eſt bien plus continuelle, ſon opération ſur votre ame n'eſt jamais interrompue. Deux choſes vous feront remarquer cette préſence cachée & deſſéchante : la premiere, cette inclination ſecrete pour la ſolitude, qui marque une opération ſecrete, quoique dérobée aux ſentimens de l'ame : & ces opérations abatent plus le corps que celles qui ſont ſenſibles : car les premieres ſemblent tout deſſécher, & les ſecondes fortifient. L'autre preuve de l'opération continuelle qui ſe fait en

vous ſans que vous la conoiſſiez, eſt cet *amen* continuel pour toutes choſes, cet abandon, cette ſimplicité & petiteſſe, que je voi s'acroitre chaque jour, & qui me ſont des preuves évidentes (quand je ne le connoitrois pas par le ſentiment intérieur que j'en ai,) que le maitre vous rend tous les jours plus conforme à lui, & perd chaque jour votre volonté en la ſienne. Cet amour continuel ne ſe peut jamais faire ſans un très-grand amour de la volonté de Dieu, quoique l'état de foi & de généralité où eſt l'ame, ne lui laiſſe pas penſer à cette volonté. Il y a même dans cet amour un goût caché, que vous n'apercevez peut-être pas à cauſe de ſa délicateſſe, & qui eſt un très-grand réveil pour la volonté: ce qui me fait voir, qu'elle n'eſt pas ſi ſéche que vous dites, quoique la nudité vous la faſſe paroitre telle.

3. Il y a peu de perſonnes que Dieu ſe prépare comme vous pour en faire ce qui lui plait & pour vous manier à ſon gré. Il afoiblit chaque jour vos réſiſtances & vos forces. Dieu tient continuellement votre cœur auprès du mien, & me fait connoitre & goûter les opé-

rations toutes d'amour ſur vous à meſure qu'il vous les cache à vous-même par un éfet de ce même amour : & en vous les cachant & me les découvrant, il veut que je vous les diſe. Deſorte que j'ai un goût & une manifeſtation continuelle de votre cœur, ſans que je puiſſe m'en divertir un moment non plus que de Dieu, qui n'eſt jamais ſéparé de vous ni de moi, & qui ſe manifeſte d'autant plus à moi qu'il vous y manifeſte davantage : ſi bien que comme je trouve Dieu inceſſamment dès que j'entre dans mon fond, je vous y trouve d'une maniere qui m'eſt trés-nouvelle, & fort intime : car quoique je vous faſſe paroitre beaucoup d'amitié, j'en ai encore plus : & cependant je ne puis donner ce nom à ce que j'éprouve pour vous ; à cauſe que cela n'eſt nullement ſenſible, ni dans ma volonté ; mais c'eſt une choſe qui eſt miſe en moi avec agrément, & d'une maniere ſi intime & ſpirituelle, qu'il eſt impoſſible de le comprendre ſans expérience. Cela eſt cependant ſi fort, qu'il me paroit que je ſerois plutôt diviſée de moi-même que de vous ; & en même tems ſi profond dans l'intime de l'ame, qu'il me

paroit qu'en mourant je ne changerois point de disposition, & que je vous emporterois de cette sorte dans le ciel, où vous me seriez en Dieu là haut ce que [vous] m'êtes ici en Dieu; & où je ferois incessamment auprès de lui ce qu'il m'y faut faire ici. Je voi que tout ce que l'on me fait faire & souffrir à present n'est que pour vous: non que vous m'ayez nulle obligation pour cela, puisque cela est en moi sans choix ni élection, quoique plein d'agrément; parce qu'une volonté souveraine s'est faite ma volonté après m'avoir enlevé la mienne. Je croi que je vous écrirois sans peine en mourant. Si vous êtes importuné, ne vous en prenez qu'à Dieu.

LETTRE CC.

Laisser agir Dieu. Science du fond & du goût. Ce que c'est qu'infidélité. Etat d'inspirations nonperceptibles. L'anéantissement vient de Dieu.

1. VOus savez bien, qu'étant unie à vous au point que j'y suis en

Jéſus-Chriſt, tout ce qui vient de vous me fait un extrême plaiſir, & d'autant plus grand, que j'y remarque plus de Dieu. Il vous eſt aiſé, comme à moi, de voir que Dieu veut tout faire en vous. Plus vous le laiſſerez faire tout, & plus tout ira bien. Dans l'état où vous êtes, il faut laiſſer toute autre induſtrie qu'un aquieſcement à ce que Dieu fait. Sa bonté eſt ſi grande, qu'il vous conduit comme par la main. Il ſemble qu'il vous diſe; *Laiſſez moi tout faire.* Il conduit les femmelettes comme moi par un entrainement inconnu; mais il ſemble que s'acomodant à votre naturel, il vous conduit en vous montrant votre chemin, afin que vous le voyez, & qu'il ne vous reſte aucun doute & de la voye & de celui qui vous y fait marcher.

2. Quand on a une fois trouvé *le fond de l'ame*, où Dieu habite ſeul, & où le Démon & la nature ne peuvent ateindre, on eſt heureux; parce qu'on déméle alors avec expérience ce qui eſt du fond ou des autres parties de l'ame plus ſuperficielles: ce que nulle ſcience ne peut découvrir ſi non cette ſcience ſavoureuſe, que Dieu enſeigne ſans

bruit de paroles, & qui eſt ſi fort opoſée à l'étude & au raiſonnement. C'eſt cette (*a*) *manne cachée*, qui a tous les goûts ſans en avoir aucun, & qui inſtruit, corrige, purifie, perfectionne.

3. Je trouve dans votre lettre deux choſes que vous regardez comme des infidélités. Il peut y en avoir; mais je ne regarde comme *infidelité* que de ne pas ſuivre une inſpiration connue. Or de connoitre l'inſpiration cela ne dépend pas de nous: & même à meſure que Jéſus-Chriſt, nous (*b*) *cache avec lui en Dieu*, les inſpirations diſtinctes & aperçues ſe perdent avec le même Jéſus-Chriſt dans ſon Pére pour donner lieu à un agir ſimple & naturel, qui pour n'avoir rien de marqué, n'en eſt pas moins de Dieu. Nous ne ſortons point de cet état pour les choſes extérieures qui ſont de ſon ordre, à moins que nous ne nous tirions & de l'ordre de Dieu extérieurement (faiſant plus ou moins qu'il ne nous demande) & de cette dépendance à ſa conduite cachée & continuelle au dedans. Tant que nous ne nous mélons point de nous, que nous ne voulons pas voir ni examiner trop

(*a*) Apoc. 2. ℣. 17. (*b*) Col. 3. ℣. 3.

notre état, nous n'en ſortons point.

4. Vous dites encore, que vous ne vous anéantiſſez pas aſſez. Qui peu *s'anéantir ſoi même*, (*b*) que JESUS-CHRIST? Tout ce que vous feriez pour vous anéantir retarderoit votre anéantiſſement: car pour être anéanti, il faut ceſſer d'être quelque choſe, de voir & de faire quelque choſe. Celui qui nous a créés peut ſeul nous mettre dans l'anéantiſſement ſpirituel ou intérieur. Vous êtes en bâteau ſur une riviere: vous y paroiſſez, vous y voyez les objets quoique vous ne remarquiez aucun ſentier: il n'y a qu'à laiſſer aller le bâteau: par la pante du fleuve, il vous menera & précipitera dans la mer, où vous abimant, vous ne ſerez vu ni de vous ni des autres. Si vous faiſiez quelque choſe dans ce bâteau ſous prétexte de le mieux faire aller, vous l'empécheriez de ſe ſubmerger. La lettre de... eſt très-excellente; mais il ne ſe faut borner ni au plus ni au moins, mais ſuivre Dieu ſimplement, qui vous fera outrepaſſer toute meſure pour vous perdre en lui. Amen!

(*b*) Phil. 2. ℣. 7.

LETTRE CCI.

Uſage des fautes de ſurpriſe en ceux qui ſe remettent à Dieu. Chercher la perfection en Dieu, en nous quittant nous-mêmes & toutes choſes.

1. Rien ne me peut faire plus de plaiſir que d'apprendre de vos nouvelles, ſur tout étant auſſi bonnes que je les remarque. Mettez tous les ſoins de vous-même entre les mains du divin Maitre. Il vous rendra un meilleur compte de vous que vous ne lui en ſauriez rendre. Quand une fois il a pris poſſeſſion d'un cœur, & que ce cœur l'aime ſincérement, il ne regarde pas ſeulement les fautes de ſurpriſe. C'eſt une mouche ſur le viſage, qui, mal-placée, feroit un vilain effet; mais lorſqu'elle l'eſt bien, elle donne de l'agrément. Ces fautes de ſurpriſe font le plus bel effet du monde lorſqu'elles vous font voir ce que vous êtes par vous-même, & ce que vous ſeriez ſans le divin Maitre.

2. Il aime qu'on connoiſſe qu'on lui

doit tout, & qu'on ne doit rien atten
dre de ſoi que du mal. Hé, qu'y a-t-i
autre choſe ! c'eſt là une vérité clair
comme le jour. Quand je vous verroi
auſſi ſainte que S. Jean Baptiſte, je n
verrois en vous de bon que mon che
Maitre. Quand on a la vuë aſſez per
çante pour ne découvrir que lui dan
tout le bien que l'on fait, & qu'on laiſ
la créature à part ſans lui rien attri
buer, on bénit le Créateur, & l'on e
trop heureux qu'il y ait quelqu'un d
ces riens dans leſquels il fait tout c
qu'il veut. C'eſt lui qui vous affranch
& vous met en liberté.

3. Je ſuis très-contente auſſi de c
que N. ſe développe, & qu'il entr
dans cette bienheureuſe aiſance qu'o
ne trouve jamais dans la perfection pri
en ſoi, mais hors de ſoi en Dieu, q
eſt cette perfection que Jéſus-Chri
nous demande lorſqu'il nous dit; (a
*Soyez parfaits comme votre Pére célej
eſt parfait.* Or il eſt certain que no
ne trouverons jamais cette perfectio
en nous-mêmes, notre *nous* étant tr
borné. Nous la trouverons en Die

(a) Matth. 5. ℣. 48.

lorſqu

lorſque nous nous quittons nous-mêmes. Plus nous nous éloignons de ce *nous*, plus nous la trouvons avantageuſement. Ceux qui veulent toujours s'arrêter à cette perfection compriſe à la maniere de la creature, n'entrent jamais dans celle qui paſſe tout le créé, & qui par là devient vaſte & immenſe. C'eſt pourquoi David diſoit; (a) *Je courrai dans la voye de vos préceptes lorſque vous aurez étendu mon cœur.* Lorſqu'on court, on ne diſcerne aucun objet, parce qu'on ne remarque rien dans le chemin où l'on court. Si on vouloit y voir quelque choſe, on ceſſeroit de courir. De même, lorſqu'on veut remarquer quelque choſe en ce chemin de l'amour ſacré, on s'arrête. Courrons donc, mes chers enfans, de toutes nos forces, & nous arriverons au but, quoique nous ne remarquions pas par où nous ſommes conduits.

(a) Pſ. 118. ℣. 32.

LETTRE CCII.

La compaſſion des foibleſſes d'autrui va

de pair avec l'avancement : c'eſt la vertu de Jéſus-Chriſt. Tous les Saints ont eu quelque foibleſſe : Les jugemens de Dieu ſont inſcrutables.

1. QUoique votre lumiere ſoit très-profonde pour votre dégré, je connois pourtant qu'il y a bien des choſes que vous verrez un jour d'un autre œil, ſoit par rapport à vous, ſoit à l'égard des autres. Lorſque la charité de Jéſus-Chriſt ſe ſera emparée entierement de vous, vous aurez pour les autres une certaine compaſſion de douceur, & vous changerez quelque choſe de dur qui vous reſte encore. N'inſpirez jamais aux autres de la dureté. La compaſſion eſt la vertu de Jéſus-Chriſt. Toutes les perſonnes dont le naturel eſt ſec, ne comprennent point aſſez juſqu'à quel point doit aller la miſéricorde, & ce que c'eſt que la foibleſſe humaine. Auſſi les perſonnes qui doivent beaucoup aider aux autres, éprouvent ordinairement elles-mêmes les foibleſſes & les infirmités de la chair. Plus les Saints ont été conſommés en charité, plus l'ont ils été en douceur. L'extrême douceur de S.

Jean l'Evangeliſte étoit la marque de ſon profond anéantiſſement & de la charité parfaite. On voit comme un bien dans un tems une choſe ſelon la lumiere préſente ; mais on la voit enſuite d'une autre maniere. Je ne vous dis point cela pour vous impoſer un travail de radouciſſement ; mais parce que l'on me le fait dire. Et je crois que Dieu ne permet que je vous diſe cela que parce qu'il veut vous communiquer cet eſprit de douceur.

2. Les perſonnes dont le naturel eſt ſec, ſont d'une exactitude plus rigoureuſe. Ne jugeons jamais les ſerviteurs de Dieu ; car il leur permet des foibleſſes en des tems pour leur faire éprouver davantage le beſoin qu'ils ont du ſecours de la grace. Tel qui a pû avoir en un tems de grandes foibleſſes, eſt revêtu ſouvent de la force divine. Il n'y a que Dieu lui-même qui puiſſe juger de ſes Saints : car tel dont la vie eſt ſans reproche, eſt ſouvent très-proprietaire, durant que l'autre eſt entré par ſa même miſére dans l'expérience de ſon néant. Dieu a deux manieres d'anéantir les ames : les unes le ſont ſouvent par des expériences ſecretes

& cachées aux yeux des hommes de mille miſéres que Dieu ſeul connoit : ou bien, il permet des liaiſons de cœur, qui ſont d'autant plus fortes que le même cœur eſt plus abatu & plus affoibli ; cependant le corps eſt pur & chaſte, & n'a pas une foibleſſe, durant que le cœur ne peut reſiſter à ce qui l'entraîne, & qu'il eſt comme contraint de faire connoitre aux yeux des autres ce qu'il ne peut tenir caché à cauſe de ſa violence. Il me paroit que ces perſonnes ſont incomparablement plus humiliées que les autres, parce que leur confuſion ſurpaſſe de beaucoup leur faute, & qu'il paroit beaucoup de mal où il n'y a aucune malice, mais bien de la foibleſſe.

3. Il y a auſſi des perſonnes en qui Dieu permet des chûtes réelles & véritables ; & ces perſonnes ne laiſſent pas de ſe ſanctifier. Il n'eſt point de Saint du Seigneur qui n'ait quelque éclipſe dans ſa vie : & une vertu qui eſt toujours demeurée debout, eſt, ou à la veille de ſa décadence, ou bien c'eſt une vertu fort ſuſpecte. Si vous examinez (ces perſonnes) de près, vous y trouverez beaucoup de force, de con-

ſiance en eux-mêmes, beaucoup d'aſſurance; au lieu que les autres ne ſe peuvent promettre la moindre choſe de leur fidélité, ni atendre quoi que ce ſoit. Les plus grands Saints ont été ou grands pécheurs, ou terriblement batus de la tentation: non d'une tentation ſouferte avec force, mais d'une remplie de mille foibleſſes, qui leur paroiſſent des chutes.

4. O que les jugemens de Dieu ſont impénétrables! Il y aura au ciel infiniment plus de femmes perdues que de Phariſiens. Jéſus-Chriſt, qui exerce ſon zéle contre les derniers, n'a que de la douceur pour les premieres: & S. Auguſtin même, qui avoit été ſi grand pécheur, puis ſi fort afranchi du peché dont il croyoit l'habitude inſurmontable, n'éprouve-t-il pas à la fin de ſa vie des tentations & des foibleſſes dans ſes ſentimens qu'il n'avoit point eues auparavant? J'ai connu un vieillard d'une ſainteté conſommée vierge de corps & d'ame, ayant conſervé ſon innocence, éprouver ſur la fin de ſes jours les dernieres miſéres, & ſe voir contraint d'avouer ſous des cheveux blancs une paſſion qui le dévoroit, & qui

lui étoit d'autant plus cruelle, qu'elle lui étoit nouvelle, malgré l'expérience dans laquelle il avoit vieilli. J'entendrois dire tous les maux du monde d'une personne, que je ne ferois nullement étonnée. Je ne pourrois pas même sentir d'émotion de zéle contre ses défauts: je me trouve là dessus comme si la chose n'étoit point. Dieu dans un instant peut faire le plus grand Saint du plus grand des pécheurs. Une sainteté complette & arrivée au plus haut faite, ne me cause ni admiration ni estime pour la personne. Je ne voi & ne puis voir que Dieu en toutes ces choses. Il n'y a que la perte totale qui instruise de la verité: on en découvre de loin quelque chose à la faveur d'une lumiere anticipée; mais ce n'est que dans la vérité du néant que l'on pénétre l'impénétrable conduite de Dieu & les jugement inscrutables de celui qui tire du sein de la corruption le germe de l'immortalité. Je prie celui qui m'a pressée de vous écrire ceci, de vous faire découvrir dans une grande étendue ce qu'il me fait vous dire.

LETTRE CCLII.

Le Royaume de Dieu, ne vient point avec éclat. L'humiliation & L'ENFANCE du petit JESUS *en ſont la voye ſeure.*

CE (*) ſont, comme dit (*a*) Jéſus-Chriſt de S. Jean, des lampes ardentes & luiſantes : on ſe recrée pour quelque tems à leur lumiere. Je ne dis pas cela pour empêcher la liaiſon qu'on peut avoir : au contraire, peut-être ſera-t'elle utile : mais il faut, comme dit S. Jean, (*b*) *éprouver les eſprits* avant de ſe lier à eux. Je vous prie donc, d'éprouver tout : Car (*c*) *le Royaume de Dieu ne conſiſte pas dans les paroles : (d) il n'eſt ni ici ni là : mais le Royaume de Dieu eſt au dedans de nous*, & conſiſte dans l'entiere deſapropriation ; dans le renoncement à nous-mêmes, dans la ſoumiſſion à la volonté de

(*) Aparemment quelques perſonnes qui ont des dons de lumiere & d'éclat. (*a*) Jean. 5. ℣. 35. (*b*) 1. Jean 4. ℣. 1. (*c*) 1 Cor. 4. ℣. 20. (*d*) Luc. 17. ℣. 21.

Dieu ; dans cet amour pur, qui étant la charité parfaite, n'enviſage que Dieu, & nous en lui, puis lui ſans nous. Qu'il eſt aiſé de prendre le change ! Il y a une voye brillante, belle & qui paroît ſeure ; il y a un petit ſentier obſcur, caché, où l'on marche au travers des broſſailles, où les épines piquent, les ronces déchirent, où la croix & l'humiliation ſont les ſeules que l'on trouve en chemin ; au lieu que par l'autre voye on y trouve tant de monde, que la foule vous entraine. Je prie cet Eſprit Saint, deſcendu en forme de ſimple colombe ſur le pauvre & humble JESUS, de nous éclairer dans le tems conſacré à ſa plus petite ENFANCE ; qu'il ſoumette tout le monde à ſon empire, & que nous ſoyons toûjours ſes petits, petits, petits enfans !

LETTRE CCIV.

Petiteſſe & Enfance parfaite.

1. QUe dirai-je à mon petit Séraphin, ſi non qu'il faut qu'il ſoit

ſi petit, que l'on ne l'aperçoive plus ; ſi enfant, qu'il n'ait aucun uſage de ſoi-même ; ſi mort, que l'on ne ſache pas même qu'il a vécu ; qu'il ne ſoit compté pour rien entre les autres ; & que vivant comme le ver à ſoye enfermé en lui-même, il travaille au dedans ſans donner aucun ſigne de vie au dehors ?

2. O mon cher Séraphin que j'ai toujours aimé en Dieu, il y a tant de perſonnes qui glorifient Dieu en étant quelque choſe ; glorifions-le par notre rien ! Un enfant n'eſt capable d'aucun retour, d'aucune prévoyance, d'aucune réflexion : il ne ſait s'il vit quoiqu'il ait toutes les fonctions de l'homme vivant. C'eſt vous en dire aſſez. O que cela n'eſt-il gravé dans votre cœur comme ſur ce papier ! Encore un coup, que l'on ne vous aperçoive plus en quoi que ce ſoit, enſorte que ſi vous mouriez, on ne ſache pas que vous aviez vécu !

LETTRE *à l'Auteur.*

Touchant la ſimplicité, la petiteſſe & l'abandon.

» J'Ai vû vôtre lettre qui m'a fait
» grand plaiſir. Je veux être le plus
» ſimple & le plus petit. Celui qui n'a
» nulle grandeur ni conſiſtance propre,
» a toute l'immenſité de Dieu. Celui
» qui a ſa meſure propre quelque gran-
» de qu'elle ſoit, eſt toujours renfermé
» dans les bornes étroites de la créatu-
» re. Je ne veux être rien, par là je fe-
» rai tout ſelon les deſſeins du petit Jé-
» ſus. Dites lui qu'il ne m'épargne
» en rien, & qu'il faſſe de moi à ſon bon
» plaiſir. Jamais je ne fus à vous com-
» me j'y ſuis. Je me trouve ſi ſec à l'é-
» gard des gens, & ſi peu libre de leur
» donner du tems, que je ne comprens
» pas comment je pourrois leur être
» propre. Dieu prend des pierres, &
» les change en enfans d'Abraham. Il
» m'eſt venu pluſieurs fois au cœur,
» qu'il n'y a d'entier abandon que dans
» la nue & pure paſſiveté intérieure.

„ L'abandon eſt plus difficile pour l'in-
„ térieur que pour l'extérieur.

LETTRE CCV.

Reponse à la précédente.

1. VOus ne ſauriez comprendre le plaiſir que m'a fait vôtre lettre. Il eſt certain que Dieu vous donne ſa pure lumiere. Auſſi vôtre cœur eſt & ſera toujours mon cœur depuis qu'il eſt devenu le cœur de Jéſus-Chriſt. O qu'il eſt bien vrai qu'il faut être *ſans conſiſtance* pour être comme Dieu veut. Mais où trouve-t-on des cœurs qui ſoient de la ſorte? Et quel eſt l'honneur que Dieu peut tirer de ſa créature que de cette maniere? Tout le reſte le traite en créature, & non en Dieu.

2. Vous avez raiſon de dire qu'*il n'y a point de véritable abandon que dans la pure paſſiveté*: mais qu'elle eſt rare! Où la paſſiveté eſt parfaite, la pureté eſt entiere. Il eſt très difficile de ne rien ajouter à ce que Dieu fait. Pour être de cette ſorte, & conduire les ames

ſans nul mélange de l'eſprit propre & de la raiſon, il faut être tout à fait paſſif : & alors on n'a point beſoin ni de facilité, ni de goût de conduire : au contraire, il ſeroit un obſtacle. Tout eſt donné dans le moment préſent, & ce moment, qui ne doit pas même être anticipé d'un autre moment, n'admet rien dont la créature puiſſe s'apercevoir, parce que comme ſon apui n'eſt ſur rien, quoiqu'il ſoit dans l'incréé, il doit être de même, & encore plus, pour les autres. Car à quelque dégré que l'on ſoit élevé pour ſoi, c'eſt toute autre choſe de la pureté qu'il faut avoir pour conduire nuement le prochain. C'eſt le conduire par Jéſus-Chriſt même. Mais, comme je vous dis, les momens du Seigneur ſont tellement les momens préſens, qu'ils ne ſont pas anticipés d'un ſeul inſtant. Il n'y a que la créature toujours précipitée qui ajoute à cet inſtant, & qui raiſonne ſur les choſes. Ceci a une étendue de mort ſurprenante, & que la ſeule pratique peut faire concevoir.

3. *Vous (a) êtes heureux, Simon, fils de Jona : car ce n'eſt point la chair & le*

(a) Matth. XVI. verſ. 17.

ſang qui vous ont revélé ces choſes, mais celui qui vous ayant choiſi de toute éternité pour vous faire un pur inſtrument, vous a fait comprendre combien cet inſtrument doit être mort pour ne point faire de fauſſe harmonie. Il n'en ſera jamais s'il ſe laiſſe toujours toucher à cette divine main, qui pour ſon propre plaiſir touche les notes que ſa Providence a marquées, & le fait avec tant d'ordre, qu'un demi ton ajouté ou par l'empreſſement naturel ou par le propre eſprit gâte cette harmonie divine. O quand ſera-ce que nous ne chanterons plus d'autres notes que celles que l'Epoux ſacré touche en nous! Cela ſera, Seigneur! car vous l'avez ainſi ordonné.

LETTRE CCVI.

La ſimplicité des enfans n'a rien de la ſévérité des autres hommes. Les mouvemens du Seigneur ne ſont point anticipés, mais dans le moment actuel.

1. J'Avois des douleurs qui m'ont empêché de vous écrire hier

plus au long. Je ne puis ſouffrir dans les enfans du petit JESUS cette affectation d'une ſévère vertu. Je ne veux pour eux que la ſimplicité & l'enfance: prenez donc comme un petit enfant ce qui vous ſera donné. Si vous avez trop, vous avez chez vous à qui en faire part. Ne vous faites point diſtinguer par un déſintéreſſement dont ſouvent le cœur n'eſt point le principe, mais que l'amour ſeul de la gloire met en nous. Je ſais que le vôtre ne feroit pas de cette ſorte, vous connoiſſant fort bien.

2. N'atendez jamais d'avoir des mouvemens anticipés pour faire ou ne pas faire. Dieu ne les donne que dans le moment actuel qu'ils ſont néceſſaires, c'eſt à dire, dans le tems que les choſes ſont propoſées. Tout ce qui ſeroit avant ce tems ne ſeroit point de lui, mais bien une habitude de vertu, ou un ſentiment naturel. L'Eſprit du Seigneur ne prévient rien: il ſe manifeſte dans l'inſtant qu'on a beſoin de lui, ni plûtôt, ni plus tard. C'eſt en vain qu'on le cherche lorſqu'il n'eſt pas néceſſaire de le trouver. Sa fidélité eſt infinie pour ſe déclarer dans le moment

préſent ; mais il ne répond jamais plûtôt. C'eſt la différence qu'il y a des oracles de la loi ancienne à la conduite du Seigneur Jéſus, & des perſonnes conduites par les lumieres d'avec celles qui ſont conduites par la foi. Les premieres conſultent les choſes de loin, & reçoivent des lumieres anticipées pour faire ou ne faire pas. Il n'en eſt pas de même des ames de foi, qui ſont conduites par le moment préſent. C'eſt ce qui fait que leur ame demeure toujours pure, nue, nette, dégagée d'eſpèces ; & que s'acommodant de bonne heure à cette conduite du moment préſent, qui eſt la pure conduite immédiate du verbe, ils vivent dans un oubli & dans un abandon continuel, ne penſant & ne prévoyant rien. C'eſt la conduite des enfans, qui ne préviennent pas d'un moment, une ame enfantine ne ſe donnant pas même une penſée lorſque l'on commence à lui propoſer quelque choſe, ſi elle ne ſe ſent mouvoir dans ce moment, atendant juſqu'au bout ce que le Seigneur décidera, comme ſi cela regardoit un autre.

3. Il y a en cela une entiere pureté

& mort. Comtez que mon (*a*) petit maître, que j'aime infiniment, ſe ſoucie fort peu d'une pureté extérieure, qui nourrit ſouvent nôtre propre ſuffiſance, ou qui remplit du moins les idées que nous avons d'une certaine perfection. Il ne ſe bleſſe d'aucuns défauts enfantins: au contraire, ce ſont les peaux du tabernacle, dont il ſe couvre aux yeux des hommes. Mais ce qu'il ne peut ſouffrir eſt, la moindre détermination, le moindre choix, même de la vertu, la moindre anticipation. Faites encore la folie de me croire en cela comme dans le reſte. Quand vous ſerez parvenu à cette fidélité ſans relâche, vous le ſerez à la vraye ſoupleſſe que Dieu demande de vous: vous ſuivrez ce je ne ſais quoi malgré vos ſentimens.

LETTRE CCVII.

Obéiſſance & abandon enfantin.

J. VOus ſavez que je vous ai dit, que je n'avois pas la force de

(*a*) c. à d. Jéſus-Chriſt devenu petit enfant.

déſobéir : ainſi voyons nous en Dieu : c'eſt où vous me trouverez toujours. Vous voyez bien qu'on ne veut pas même des lettres, c'eſt à dire, qu'on ne veut plus que nous nous écrivions. J'en ſuis contente. Par moi-même je n'euſſe pas retranché cela : mais je laiſſer agir les cauſes ſecondes. Je me trouve ſi bien dans ma petite ſolitude, ſéparée de tout; qu'on ne peut pas mieux.

2. Je vous recommande M. : elle a beſoin de vous. Soyez perſuadée de mon cœur pour vous ; & allez par le petit ſentier de l'abandon. Je vous conjure de ne point ſuivre les voyes de la ſageſſe. Toutes ces terreurs paniques ne ſervent de rien : il les faut laiſſer. Obéiſſons : ne nous voyons point puiſqu'on le veut ; mais que ce ſoit comme de pauvres enfans ſimples & obéiſſans, qui rejettent toute politique & toute fauſſe ſageſſe pour demeurer abandonnés à Dieu ſans reſerve. C'eſt tout ce que je vous puis dire. Plus vous ſerez petite & ſimple, plus vous me goûterez en Jéſus-Chriſt : c'eſt en lui que nous ne ſerons jamais ſéparées. Nôtre conſolation eſt, que nous n'avons rien fait par arrangement de ſageſſe : nous obéiſſons ; c'eſt

le partage des enfans. A Dieu ; aimez moi autant que je vous aime ; & faites que N. soit bien joli ; car je crains la sagesse & le *virtuose* plus que la mort. Je crois que s'il arrivoit quelque accident à Mr. , il faudroit le dire avec toutes les précautions & les adoucissemens possibles.

LETTRE CCVIII.

Agir en simplicité entre les bons.

1. VOus ne sauriez être trop simple : & tous ceux qui se blesseront de vôtre simplicité, dégénereroient de la qualité d'enfant. Il n'en est pas de même avec les gens du monde : mais entre vous, vous ne sauriez pousser trop loin la simplicité.

L'amour propre, qui se couvre de la prudence charnelle, y répugne beaucoup ; mais la vraye charité est sœur de la vérité simple & nue. Allez donc le plus que vous pourrez sans réflexion ; & si vous avez des deffauts, reparez-les en vous donnant à Dieu

avec une certaine bonne foi. Que N. faſſe de même ; & qu'il n'y ait point entre vous de cachette ; mais un cœur droit, ouvert & ſincère, où règne cet eſprit chrétien de franchiſe & de ſimplicité, qui plait ſi fort à Nôtre Seigneur. C'eſt à preſent qu'il faut l'aimer davantage que le Démon fait plus d'efforts pour détruire ſon empire.

2. Nôtre ſœur N. peut bien vous être utile pour la ſimplicité ; car elle va bien. Il y a encore tant de choſes qui ſentent la fauſſe prudence. Livrez-vous donc entierement à Dieu ; & laiſſez aux autres les ménagemens s'ils croyent valoir aſſez pour marchander avec Dieu. Pour vous, qui ne vous eſtimez pas grand choſe, jettez-vous à ſes pieds telle que vous êtes, ſans meſure, trop heureuſe qu'il vous prenne. Toute à vous.

LETTRE CCIX.

De la ſimplicité & pureté de cœur, néceſſaires pour être dilaté en Dieu & en ſon immenſité.

1. JE vous aſſure, que rien ne me peut donner une plus forte joye que d'aprendre que vous avancez dans l'amour de Dieu ſimple & véritable, & dans le renoncement à vous même; ce qui ſe remarque parce que vôtre cœur s'étend. C'eſt le propre de l'amour pur, d'étendre & dilater le cœur; au lieu que l'amour de nous-mêmes ſous prétexte de vertu & de bien (pris ſelon l'idée de la créature), retrécit le cœur, le reſſerre & le renferme dans une certaine capacité, que la créature ſe preſcrit: car il eſt certain que tout ce que nous renfermons en nous, étant moindre que nous, n'a garde d'étendre nôtre cœur, puiſqu'il y reſte des vuides, quelque plénitude que nous y ſentions; au lieu que l'amour ſacré, comme un air, s'inſinue par-tout, remplit les vuides, dilate ce qui lui fait

obſtacle, & enfin étend ſi fort la capacité de nôtre ame, que la rendant ſimple & pure il le l'unit & la change en ſoi.

2. L'or à force d'etre étendu, devient comme un fil très ſubtil; encore reſte-t-il à ce fil ſi délié une conſiſtance propre: mais l'ame redevenuë ſimple eſt rendue comme une eau pure, propre à s'écouler dans la mer, où elle devient ſans bornes comme la mer, & participante à ſes qualités. C'eſt en ce ſens qu'il nous eſt dit (*a*); *Soyez parfaits comme vôtre Pére celeſte eſt parfait*, c'eſt à dire, non pas autant, ce qui ne ſe peut; mais d'une perfection proportionnée à la ſienne. Or la perfection de Dieu eſt, qu'il eſt pur, ſimple & ſans nul mélange; ſa pureté & ſa ſimplicité infinie fait ſon immenſité: Il faut donc être ſimple comme un enfant, & aimer purement, pour devenir preſque immenſe.

3. Mais comme nôtre qualité de créature ne nous permet pas d'avoir une immenſité divine, Dieu nous dilate, nous rend ſimples, & nous reçoit dans ſon immenſité, où il n'y a plus ni tems, ni lieu, ni ſaiſons, ni chaud,

(*a*) Matth. V. verſ. 48.

ni froid, ni lumieres, ni ténebres; parce qu'une choſe qui n'a plus de conſiſtance, n'a plus de qualité propre: n'en ayant plus de propre, elle prend celle que lui donne ſon Dieu, qui ne peut lui en donner d'autre que celle qui la rend ſemblable à Dieu. Vous ſavez que l'eau prend toutes les couleurs, toutes les formes, tous les goûts; parce qu'elle n'a ni couleur, ni goût, ni forme ſoyons de même: Ne nous fixons rien; mais laiſſons-nous entrainer par la Providence en tout événement, quelqu'il ſoit.

4. Je vous fais bon gré d'être ferme pour ne pas terminer le procès d'une maniere injuſte. J'aimerois mieux perdre tout mon bien que de donner un dépôt que l'on m'auroit confié, & que de défaire d'une maniere indigne ce que j'ai cru faire juſtement. Dieu eſt toujours le même; ſa main n'eſt point abrégée; humilions-nous profondément ſous la puiſſante main de Dieu: eſpérons en lui; & il agira lui-même. Je vous ſuis plus unie que jamais en notre divin Tout.

LETTRE CCX.

Excellence de l'humilité & petiteſſe que cauſe l'Amour.

1. JE vous aſſure, N. (qui m'êtes extrêmement chére) que je ſouhaite que nous ſoyons ſi petits, qu'on ne nous voye qu'à travers un microſcope. L'humble & ſimple petiteſſe eſt bien du goût du divin Maître. J'ai une extrême joye du progrès de vôtre ame ſous la conduite de N. Quand je parle de *progrès*, ce n'eſt pas en montant, mais en deſcendant.

2. L'amour aprend ſeul le chemin du néant. Il eſt écrit (*a*): *Mon amour eſt mon poids*: Or comme plus on charge une balance, plus elle s'abaiſſe; auſſi plus il y a d'amour dans le cœur, & plus nous ſommes rabaiſſés & comme enfoncés dans nôtre néant. De même que le côté de la balance qui s'éléve, ne le fait que parce qu'il eſt léger & vuide (auſſi le cœur ne s'élév-

(*a*) S. Auguſtin. Confeſſ. Liv. XIII. Ch. I. *Voyez* Diſcours Chrêtiens. *Tom. I.* Diſc. XLIX. & L.

que parce qu'il eſt léger & vuide) d'amour : mais quelque élévation que ſe donne (ce côté ou baſſin de la balance), il ne peut monter bien haut ; au lieu que l'autre touche tout d'un coup à la terre, & trouve ſon repos dans ſon abaiſſement, pendant que celui qui reſte en l'air eſt ſans apui, & qu'on le peut aiſément agiter. Vous ferez de reſte cette application. Enfin, laiſſons-nous charger d'amour, de croix, de peines : tout en ira mieux. Je vous embraſſe, ma très-chère des bras du divin Maître, qui s'eſt abaiſſé par amour. O que ſon amour a été d'un grands poids, puis qu'il lui a cauſé une chute ſi étonnante, du ciel en terre, du Dieu à l'homme !

LETTRE CCXI.

Le vrai humble n'eſt point abatu ni découragé ; il eſpére contre eſpérance.

I. C'Eſt le propre de la préſomption, de s'enfler horriblement dans la proſpérité, & de s'abatre étrangement dans l'adverſité. Celui qui ſait rendre

rendre à Dieu la gloire de toutes choſes, & qui ne s'éléve point dans les ſuccès, reconnoiſſant ſincérement que tout vient de Dieu, n'a garde de s'abbatre dans l'adverſité; au contraire, il eſpére d'autant plus qu'il y a moins ſujet d'eſpérer. Sa confiance redouble dans les mauvais ſuccès; & ſachant que la main de Dieu n'eſt point abrégée, il croit qu'il eſt de la grandeur de Dieu de faire un coup de ſa puiſſance lorſque toute reſſource manque de la part des hommes, parce que c'eſt ce qui fait davantage éclater ce que Dieu fait pour ceux qui eſpérent en lui, ne laiſſant aucun lieu de douter que ce ne ſoit ſa main qui a tout fait.

2. Mais que nous ſommes éloignés de ces ſentimens! C'eſt ce qui fait notre abattement, & que Dieu ne nous a pas ſecourus juſqu'à préſent. Je dis, que ſi on fait une choſe ſi indigne, on ſe perdra par où l'on croit ſe ſauver; mais ſi on reprend courage, en implorant le ſecours de Dieu, qui ſait s'il ne ſe mettra pas de notre côté? nous avons plus de reſſource que nous ne penſons. Que ne puis-je inſpirer cela à ceux qui ont les rênes en main, & re-

nouveller leur courage en renouvellant leur foi! Mais on ne me croiroit peut-être pas. A Dieu, cher N. c'eſt aujourd'hui la fete des fetes des petits humbles & anéantis. Le 25. Mars (a) jour d'amour, de délaiſſement & d'anéantiſſement du Fils de Dieu.

LETTRE CCXII.

Comment connoître la volonté de Dieu. Enfance chrétienne recommandée.

I. VOus ſavez que la véritable diſpoſition pour connoître la volonté de Dieu, eſt la nudité de tout panchant; afin que Dieu panche lui-même la balance, il faut qu'elle ſoit dans un parfait équilibre. C'eſt ce qui me porta de conſeiller à N. de laiſſer toute penſée particuliere, tous deſirs de vocation, toute occupation d'une choſe ou d'une autre; mais qu'elle priât Dieu de l'éclairer de ſa pure lumiere. Je lui ai écrit, & lui ai conſeillé de faire dire quelques

(a) Fête de l'Annonciation, quand ſe célebre l'incarnation du Fils de Dieu au ſein de la Vierge.

Meſſes pour connoître la volonté de Dieu. Je lui ai dit, que la vie religieuſe étoit la plus ſûre. Je voi certaines choſes en elle qu'il ne m'eſt pas encore permis de vous dire ; la ſuite juſtifiera ma penſée. Elle eſt bonne, & elle peut vivre ſaintement dans le monde.

2. (*a*) La *vie de Ste. Théreſe* eſt bonne ; mais *le chemin de Perfection* eſt bien plus utile, parce qu'il y eſt parlé d'une oraiſon ſimple, & *la Vie* n'eſt pleine la plûpart que de dons extraordinaires. Toutes les perſonnes véritablement intérieures conſeillent *le chemin de perfection.*

3. Que j'ai de joïe que notre Seigneur vous ait imprimé l'amour de ſon enfance, afin que vous ſoyez ſimple & petite. Ce n'eſt pas des images & des eſpeces qui vous conviennent : elles vous feroient bien du tort quelque bonnes qu'elles fuſſent ; mais c'eſt la ſimplicité, la candeur, la petiteſſe de l'enfance de Jéſus-Chriſt, qui vous doit être imprimée, & ſon abandon total, ſans vûë ni diſtinction.

(*a*) Ce ſont deux livres de Ste. Théreſe.

LETTRE CCXIII.

Enfance, ſimplicité, ouverture de cœur.

JE ſuis ravie que notre Seigneur vous inſpire toujours plus l'enfance & la ſimplicité, qu'il veut aſſurément de vous, & que vous me diſiez juſqu'à vos moindres penſées, ou, ſi vous voulez, rêveries : il n'y a que ce moyen de devenir petit. Vous ne ſauriez croire comme cette fidélité à faire & à dire les plus petites choſes dès qu'elles viennent, & les plus extravagantes, dilate le cœur. Dieu a choiſi ce moyen, qui eſt bien au deſſus de dire ſeulement la vérité lorſque l'on parle. Ce dernier eſt de la juſte droiture, le premier eſt la ſimplicité enfantine de mon très cher divin Maître. Il faut toujours plus que vous ſoyez formez à la mode de Dieu. C'eſt dans l'enfance que vous ſerez toute choſe.

LETTRE CCXIV.

Difficulté & néceſſité de l'Enfance Chrétienne.

PLus vous ſerez abandonné, plus vous ſerez large & en paix. Je ne prétens pas violenter votre attrait en rien; ainſi je vous laiſſe à Dieu pour tout ce qu'il pourroit permettre. Il eſt vrai que les petites choſes ſont autant & plus mourir que les grandes; & je vous aſſure qu'il m'a autant coûté de devenir enfant que des grands ſacrifices, non en douleurs ſi vives, mais en doutes, héſitations, hontes, en m'imaginant que je faiſois cela de moi-même, & cependant ne trouvant de repos que là. Plus vous êtes ſage & oppoſé à ces choſes par naturel, plus y faudra-t-il venir: il ne faut pas qu'il y ait un glaçon au dehors ou au dedans qui ne ſoit tout fondu, & je crois qu'étant libre, vous ne ſauriez trop vous laiſſer aller à faire l'enfant, & que Dieu y donnera grace.

Si ce que vous m'avez dit à l'égard de N. arrive, cela lui cauſera de la

peine à la ſuite, & pourra vous faire ſouffrir ; mais je n'ai garde de poſer des bornes à la mer, ſi Dieu ne lui en donne point.

Je vous avois écrit cette lettre hier : je vous l'envoye : ne vous rebutez pas du pain de l'enfance, car il vous en faudra manger. J'ai été autrefois un peu ſage & oppoſée à ces choſes ; mais, ô Dieu, que mon divin Maître m'a bien changée ! Comptez que tout ce qui eſt arrêté ou fixé par quelque choſe, ne peut s'écouler & ſe mélanger. Il faut que la ſoupleſſe du dedans & du dehors ſoit pareille. Je crois que vous ne ſerez pas épargné : votre cœur eſt trop grand, & Dieu vous aime trop pour cela.

LETTRE CCXV.

Ouverture de cœur que Dieu exige entre les ames d'union en lui. Caractere d'une conduite divinement enfantine. La vraie lumiere de la vérité montre les choſes bien autrement que ce qui en paroît & que ce que le monde en juge.

1. J'Eus le jour de St. Denis, ainſi que je l'ai mandé, un goût ex-

quis de votre ame. Elle me fut montrée comme les délices de Dieu, ſur laquelle il avoit des deſſeins infinis par rapport à lui-meme & à ſa ſeule gloire. Il me fut donné à connoître juſqu'à quel point Dieu vouloit qu'elle fut anéantie, les moyens, & ce qui pouvoit y être un obſtacle. Dieu me faiſoit comprendre que la moindre reſerve entre nous étoit comme une pele d'écluſe, qui retient les eaux : qu'il vouloit une ſimplicité & confiance mutuelle, ſi parfaite (car elle n'a pas encore été parfaite) que nos ames ſe répandiſſent. Que ſi vous me cachez la moindre choſe, ſoit de ce qui vous regarde, ſoit de vos penſées & diſpoſitions à mon égard, cela vous feroit comme un petit rampart, empêcheroit cette parfaite aiſance, & vous cacheroit la pure vérité de Dieu cachée dans ſon myſtère de petiteſſe & d'abjection. Sitôt que quelque choſe vous choque en moi, vous me le devez dire, & les défauts que vous y remarquez. Dieu le veut ; cela élargit l'ame, & empêche (comme) une petite croute (qui s'y formeroit).

2. Notre Seigneur veut que je vous diſe, qu'il me tient ſi fort égarée de moi,

qu'il m'eſt impoſſible de me voir ni par dehors ni par dedans. Rien chez moi ne s'imprime ; & cela eſt impoſſible. Vous êtes de toutes les perſonnes que je connois, & N. N. ceux qui voyez le plus mes défauts, parce que je ſuis avec vous en toute liberté ; & que de me contraindre le moins du monde pour, par ſageſſe, paroître autre que je ne ſuis, me paroîtroit un crime, dont il me ſemble que Dieu me rend incapable. J'agis donc dans toute l'étendue de ma ſimplicité. Mon Maître veut que je vous diſe (& il m'en donne la vue actuelle) que, ſi je me poſſédois le moins du monde, & que je voulusse attirer votre eſtime, je ne ſuis pas aſſez dépourvue de bon ſens, quelque foible que je ſois, pour ne me point contrefaire ou me contraindre aſſez dans le tems que je vous voi, afin de ne rien laiſſer échapper qui ne vous édifiât. Mais que plutôt mon cher Maître m'enfonce dans l'enfer que de (me laiſſer) faire cela. Je ne vous trompe point. Vous me voyez ſans fard, & ſans rien de compoſé, comme la tromperie le fait.

3. Vous remarquerez même deux choſes, que le Maître me fait remarquer

dans ce moment pour vous le dire : La premiere, que lorſque vous me reprenez, & qu'à la ſuite, vous le ferez encore plus que vous n'avez fait, ſi vous voulez obéir à Dieu ; vous remarquerez, dis-je, que je m'excuſe preſque toujours. Cela vient de ce que les défauts ne ſont point ſubſiſtans, & lorſque je les cherche je ne les trouve point, parce qu'il n'y a en cette créature nulle ſubſiſtance propre ; en ſorte que les fautes n'impriment nuls caracteres comme dans les autres ames. Ceci demande une explication qui vous faſſe concevoir la conduite de Dieu & la nature des ames de tous états. Faites-moi vous dire cela, & les caracteres particuliers des choſes ; Dieu le veut pour votre propre inſtruction. J'ai pluſieurs choſes à vous dire là deſſus qui vous regardent.

4. Les ames qui ſont encore en elles-mêmes, ont des défauts qui portent caractere, comme un papier écrit avec de l'encre ; c'eſt pourquoi elles les voyent & les ſentent, & (ces défauts) ſont de conſéquence venant de ſource ; mais ces autres défauts-ci que l'ame ne trouve plus, ſont comme une écriture que l'on trace ſur le ſable lorſqu'il fait

grand vent, & qu'il eſt impoſſible de lire, le vent l'emportant plutôt qu'elle n'eſt tracée. Il y a là deſſus des choſes admirables de l'œconomie de la ſageſſe, qui ne paroit pas, & que je vous dirai ſelon le deſſein de Dieu.

5. L'autre choſe que vous remarquerez en moi eſt, que lorſque l'on vient de me reprendre d'un défaut, & que je m'en ſuis juſtifiée, j'y retombe auſſitôt ſans changer de maniere. C'eſt qu'il n'y a plus de poſſeſſion de ſoi. O ſi vous ſaviez ce que c'eſt que la grace de l'enfance & de l'innocence, & comment cette maniere vient des cauſes que je vous ai dites; & que le ſoin de paroitre ſage devant vous ou de pratiquer une vertu ſeroit abomination! Je vous expliquerai ceci: je ne tiens à rien, quoi que ce puiſſe être. La lumiere de vérité eſt une lumiere délicate, ſubtile, qui pénétre dans le fond de l'ame, & qui y voit comme défaut ce qui paroit vertu, & comme vertu ce qui paroit défaut. Lorſque j'étois dans les maiſons (des) Religieuſes, elles diſoient, qu'elles ne me trouvoient point de défauts, & j'en ſentois (cependant) quoiqu'il n'en pa-

rut point : il en paroit (à préſent) & je n'en ſens point. O vérité de Dieu, que vous êtes grande ! que vous êtes ſimple ! que vous êtes différente de ce que le monde s'imagine !

6. Il vous eſt d'une très-grande conſéquence de ne me cacher aucune des penſées que vous pourriez avoir de moi, ſans cela vous ne deviendrez jamais aſſez ſimple. C'eſt un reſte de fierté & d'élévation de faire certaines choſes, que d'attribuer à foibleſſe cette naïve ſimplicité qui fait qu'on ne reſerve rien, que l'on ſe plaint à ſes amis de leur tort, que l'on ſe dit ce que l'on penſe. On néglige mille choſes, les uns par honte de les dire, les autres parce qu'ils regardent ces menues choſes comme inutiles & foibleſſes : & en cela on fait pis. Tout cela fait des milieux. Il faut que votre ame ſoit comme une eau qui s'écoule ſans ceſſe, ſans quoi il y a des endroits qui ſe corrompent, & qui incommodent par leur mauvaiſe odeur. Recevez les paroles de vie de la gueule du lion mort.

7. Je ſuis bien aiſe que vous ayez trouvé à votre goût ce que je vous ai envoyé. Comme je ne me connois pas

à ce que j'écris, je ne sai point faire le discernement de ce qui est vieux ou nouveau, beau ou laid; c'est à vous à le faire. Je crois qu'il y a peu de choses nouvelles pour vous, qui êtes savant & enseigné du Seigneur. Ce que j'écris me paroit toujours nouveau à cause que rien ne subsiste chez moi, & que ce qui m'est manifesté dans le moment présent, ne me laisse pas souvenir du passé, si je l'ai écrit. Il faut que vous me disiez franchement tout ce que vous pensez; car je suis un enfant, & mon enfance ne me laisse rien du tout voir ni bien ni mal que ce qu'on me montre dans le moment actuel.

LETRE CCXVI.

Fermeté de l'union des ames dans la charité; à quoi les miseres ne sont pas à obstacle; mais la poussiere & l'ordure. S'abandonner purement à l'opération & à la conduite de Dieu, en ne suivant que lui.

1. JE vous assure que Dieu vous fait éprouver ce qu'il me fait éprouver

à moi-même, qui eſt, une très-intime union avec vous. Quand je ſonge à tous les moyens dont Dieu s'eſt ſervi pour la lier, & qu'il l'a cimentée par tout ce qui pouvoit la détruire, je dis avec l'Epouſe du Cantique ; (*a*) que *la multitude des grandes eaux ne peut rien contre la charité* ; & avec St. Paul, (*b*) *Qui eſt-ce qui nous ſéparera de la charité ? Ni les afflictions, ni la mort même* &c : puiſque, comme dit encore l'Epouſe, (*c*) *L'amour eſt fort comme la mort. Ses lampes ſont de feu & de flammes.* Le feu conſume peu à peu les impuretés & les diſſemblances, la flamme monte toûjours en haut ; parce que tout venant de la charité, cette même charité retourne à Dieu ſans ceſſe, quoi qu'elle paroiſſe atachée à des ſujets.

2. Rien n'eſt ſi bon à nous unir à Dieu que la connoiſſance de nos miſéres & de ſes bontés. L'expérience du peu que nous ſommes, nous empêche de nous apuyer ſur nous-mêmes, & nous porte d'autant plus à nous abandonner dans le ſein de Dieu, où tout périt, & nos miſéres mêmes comme tout le reſte ;

(*a*) Cant. 8. ℣. 6, 7. (*b*) Rom. 8. ℣. 35. (*c*) Cant. 8. ℣. 6, 7.

afin que Dieu reſtant ce qu'il eſt en lui pour lui, & nous abimés en lui-même pour lui-même, nous ne ſubſiſtions au dehors que par les accidens inſéparables de l'humanité : & c'eſt ce qui fait cette admirable opération, ce mélange ſacré, d'une pauvre créature avec ſon Dieu. Dieu reſte toûjours Dieu quoi qu'il abſorbe en lui ce pauvre néant & qu'il le change en lui. Le néant ſemble ne ſubſiſter que dans ſes accidens, qui ſont, les miſéres & les pauvretés, très-ſéparé de ce fond perdu, & abimé dans ſon être original. C'eſt là auſſi que tous ces pauvres néants unis ne ſont qu'un en lui & ces petites goutelettes ſe raſſemblent dans l'Ocean divin. C'eſt à quoi nous ſommes apellés. N'avez-vous jamais vû quantité de petites goutes d'eau ſéparées ? Elles ſe réuniſſent peu à peu quand le lieu eſt net ; mais lors qu'il y a de la pouſſiere qui les ſépare, elles demeurent ſéparées. Ce ſont ces pouſſieres, ces ordures, qui deſunifſent les Chrétiens : mais s'ils étoient purs, qu'ils deviendroient bientôt un en Jéſus-Chriſt ! C'eſt en lui que j'eſpére être éternellement unie avec vous.

3. J'avois écrit cette lettre lorſque N.

eſt venu. Pour répondre à votre derniere, j'y ajoute, pour une ſeconde, qu'il n'y a rien à faire pour vous qu'à laiſſer Jéſus Chriſt être & operer toutes choſes en vous, & qu'il le faſſe en ſa maniere, & non à la notre : car ſi nous nous appercevions de notre fidelité & de notre correſpondance à la grace, ce ſeroit un apui, que Dieu détruiroit encore, afin de nous faire perdre toute route aperçue. Pourquoi a-t'il laiſſé ſon peuple errer ſi long tems dans le déſert ſans route, ſans eau &c. ? Sinon parce qu'il vouloit leur aprendre, & à nous auſſi, à ſe laiſſer conduire par ſa providence ? Cette figure eſt une des plus admirables qu'il y ait. Sitôt qu'ils ceſſoient de ſuivre Dieu, & qu'ils agiſſoient par ſentimens, ils faiſoient des écarts furieux, qui atiroient la colére de Dieu ſur eux.

4. Je ne m'étonne pas de tant de vies propres. Tous veulent être maîtres en Iſraël. Il y a pluſieurs pédagogues ; mais il n'y a qu'un pére en Jéſus-Chriſt. Je crois que N. ne doit pas ſuivre l'impétuoſité naturelle de ſon aſſocié ; mais ſouffrir ces épines, ſuivant invariablement ce qu'il croit que Dieu veut de lui ſoit pour agir ou n'agir pas : car s'il

falloit ſuivre tous les empreſſemens des gens humains, on deviendroit comme eux, & on ne ſuivroit pas Jéſus-Chriſt. C'eſt beaucoup que le compagnon ſe corrige de quelque choſe : on ne doit pas en atendre une certaine mort à quoi il n'eſt pas apellé.

LETTRE CCXVII.

S'entreſuporter & s'entr'aider pour arriver à l'union en Dieu.

JE ne déſire rien tant au monde que l'union entre mes vrais enfans ; & je vous ſaurai un gré infini en Notre Seigneur d'y contribuer. Nous ſommes tous foibles & miſérables, c'eſt à dire, tous hommes. Ne nous décourageons point de nos miſéres, mais travaillons ſur nouveaux frais à nous renoncer nous-mêmes, & à aimer Dieu plus purement que jamais. Si nous étions bien morts à nous-mêmes, nous n'aurions nulle difficulté les uns avec les autres, & notre union ſeroit parfaite ; parce que le ſenſible & l'impur en étant bannis,

toutes les diſſemblances & contrarietés en ſeroient auſſi banies. Ce ſeroit alors que nous ſerions tous un en Jéſus-Chriſt. Juſqu'à ce que cela ſoit il faut nous ſuporter les uns les autres, & nous entr'aider. A Dieu en Dieu ! c'eſt la demeure ou je vous atends.

LETTRE CCXVIII.

Unions ſpirituelles.

VOus ne devez pas douter que l'aſſurance que vous me donnez de l'union de votre cœur au mien ne me ſoit une grande conſolation, puiſque je ne tends qu'à cela : cependant je n'en ai aucune joie. Je trouve là deſſus une mort que je n'avois jamais aperçue. Mon fonds eſt mû vers vous par celui qui le poſſéde afin de vous attirer à ſoi, & vous perdre avec lui dans l'immenſité divine : mais il n'éprouve rien de naturel : Cependant le moindre grain de zizanie que l'on mette entre nous, eſt pour moi un tourment inconcevable ; & dans le tems que je ſoufre de cette

ſorte, je ne trouve rien en moi qui répugne à être abandonnée de vous. Je vous fais ce petit détail, parce que le Maitre l'a voulu. J'eſpére que vous me comprendrez.

LETTRE CCXIX.

Union pure des ames en Dieu en ſimplicité d'eſprit & de volonté : & comment elles jugent.

1. Il y a des momens qu'il me ſemble que mon ame vous atire à elle & vous change en elle, en ſorte que j'éprouve une unité inéfable de Dieu, de vous, & de moi, qui rend indiviſibles des choſes qui paroiſſent ſi diſtinctes. Lorſque je ſuis auprès de vous, il ſemble qu'on verſe mon ame dans la votre d'une maniere impétueuſe ; mais j'éprouve que mon ame n'eſt verſée dans la votre que pour l'atirer à ſoi & l'abimer en elle. Ce que je vous dis eſt plus réel que je ne puis dire : & je ne croi pas qu'il y ait encore une pareille union ſur terre ; non de ſenti-

ment, mais en vérité & pureté. Votre ame eſt goutée par la mienne, & je la trouve d'une pureté extrême. Ce qui fait la pureté de l'ame ne conſiſte pas dans les ſentimens purs ou impurs, mais dans la ſéparation de ſoi, ſans retourner jamais pour un moment ſur la demeure qu'on a quitée. Cela fait que l'ame demeure fixement atachée à Dieu, & ne s'en détourne jamais; parce qu'elle ne peut s'en détourner que par retourner ſur elle-même.

2. Cette fidélité ſans retour, qui eſt en Dieu même, en qui la volonté de l'homme demeure comme fixée quoiqu'elle ait toûjours le pouvoir de ſe détourner, (ce qui fait qu'elle n'eſt pas impeccable; elle ne ſe détourne pas néanmoins, & c'eſt ce qui fait qu'elle ne péche point;) cette fidelité, dis-je, ſans retour fait ſa *pureté* eſſentielle; parce qu'elle ne peut partir que d'un amour très-épuré; & que Dieu ne conte pour pureté que cet amour droit & continuel, qui eſt la vraie pureté de conformité avec Dieu, pureté de ſimple *eſprit* & de ſimple *volonté*, qui eſt conforme à Dieu, qui eſt un pur eſprit & une ſimple volonté. Cet Eſprit ſimple,

s'apelle *Vérité*, & cette ſimple volonté, *Amour*. Toute autre pureté n'eſt point telle : car il n'y a ni impureté ni pureté en nous (notre extérieur étant purement animal) que ce qui eſt eſprit & volonté. C'eſt ce qui fait la conformité & la reſſemblance de l'homme avec Dieu. Qu'importe que ſon extérieur ſoit couvert de peaux, ſi le Seigneur habite dans ſon tabernacle, & s'il eſt lui même ce tabernacle ?

3. L'homme ne doit point juger de lui-même ; & l'humilité ni l'orgueil ne ſont plus de ſaiſon pour apuyer ce jugement. C'eſt en Dieu qu'il faut juger de l'homme : car Dieu ne juge point ſelon les aparences. Celui qui ſe juge ſoi-même, n'en pouvant juger que par les ſentimens, ſe trompe. Pour moi, je ne juge de vous & des autres qu'en Dieu, par le cœur & l'Eſprit de Dieu : c'eſt pourquoi j'en juge juſtement. Je ne me juge point moi-même : car ſi je me voulois juger, je ne ſaurois qui connoître ; & mes ſentimens ſans humilité me feroient connoître [ou paſſer] pour la plus mauvaiſe qui vive : mais [il y a] un Dieu grand & infini à qui réſide en lui-même en un lieu que

je ne connois pas, quoique j'y ſois, ſans ſavoir comme j'y ſuis & comment j'y puis être. Le plus étrange paradoxe qui fût jamais, c'eſt celui-là.

4. Il y a de deux ſortes de ſentimens : ceux qui ne ſont proprement frapés que ſuperficiellement de ce qui paroit au dehors, ſans qu'ils puiſſent s'imprimer ; parce que tout eſt fermé, & que n'ayant nulle entrée ni par la raiſon ni par le goût de la volonté, ils ſont vûs comme par un létargique, ſans diſcernement & ſans impreſſion : les autres ſentimens ſont au dedans ; ils ſont très déliés, parce qu'ils ſont plus purifiés. Les choſes ne s'impriment ſur nos ſentimens qu'autant qu'ils ſont vivans & groſſiers. Ces ſentimens du dedans, quoique délicats, ne laiſſent pas de mettre l'ame dans le non-trouble ; parce qu'ils combatent, quoi qu'imperceptiblement, la foible impreſſion que pourroient faire les ſentimens du dehors. Si je jugeois donc de moi par les ſentimens du dehors, & que je puſſe en recevoir les impreſſions, je me croirois plutôt mauvaiſe que bonne ; ſi je jugeois par les ſentimens du dedans, quoique foibles & ſans impreſſion, la candeur me paroit

infinie. Mais il eſt impoſſible de juger ; parce qu'il ne ſe trouve aucune ſubſiſtance ; & Dieu abſorbe ce qui eſt de lui & ce qui eſt de moi, en ſorte néanmoins que la créature ne découvre point cet abſorbement. L'immenſe demeure immenſe, & c'eſt tout. Vous m'entendrez.

5. Dieu vous veut d'une étendue infinie, que rien de ce qui eſt extérieur ne borne. Votre cœur en une autre perſonne ſeroit un cœur généreux & liberal : mais en vous ce n'eſt pas aſſez d'être comme il eſt ; ce n'eſt pas aſſez que vos *mains* ſoyent à demi-ouvertes ; mais il faut qu'elles ſoient (*a*) *faites au tour*, en ſorte qu'elles ne puiſſent rien retenir. Je ne vous dis point cela pour vous engager à aucune action de liberalité : ce n'eſt pas ce dont il s'agit ; mais à laiſſer tout dans un certain abandon. Enfin, ſoyez au dehors comme vous êtes au dedans, & tout ira comme Dieu veut. Je vous aime par le cœur de Dieu. Notre union eſt indépendante des goûts ou dégoûts de toutes les choſes créées, & de tout événement. Vous ne pouvez être ſéparé

(*a*) Cant. 5. ℣. 14.

de moi ſans être diviſé de Dieu ; & cela ne ſera pas. Toute à vous.

LETTRE CCXX.

Unions diverſes des eſprits. Union avec Jéſus-Chriſt nud & petit.

1. JE ſuis preſſée de vous dire, que quoique je ſois ici environnée de Saints, avec leſquels je ſuis à mon aiſe, parce que rien ne me borne ni retrécit en eux, ils ne me ſont rien, & ne me donnent rien ; & j'éprouve que votre ſeul ſouvenir remue dans mon ame la profondeur de Dieu. Mr. N. me diſoit hier, qu'il ſembloit qu'il comprenoit Dieu ; & il me vint auſſitôt que j'en étois comprise. Je comprens toûjours, que quoiqu'il y ait des Saints auxquels on eſt uni, il y a une certaine hierarchie qui fait tout une autre union : que tout ce qui vient d'ailleurs, fait ce que Jéſus-Chriſt dit de S. Jean, (a) *il récrée par ſa lumiere pour nos tems* ; mais il ne peut jamais être eſſentiel pour nous. Ce qui

(a) Joan 5. v. 35.

nous eſt donné par Jéſus-Chriſt, eſt le même Jéſus-Chriſt pour nous: tout le reſte eſt le batême de Jean. Les Juifs (a) quitoient Jean pour Jéſus-Chriſt, & cependant le batême de Jean étoit bon: Jéſus-Chriſt l'aprouve, & ſe fit batiſer par lui.

2. Outre la grace générale à tous, chaque ame a ſon moyen ſpécifique, qui eſt unique, & qui eſt tout dans la volonté de Dieu, ce qui n'empêche pas une joie accidentelle dans la communication des autres ames en Dieu; mais remarquez que ce n'eſt que par accident. O mon E. il y a dans un fonds perdu une lumiere ſans lumiere ſurpaſſant toutes choſes; & celui qui la poſſede, l'ignore ſouvent, & ſon ignorance en fait la pureté! Que j'aurois de choſes à vous dire ſur ce que je comprends de mon cher E., le plus nud & le plus petit des hommes, non encore à préſent; mais dans la volonté de mon divin petit Maitre, : mais d'un petit Maitre en moi ſurpaſſant toutes limites & tout ce qui eſt compris! Je le prie qu'il donne à votre cœur l'intelligence du

(a) Jean 3. v. 26. Voyez ci-deſſus, Lettre CCII.

du mien. Vous seul me devez entendre parfaitement un jour. O langage sans expression! Je vous prie, plus d'esprit entre nous deux, plus d'esprit entre Dieu & vous. J'espére que mon Dieu fera en vous son ouvrage. O qu'il vous veut pur & petit! Je vous demande pour son amour de ne porter jamais, même pour un instant, les yeux de votre raison sur vous. C'est un fruit défendu. La moindre vuë troublera votre felicité.

LETTRE CCXXI.

Don singulier que Dieu fait d'une ame: Ce que c'est que posséder ses amis en Dieu par la foi: Rien de plus pur & de plus fort que ces unions en Dieu: il ne doit y avoir en nous qu'un oui.

I. DIeu me tient si fort occupée pour vous en lui, que cela augmente chaque jour, loin de diminuer. Votre ame m'est continuellement présente, & il fait toujours jour chez elle pour moi. Il m'est montré comme elle me

fut donnée dès que je vous vis en ſonge il y a huit ans : mais je ne vous connoiſſois pas, & vous ne me futes proprement manifeſté qu'à N. Il ſemble que notre Seigneur ne me faſſe vivre & rien ſouffrir que pour votre ame ; & c'eſt ce qui me paroit eſſentiel, tout le reſte me paroit comme des accidens. Je m'explique : c'eſt comme un ruiſſeau que l'on conduit pour arroſer un parterre ; il arroſe bien en paſſant les endroits par où il eſt conduit, mais ce n'eſt que comme en paſſant, ſa principale deſtination étant d'arroſer ce parterre.

2. Sitôt que je ſuis devant Dieu, ce qui eſt fréquent, (je veux dire d'une maniere apperçue ; car il me ſemble que Dieu me fait la miſéricorde de ne jamais ſortir de lui-même,) il me paroit que je ſuis comme un baſſin qui reçoit avec abondance, mais qui ne reçoit que pour s'écouler en vous : & cela ſe fait continuellement. Votre ame me paroit d'une extrême pureté pour ſon degré, quoiqu'elle ſe couvre quelquefois à mon égard de petits brouillards qui la dérobent pour des momens à ma vue, ſans la dérober à mon expérience, comme une perſonne que l'on

ſait être auprès de nous, mais dont les ténébres nous dérobent la vuë, & qui ſans changer de ſituation, reparoit ſitôt que les ténébres ſe diſſipent : c'eſt de cette ſorte que votre ame m'eſt préſente : elle me l'eſt continuellement & inſéparablement comme je la ſuis de moi-même ; mais elle eſt quelquefois couverte de petits brouillards. Cette vuë ou manifeſtation n'eſt point une vuë objective ou diſtincte, mais une poſſeſſion en foi, qui fait que l'on goûte cette ame, qu'on la poſſéde en Dieu plus reellement (quelque éloigné que l'on ſoit de la perſonne) que l'on ne poſſéde un ami préſent lorſqu'on le tient embraſſé ; car cette derniere poſſeſſion eſt très-groſſiere, imparfaite, momentanée, & hors de nous ; & la premiere eſt toute intime, ſpirituelle, pure, dégagée, continuelle, indépendante des moyens.

3. C'eſt de cette ſorte que les Saints ſe poſſédent en Dieu très-hautement, & d'une maniere autant pure que délicieuſe, qui n'interrompt point la poſſeſſion de Dieu, qui n'y fait nulle alteration ; poſſeſſion nuë, pure, intime, qui ne diſtingue point l'ame de ſon

Dieu, quoiqu'on la poſſéde réellement en lui, & que l'on ne puiſſe ignorer quelle eſt cette ame que l'on aime d'une charité ſi pure & ſi parfaite, que l'on ne peut compter pour liaiſon ce qui n'eſt point cela. Les Saints, parfaitement dégagés des perſonnes qui leur étoient le plus unis par la nature, ne comptent pour proches que ceux qui leur ſont unis de cette ſorte; & c'eſt ce que Jéſus-Chriſt nous exprimoit admirablement lorſqu'il diſoit, que (*a*) *ceux qui font la volonté de* ſon *Pére* ſont ſa *mére*, ſes *fréres*, & ſes *ſœurs*. Rien de plus fort, rien de plus un, rien de plus pur.

4. Il m'étoit montré ce matin comme votre ame devoit avoir un *oui* continuel: qu'en Dieu il n'y avoit (*b*) point de *non*: que c'eſt le *oui*, ou le *fiat*, qui opére tout. Vous m'entendez ſans doute, mon très-cher enfant, & vous comprenez ce que c'eſt que ce *oui* qui met l'ame dans une ſoupleſſe continuelle, la conſerve dans une droiture parfaite, & la rend ſelon le cœur de l'Epoux. Ayez la petiteſſe de me croire au deſſus de votre raiſon, & votre ame

(*a*) Matth. 12. ℣. 50. (*b*) 2. Cor. 1. ℣. 19. 20.

sera toûjours pure comme une glace très-fine quoiqu'il paroisse quelque petite haleine dessus, qui sont les défauts journaliers. Tout est renfermé pour vous & pour les autres dans ce *oui*. C'est ce oui qui fait participer l'ame à l'immobilité de Dieu. C'est ce oui continuel qui tient l'ame dans la vérité, & qui la change en volonté de Dieu.

LETTRE CCXXII.

Ravissement intime en Dieu, & Union des ames en lui.

1. LUndi 4. Juillet étant à la Messe à Notre Dame, tout à coup Dieu m'a comme abimé plus avant en lui; mais cela avec une impétuosité, qu'il me paroit qu'en un de ces momens l'ame fait des démarches très grandes, comme une pierre qui tombe toujours lorsque rien ne l'arrête, mais qui est quelquefois poussée avec un bras puissant. L'ame est alors si transportée dans son divin Objet, qu'il ne lui reste pas le moindre usage d'elle-même,

même à l'extérieur. J'ai été d'abord ſurpriſe de vous trouver ſi proche de moi, ou plutôt moi ſi proche de vous; & il a été donné à mon cœur un mouvement fort pour le vôtre: & cela ſans que l'ame ſortit, pour peu que ce fut de l'état abſtrait & abîmé en Dieu d'une maniere autant pure qu'ineffable. Cela s'eſt fait ſi à coup, & d'une maniere ſi extraordinaire & ſi forte, que le corps en eſt reſté afoibli d'une telle maniere que j'ai ſenti qu'il défailloit. Je me ſuis aſſiſe & je vous ai oublié preſque auſſi-tôt, quoique je ne laiſſaſſe pas d'être unie à vous: mais la poſſeſſion dans laquelle Dieu me tenoit ne m'a plus rien laiſſé. Cela m'a duré plus de deux heures ſans que j'aye pû m'en retourner.

2. Je ſuis convaincue que Dieu veut que j'agiſſe avec vous ſans aucune réſerve. N'avez-vous rien éprouvé? Je ne ſai point expliquer les choſes, étant trop ſimple, trop pure, trop perdue & indiſtincte. Je vous écris quelque choſe: lorſqu'il ſera achevé & que je l'aurai fait copier, je vous l'envoyerai. J'oubliois à vous dire, que dans ce moment dont je viens de vous parler,

vous m'avez été redonné tout de nouveau, & je vous ai reçu de tout mon cœur ; non moi, mais celui qui agit en moi. O mon cher F. que vous m'apartenez d'une maniere intime, & que je ſuis à vous en Dieu même !

LETTRE CCXXIII.

L'union en Dieu eſt au deſſus des viciſſitudes.

1. POurquoi ſe gêner à dire, lorſque le Seigneur n'y porte pas ? O ſi vous ſaviez combien l'union du cœur en Jéſus-Chriſt eſt au deſſus de tout ! C'eſt ce qui fait tout. En Jéſus-Chriſt la diſtance des lieux & le défaut d'ocaſions ne font rien. En Dieu on s'aime, on ſe trouve. Plus on eſt uni à Dieu, plus on eſt un en lui. Les viciſſitudes ſont le commencement & la ſuite de la vie ſpirituelle : elles changent ſeulement elles-mêmes, devenant plus ſimples & moins pénibles. Le cœur qui ne veut plus rien pour ſoi, ne s'en embaraſſe pas. Un hom-

me qui n'eſt que fiancé, n'ôſe quiter ſa fiancée; mais dès qu'il eſt époux, il va & vient comme il lui plait ſans que cela faſſe peine à l'épouſe. Dans le commencement on ne ſauroit ſe quiter; c'eſt un amour ſenſible: enſuite c'eſt un amour fort, c'eſt une union que rien ne peut rompre.

2. Ce qu'on dit de l'état des choſes eſt bien fâcheux. Dieu ſait ce qu'il veut faire. Peut-être aura-t-il compaſſion de nous: lorſque les choſes ſeront plus déſeſpérées, il fera peut-être un coup de ſa main. Ce qui m'étonne, c'eſt que perſonne ne retourne à lui: point de converſion: les fleaux ſont ſans éfet.

LETTRE CCXXIV.

Fermeté de l'amitié fondée ſur Dieu, à laquelle le ſang ne contribue rien, mais l'union à Dieu & à ſa volonté.

1. Ne ſait bien ſans doute que je tiens à lui par l'éternel même & l'immuable, & que cette amitié ne peut avoir d'acroiſſement ni de diminution par toutes les choſes extérieures.

Plus ſon cœur ſe perd dans le tout, plus nous ſommes un dans ce même tout : s'il quitoit Dieu (ce qui ne ſera pas), il me tireroit le cœur. A propos de cœur, mon côté commence à me tourmenter beaucoup, & d'une maniere plus preſſante qu'aux autres fois. Nous en verrons la fin, qui ſera toujours bonne dans la volonté de Dieu.

2. Je ſuis fachée que N. s'inquiéte pour ſon ami. C'eſt ſon défaut toujours ſubſiſtant, que de vouloir trop le bien, & plus en ceux qui le touchent de ſang; comme ſi le ſang y faiſoit quelque choſe ! Le ſang de Jéſus-Chriſt qui nous lie comme Chrétiens, eſt bien d'une autre force. Lorſque je déſire que Dieu ſoit glorifié, c'eſt dans tous les hommes : & dès qu'ils commencent à entrer dans les voyes de Dieu, ils ſont mes fréres, mes péres, mes enfans. Lorſque J. Chriſt parut rebuter la Sainte Vierge aux noces de Cana, & qu'il lui dit (*a*); *Femme, qu'y a-t-il entre vous & moi ?* Il nous enſeignoit deux choſes; l'une, que ce n'étoit pas en vertu du ſang qu'il étoit attachée à elle; *femme, qu'y a-t-il entre vous & moi?* Et les mêmes paro-

(*a*) Jean II. verſ. 4, 5.

les marquent, qu'il étoit un avec elle par l'intimité de son union parfaite : femme, ce n'eſt pas à cauſe de ce ſang qui coule dans mes veines, que j'ai tiré de vous, qui ne ſeroit rien ſans la divinité qui lui eſt unie : mais parce que nulle créature ne fait ſi parfaitement que vous la volonté de mon Pére, que je veux faire la vôtre. O qu'elle entendoit bien ce langage ! c'eſt pourquoi elle dit ; *Faites tout ce qu'il vous dira.* Elle entendit bien qu'il ne la rebutoit pas : il lui dit ſeulement ; *Mon heure n'eſt pas encore venue :* cette heure que j'avois deſtinée dans la volonté de mon Pére, vous me la faites anticiper : mais comme vôtre volonté ne fait plus qu'une avec celle de mon Pére par vôtre perte en lui, il faut que ma volonté ſuive le mouvement de la vôtre : La Sainte Vierge dit ; *Faites ce qu'il vous dira :* elle comprenoit par ſes paroles, dont le ſens n'étoit entendu que d'elle, & qui eſt encore mal interpreté, qu'il alloit faire ce qu'elle lui avoit dit ; c'eſt pourquoi elle dit aux valets, *Faites tout ce qu'il vous dira.* Mais pourquoi vouloir ſe mêler de prendre à la lettre

un langage que le cœur pur entend ſi bien, & que tous les autres ignorent?

3. Il n'y a que l'Eſprit de Dieu qui comprenne ce qui ſe paſſe dans le cœur de Dieu; auſſi les paroles dites aux bonnes ames ne doivent point s'interprêter ſelon ce qu'elles ſonnent: & c'eſt ce qui fait le danger de s'arrêter aux choſes extraordinaires. Le cœur pur, l'eſprit de foi diſcerne ce que l'oreille ne peut entendre, quoi qu'elle croye bien l'entendre. Quand on dit à Jéſus-Chriſt (*a*): *Voila vôtre mére & vos fréres qui vous demandent: qui ſont*, répondit-il *ma mére & mes fréres?* Et tout cela pour nous aprendre à éloigner la chair & le ſang. *Ceux-ci* (ajoute-t-il) *ſont ma mére & mes fréres qui font la volonté de mon Pére.* Il n'avoit garde d'exclure la Sainte Vierge, puiſque nul ne faiſoit autant qu'elle la volonté de ſon Pére. Quand il lui donne Jean pour fils, il lui dit (*b*), *Femme, voila vôtre fils*; non point ſorti de vos flancs, mais par cette maternité toute divine d'amour & de charité qui vous fait être Mére de tous les

(*a*) Matth. XII. verſ. 47. &c.
(*b*) Jean XIX. verſ. 26.

prédeſtinés, dont Jean eſt la figure. Car il faut ſavoir, qu'il y a eu des prémices de tout, mais en petit nombre : les Rois dans l'étable furent les prémices de la gentilité ; Jean eſt les prémices de toutes les filiations ſpirituelles. Il en avoit reçu le gage ſur la poitrine de ſon maître à la Cène, & il en reçut la réalité auprès de la Croix. Auſſi toutes filiations ſpirituelles ſe commencent par le repos, ſe continuent & s'acompliſſent par la croix. O que de miſtères !

4. Mais pourquoi ai-je dit cela ſi non (pour faire voir) que nous ne devons pas être plus atachés à la perfection de nos proches qu'à celles des autres Chrétiens ; que nos proches ne nous doivent être tels, qu'autant qu'ils ſont unis à Jéſus-Chriſt ? Plus nous lui ſommes unis, plus nous ſerons un entre nous. Ce qui fait tous les partages & toutes les diviſions, ce ſont nos défauts perſonnels, & que nous ne ſommes point un en Jéſus-Chriſt. Dans le ciel, où tout ce qui eſt de l'humain ſera détruit, l'union entre les Bienheureux ſera parfaite & invariable, parce qu'ils ſeront tous unis in-

variablement par Jéſus-Chriſt en Dieu. Plus nous ſommes morts à tout le créé, plus nous ſommes un en Jéſus-Chriſt, même lumiere, même cœur, mêmes ſentimens, même nourriture ; où ſeroit la diviſion ? Mais comment unir un cœur rempli de la créature avec le cœur vuide du créé & plein de Dieu ?

LETTRE CCXXV.

L'unité de volonté en Dieu ſe fait par la mort des déſirs & de la volonté propre. On doit ſe laiſſer déterminer par la grace. Stabilité qu'on éprouve.

1. ON a peine à comprendre ce que c'eſt que la mort de la volonté, & l'extinction des déſirs. L'un ſuit néceſſairement l'autre. Comme les fonctions de la vie ſont atachées à l'homme vivant, tant que nous vivons en nous-mêmes nous avons une volonté forte ; mais à meſure que cette volonté paſſe en ſon Dieu par l'union avec lui, les déſirs, qui ſont les productions de la volonté, ſe perdent, juſqu'à ce que nôtre volonté paſſe tellement en celle

de Dieu, qu'elle ſoit faite une même choſe avec la ſienne. C'eſt en ce ſens que la priére de Jéſus-Chriſt (*a*): *Mon Pére, qu'ils ſoient un*, s'entend; car les volontés unies & paſſées en celle de Dieu, ne ſont plus qu'une ſeule volonté. C'eſt ce qui fait que l'on eſt ſi uni les uns avec les autres, & qu'on n'a plus qu'une même volonté. Cela va même juſqu'à l'unité de penſée & de ſentimens.

2. Je crois que vous devez être moins rangé ſur les Communions; mais communier plus ou moins ſelon que le Seigneur vous y portera. Vôtre règle eſt excellente pour un tems: mais il faut dans la ſuite vous laiſſer mouvoir & conduire par vôtre divin poſſeſſeur pour faire ou ne faire pas les choſes; en ſorte que ſi vous aviez atrait pour communier un jour qui ne vous ſeroit pas marqué, il le faudroit faire. Acoutumez-vous à être aiſément remué par l'impreſſion de la grace, & à ne vous déterminer à rien par vous-même.

3. Vous éprouvez une choſe que toutes les ames qui ſont où vous en êtes, éprouvent, qui eſt une certaine

(*a*) Jean XVII. verſ. 21.

ſtabilité, cauſée par une foi goûtée. On éprouve que l'édifice ſe bâtit ſur la roche vive, Jéſus-Chriſt, & qu'il n'eſt point ſur un ſable mouvant, comme l'édifice des hommes. Ce n'eſt point à nous de penſer comme nous ferons dans un tems ou dans un autre; mais bien à nous laiſſer tels qu'on nous fait être de moment à autre.

LETTRE CCXXVI.

Unions, communications, motions ſpirituelles. Charité de Dieu envers les hommes. Sa voix entendue de ſes brebis.

1. VOus avez expliqué en peu de mots la nature de l'union (*a*) ſimple, générale, qui ne forme nulle eſpèce, parce qu'elle ſubſiſte en Dieu. Je vous trouve en Dieu, & Dieu en vous. Plus je ſuis unie à Dieu, plus je vous trouve en lui. Ce qui me paroit plus marqué eſt, que quelquefois il ſe fait en moi un réveil comme ſi mon ame ſe répandoit plus abondamment dans la vôtre, & comme ſi elle

(*a*) Spirituelle, des ames unies en Dieu.

tiroit la vôtre à une parfaite unité ; & cela d'une maniere auſſi pure que nue.

2. Comment n'auriez-vous point de doutes ſur moi, qui en aurois infiniment moi-même ſi je pouvois réfléchir ? Lorſqu'il m'en eſt venu, ils ſe ſont évanouïs quelquefois par une lumiere qui me faiſoit comprendre, que Dieu prenoit plaiſir de ſe glorifier dans les ſujets les plus foibles & les plus défectueux, afin que la force n'en fut pas atribuée à l'homme, mais à lui ſeul : mais le plus ſouvent tout ſe perd dans une entiere indiférence de tout ce qui me regarde. Je ſuis contente de ſervir aux deſſeins de Dieu en ſa maniere : apres quoi, il fera de moi ce qu'il lui plaira : ce n'eſt plus mon afaire.

3. Hier il me vint quelque penſée ſur ce que je me trouvois dans la diſpoſition que je vous ai marquée, ſi je ne me la procurois peut-être pas. Cela me paroiſſoit impoſſible, ſans ſavoir pourquoi. J'eus la penſée, que ſi c'étoit l'eſprit de Dieu qui produiſoit cela en moi, une perſonne, qui eſt bien à Dieu & qui étoit préſente, en reſſentit les éfets, ſans rien marquer de ce que je penſois : auſſi-tôt cette perſonne entra

dans une profonde paix ; & me dit, ſans ſavoir ce que j'avois penſé, qu'elle goûtoit auprès de moi quelque choſe de Divin. Je ne vous mande ces choſes que par fidélité, ſans prétendre que vous vous arrêtiez à rien : car Notre Seigneur me fait cette miſéricorde, que je ne juge de rien de tout ce qui me regarde ; mais je fais aveuglément ce que je crois ſa volonté ; & je ſuis toute prête de me demettre de mes penſées ſi vous, M. pour qui Notre Seigneur me donne une confiance entiere, me le diſiez. Ne m'épargnez pas lorſque vous verrez du défaut ou de la mépriſe : pour de la droiture, il me ſemble que Notre Seigneur m'en a donné beaucoup, & une extrême ſimplicité qui exclud également le retour & le propre interêt du tems & de l'éternité.

4. J'eus hier une forte impreſſion de croix : J'étois au lit, car mon accès a été de vingt-ſix heures, & j'en ſuis fort foible :) tout ce que je pûs faire fut de dire avec Jéſus-Chriſt, me voici prête à toutes vos volontés ! ne m'épargnez pas ! Il ſe fit en moi une nouvelle alliance avec la croix avec l'im-

preſſion de ces paroles, (a) *Sponſabo te in fide, & in æternum.* Je ne ſaurois m'empêcher de vous écrire avec la ſimplicité d'un enfant. Lorſque vous ſerez importuné de moi, dites le moi avec une extrême ſimplicité. Je crois comme vous, qu'il ne ſeroit pas à propos que j'euſſe la conſolation de vous voir ſouvent, & je voi que Notre Seigneur ſuplée de loin à tout. Lorſque je vous l'ai mandé je ne croyois pas même que cela fût faiſable par raport à vous: je le fais par fidélité, & je reſte morte, ou plutôt très-indiférente au ſuccès. C'eſt à moi à vous expoſer les choſes dans ma ſimplicité, & à vous à agir ſelon vos vües, & ſuivre ce je ne ſai quoi qui vous fait embraſſer les choſes ou les rejetter: pour moi, je ne ſuis capable que d'obéir à ce certain inconnu qui veut auſſi que je vous obéiſſe en mille choſes. En vous écrivant même je trouve à preſent ce je ne ſai quoi d'auſſi pur qu'intime, qui m'unit à vous, & qui me convainc que l'éloignement des lieux n'empêche nullement la communication

(a) Oſée 2. ℣. 19, 20. *Je t'épouſerai en foi, & pour toujours.*

des purs eſprits. Uſez en en ſimplicité, & contentons nous de nous voir en Dieu : & je prierai Notre Seigneur qu'il ſuplée à tout. C'eſt en lui que je vous ſuis ce que lui-même a fait pour ſa gloire : vous le verrez un jour.

5. Il y a deux jours qu'il m'étoit montré par une expérience ſecrette la charité de Dieu pour les hommes, & comment cette charité le faiſoit, pour ainſi dire, ſortir de lui-même pour ſe répandre dans les cœurs diſpoſez à le recevoir : comment tout l'amour des hommes n'eſt qu'un point auprès de cette charité infinie de Dieu, qui eſt comme un torrent qui deſcend avec impétuoſité, mais remonte dificilement. J'éprouvois cela en quelque ſorte à votre égard & à celui de quelqu'autre diféremment. Il y a huit ou dix jours qu'il me fut imprimé ; *Mes brebis entendent ma voix*, & ce que c'étoit que cette voix pleine de ſilence, qui s'entend de toutes les brebis du troupeau de Jéſus-Chriſt.

LETTRE CCXXVII.

S'aimer mutuellement en Dieu, ne périt point par la mort. L'état de pauvreté & nudité ſpirituelle eſt un état de juſtice, d'honneur qu'on rend à Dieu, & de pureté. Charmes de la mort. S'abandonner à Dieu aveuglement.

1. COmme mon mal eſt d'une nature où il y a autant à craindre qu'à eſpérer, (à parler ſelon l'homme), j'emploie les forces que j'ai aujourd'hui, à vous écrire. Je n'aime que Dieu ſeul; & je vous aime en lui plus que perſonne du monde; non d'une maniere diſtincte de Dieu, mais du même amour dont je l'aime, & dont il s'aime en moi: & cet amour eſt éternel, & la mort n'y fera nulle altération; au contraire. Je ſuis cependant certaine que je ne mourrai point à quelque extrémité que je puiſſe aller, ſi je vous ſuis encore utile; & ſi je ne vous la ſuis plus ſur terre, j'ai cette confiance, que ſi vous voulez bien reſter uni à mon cœur, vous me trouverez toûjours en

Dieu & dans votre beſoin. Je ne ſai ſi vous avez déferé à ce que je vous ai dit pour votre afaire : ſi vous l'avez fait, je vous prie de pourſuivre la carriere ſans craïnte & ſans ſcrupule ; d'être perſuadé que Dieu vous veut (*a*) par la plus extrême pauvreté ; que c'eſt la voye de la juſtice, où il ne régne que le ſeul honneur & la ſeule gloire de Dieu : plus la créature perd ſes interêts, plus Dieu trouve les ſiens. Soyez perſuadé que la vraye pureté conſiſte dans l'entiere deſapropriation.

2. C'auroit été bien de la conſolation pour moi, ſi je meurs, de vous voir ; mais comme c'eſt une choſe dificile, je n'y penſe point : c'eſt en Dieu que je vous voi : c'eſt en lui que je ne vous dirai point le dernier adieu ; car quel que ſoit mon ſort, je ſerai toûjours à Dieu. Je ſalüe tous : je ne les oublierai pas ſi Dieu le veut. Agréez que je vous embraſſe des bras de ſon amour. Que la mort a de charmes ! Elle n'a qu'une main ſecourable, qui tire le rideau qui cache des beautés infinies, & qui en manifeſte la poſſeſſion.

3. Il n'y a qu'une choſe pour vous

(*a*) *Ou* pour.

qui eſt l'Evangile éternel de la volonté cachée de Dieu. Allez tête baiſſée en enfant : ne penſez pas un moment à l'avenir : c'eſt à Dieu d'y penſer pour vous, & il y penſera éficacement, & d'autant plus, que vous ſerez plus abandonné à lui.

LETTRE CCXXVIII.

A une perſonne qui lui étoit intimement unie en Dieu, & qui ſe mouroit. (*a*)

J'Ai toûjours crû que vous mourriez de cette maladie, & même j'avois au cœur que vous ne paſſeriez pas la Fête-Dieu. Je perd en vous le plus fidéle & même l'unique ami ſur lequel je pouvois fonder. Je ſens ma perte ; mais cela ne m'empêche pas de me réjouïr de votre bonheur. Je vous porte envie ; & il me ſemble depuis quelque tems que Notre Seigneur a mis une grande conformité entre nous : il vous

(*a*) C'eſt Mr. Fouquet Frere du Surintendant des Finances. Voy. ſa vie Tom. 3. Chap. 15. art. 3.

a reduit pour cela au point où vous êtes. M. disoit que nous étions semblables. Je vous envoye la bénédiction du Divin Maitre. Partez, ame bienheureuse, & allez recevoir la recompense reservée à tous ceux qui, comme vous, seront à lui sans ménagement ni retour. Allez entre ses bras, préparez le lieu ; priez pour les enfans & pour la mére, qu'ils ne s'écartent jamais ni pour le tems ni pour l'éternité de sa volonté suprême & adorable. Allez, partez au Nom du Seigneur ! & que nous soyons unis dans l'éternité comme nous l'avons été dans le tems ! J'espére de la bonté de Dieu que je serai préſente au moment de votre mort en esprit & de cœur pour vous recevoir avec le Divin Maitre qui vous atend. Soyez mon Ambassadeur auprès de lui pour lui dire que je l'aime.

LETTRE CCXXIX.

Les opérations intérieures de Dieu ſont inconnues à la raiſon, & la voye à la vie, pénible, & étroite. Pourquoi Dieu donne, puis ôte ſes dons. Union des ames en Dieu.

1. JE vous prie de ne vous confeſſer que lorſque Dieu vous en donnera le mouvement. Comme c'eſt un Dieu d'ordre, il vous le donnera aſſez ſouvent pour ne point indiſpoſer vos domeſtiques. Abandonnez vous donc à lui ſans reſerve, car il veut prendre beaucoup de ſoin de vous.

2. Il eſt aſſez naturel de condamner ce qu'on n'éprouve pas; car le raiſonnement n'ateint jamais là, ni la ſcience : ainſi je ne ſuis point ſurpriſe de voir tant de gens de bien condamner les voyes intérieures, qu'ils ne connoiſſent point. Il faut que Dieu leur en donne l'intelligence par une expérience qui les faſſe revenir de leur raiſonnement, qui étant trop borné, ne peut jamais s'étendre ſur tout ce que Dieu opere.

opere. Dieu ne ſeroit pas Dieu s'il n'avoit d'infinis moyens de ſe communiquer à ſes créatures que ces créatures même ignorent. *O altitudo* (*a*) &c.

3. Plus vous avancerez, plus vous trouverez un chemin inconnu à la raiſon, connu de la ſeule foi & de l'abandon entier, où Dieu ſe plait de conduire dans le ſecret ceux qui ſe livrent à lui ſans reſerve. Il y a le chemin batu par le commun ; mais il y a le ſecret ſentier de l'ami, connu ſeulement de l'amant & de l'aimé. Plus on meurt d'eſprit & de volonté, plus on le trouve. Il eſt parſemé d'épines : l'ami, [il eſt vrai,] conduit ſon aimé longtems ſans lui faire éprouver ſes aimables cruautés ; mais quand il s'agit de le faire ſortir de lui-même pour le faire paſſer en lui par une extaſe d'autant plus merveilleuſe qu'elle eſt ſans changement extérieur & qu'elle eſt durable, ô qu'il faut qu'il en coute ! Il faut mourir à tout ſans reſerve. Les dons nous ſont donnés pour nous faire mourir aux choſes extérieures & ſenſibles : mais Dieu vient lui-même nous faire mou-

(*a*) Rom. 11. ℣. 33. &c.

rir à ces mêmes dons & aux choſes ſpirituelles, pour nous faire paſſer en lui. Mais (*a*) *que la porte qui introduit à cette vie* divine *eſt étroite*! Il faut être nud pour y paſſer. C'eſt ce qui a fait dire à Jéſus-Chriſt, d'une maniere que peu entendent : (*b*) qu'il ſeroit *plus facile qu'un chameau paſſât par le trou d'une aiguille qu'un riche n'entre au Royaume des cieux.* Le Royaume des cieux eſt la perte de nous-même en Dieu : mais cela ne ſe fait que par Dieu même. Auſſi Jéſus-Chriſt ajoute-t'il : *Ce qui eſt impoſſible à l'hommes eſt poſſible à Dieu.*

4. Je me trouve très-unie à vous. Vous avez bien raiſon de dire que ces ſortes d'unions n'ont rien de raportant à tout ce qui eſt d'amitié extérieure. Il eſt impoſſible qu'elle ſoit diviſée de Dieu, puis qu'elle unit davantage à lui. C'eſt en ce ſens qu'il demande (*c*) que nous ſoyons *un*, *& que tout ſe reduiſe à l'unité.* La vie intérieure eſt une vie évangelique. L'Evangile s'exprime & s'explique dans les ames intérieures ſans qu'elles ſachent comment cela ſe fait.

(*a*) Matth. 7. ℣. 14. (*b*) Matth. 19. ℣. 24, & 26. (*c*) Jean 17. ℣. 21. 23.

LETTRE CCXXX.

Que tout eſt & doit demeurer à Dieu, qui doit diſpoſer de nous comme il lui plait, ſans que nous y ayons égard pour nous mêmes.

1. LA M. étoit une grande ſervante de Dieu, & bien prévenue de lui dès ſa jeuneſſe. Dieu a, comme vous dites fort bien, couronné ſon ouvrage, car il eſt certain que tout vient de lui, & l'on ne peut rien atribuer à la créature ſans lui dérober ſa gloire. O mon Dieu, qu'il y a dequoi ſe conſoler dans la vie lorſqu'on penſe que tout bien eſt à vous, & que tout le mal eſt à nous & de nous; que vous n'êtes ni moins grand, ni moins ſaint, pour toutes nos miſéres ! *Tu Solus Sanctus* &c. au contraire, c'eſt dans nos foibleſſes que nous trouvons notre force.

2. Vous avez raiſon de dire, que les (a) aſſurances ne ſont pas de ſaiſon.

(a) *c. a. d.* Les marques ſenſibles & perceptibles pour êtres aſſurés.

La foi nous doit tenir lieu de tout, l'amour, la ſimplicité, la petiteſſe, tendant ſans tendance aperçue à n'être rien, & moins que rien. Cet état nous donne inſenſiblement & peu à peu une ſainte haine de nous-mêmes & un amour pour Dieu très-épuré, ſans vue ni retour ſur nous-mêmes ni ſur notre bien comme nous étant propre. C'eſt le bien *comme nous apartenant* qu'il faut perdre éternellement, afin qu'il ne reſte en nous que le bien de Dieu; non afin que nous l'uſurpions, mais afin qu'il lui demeure propre, ſans nous en rien aproprier. Il faut donc perdre toute vue ſur nous-mêmes le bien étant à Dieu & le mal à nous, ſans pour cela nous décourager. Il ſufit que DIEU EST CE QU'IL EST. Tant que nous ſommes en nous-mêmes, nous nous atribuons l'amour de Dieu, nous cherchons à le ſentir & connoitre en nous: mais lorſque ſortant de nous-mêmes nous paſſons en Dieu, cet amour ſe tranſporte en lui, & l'on comprend fort bien, qu'il eſt retourné à ſon principe, parce que la créature n'y prend plus rien; elle ſe laiſſe en Dieu dans une entiére pureté.

3. Vous faites bien de vous laiſſer à toutes les diſpoſitions où nous met le divin Maitre comme une bonne petite fille, qui n'en veut avoir aucune que celle qu'il veut bien lui donner. Ce n'eſt pas à nous à examiner ſi nos diſpoſitions ſont réelles ou imaginaires : mais c'eſt à nous à reſter dans la place où Dieu nous met, ſans vouloir en chercher d'autre, ni douter de celle que nous avons. Il ne faut dans notre voye ni doute ni aſſurance ; mais reſter délaiſſée & ſacrifiée au bon plaiſir du divin Maitre. Il tirera toûjours ſa gloire en nous & de nous quoi qu'il arrive. Il faut donc recevoir [de lui] toutes les diſpoſitions, quelles qu'elles ſoient. J'ai bien de la joie du progrès que fait N. & je lui ſouhaite toûjours plus d'étendue & de largeur. Il avoit beſoin d'une conduite qui ne l'arretât pas en lui-même par des retours ſur ſes défauts, mais qui le mit au large.

LETTRE CCXXXI.

Se contenter de Dieu ſeul, même imperceptiblement.

1. NE doutez point, ma très-chere ſœur, que vous ne me ſoyez fort préſente, quoique je ſois éloignée de vous. Toutes les créatures ne vous rendroient point plus aſſurée quand elles ſeroient proche de vous, ni auſſi ne pourroient vous donner plus de doute bien qu'elles vous fuſſent contraires. Il faut vous accoutumer à n'avoir que DIEU SEUL, ſans même croire l'avoir. O quelle paix pour une ame qui ne prétend plus rien! Lors qu'elle ceſſe d'eſpérer, elle ceſſe auſſi de craindre.

2. Vous êtes à Dieu: que celui qui a commencé (*a*) acheve de vous briſer; & qu'il vous donne la conſolations de ne vous épargner pas. Vous êtes à lui pour lui. C'eſt aſſez. Oui, c'eſt aſſez: & beaucoup plus que nous

(*a*) Job. 6. verſ. 9. 10.

ne ſaurions penſer. Croyez vous heureuſe dans vos plus grands maux ; & à quelque extrémité que votre mal puiſſe aller, baiſez la main qui vous frape : & ſi vous croyez ne la point aimer, ſoufrez encore cette peine, & contentez vous de l'amour que Dieu ſe porte à lui-même ſans ſentir ce contentement. Je ne ſerai jamais éloignée de vous quoique je le paroiſſe : & plus toutes créatures vous manqueront, plus vous ſerez bien.

LETTRE CCXXXII.

Etendue d'un cœur en Dieu. Pureté & jalouſie de Dieu.

1. QUelque étendue que Dieu donne à notre cœur, il eſt ſi immenſe, & notre cœur ſi petit, qu'il ne faut pas s'étonner que Dieu ſe ſerve de tous moyens pour l'élargir. Laiſſez étendre le vôtre à l'infini. Le mien m'étoit montré ce matin d'une immenſité étrange, & cependant encore petit, quoiqu'il ſoit à toutes épreuves :

mais c'eſt qu'il eſt fini, parce qu'il eſt créé. Il eſt fondu, perdu dans l'increé; cependant ce qui lui eſt communiqué, même pour les autres, le preſſe; parce qu'il n'en eſt pas déchargé à ſouhait. Je déſire qu'il paſſe tout dans le vôtre, & que nous ne ſoyons faits qu'une ſeule & même choſe.

2. Que Dieu eſt pur! Les tentations & miſéres auxquelles il nous livre, qui paroiſſent nous ſalir extérieurement, ne viennent que de ſon extrême pureté: de là vient qu'à quelque extrémité qu'il reduiſe, il ne veut pas que l'on ſe faſſe pitié. Il ne veut pas même que l'on ſe regarde; le moindre regard & le plus leger interêt pour ſoi-même, l'offenſe ſi fort, qu'il le punit très-ſevérement; & l'ame expérimentée & éclairée découvre en Dieu une délicateſſe de pureté que tout autre n'imagineroit jamais, & la prendroit ſouvent pour défaut.

O jalouſie, ô pureté, ô vérité de mon Dieu, pénetrez vivement & éficacement le cœur de mon cher frére! qu'il ſoit rendu par vous-même une victime pure, ſainte & ſans tâche, qui puiſſe vous être oferte par vous-même

dans un ſacrifice de ſuave odeur ! Frapez ſur moi, & qu'il ait l'utilité de ces coups ; non en proprieté, mais pour vous le rendre plutôt changé en vous-même, Seigneur JESUS !

LETTRE CCXXXIII.

N'avoir égard qu'à ce que Dieu eſt tout, & l'homme rien. S'ouvrir mutuellement le cœur. Se laiſſer conduire au Tout-puiſſant, qui eſt avec nous, & ne rien craindre. Unions divines.

1. JE commence par la fin de votre lettre, pour vous dire, que la réflexion que vous y faites ne vaut rien du tout. Je vous connois non par le bien ou le mal que vous me dites ; mais en Dieu : & c'eſt en lui que je ſai que quand il vous auroit fait toutes les graces poſſibles, vous n'en ſeriez pas plus eſtimé de moi. Dieu eſt grand en lui & pour lui, & il n'eſt grand en vous que pour vous rendre très-petit. Toutes les miſéres que vous pourriez me dépeindre ne me feront pas non plus vous

moins eſtimer. Dieu eſt tout, & vous n'êtes rien. Y a-t'il quelque choſe au deſſus & au deſſous de cela ? Ecrivez moi donc ſimplement & ſans réflexion tout ce que vous éprouvez ; & croyez qu'une réflexion d'humilité eſt contraire à la parfaite humilité, qui eſt, l'anéantiſſement.

2. Je reprens le commencement de votre lettre pour vous dire, que vous devez vous ouvrir avec ſimplicité à N. Nul ne peut mieux vous convenir : il a la ſcience, la droiture & l'expérience. C'eſt un autre moi-même, Dieu me l'ayant donné d'une maniere bien ſinguliere & par un coup de ſa droite : & bien loin que l'ouverture que vous aurez avec lui puiſſe nuire à notre commerce, cela ſerrera notre union ; car nous devons être tous un en Jéſus-Chriſt : C'étoit la priere qu'il faiſoit à ſon Pére. Tant que mes lettres vous ſeront utiles, ne les épargnez pas : lors qu'elles ne le ſeront plus, le Maitre ſaura bien en tarir la ſource. Je crois que vous devez me dire toutes les penſées qui vous viennent ſur moi : quelque deſavantageuſes qu'elles puiſſent être, elles ne me feront pas de peine. Il vous peut

venir ſouvent des doutes ſur moi; mais en me les diſant, ſans que je me juſtifie ils ſe diſſiperont: ſi vous les gardez, cela feroit des milieux qui vous feroient bien du tort, & empêcheroient les progrès de la grace en vous.

3. Laiſſons dire toutes les créatures, Dieu eſt un Dieu EMANUEL, *Dieu avec nous*, qui ſe fait expérimenter. L'Expérience eſt au deſſus de toute raiſon. Laiſſez vous conduire en enfant: il vous fera faire plus de chemin en un jour, que vous n'en feriez par vos propres pas en pluſieurs années. C'eſt un géant dont la courſe rapide ateint les deux extrémités de la terre: *C'eſt lui* (*a*) *qui éléve le petit de la pouſſiére, & qui renverſe les puiſſants de leur trône*: C'eſt lui enfin qui (*b*) *fait en nous toutes nos œuvres*. Il ne veut qu'un aveu ſincére & éficace de notre impuiſſance: je dis *un aveu éfficace* de notre impuiſſance: car bien des gens la confeſſent de bonne foi qui n'agiſſent pas ſelon leur créance; puiſqu'ils agiſſent comme ſi tout dépendoit d'eux. Laiſſons tout faire à ce Dieu puiſſant; & c'eſt confeſſer éficacement

(*a*) Pſ. 112. ℣. 7. Luc 1. ℣. 52. (*b*) Iſa. 26. ℣. 12.

notre foibleſſe : c'eſt ſuivre le conſeil de S. Pierre, qui eſt, (a) de *nous humilier ſous la main puiſſante de Dieu.* Comment ſommes-nous humiliés ſous ſa main ? C'eſt lors que nous nous laiſſons mouvoir & conduire par cette divine main. Quelle eſt cette main, ſinon la volonté de Dieu ? N'eſt-ce pas elle qui a tout fait au ciel & ſur la terre ? C'eſt cette volonté divine qui dévore notre volonté & emporte tous nos déſirs comme le vent emporte avec impétuoſité quelque choſe.

4. Vous avez raiſon de ne rien craindre : celui qui n'a plus que Dieu, ne ſauroit plus rien perdre. Quand je mourrois, quand tout périroit, Dieu ſeroit toûjours le même ; & ſi Dieu a réſolu de ſe communiquer à vous par ce miſerable canal, la mort n'empêcheroit point cette communication, puiſque l'ame par qui elle eſt faite eſt immortelle. Ces unions ſont trop pures pour laiſſer des craintes & des déſirs. C'eſt l'homme en nous qui atire ces choſes, mais Dieu tout pur & indépendant les laiſſe. Plus vous irez en avant, plus vous éprouverez combien ces unions ſont éloignées des idées des hommes.

(a) 1 Pier. 5. ℣. 6.

LETTRE CCXXXIV.

Suivre en toutes choſes les mouvemens de la grace avec fidélité : après quoi, la vie de Dieu nous devient comme naturelle. Pour ſuivre Dieu il faut mourir aux égards humains.

1. JE vous prie au nom de Dieu de ne vous gêner point ſur le nombre de vos Communions par ſemaine, ni ſur pluſieurs de ſuite. Il n'eſt plus queſtion d'autre choſe pour vous que de ſuivre les mouvemens de la grace ſur tout, ſans interruption. Lorſque vous aurez au cœur de me voir, ou ne me voir pas, faites le ; & ne gênez point l'eſprit chez vous. Lorſqu'on le gêne, il ſe retire. C'eſt une des choſes que S. Paul a voulu dire lorſqu'il nous exhorte de (*a*) *ne point éteindre l'eſprit.*

2. La pratique de ſuivre le mouvement de la grace eſt très lumineuſe. Plus nous la ſuivons, plus elle ſe manifeſte. L'Eſprit de Dieu ſe tait lorſque

(*a*) 1. Theſſ. 5. ℣. 19.

nous lui ſommes infidèles. Plus nous lui obéiſſons, plus il demande d'être obéï; enſorte qu'il nous conduit comme par la main, même dans les plus petites choſes. Cet eſprit en nous devient auſſi naturel que la reſpiration. Plus il va avançant l'ame dans ſa lumiere, plus il devient délicat & imperceptible; enſorte qu'il en arrive comme j'ai dit qu'il arrive de la reſpiration: nous la ſentons lorſqu'elle n'eſt pas aiſée; mais lorſque nous nous portons bien, nous reſpirons ſans penſer ſi nous reſpirons. Il en eſt ainſi de la vie de Dieu en nous. Dieu après nous avoir fait mourir à nous-mêmes, devient nôtre réſurrection & nôtre vie: alors (*a*) nous ne vivons plus; mais Dieu vit lui-même en nous de ſa vie. Pour parvenir là, il faut donc ſuivre Dieu avec autant de docilité que de promptitude. Cela vous ôtera inſenſiblement vôtre lenteur naturelle, & vous rendra tout autre que vous n'êtes.

3. Pour ſuivre Dieu, il faut mourir à bien des reſpects humains, qui ſont plus dans nôtre idée que dans la vérité: car le Seigneur couvre lui-même

(*a*) Gal. II. verſ. 20.

ce qu'il fait faire. Souvent la terreur d'être remarqué nous empêche d'être fidèles à Dieu, & c'eſt une terreur panique : car plus nous ſommes abandonnés, moins on remarque ce que nous faiſons. Cela eſt ſi vrai, que dans les condamnations que l'on a faites de ma conduite, on a inventé ce que l'on a dit, & l'on n'a point cenſuré ce qui étoit peut-être véritablement digne de cenſure aux yeux peu éclairés. Je vous exhorte à ſuivre Dieu, parce que je comprens ſon deſſein ſur vous.

LETTRE CCXXXV.

Nouveau jour, levé dans l'ame. Ne regarder que Dieu, & tout en lui, auquel il faut ſe laiſſer régir.

1. JE vous entends à merveilles. Ce nouveau jour que vous éprouvez eſt un commencement de ce jour éternel. C'eſt cette aurore qui commence à paroître, & qui vous conduira juſqu'au jour parfait. C'eſt cette nouvelle vie en Dieu, dont il donne les pré-

mices. C'eſt cette lumiere pure & générale, lumiere de la foi, qui après avoir acompagné durant toute la voye tantôt comme lumiere douce & ſuave, tantôt comme lumiere ténèbreuſe & obſcure, devient enfin lumiere ſimple & pure, lumiere de l'éternité, qui donne un jour nouveau. C'eſt alors que Jéſus-Chriſt, Sageſſe éternelle, ſe léve dans l'ame (*a*). *Il n'y a plus de ſoleil ni de lune ; parce que l'Agneau eſt la lumiere* qui éclaire, lumiere qui n'a rien de dur ni de doux. Dans les commencemens elle ſe fait remarquer : mais dans la ſuite, ſon étenduë, ſa pureté, ſa généralité, fait qu'on ne la diſcerne plus. L'œil de l'ame s'acoutume à être éclairé ſans penſer à ce qui l'éclaire & ſans vouloir le ſavoir. Voila, ce que j'ai à dire en bégayant (*b*) : *Ciel nouveau, terre nouvelle*, c'eſt la céleſte Jéruſalem, c'eſt cette céleſte *Jéruſalem qui deſcend du Ciel.* Hélas, que n'y a-t-il des cœurs pour la recevoir !

2. Le refus que N. a fait d'aider les perſonnes qui veulent s'adreſſer à lui, eſt un éfet de ſon humilité-vertu : mais il ne s'agit pas ici ſi vous êtes ou plus

(*a*) Apoc. 21. ℣. 23. (*b*) Apoc. 21. ℣. 1. 10.

ou moins éclairé que lui : il s'agit qu'il ſe prête à ce que Dieu veut de lui, ſans ſe regarder ni les autres. J'aurois donc voulu de tout mon cœur qu'il eut fait cela ſimplement, ſans ſe regarder, ni vous propoſer : car Dieu n'envoye pas toutes les ames aux plus parfaits, mais à ceux dont il eſt reſolu de ſe ſervir : car quelquefois Dieu veut ſe ſervir ſpécifiquement de certaines perſonnes pour d'autres. Ainſi il faut que N. aide avec petiteſſe & ſimplicité ceux qui s'adreſſeront à lui. Dieu ſe ſervira peut-être de cela pour lui étendre le cœur. Pour vous, ce qu'on penſe de vous ne vous doit faire ni bien ni mal ; & vous n'en êtes ni plus parfait, ni plus imparfait. N. regarde encore le parfait dans la créature : c'eſt ce qui l'a fait parler comme il a fait ; au lieu que le bon & le beau eſt Dieu ſeul, & en Dieu ſeul.

3. Lorſque par le tranſport de l'ame en Dieu elle a tranſporté avec elle toutes les créatures dans leur être original, & qu'elle entre dans ce jour éternel, elle ne voit plus rien dans la créature comme lui apartenant ; elle ne regarde plus le plus ou le moins

de perfection en elle ou dans les autres ; elle ſe donne pour ce qu'elle eſt, & comme un inſtrument entre les mains de Dieu, qui les choiſit dans la boutique de l'amour proportionnés à l'ouvrage qu'il en veut faire. Que N. ne vous renvoye plus les gens, à moins qu'il ne fût ſurchargé ! Que je voudrois qu'ils vinſſent en foule, & que le Maître fût connu & aimé ! Etendez votre Régne, ô mon cher Maitre !

4. Prenez le tems que vous pouvez avoir pour mettre ordre à vos petites afaires ; car plus vous ſerez en reſte, plus le monceau s'acumulera. Nous ſommes comme cela ; nous faiſons les afaires d'autrui, & point les notres : mais pourvû que nous travaillions dans la volonté du Maitre, il n'importe à quoi ni comment. Soyons un en Dieu : il n'y a plus en lui de nombre, ni de diſtinction, ni d'eſpèces.

Bienheureuſe ſervitude,
Qui donnes la liberté !
Bienheureuſe ſolitude,
Tu montres la vérité !
Bienheureuſe quiétude,
De toi je ſuis enchanté !

Je ne parle pas de la ſolitude extérieure, qui n'eſt rien ; mais bien de la ſolitude de toutes choſes & de nous-mêmes, qui donne le repos de Dieu.

LETTRE CCXXXVI.

Etat de l'ame perdue en Dieu. Impuiſſance de douter. Familiarité divine. Béatitude accidentelle.

1. C'eſt aujourd'hui la fête de mon divin petit maitre. Il me ſaiſit ſi fort que rien plus, & vous êtes de la partie. Il me met dans l'eſprit, que la concupiſcence, ſoit de l'eſprit ſoit du corps, eſt enchainée comme un dragon : c'eſt lui-même qui l'a liée comme Satan fut lié : je ne ſaurois la craindre, & elle ne me peut endommager ; non par aucune vertu qui ſoit en moi, mais parce que le cher petit Maitre la tient liée. Je ne crains pas même qu'il la délie. S'il la vouloit délier, j'en ſerois contente : mais il m'aime trop pour cela. Ce n'eſt pas que je déſire qu'il en uſe de la ſorte : mais tel eſt ſon bon plai-

ſir, & ſon plaiſir fait le mien. Je me moque en lui de tout l'enfer. Je vous dis bien plus, c'eſt que mon divin petit Maitre ne voudroit pas me fâcher: & quand il me donne mouvement de lui dire de (*a*) faire quelque choſe, il m'obéit, & c'eſt à lui qu'il obéit. Depuis que nous n'avons en nous deux qu'une volonté, tout va le mieux du monde. Le raſſaſiement parfait de l'ame marque bien qu'elle poſſéde le Bien ſouverain: car il n'y a que lui qui puiſſe remplir notre cœur d'une maniere comble.

2. Vous dites, que *la concupiſcence de la chair eſt plutôt détruite que celle de l'eſprit.* Il faut vous dire comme je conçois les choſes par l'expérience. Lorſque Dieu commence de ſe communiquer à notre cœur par ſon infuſion divine, il amortit ſi fort les ſentimens de la chair, qu'il n'en reſte preſque pas d'ateinte. Cependant l'eſprit eſt alors très-vivant & très-proprietaire. Enſuite Dieu ſemble ſe ſervir des revoltes de la chair pour détruire les proprietés de

(*a*) Cela ſe voit auſſi dans Ste. Gertrude Liv. III. Chap. 30. dans St. Catherine de Genes, au Chap. 29. de ſa Vie; & dans pluſieurs autres ſaintes ames.

l'eſprit : & alors on aperçoit que l'eſprit ſe purifie à meſure que la chair ſemble devenir plus rebelle. Mais à meſure que par la revolte involontaire de la chair l'eſprit ſe trouve de plus en plus aſſujetti à Dieu, cette chair s'aſſujettit à l'eſprit. Dans l'ordre de la création la chair étoit ſoumiſe à l'eſprit, parce que l'eſprit étoit ſoumis à Dieu : mais lorſque la volonté ſe retira de la ſoumiſſion à Dieu, la chair fut revoltée contre l'eſprit. L'eſprit parfaitement ſoumis n'eſt gueres incommodé des revoltes de la chair.

3. Je ne ſai, mon cher P. d'où vient que tout ce que l'on me peut dire ne me peut faire douter. Je me trouve avec une parfaite démiſſion d'eſprit, & ſans nulle volonté : cependant, il y a en moi un témoignage de la vérité fonciere que rien du monde ne peut ébranler. Ce n'eſt point entêtement, ni une choſe forgée ; mais c'eſt un je ne ſai quoi d'inalterable que le Maitre opere. Toutes (*) les raiſons du monde ne me ren-

(*) *Voyez* la Vie de Ste. Thereſe aux Additions, Relation I. pag 401. Edit. d'Anvers *Ses* nouvelles Lettres Lett II. pag. 401. Ste. Angele: chap. 27. *ou dans l'Edition de Cologne* pag. 288. 301. 314.

droient point ni plus aſſurée ni plus en doute. Nulle raiſon n'entre là. Cela eſt, parce que cela eſt. C'eſt l'immutabilité de Dieu, qui ſe trouve en Dieu & non dans la créature. Il me paroit que toutes les dificultés des Théologiens viennent de ce qu'ils regardent les choſes comme dans la creature, au lieu de les voir en Dieu, qui tient ferme qui il lui plait.

4. Cette créature en elle-même eſt toûjours péchereſſe & péché : mais lorſqu'il plait au Maitre de faire une ſuſpenſion de ces choſes, & de perdre cette ame en ſoi, elle n'eſt plus rien de cela ; non par aucune qualité naturelle, mais par le pouvoir de Dieu. Qui peut nier l'étendue de ce pouvoir ſuprême ? & qui peut dire que ce Dieu, dont l'amour eſt auſſi infini qu'il eſt gratuit, ne donnera pas ces marques de ſon amour à qui il lui plait ? Il ne conſulte que ſon amour même pour aimer. Quelle raiſon a-t-il de m'aimer comme il fait ? Oui, il m'aime, & je n'en puis douter, ni que ſon amour ne le porte à faire pour moi ce que je ferois pour lui ſi j'étois Dieu. Non que j'aie aucune prétenſion ni aucun interêt pour moi-

même plus que pour un autre. Je le dis, parce qu'il eſt vrai, & qu'il me le fait dire. Je ſai qu'il vous aime de même, & qu'il ne m'aimeroit s'il ne vous aimoit pas.

5. C'eſt la vérité éternelle en elle-même, qui prouve au dedans ce qu'elle exprime au dehors groſſiérement. Ce ſont les ſecrets mutuels de l'amante & de l'Aimé qui ne ſont connus que d'eux. Qui aura la témérité de s'en mêler ? Lorſque je tiens mon Epoux entre mes bras & que je le poſſéde, l'on me veut perſuader qu'il n'y eſt pas, qu'il eſt bien loin de moi, que je me trompe. Je me ris de tous ces diſcours, & je ne laiſſe pas de careſſer mon Ami. Je lui dis, ſans lui dire, *Aimons nous ; ſoyons un ; & laiſſons crier tous ces gens qui ne ſont ni de mon païs ni mon peuple ; qui ignorent que je vous poſſéde, & que je ſuis parfaitement contente durant qu'ils s'inquiétent pour moi.* C'eſt une choſe tellement ferme & fixe, que rien au monde ne peut faire douter d'une poſſeſſion réelle. On me voudra dire des définitions, & un tas de raiſons pour me prouver par telles & telles circonſtances que je ne puis point poſſéder mon

Epoux. Je [leur] laiſſe dire ces raiſons, que je ne conçois pas même : je n'y puis répondre : je ne ſai point jargonner tous ces termes ; mais je ſai en ma langue que (*a*) *mon Bien aimé eſt à moi, & que je ſuis à lui* ; & que *je ne le laiſſerai point aller.* Si l'on me demande, comment je le ſai ; je ne puis dire autre choſe ſinon que je le ſai parce qu'il eſt véritable. Il m'a falu pour obéir vous apeller mon pére, & vous écrire cela. Mon voyage eſt remis à huit jours le lendemain de l'Annonciation.

6. Quoique j'aie eu des lumieres de foi très pures, nues & profondes ſur les Miſtères qui m'ont été decouverts en Dieu même depuis quelques années, nulle d'elles ne me communique une autre diſpoſition que celle de l'enfance, de la ſimplicité & de la candeur. Le fond n'a jamais varié d'un moment depuis la nouvelle vie. Il a été afermi en Dieu de telle ſorte, qu'il n'y a eu nul changement qu'un avancement plus grand en Dieu : mais pour le péché, il eſt diſparu : & lorſque l'ame en veut (*b*) trou-

(*a*) Cantic. 2. ℣. 16. & Ch. 3. ℣. 4.
(*b*) Voyez Ste Catherine de Genes, en ſa vie. Chap. 44.

trouver dans ſes fautes mêmes, elle éprouve réellement qu'il ne ſubſiſte point. C'eſt une eſclave à laquelle le Roi a oté toutes les marques de ſa captivité: il l'a épouſée. Non ſeulement elle ne penſe plus à ſon premier eſclavage; mais elle eſt comme certaine (en ſon Epoux, & non en elle) de n'y plus retomber.

7. Je ne puis être ſimple avec perſonne comme avec vous. Quoique vous ſoyez ſi ſage, ma ſimplicité trouve que vous lui convenez, que vous ne lui êtes pas plus étranger que moi-même, & qu'il n'y a rien au monde qu'elle ne vous communique. Mon Dieu, que je ſuis innocente! Loin de trouver en moi de la malice, (*a*) je n'y trouve que de la candeur, de la ſimplicité, de l'innocence; de la pureté de mon petit Maître. C'eſt ce qui compoſe tout mon intérieur.

Et cela eſt ſi propre à l'ame en Dieu même, qu'elle en eſt comme béatifiée. Les Bienheureux auront une béatitude accidentelle de leur pureté en Dieu, &

(*a*) *Voyez* la vie de Ste. Angele Chap. 27. ou dans l'Edit. de Col. 1696. la II. Partie. Chap. 1. Section 9. §. 68. pag. 301.

de la pureté de Dieu en eux. Cela eſt ſi fort dans le fond, que l'odeur s'en répand ſur les ſens comme un goût inéfable. Vous la devriez, ce me ſemble, gouter d'où vous êtes. Je vous ſouhaite la bonne Pâque : c'eſt le paſſage de l'ame en Dieu, où vous arriverez d'une maniere éminente.

LETTRE CCXXXVII.

A proprement parler, le pur Amour, dont quelques Saints (*) on dit qu'il nous trompoit, ne trompe jamais.

1. NOn, je ne veux point que l'on apelle l'amour trompeur : il ne le fut jamais. S'il y a dans le monde un amour qui tienne une autre conduite que celle qu'il a tenue ſur vous, ce n'eſt point le vrai & pur amour, mais un amour déguiſé & trompeur, qui ſe cache, parce que l'on ne peut ſuporter l'éclat de la vraie lumiere. L'amour pur, l'amour véritable, celui pour le-

(*) Voyez Ste. Catherine de Genes, en ſa Vie. Chap. 41. (Edit. Holl. 39.)

quel je paſſionne, eſt un amour ſi parfait, que celui qui l'a connu, ou qui a ſeulement ſenti l'odeur de ſes parfums, ne ſe ſauroit arrêter à rien moindre que lui. Pour l'atraper il court avec tant de fureur, qu'il perd tout ce qu'il tient, juſqu'à ce que par la perte de tout il le puiſſe poſſéder ſeul. Mais que dis-je ? Cet amour trop pur, trop nud, qui eſt une ſimple ſubſiſtance deſtitué de tout accident, ne ſe poſſéde point; car s'il pouvoit être poſſedé, il ne ſeroit pas tout pur & tout infini. C'eſt *le Royaume de Dieu* (*a*) *caché dans un champ. On vend tout pour achêter ce champ.*

2. Mais je me trompe. L'amour, comme le tréſor de celui qui a tout perdu pour l'aquerir, n'eſt pas pour cela poſſedé de celui qui l'achette : car que donne-t'on pour ſon prix que l'amour même ? Il faut (*b*) *ſe perdre* encore *ſoi-même* : non pour le poſſéder, mais pour lui ſervir de pâture. C'eſt alors que l'amour ne ſe ſent plus, ne ſe connoit plus, ne ſe diſtingue plus : car ſi nous le pouvons diſtinguer enco-

(*a*) Matth. 13. ℣. 44. (*b*) Matth. 10. ℣. 39.

re, il ne nons a pas conſumés. Ce que nous voyons, connoiſſons, comprenons, eſt un apauvriſſement général de tout ce qui apartenoit à l'amour. Il ne reſte plus que notre nature deſtituée de tout bien, ſouvent revétue de ſon être malin & naturel que l'amour n'abſorbe pas. Celui qui ſe plaint de cela, qui le ſent ou y penſe, a pretendu autre choſe en amour que l'amour même; & par conſéquent il eſt trompé. Ce n'eſt point l'amour qui l'a trompé; mais il s'eſt trompé ſoi-même: car ayant voulu ſe perſuader qu'il ne vouloit l'amour que pour l'amour, il le vouloit pour ſoi: ce qu'il reconnoit à la peine de ſa nudité. Voilà, ce me ſemble, ce qui juſtifie l'amour, & qui aprend qu'il ne fût jamais trompeur.

LETTRE CCXXXVIII.

L'ame à qui & en qui Dieu eſt toutes choſes, ne voit rien en elle qu'elle puiſſe s'atribuer ſinon le néant & la miſére. Ce qui fait qu'elle détache les perſon-

nes de ſoi pour les renvoyer à DIEU SEUL.

1. JE ne ſai, mes enfans, pourquoi vous vous amuſez à une perſonne qui n'a rien de bon, & qui n'a pour partage que la miſére & les défauts. Vous valez tous mieux qu'elle; je le dis en conſcience : ce que je dis, c'eſt comme par reſſort : je ne ſai d'où il vient, ni pourquoi je le dis, n'ayant pas une des diſpoſitions de perfection dont je parle, n'y comprenant même plus rien : tout eſt hors de moi : tout eſt paſſé : je ne ſai ce que c'eſt que le *moi*; ainſi il n'y a rien qui ſe puiſſe nommer. Je parle & agis ſans ſavoir ce que je fais, ni pourquoi je le fais, n'ayant ni vues, ni intentions, ni fin. L'enfer m'eſt auſſi bien dû que le Paradis : le premier me ſeroit donné par juſtice, & le dernier gratuitement.

2. Je ne veux pa vous tromper, ce me ſemble : c'eſt pourquoi, aviſez à vos afaires : car ce que je vous dis, eſt vrai. Je n'ai aucune diſpoſition ni bonne ni mauvaiſe : je ne connois pas plus mon cœur que mon eſprit; tout eſt paſſé pour moi. Ne vous apuyez donc

pas ſur ce qui eſt en l'air ; mais ſur la pierre vive, Jéſus-Chriſt en lui-même pour lui-même & par lui-même. Je ne voi ni mes défauts, ni ceux de mes enfans qu'autant qu'on me les montre dans le moment préſent : je ne puis les leur dire que lors qu'on m'y excite. C'eſt une boule qui va tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : je ne ſai pas ſi elle atteint le but, ne voyant pas même le but. Ainſi, mes enfans, qui ſeriez mes péres, n'ayez d'autre opinion de moi que celle que vous auriez d'un chien mort. Croyez Dieu, aimez-le, & le ſuivez par la mort totale, la petiteſſe, le rien, ne vous comptant pour choſe quelconque, & vous irez bien : vous marcherez dans la *vérité* du TOUT de DIEU & de votre RIEN. Si je ſuis quelque choſe, je ſuis la lavette des écüelles, & rien plus. DIEU SEUL, DIEU SEUL, DIEU SEUL!

LETTRE CCXXXIX.

Il faut atendre en patience l'acompliſſement des promeſſes de Dieu. Les tourmens des Saints ſont des ſources de graces.

1. JE me trouve toûjours de plus en plus unie à vous pour les ames que vous ſavez ; & j'ai toûjours plus de certitude ; que plus nous ſerons unis en petiteſſe & enfance, plutôt Dieu fera ſon œuvre. Ne vous laſſez pas d'atendre Dieu ; car il ne fait rien avec précipitation ; mais il achemine toutes choſes à ſon point d'une maniere ſi naturelle, qu'il ſemble, cet adroit petit Maitre, qu'il n'y penſe pas. Hier, après le départ de N. une parole que vous aviez mis dans votre Lettre, ou vous diſiez *il tarde trop*, où, *c'eſt trop tarder* ; me fit impreſſion. Je voulois la redire à Notre Seigneur, mais il me reprit avant que j'euſſe ouvert la bouche, & me fit entendre les routes de ſa ſageſſe, & comment il préparoit les choſes longues années de ſuite, & les

faiſoit réüſſir à point nommé. Il en uſe dans l'ordre de la grace comme dans celui de la nature. Il pourroit faire que toutes les productions fuſſent parfaites en un jour : mais vous voyez avec quelle patience il fait toutes les choſes. Job le décrit lorſqu'il dit (*a*), *vous m'avez caillé comme le fromage : vous m'avez revêtu d'os & de nerfs* &c. Atendons donc le moment du bon Dieu, qui ſera, auſſi infailliblement qu'il eſt Dieu : & lorſque tout ſera arrivé, vous ſerez charmé de l'Oeconomie admirable de la ſageſſe pour faire tomber les choſes dans le pur naturel. Les plus grands coups de ſa ſageſſe ſe font comme par hazard, &, comme j'ai dit, avec une adreſſe admirable. C'eſt une fineſſe délicate que celle de mon divin petit-Maitre. Il cache ce qu'il y a de de plus grand ſous le plus commun & le plus naturel. Soyons intimement unis, puiſqu'il le veut.

2. Que votre foi ſoit ferme là deſſus : qu'elle ne chancelle point ; mais qu'elle ſoit longanime : & ne diſons point comme les Juifs : demain, l'on dit toûjours demain, & ce demain ne

(*a*) Job. 10. *v.* 10. 11.

vient point. Il viendra, il viendra; & je vous le dis, que (*a*) l'heure eſt déja venue, que les vrais adorateurs adoreront le Pére en eſprit & en vérité. Je ne vous parle pas en héſitant, mais en croyant ſi fermement, que cette foi (qui ne me paroit plus foi) m'eſt une parole de ſubſtance auſſi infaillible que Dieu. Je ſouhaite bien de vous voir, & de communiquer à votre ame un germe de fécondité que la mienne a droit de lui communiquer: & comme vous êtes en Jéſus-Chriſt, & que Jéſus-Chriſt eſt en vous; de même vous êtes en moi & je ſuis en vous, juſqu'à l'unité conſommée. C'eſt dans ce tems *que* (*b*) *le loup & l'agneau doivent vivre enſemble* en union: c'eſt dans ce tems que ſe doit faire la conſommation des promeſſes de Jéſus-Chriſt, dont Il nous eſt venu aporter ſur terre des arrhes & des gages.

3. C'eſt par la perſécution & par l'humiliation des Saints; que s'étant fait comme une ſemence ſur toute la terre, nous allons voir l'intérieur croître & bourgeonner: & c'eſt le fruit des

(*a*) Jean 4. v. 23. (*b*) Iſa. 11. v. 6.

promeſſes, ſans promeſſe, qui me furent faites il y a ſept ans, où étant aux portes de la mort, on me renvoya [ici] pour y voir & y ſoufrir une perſécution grande contre l'oraiſon; & que c'étoit de là même qu'elle s'éléveroit & s'établiroit par tout. Dieu eſt content du tourment de ſes Saints. Ce ſont des ſemences qui vont croître & fructifier dans le ſein de l'Egliſe, après qu'elle aura ſoufert quelque tems les combats qu'Eſaü & Jacob ſe firent dans les entrailles de leur Mére. Elle eſt elle même comme diviſée, cette Egliſe: & quoiqu'elle ſubſiſte toûjours, & qu'elle répande ſon Eſprit en quantité de ſes enfans, bon Dieu, combien d'Eſaüs qui le combatent! Elle ſuporte un mal auquel elle ne peut aporter de reméde: parce que les jours de ſa délivrance ne ſont pas encore venus, & que ſon époux le tolére. Mais lorſque le tems ſera venu, & que Jacob après avoir reçu la bénediction de l'ainé ſera beaucoup étendu en puiſſance & en richeſſes, ce ſera alors qu'il compoſera un peuple nouveau: ce ſera alors que mon divin petit Maître menera & ramenera Iſraël comme un troupeau: ce

ſera alors que (*a*) le jeune époux ſe réjouira avec la vierge ſon épouſe, & que le Seigneur prendra en eux ſes complaiſances.

LETTRE CCXL.

L'intérieur perſécuté, comme autrefois le Chriſtianiſme, bien qu'inconnu. Son but : & ſes adverſaires, dont il triomphera.

IL n'y a rien qu'on n'ait inventé contre l'intérieur pour le détruire, les perſécutions qu'on a faites aux perſonnes qui ſuivent cette voie, en ſont foi. Il faut ſur cela tenir ſes ſentimens cachés, & ne point ſe découvrir pour ce qu'on eſt, ſans une vraye néceſſité. On a bien traité le Chriſtianiſme de (*b*) *ſecte*; pourquoi ne traitera-t'on pas de même l'eſprit chrétien? Mais je vous exhorte, avec S. Paul, (*c*) de demeurer ferme dans cet eſprit de foi, dont Dieu vous a gratifiée. Que vous

(*a*) Iſa. 62. ℣. 5. (*b*) Act. 28. ℣. 22. (*c*) 1 Cor. 16. ℣. 13.

êtes heureuſe qu'il ſe ſoit fait connoître à vous ; Combien peu de perſonnes le connoiſſoient lors qu'il étoit ſur la terre. Et qui étoient ces perſonnes ? De pauvres peſcheurs, des femmelettes. O, ſoyons bien petites : & nous ſerons enſeignées du Seigneur, il nous découvrira des ſecrets qu'il cache aux grands & aux ſages du ſiécle.

Mais à quoi cette ſecte aboutit-elle ? A tout quiter, à tout perdre pour DIEU, toutes ſortes d'interêts, quels qu'ils ſoyent, afin que ſon PUR AMOUR triomphe. Je ne m'étonne pas que les (*a*) AMATEURS D'EUX-MEMES condamnent ce renoncement total, & ce ſacrifice entier, qui eſt ſeul digne de Dieu. Sans ce renoncement parfait nous ne faiſons pour Dieu que ce que nous ferions pour une créature. Plût à Dieu que cette ſecte s'étendit par toute la terre ! Lorſque l'Eſprit ſaint ſouflera, elle ſera renouvellée,

Emittes Spiritum tuum, & creabuntur ; & renovabis faciem terræ. Pſalm. 103. verſ. 30.

(*a*) 2. Tim. 3 ℣. 1-4. *Les hommes des derniers tems ſeront amateurs d'eux-mêmes, calomniateurs, -- ennemis des bons, -- plus amateurs de leurs plaiſirs qu'amateurs de Dieu.*

Fin du premier Volume.

Pour ne pas laiſſer en blanc les pages qui reſtent de cette feuille, on a cru à propos de les remplir de la lettre ſuivante qui eſt une RE-PONSE à la QUESTION,

D'où vient que preſque tous les Chrétiens d'à préſent ne goûtent pas ce qui regarde l'INTERIEUR?

1. POur répondre à ce que vous me dites, que *preſque tous les Chrétiens ne goûtent pas* l'INTERIEUR; c'eſt qu'ils n'ont que l'écorce de Chrétien, & non la réalité. La principale partie du Chrétien eſt l'INTERIEUR; puiſque c'eſt par là que nous entrons dans les deſſeins de celui qui eſt nôtre principe, par lequel & dans lequel nous portons ce nom.

Si le Chriſtianiſme n'étoit renfermé que dans des cérémonies extérieures, Jéſus-Chriſt n'auroit pas preché avec tant de force tout ce qui peut rendre un véritable Chrétien, qui eſt, (*a*)

(*a*) Matth. 5. verſ. 3. & Chap. 16. verſ. 24. Luc 9. verſ. 23.

ce renoncement à nous-mêmes, la pauvreté d'eſprit, porter tous les jours ſa croix, & le ſuivre.

2. Pour le *ſuivre*, il faut marcher par où il a marché. Par où a-t-il marché? Par le ſilence, la retraite, l'Oraiſon, la vie laborieuſe, la croix, la contradiction. Il s'eſt dit nôtre (*a*) *voye*, pour nous conduire par le chemin étroit du renoncement. Il a dit qu'il étoit nôtre *vérité*; il faut donc nous laiſſer éclairer de ſes lumieres; & ne pas ſuivre de faux brillants. Il prend la qualité de *Vie* à nôtre égard; afin que nous laiſſions évacuer toute autre vie (cette vie d'Adam) pour faire place à la ſienne. Alors il ſera nôtre vie, ſubſtituant la ſienne en la place de la nôtre.

3. On parle d'états de peines, de deſtructions & de renverſemens. Cela ne ſeroit pas ſi nous n'avions la vie du vieil-homme que comme un vêtement, qu'on peut ôter quand on veut. Mais cette vie d'Adam eſt adhérante; elle eſt incorporée, & comme paîtrie avec nôtre ame: C'eſt ce qui cauſe les douleurs, les peines, les épreuves &

(*a*) Jean 14. ve.ſ. 6.

les tentations par où il faut paſſer. Cependant il eſt certain, que nous n'aurons jamais *la vie de* JESUS-CHRIST, qui eſt la *vie du Chrétien*, que nous n'ayons quité le vieil-homme (*a*). *Dépouillez vous du vieil-homme*, dit S. Paul, *pour vous revêtir du nouveau.* Voilà le dépouillement, qui va le premier.

4. *Comme* (*b*) *le Fils a la vie en lui-même*, il lui eſt donné de la *communiquer aux autres.* Mais il ne la communique qu'a proportion que les obſtacles en ſont levés; c'eſt pourquoi Jéſus-Chrit dit: (*c*) *Celui qui aime ſa vie, la perdra; & celui qui perd ſa vie, la conſervera.*

A meſure que nous perdons nôtre vie propre, priſe en Adam, nous avons cette vie du Verbe, pour laquelle nous avons été créés, & qui devoit être nôtre véritable vie, la vie d'Adam n'étant qu'une vie empruntée que le ſerpent gliſſa en lui par ſon ſouffle mortel, lui faiſant perdre la vie de Jéſus-Chriſt, qui eſt la véritable vie. Auſſi lui fut-il dit auſſi-tôt, (*d*) qu'il *mourroit.*

(*a*) Eph. 4. verſ. 22, 24. (*b*) Jean 5. verſ. 21, 26. (*c*) Matth. 16. verſ. 25. (*d*) Gen. 2. verſ. 17.

La vie d'Adam eſt donc une vie de mort; mais LA VIE DE JESUS-CHRIST eſt une vie immortelle & éternelle.

5. Or comme cette vie de mort a chaſſé de nous la véritable vie, il faut néceſſairement que nous mourions à cette mort pour reſſuſciter à cette véritable vie, qui eſt l'ESSENTIEL DU CHRETIEN. (*a*) *Tous ſont morts en un ſeul, tous doivent vivre par un ſeul*, qui eſt Jéſus-Chriſt.

C'eſt pourquoi S. Paul dit (*b*) *nous ſommes morts: & nôtre vie eſt cachée en Dieu avec Jéſus-Chriſt.*

6. Or comme la vie du Verbe eſt (cachée) en Dieu, qui la lui communique inceſſamment par ſa génération éternelle; auſſi nôtre vie (qui eſt une participation de la vie du Verbe) lorſque nous ſommes morts en Adam, & que nous participons excellemment à cette vie du Verbe, demeure pareillement cachée en Dieu avec Jéſus-Chriſt.

Et de là vient, qu'il n'y a que les ames qui veulent bien recevoir la vie de Jéſus-Chriſt, qui la découvrent:

(*a*) Rom. 5. verſ. 12-18. 1. Cor. 15. verſ. 22.
(*b*) Col. 3. verſ. 3.

Le reſte des hommes, enſévelis non ſeulement dans vie d'Adam, mais dans une vie ſenſuelle & criminelle, n'ont garde de la découvrir ; car (*a*) *il n'y a que* l'ESPRIT *de Dieu, qui pénètre ce qui ſe paſſe dans le* COEUR *de Dieu.*

7. Cet *Eſprit* de Dieu eſt ſon Verbe ; ſon *cœur* eſt cette Charité infinie qui lui a fait faire pour de pauvres créatures tout ce qu'il a fait.

Il leur a imprimé les caractères de ſon Verbe, afin d'exercer ſur eux cet Amour & cette Charité infinie. Car ne pouvant ſe plaire que dans ſon Verbe, il ne peut aimer que lui & ce qui eſt imprimé de lui.

Or cette impreſſion du Verbe eſt dans l'INTERIEUR du Chrétien, & non dans ſon extérieur.

Comme les hommes s'étoient éloignés de ſes caractères par leurs crimes & leurs déſordres, enſorte qu'il n'en reſtoit que certaines traces, qui ſont inéfaçables dans la nature de l'homme, quoiqu'elles ſoient comme biffées par nos péchés ; ce même Verbe s'eſt fait homme, prenant les traits extérieurs de l'homme, afin de rapeller ce même

(*a*) I. Cor. 2. verſ. 10, 11.

homme au DEDANS, & de retracer en lui ces auguſtes traits, que le péché originel & actuel avoient comme éfacés en tout ce qui pouvoit être éfaçable.

JESUS-CHRIST eſt donc venu faire un CHRETIEN véritablement INTERIEUR, dans lequel il put ſe retracer & imprimer ſa vie.

8. Et tous les ſignes extérieurs de Chrétien, quoi qu'abſolument néceſſaires, ſont néanmoins un ſimbole de ce qui doit ſe paſſer *au dedans*. Car tout Sacrement, outre ſon caractère eſſentiel & indélébile, eſt auſſi un ſimbole. Par exemple, le Baptême nous ôte le péché originel, nous fait enfans de Dieu, cohéritiers de Jéſus-Chriſt. Voilà ſon propre caractère : Mais il eſt auſſi un Simbole de Régéneration ſpirituelle, qui nous fait mourir à tout ce qui eſt d'Adam pécheur pour ne plus vivre que de la vie de Jéſus-Chriſt. Il en eſt ainſi des autres Sacremens, qui outre leur réalité, ont quelque choſe de ſimbolique.

Il faut donc renaitre de nouveau, mourant à tout ce qui eſt en nous de nous, pris en Adam, pour renaitre

en Jéſus-Chriſt, & ne vivre que de ſa vie.

9. Cette doctrine eſt autant ſimple qu'elle eſt eſſentielle. C'eſt pourquoi il faut être ſimple & petit pour la comprendre & y entrer. Auſſi Jéſus-Chriſt nous aſſure-t-il, que (*a*) *ſi nous ne devenons petits comme des enfans, nous n'entrerons point dans ſon Royaume.* C'eſt ce (*b*) *Royaume qui eſt au dedans de nous.*

Il eſt donc étonnant que les Chrétiens ne le ſoient que de nom ; & ne veuillent pas entrer dans l'eſſence du Chriſtianiſme.

Nous ne devons pas néanmoins en être ſurpris ſi nous conſidérons qu'on les tourne tout au dehors, ſans les rapeller au dedans ; & qu'ainſi tournés au dehors, ils ne goûtent & ne ſentent que les choſes du dehors, & ſont par là ſuſceptibles de tous les goûts du monde, en proye aux ſens & à la vanité : au lieu que rappellés *au dedans*, ils goûtent l'humilité Chrétienne, & toutes les vertus que Jéſus-Chriſt eſt venu nous enſeigner par ſes paroles &

(*a*) Matth. 18. verſ. 3.
(*b*) Luc 17. verſ. 21.

par ſes exemples ; ils trouvent les plaiſirs que les hommes paſſionnent pleins de fadeur, & indignes du caractère qu'ils portent au dedans d'eux-mêmes : ils ſentent une nobleſſe en Jéſus-Chriſt, qui leur fait découvrir une vraye baſſeſſe dans ce que le monde apelle honneurs, dignités & grandeurs.

10. Les gens qui ne connoiſſent & n'aiment pas Dieu, n'ont garde de goûter les choſes ſpirituelles. La vie même de ceux qui paroiſſent réglés, eſt pleine de haut & de bas : il n'y a rien de ſolide ; parce qu'ils s'évaporent, même dans la multiplicité de leurs œuvres, ſans ſe rapeller en l'unité [*a*] que Jéſus-Chriſt a demandé pour nous.

11. Il y a deux manieres de purifier l'or. On le ſépare de la terre en le lavant ; & c'eſt à quoi ſe bornent ceux qui paſſent pour gens de bien parmi les Chrétiens : Mais il y en a une autre qui le rend propre à être mis en œuvre ; c'eſt le feu, qui diſſout & ſépare de l'or tout mélange. Le Chrétien extérieur eſt ſimplement lavé : le Chrétien intérieur & conforme à Jé-

[*a*] Jean 17. verſ. 21. &c.

ſus-Chriſt a été ſéparé par l'épreuve du feu de la tribulation extérieure & intérieure de tout mélange pris en Adam.

Et c'eſt là le CHRETIEN INTERIEUR qui peut dire : (*a*) *Je vis ; non pas moi, mais Jéſus-Chriſt vit en moi.* Car comme l'or ne retient plus rien de la terre, quoique ce ſoit une terre changée en or ; auſſi le véritable Chrétien ne retient rien d'Adam, il eſt transformé en Jéſus-Chriſt.

13. La plus grande ruſe du Démon a été d'empêcher les Chrétiens de devenir INTERIEURS, ou de les en éloigner tout-à-fait, leur donnant de l'averſion pour tout ce qui eſt *Intérieur* ; ou, s'ils y entrent, il les empêche d'y perſéverer ; ou (s'ils penſent perſéverer), il fait en eux un mélange monſtrueux de la grace & de la nature, enſorte qu'ils ſont des momens qu'ils rentrent en eux-mêmes, puis le reſte du tems ils le donnent à la vanité & à la moleſſe.

Ce fut cette *alliance des Enfans de Dieu avec les filles des hommes* (*b*) qui cauſa *le déluge*. Le Chrétien à préſent s'amuſe à l'écorce. Que ne fait-il com-

(*a*) Gal. 2. verſ. 20. (*b*) Gen. 6. verſ. 1-7.

me cette grande aigle à grande plume, dont il eſt parlé dans (*a*) l'Ecriture, qui fut prendre la moëlle du cèdre, ſans s'arrêter à ſon écorce?

14. Jéſus-Chriſt nous apelle à être heureux. J'avoue que (*b*) *la porte qui conduit à la vie, eſt étroite*: Mais quelle vie trouve-t-on après cette porte? une vie ſurabondante, & pleine de la joye de l'immortalité, qui nous eſt promiſe. Jéſus-Chriſt, qui nous dit de (*c*) *nous éforcer d'entrer par la porte étroite*, nous aſſure (*d*) *qu'il eſt la porte. Celui qui la paſſe, y trouve d'excellents paturages: il entre & ſort* pour la volonté de Dieu, ſans ſortir de Dieu.

Voila, ce qui eſt venu au bout de la plume. Vous voyez par là, combien il eſt déplorable de voir *que* LES CHRETIENS NE GOUTENT PAS L'INTERIEUR. On peut conclure de là ſans ſe méprendre, que ce ne ſont que des corps de Chrétiens deſtitués de Vie & d'Eſprit. Peut-être viendra-t-il un tems où l'on eſtimera ce qu'on mépriſe.

(*a*) Ezéch. 17. vſ. 3. (*b*) Matth. 7. vſ. 14.
(*c*) Luc 13. vſ. 24. (*d*) Jean 10. vſ. 9.

BRITISH MUSEUM

FIN.

8